# LE PEUPLE

ET LES

# SAVANTS DU XIX^E SIÈCLE

## EN MATIÈRE DE RELIGION

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

DU PEUPLE RAMENÉ A LA FOI

Par M. de M....

PARIS

A LA SOCIÉTÉ DE SAINT-NICOLAS

39, RUE DE SÈVRES.

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ D'AUGUSTE VATON

46, RUE DU BAC.

1845

# LE PEUPLE

ET

# LES SAVANTS DU XIX^E SIÈCLE

## EN MATIÈRE DE RELIGION.

BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit.
Pl.

IMPRIMERIE DE H. VRAYET DE SURCY ET COMP.,
RUE DE SÈVRES, 37.

# LE PEUPLE

ET LES

# SAVANTS DU XIX^E SIÈCLE

## EN MATIÈRE DE RELIGION

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

DU PEUPLE RAMENÉ A LA FOI

Par M. de M....

PARIS

A LA SOCIÉTÉ DE SAINT-NICOLAS

39, RUE DE SÈVRES.

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ D'AUGUSTE VATON

46, RUE DU BAC.

1845

# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

—

En publiant, il y a déjà deux ans, la première édition de cet ouvrage, l'auteur était parfaitement sûr de la pureté de ses intentions, mais il l'était beaucoup moins de la réussite et de l'utilité de son travail. Tout au plus espérait-il alors quelques lecteurs dans ces classes ouvrières, dont il essayait pour la première fois d'imiter le langage; mais aujourd'hui il peut mettre au jour trois mille exemplaires nouveaux, déjà prévenus (à son grand étonnement, il est vrai) par une contrefaçon étrangère, son but a donc été rempli.

Entre beaucoup de défauts, ce livre en avait cependant un très-grand; destiné, disions-nous tout à l'heure, à une certaine classe, il a été lu beaucoup moins par elle, que par les personnes plus instruites entre les mains desquelles le hasard le faisait arriver. Mais comment se dissimuler alors

Acc : 969

toute la fatigue qui devait résulter pour ces dernières d'un dialogue populaire et familier? Comment ne pas craindre la sévérité de leur jugement pour une foule de négligences et d'incorrections que la charité *toujours paresseuse*, laisse trop souvent subsister dans ses œuvres, mais que l'amour-propre saurait bien corriger dans les siennes? D'ailleurs, le titre seul et jusqu'à ce mot *peuple* que chacun (même parmi le peuple) veut laisser à son voisin, tout devait l'éloigner de ces mains et de ces regards naturellement plus difficiles. D'un autre côté, changer ce titre et la nature de l'ouvrage, pour l'enlever définitivement à ces classes inférieures qu'on avait primitivement en vue, c'était abjurer son premier plan, et pour ainsi dire se repentir d'une bonne action.

Que faire donc, pour satisfaire ces exigences contraires? Laisser l'ouvrage tel qu'il est et dans sa simplicité primitive, pour ces hommes qui *portent le poids de la chaleur et du jour*, et pour ces lecteurs d'un autre ordre, qui ne se seraient pas laissé effrayer par le titre, les prier de choisir leurs chapitres et leur donner *rendez-vous* à la fin de quelques autres sur un terrain nouveau qu'ils pourront croire plus digne d'eux.

Quant au fonds, au but de l'ouvrage, personne, je crois, n'en pourra contester l'à-propos et même la nécessité; dans un moment où la guerre, guerre inévitable (sinon toujours prudente) vient de mettre

au grand jour toutes les hérésies académiques et universitaires, il ne saurait être inutile de *retourner la médaille*, et de prouver à combien de vérités catholiques ces mêmes hommes ont été forcés de rendre hommage; l'éclectisme ayant deux visages, pourquoi regarder toujours celui qui nous menace et ne voir jamais celui qui nous sourit? La vérité n'a-t-elle donc pas cent fois plus de force et de crédit sur des lèvres que l'erreur ne peut pas récuser, que sur celles de l'orthodoxie la plus pure?

Ainsi, par exemple, voici que la partie la plus avancée de la philosophie moderne s'incline devant le grand dogme de la Trinité philosophique chrétienne, et M. P. Leroux, l'un de ses coryphées les plus hardis ne craint pas de l'appeler « *la plus haute et la mieux « démontrée des vérités.* » (*a*) Or quel étonnement ne doit pas causer un semblable aveu? quel retour inattendu! Quoi! Ce mystère inabordable et devant lequel, jusqu'ici, s'était toujours cabrée la raison! Cette vérité impossible, tranchons le mot, ce *non sens* théologique qui seul eût fait déchirer le catéchisme et soulevait, il n'y a pas encore un demi-siècle, tant de mépris et d'injures! Le voici qui *fait école* sur les bancs incrédules; la raison a trouvé ce qui révoltait la raison! Qui l'eût dit à Voltaire? Toujours est-il qu'appuyé sur l'admirable éloquence de M. l'abbé de Ravignan, ce grand dogme ferait

(*a*) Réfutation de l'éclectisme.

probablement moins de conquêtes que proclamé par MM. Cousin et Leroux; dans le catéchisme, ce n'était rien, mais, protégé par ces messieurs, il pourrait bien commencer à devenir quelque chose.

Croit-on encore que M. Letronne, réfutant Dupuis, et M. de Sacy, s'écriant que « c'est de l'ellébore qu'il faut lui donner, » ne porteront pas *à l'origine de tous les cultes* un coup bien autrement redoutable que n'eût pu le faire tout le clergé réuni ?

Reconnaissons-le donc, la science moderne et surtout l'éclectisme ont cela de merveilleux, qu'ils vous aiment tout juste autant qu'ils vous haïssent ! Pourquoi donc ne pas tenir compte à ces *juste-milieu* de la vérité, de leurs rares et bons moments ? Pourquoi ne pas leur accorder généreusement, pour eux-mêmes, cette grâce que M. Michel Chevalier, l'un d'entr'eux réclamait, il y a peu d'années, pour les auteurs du XVIII^e^ siècle. « Plaçons au Panthéon « leurs restes, disait-il, mais, sur leurs monuments, « déposons leurs ouvrages *couverts d'un voile.* Ap- « prenons au peuple à bénir leur mémoire, *mais ne « lui enseignons pas leurs systèmes et surtout em- « pêchons qu'ils ne lui soient enseignés* par de ser- « viles continuateurs ! »

Soit; nous vous accorderons aussi le Panthéon, si vous y tenez, mais sous la condition du *voile.*

Au reste, je puis emprunter le pendant de cette naïveté charmante à la plus illustre de nos célébrités universitaires; après être convenu avec M. V.. ,

inspecteur général de l'instruction primaire à Harlem, « *que l'enseignement mutuel était l'enfance* « *de l'art, et qu'il était réellement incompatible* « *avec l'instruction religieuse* (ce qui, par parenthèse, ne se disait pas il y a vingt ans), M. Cousin ajoute ces paroles à jamais mémorables dans les fastes éclectiques : « Les écoles primaires doivent-être, « *en général chrétiennes*, mais ni protestantes ni « catholiques. Elles ne doivent appartenir à aucun « culte particulier, et n'enseigner aucun dogme po- « sitif, de telle sorte que les *Juifs* eux-mêmes puis- « sent les fréquenter *sans inconvénient pour leur* « *foi.* » (*a*) Des écoles chrétiennes qui ne puissent point inquiéter la foi *des Juifs*, cela me paraît le résumé le plus curieux et la plus haute expression de la philosophie moderne, et si M. le comte de Montalembert eût connu cette citation, il lui eût fait faire le tour du monde.

Non, je le répète, l'éclectisme n'est, à vrai dire, ni si méchant ni si redoutable qu'on veut bien nous le faire croire. Triage impuissant et sans fin, fatigant et périlleux équilibre entre des assertions toutes contraires, ses défauts tiennent bien plus, il me semble, à la faiblesse de la vue qu'à la perversité des intentions, et son tort le plus grave serait de vouloir guider les autres de force, lorsqu'il ne sait où il va lui-même; mais en définitive quel

(*a*) *Revue des Deux-Mondes*, décembre 1835.

mal sérieux pourrait donc faire une philosophie qui dit *oui* la veille, *non* le lendemain, et dont toutes les conclusions pourraient, selon moi, se résumer dans celle-ci : « *Je crois pouvoir être par-* « *faitement certain, qu'il n'est pas absolument im-* « *possible que ce soit vrai ;* » j'aime mieux la laisser parler ; quand elle dit vrai, j'enregistre ses paroles, et quand elle dit faux, je l'ajourne à la semaine suivante.

# LE PEUPLE

RAMENÉ A LA FOI

PAR LES

# SAVANTS DU XIX^E SIÈCLE

## PREMIÈRE PARTIE.

### L'ENTRÉE EN MATIÈRE.

Vers le commencement de l'été 18.. je jouissais, au château de R..., de ce calme profond et délicieux surtout lorsqu'il succède immédiatement aux fatigues et au bruit de la vie parisienne. Transition pleine de charmes, dont le premier bienfait est de vous réconcilier avec vous-même, de vous laisser reprendre possession de votre âme, comme on le ferait d'un objet perdu depuis longtemps, et, si je ne me trompe, de lui faire éprouver quelques-uns des sentiments qui accompagnent d'ordinaire une *conversion* nouvelle.

Pour la vingtième fois peut-être, j'en faisais l'épreuve en ce moment, et les loisirs succédant aux loisirs, je me laissais aller quelquefois à ces méditations un peu vagues, que l'on connaît si bien aux premiers jours de la jeunesse, que l'homme oublie trop complétement à l'âge

du travail et des affaires, et qui, plus tard, ne reparaissent plus que de loin en loin, comme pour se faire regretter, ou vous reposer un moment des tristes réalités de la vie. Cependant, je dois en convenir, elles revêtaient une forme plus raisonnable et plus mûre, et ce n'était plus dans le champ des *illusions* que je me plaisais à m'égarer.

Un soir, entre autres, que j'étais allé demander un peu de silence et de fraîcheur aux magnifiques ombrages qui paraissaient envelopper le château, je ne tardai pas à retomber dans une de ces contemplations voisines de l'extase auxquelles la vue d'un ciel étoilé, et par-dessus tout les effrayants calculs de la plus haute des sciences, l'astronomie, eurent toujours la puissance de me livrer sans réserve. Admirables vérités, abstractions purement mathématiques et néanmoins tellement sublimes, que l'imagination humaine et ses fictions les plus brillantes n'atteindront jamais la hauteur et la majesté de leur poésie !

Je me rappelle encore le temps où des méditations de ce genre m'absorbaient au point de me rendre comme étranger aux choses de la terre et de la vie commune. Ce qui me confondait surtout alors, c'était l'espèce de mépris, professé par le plus grand nombre, pour ces sortes de jouissances, et bien plus encore, peut-être, l'admiration tranquille de ceux qui paraissaient le mieux les comprendre. Qu'un spectacle aussi prodigieux ne le fût pour personne, qu'il ne devint jamais le sujet d'aucun entretien, et qu'en sa présence tous les regards ne cessassent pas un instant d'être *rivés* à la terre, cela seul était pour moi le plus prodigieux des spectacles !

On appelait cela mes *rêveries;* mais ces *rêveries* cepen-

dant se mesuraient au *compas*, ce vague était de la *géométrie*, cet *idéal* la plus positive des *réalités*, et tout ce travail de *l'imagination* se trouvait ratifié par *la raison* la plus sévère!

C'était donc dans une méditation semblable que je venais de retomber au château de R... ; franchir tous les espaces sur les ailes du calcul et de l'imagination, redonner à chacun de ces innombrables points lumineux leur grandeur effroyable et réelle, transformer chacun d'eux en soleil, puis à chacun d'eux recommencer ce même système solaire qui m'avait d'abord confondu, tels avaient été les premiers degrés, et pour ainsi dire les prémisses de cette grande démonstration de l'infini. Mais lorsque je vins à réfléchir ensuite que ces myriades de systèmes et de soleils étaient bien moins qu'un atome auprès des myriades que je ne voyais pas, et que, selon toutes les probabilités, cette sphère immense, *dont le centre est partout et la circonférence nulle part*, servait de demeures éternelles, de divins tabernacles à d'innombrables et célestes créatures, oh! c'est alors que l'admiration se changea comme de coutume en stupeur, en une sorte d'extase assourdissante, et que cet imposant spectacle vint encore une fois m'écraser de tout son poids. Longtemps je restai confondu et comme anéanti à la vue de tant de merveilles. Je me voyais repris de cette sorte de fièvre intellectuelle au milieu de laquelle j'avais vécu si longtemps, avec cette différence, toutefois, que j'en sentais aujourd'hui le côté dangereux et la nécessité de la prudence jusqu'au sein des plus grandes et des plus nobles émotions.

Oui, lorsque *le froid* de la raison vint enfin tempérer cette exaltation qui dépassait mes forces, je rentrai en

moi-même, et, descendant jusqu'au plus profond de mon âme, je me demandai quelle conclusion utile, utile pour les autres et pour moi, je pourrais tirer de tout ce que je venais d'éprouver et de sentir. Suis-je donc meilleur, me disais-je, que je ne l'étais avant de m'y livrer ? et, tout en m'agenouillant devant cette puissance infinie d'un Dieu Créateur, me suis-je rapproché de lui davantage, et me suis-je avancé vers ma fin? Non, j'ai fait seulement tout ce que font les déistes. Car les déistes sentent et comprennent parfaitement tout ce que je venais de sentir et de comprendre; ils s'élancent comme nous vers l'auteur de tant de merveilles, ils le saluent, ils le bénissent... et, malheureux qu'ils sont, ne le rencontrent jamais. Oui, malheureux en effet, qui voit Dieu, qui le touche, pour ainsi dire, dans ses magnifiques ouvrages, et qui cependant, oubliant de le chercher dans son propre cœur, ne connaît ni le moyen ni le secret de cette ineffable possession. Malheureux celui qui succombe devant la contemplation de sa gloire, qui tremble à la vue de sa puissance, et ne sait pas, se *repliant* sur sa douce et divine présence, se reposer de ses grandeurs, se retrancher dans sa bonté, et préluder à l'hymne de l'enthousiasme et de l'admiration par celui de la reconnaissance et de l'amour !

Mais si l'*union* est le seul but, la seule fin que l'homme puisse se proposer sur la terre, l'étude et la science des moyens qui seuls peuvent effectuer cette union est donc aussi la seule digne de lui. Or, où se trouvent et cette science et ces moyens ? — Dans l'étude de la religion, qui seule peut *unir* et *lier,* comme son nom même l'exprime.— Le plus grand bienfait que l'homme puisse attendre de l'homme est donc la démonstration de cette

science et les preuves de cette religion? — Assurément. — Quelles sont maintenant les classes les plus étrangères à ces divines et salutaires connaissances? — Évidemment les classes inférieures, qui, longtemps trompées par les supérieures, n'ont pas les mêmes facilités que ces dernières pour sortir des ténèbres et remonter à la lumière. — Les grandes idées qui nous absorbaient tout à l'heure pourraient-elles nous aider dans cette grande entreprise? Est-ce l'infinie puissance du Dieu qui créa tous les mondes qu'il s'agit de leur prouver? — Non, car ils ne la révoquent pas en doute, et l'athéisme n'est point en cause en ce moment. C'est uniquement le Christianisme dont il faut leur prouver la divine origine; c'est à la philosophie de la Croix qu'il faut initier leurs intelligences.

Arrière donc, arrière les méditations vagues et sans fruit, quelque hautes, quelque sublimes qu'elles puissent nous paraître, et descendons, s'il le faut, au *terre-à-terre* des vérités utiles, les seules qui puissent donner force et consolation à ceux qui les écoutent, mérite et récompense à ceux qui les professent. Pénétré de la justesse de ces réflexions, il ne m'était plus permis d'hésiter entre la haute poésie des premières et la modeste utilité des secondes. Et je me promis de ne laisser passer aucune occasion de leur faire porter quelque fruit. Cette occasion ne se fit pas attendre, car, ainsi qu'on va le voir, le moment du *terre-à-terre* était arrivé.

## PREMIER ENTRETIEN.

—

En effet, le lendemain au matin et peu d'instants après le lever du soleil, le hasard (pourquoi pas la Providence?) me conduisait vers un groupe d'ouvriers employés à de grands travaux de terrassement. Je me fais bientôt un plaisir d'écouter leur conversation franche et naïve, persuadé, comme je l'ai toujours été, que le bon sens en *sabots* est infiniment préférable au plus bel esprit en *escarpins;* et je m'installe auprès d'eux.

Au même instant, la cloche matinale de l'église fait entendre son premier tintement; alors un de nos ouvriers pose sa pelle et s'écrie, en se croisant les bras : « Ah! qu'en v'là un d'bel état, l'état de prêtre! ah! « qu'en v'là un d'heureux! encore une petite demi- « heure, et notre curé aura gagné ses trente sous! « C'est pas nous autres, qui finissons notre journée « quasiment avant d'avoir déjeuné! »

Cette plaisanterie n'était qu'inconvenante, et, comme on le pense bien, elle avait eu tout le succès que l'auteur en avait espéré. Mais bientôt chacun apporta son grain de sable, tous ces grains de sable formèrent un monceau, le monceau devint une colline, et la colline une vraie montagne d'ignorantes et impies dérisions.

Je repris le chemin du château, profondément attristé : rien ne fait mal comme l'irréligion du pauvre.

Le pauvre rejetant l'Évangile, c'est le condamné refusant son pourvoi.

Les voilà donc, me disais-je, les voilà dans leur résumé le plus complet, les fruits de cette philosophie *voltairienne*, dont naguère encore, et si souvent, nous entendions proclamer la sagesse! le riche, privé de ses plus belles espérances; le pauvre, de son unique consolation, et tous deux victimes nécessaires de ces trois horribles fléaux des sociétés modernes : envie, matérialisme et désespoir!

Évidemment il y avait là, pour me servir d'une expression à la mode, non pas *quelque* chose, mais *beaucoup* de choses à faire, et je me demandai sur-le-champ si je ne pourrais pas exercer envers ces pauvres ouvriers une sorte d'apostolat *séculier*, le seul qui pût leur être profitable, puisqu'à leurs yeux un prêtre n'eût plaidé que sa propre cause.

On devine le reste. Le soir même j'étais incorporé dans leur bande, causant familièrement et me contentant de leur adresser plusieurs questions relatives à leur ouvrage. Ils virent que j'avais du plaisir à me trouver avec eux : c'en était bien assez pour le premier jour.

Le lendemain je passai du *terrassement* à leurs intérêts pécuniaires; je les entretins des caisses d'épargne, des salles d'asile; ils virent que j'étais leur ami : je n'en voulais pas davantage. Enfin je revins le troisième jour, et déjà je préparais mon exorde avec assez d'embarras, lorsque l'occasion se présenta d'elle-même et facilita mon début. Un enfant étant venu chercher le sacristain

G... pour précéder le *saint viatique*, qu'on allait porter à un mourant du village : « Ah ! ah ! dit Fevrot (celui-là même qui, deux jours auparavant, avait parlé des trente sous), « quand ça sera mon *tour de filer*, vous entendez « bien, G..., je vous dispense, vous et M. le curé, de « venir *graisser mes bottes*, attendu que ça ne sert qu'à « mettre du foin dans les vôtres (*a*). »

Je m'approchai de Fevrot, et, lui tapant sur l'épaule : « Dites-moi donc, Fevrot, croyez-vous que cette « longue terrasse, avec tous ses gradins et ses *plates-* « *bandes* si bien alignées, ait pu se former toute seule et « sans votre secours ? — Ah ben ! pour un homme « d'esprit, en v'là une de bêtise ! » dit Fevrot. — « Et « tout cela ? en lui montrant le ciel et les arbres. — « Ah ça ! vous avez donc perdu l'esprit ? — Et la « religion, s'est-elle faite aussi toute seule ? — Ah ! « pour le coup, j'vois où'sque vous voulez en venir : eh « ben ! v'là ce que c'est : La terrasse, c'est *nous* qui « l'ont faite, les arbres et le firmament, c'est *le bon* « *Dieu*, et la religion, c'est *les prêtres ;* pas vrai ? v'là « qu'est clair. » Une sorte d'assentiment général me prouva qu'aux yeux de ses camarades, Fevrot avait parlé comme une *divinité*.

Attendez un moment, leur dis-je, les voyant disposés à partir ; asseyez-vous un instant. Je pris dans ma poche un portefeuille, je l'ouvris avec solennité, en tirai un billet de 500 francs, et, l'élevant au-dessus de mon au-

(*a*) J'espère n'avoir pas besoin de répéter, que ce malheureux langage, pour lequel je demande grâce, ne déplaira jamais à personne, plus qu'il ne me déplaît à moi-même ; mais comment faire ? Nous ne sommes pas ici dans un salon.

ditoire : Vous êtes dix ici ; eh bien ! si vous y consentez, mes amis, je dépose ce billet entre vos mains, et je prends l'engagement suivant. Établi pour un mois au château de R...., tous les soirs, si vous y consentez encore, nous nous réunirons après votre journée, nous causerons ensemble pendant quelques instants sur la vérité de cette religion que vous croyez inventée par *les prêtres*, et nous examinerons si elle est en effet leur ouvrage. A la fin de ce mois-ci, la veille de notre séparation, je vous présenterai dix bulletins sur lesquels seront inscrits ces mots : *La religion chrétienne est l'ouvrage...*, et chacun de vous terminera la phrase, en ajoutant à la suite, et d'après la voix de sa conscience, l'un ou l'autre de ces deux mots : *de Dieu* ou *des prêtres*. Si la majorité des bulletins déclare *la religion chrétienne l'ouvrage de Dieu*, alors, vous l'entendez bien, j'ai gagné mon pari, puisque je vous ai convaincus, et j'ai le droit de réclamer mon billet. Si au contraire cette majorité des billets déclare la religion *l'ouvrage des prêtres*, les 500 francs sont à vous.

On aurait ri de voir les dix figures de mes dix auditeurs. Quelle peine n'avaient-ils pas à revenir d'une proposition si nouvelle, d'une spéculation si peu commune aujourd'hui ! Ces braves gens surtout ne comprenaient guère qu'un étranger leur témoignât plus de confiance que chacun d'eux n'en avait jamais eu, peut-être, en soi-même. Aussi ne sais-je pas trop si quelques doigts ne cherchèrent pas à s'assurer, par le frottement, de la *légitimité* du billet ? « Considérez bien, ajoutai-je, l'ex-
« trême bonne foi que je vous suppose, puisque je vous
« établis juges dans votre propre cause, juges dans une
« double question d'amour-propre et d'intérêt. Je le

« sais parfaitement, tous les industriels du pays riraient « à gorge déployée de ma simplicité crédule ; mais, je « vous le déclare, depuis le peu de jours que j'ai passés « auprès de vous, je crois avoir appris à vous connaî- « tre, et je suis *certain* qu'en raison même de cette sim- « plicité, chacun de vous mettra dans sa réponse toute « la franchise d'un homme honnête et consciencieux. « Je ne vous demande en retour qu'une seule chose, « c'est de convenir que ma manière d'agir envers vous « est assez loyale, assez pleine de confiance pour méri- « ter la vôtre. »

— Oui, de par tous les diables ! répondit Fevrot. — Eh bien ! cela vous convient donc ?... Un *parbleu* général ne se fit pas attendre. — Auquel d'entre vous remettrai-je les 500 francs ? Après que tous les yeux se furent interrogés, toutes les voix s'écrièrent : « A Jérôme, à Jérôme. » — « Jérôme, vous devez être fier d'inspirer un pareil sentiment ? » Jérôme fit quelques difficultés, mais une larme que je vis rouler dans ses yeux me prouva que le *procédé n'était pas tombé par terre ;* il se reconnut publiquement débiteur de la somme. — « Un mot encore, ajoutai-je ; je n'ai pas besoin de vous dire que si je vous ennuyais par trop à la seconde ou à la troisième séance, ou bien encore si je me trouvais au *bout de mon latin,* que le bail serait résilié de plein droit. — Convenu, convenu. — Eh bien ! mes braves amis, à demain donc, à demain à la même heure. »

Je retournai radieux au château, et je passai une partie de la nuit à dresser mes batteries théologico-philosophiques, afin de démontrer à quelques ouvriers la vérité d'une religion dont ils ne méprisaient les dogmes que parce qu'ils n'en connaissaient pas les preuves.

## IIe ENTRETIEN.

### CELA SERAIT TROP BEAU SI C'ÉTAIT VRAI!

—

On a dit que l'exactitude était la politesse des princes; je pensai qu'elle devait être aussi celle des prédicateurs, et surtout d'un prédicateur sans mission bien prouvée; aussi la cloche du village n'avait pas achevé de sonner l'*Angelus*, que déjà je m'installais au milieu de mon auditoire. Déjà je montais en *chaire*, ou, plutôt, je m'asseyais sur un simple banc de gazon, lorsque j'aperçus en face de moi une espèce de *monsieur*, dont le costume *jeune France*, la longue chevelure et les besicles me causèrent, au premier abord, une impression défavorable. Que veut monsieur? lui demandai-je.

Fevrot (*a*). « Pardon, excuse, monsieur; mais nous avons avisé qu'il n'était pas jusse que vous plaidissiez tout seul et ben à vot' aise; qui n'entend qu'une cloche, comme on dit, n'entend qu'un son; et comme nous n'avons pas de lecture, nous autres, il ne vous serait pas ben malaisé de gagner vot' gageure; pour lors, sans vous commander, voici M. Bernaux qui répondra pour nous. C'est un cadet qui n'est pas manchot; il a étudié longtemps à Paris, oùsqu'il voulait même s'met-

(*a*) L'un de nos ouvriers.

tre prêtre, et puis chirurgien, et puis vétérinaire, sauf vot' respect; et puis, comme ça ne lui plaisait pus, il s'est jeté dans le tabac et dans la boîte aux lettres; bref, c'est lui qu'a la poste et les contributions directes; à c'te fin, qu'il sait du latin comme *Pompée*, et qu'c'est le plus grand lisard d'ici vingt lieues à la ronde. Pour lors, quand nous vous aurons écouté tous les deux, chacun dans son genre, nous nous déciderons pour qui que nous nous rangerons. »

Je l'avouerai, M. Bernaux me plaisait peu. Sa physionomie était celle d'un de ces *quart* de savants dont nous parlions tout à l'heure, et je voyais bien qu'il faudrait me résigner d'avance à toutes les vieilles diatribes de certains journalistes, aux arguments du matérialisme anatomique, peut-être même aux inepties sacriléges de *Châtel* et consorts. Je ne m'étais pas trompé; m'adressant donc à Fevrot : «Fevrot, vous oubliez d'abord qu'il ne s'agit pas pour moi de gagner un pari, ensuite vous auriez dû me prévenir hier de votre nouvelle intention; j'aurais été plus libre, et n'aurais plus l'air de reculer aujourd'hui. Au reste, je ne le ferai pas, et puisque M. Bernaux veut bien relever le gant que j'avais laissé tomber devant vous seuls, je l'accepte à mon tour.»

Bernaux s'inclina, je lui rendis son salut; nos dix ouvriers se frottèrent les mains en signe du plaisir qu'ils attendaient de cette petite guerre, et je commençai ainsi :

— A n'en juger, mes braves amis, que par votre air fatigué, par la dureté de vos mains et le hâle de vos fronts, il y a déjà longtemps que vous portez le poids de la chaleur et du jour; je ne veux pas contrister vos

cœurs; mais j'en conclus que, même pour le plus heureux d'entre vous, la vie est encore un continuel épuisement, une longue chaîne de soucis et de pénibles labeurs.

FEVROT. Ah ! saperlotte, oui ; on peut dire que la vie est bien sec pour nous, sauf toutefois les petits coups d'arrosoir du dimanche et du lundi.

MOI. Cependant, mes amis, au plus fort de la journée, si vous arrêtez votre pensée sur le mince salaire, tranchons le mot, sur les *deux* misérables *francs* qui payeront tant d'efforts, votre ardeur redouble, vos bras retrouvent de nouvelles forces, vous vous dites : « Allons, courage! encore quelques heures, et je déposerai l'instrument de la fatigue, je rapporterai sous le toit de ma chaumière du pain pour ma famille, et la joie de la retrouver. Eh bien! je suppose maintenant qu'un étranger vienne vous dire : « Ami, j'ai pitié de tes souf-« frances, encore un certain nombre de jours, encore « un certain nombre de travaux, et je te comblerai de « bienfaits; j'additionnerai tes peines, je calculerai tes « longs efforts et chacun d'eux sera payé mille et mille « fois plus généreusement que tu n'aurais pu le suppo-« ser. Continue donc encore quelque temps, et plus tu « mettras de patience à supporter ta nouvelle épreuve, « plus tu en hâteras la récompense et la fin. » Je vous le demande, en retrouveriez-vous du courage, en retrouveriez-vous de la patience et de l'ardeur? Qu'en dites-vous?

FEVROT. Belle malice! avec un sort comme ça sous les yeux y aurait pas de fainéants, pas même Robert. — Pas vrai, mon vieux ?

ROBERT. Pardine ! faudrait plutôt voir !

MOI. Eh bien ! mes amis, au lieu de la parole d'un étranger, si vous aviez la parole d'un Dieu ; si c'était par hasard celui dont vous parliez tout à l'heure, celui qui a fait le ciel et la terre, qui vînt en personne, pour vous faire entendre ce langage, et vous servir de caution, la trouveriez-vous assez bonne ? Et s'il vous disait encore : « Vous, pauvres, vous êtes mes meil-« leurs amis ; c'est pour vous que le royaume des cieux « est préparé de toute éternité. Chacune de vos épreu-« ves, chacune de vos misères est inscrite pour être « bientôt payée par un poids immense de bonheur et « de gloire. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais en-« tendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce « que je vous réserve ; car c'est vous surtout, pauvres « ouvriers, c'est vous que j'ai juré, si vous m'aimez, « *d'enivrer de mes voluptés* (*a*), pendant une éternité « tout entière, éternité, songez-y bien, qui va com-« mencer tout à l'heure ! » Enfin, mes amis, si pour mériter ces inestimables trésors, il devait vous suffire de les désirer fortement, de les demander avec instance, et seulement de faire *avec* et *pour* Dieu toutes ces mêmes choses que vous faites *sans* lui pour les maîtres de ce château ; dites, dites si, dans le cas où Dieu lui-même viendrait vous faire entendre de semblables paroles, dites s'il ne faudrait point être le plus insensé des insensés pour ne pas tomber à ses pieds, ivre de reconnaissance et d'amour ?

FEVROT. Dam ! si l'bon Dieu prenait c'te peine-là, il est sûr et certain qu'faudrait avoir l'cœur bien mal placé, pour....

(*a*) *Et inebriabor voluptatibus meis.*

MOI. Il ne s'agit donc plus que de savoir si Dieu ne vous a pas dit tout cela par la bouche du curé de votre paroisse?

FEVROT. C'est ça; faut savoir s'il lui en a donné la commission, ou bien s'il l'a pris sous son bonnet.

MOI. A merveille; mais comme la religion vous tient exactement le même langage, vous êtes obligés de convenir que si elle est vraie, c'est-à-dire si elle est instituée par Dieu, elle mérite tous vos égards et toute votre obéissance. Vous convenez encore que, s'il y a dans ce monde un vœu qui mérite d'être formé, c'est le vœu que de pareilles promesses soient vraies, et puissent se réaliser un jour?

FEVROT. Ah! dam! faudrait avoir perdu le sens et l'esprit pour.... dans ce cas-là.... vous entendez bien!

MOI. Qu'en pense M. Bernaux?

BERNAUX. Si les choses étaient ce que vous dites, et surtout si l'original ressemblait au portrait, il faudrait bien reconnaître.... mais malheureusement....

MOI. Vous éludez ma question, monsieur. Nous reviendrons plus tard sur votre *malheureusement*, et nous examinerons si, en effet, l'original diffère de la copie: dans ce moment-ci il ne s'agit pas de savoir si cette religion est vraie, mais s'il serait à désirer que la religion qui proclame de si brillantes promesses, fût vraie; en un mot, qu'elle ne fût pas l'ouvrage des prêtres. Ne sortons pas de la question, je vous prie, et me tournant vers Fevrot: « Vous m'avez bien compris, vous, n'est-ce pas? »

FEVROT. Oui dà, c'est là l'*hic*, ça serait trop beau, si c'était vrai.

MOI. Je ne vous en demande pas davantage. Êtes-

vous de cet avis-là, mes amis ? Trouvez-vous aussi que cela serait trop beau ?

TOUS. Fevrot a dit le mot. Ce serait trop beau, si c'était vrai.

MOI. Et vous, monsieur Bernaux ?

BERNAUX. Allons, j'en conviens, il faut bien dire comme eux, *cela serait trop beau*, mais....

MOI. Il ne s'agit donc plus, pour vous faire aimer, adopter, suivre une pareille religion, que de vous prouver qu'elle est l'ouvrage de Dieu et non pas des prêtres.

FEVROT. Oui, et pour ma part, j'vous donne un merle blanc, si vous êtes assez malin....

MOI. Je vous préviens que je ne vous en fournirai peut-être pas toutes les preuves....

BERNAUX. Ah ! ah !

MOI. Attendu qu'elles existent par milliers et que cela serait trop long;.... mais je vous donnerai les plus fortes, et vous serez tous forcés de vous écrier avec un philosophe, « ce n'est pas ainsi qu'on invente : les « faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins « attestés que ceux de Jésus-Christ, et l'Évangile a des « caractères de vérité si grands, si frappants, si par- « faitement inimitables, que l'inventeur en serait plus « étonnant que le héros. »

FEVROT. Qui qu'a dit çà ? Ça sera pour le moins un archevêque ?

MOI. Je ne crois pas que J.-J. Rousseau l'ait jamais été.

TOUS. Allons donc ! J.-J. Rousseau !....

MOI. Lui-même, n'est-ce pas, monsieur Bernaux ?

BERNAUX, *embarrassé*. Je ne serais pas étonné... ; je

crois avoir lu quelque chose de semblable dans l'*Émile*.

MOI. Précisément ; t. II, liv. IV. Ainsi donc, vous m'avez accordé ce que je voulais : *Cela serait trop beau si c'était vrai.* Je me garderai bien d'aller plus loin ce soir ; je suis content de ma journée, et je veux que vous réfléchissiez un peu, avant de vous endormir, sur un pareil aveu. Demain nous....

BERNAUX. Mais, monsieur, cet aveu n'a rien de bien extraordinaire. *Cela serait trop beau !* mais c'est précisément ce que nous disons de toutes les choses qui n'arrivent jamais, et de ce que cette chose serait trop belle, bien loin d'en conclure qu'elle existe, j'en conclus au contraire qu'elle n'existe pas ; au train dont tout va dans ce bas monde, au lieu du trop beau, nous ne voyons guère arriver que le trop laid.

FEVROT. Ah ! que c'est vrai, tout d'même !

TOUS. Ah ! que oui, c'est une grande vérité.

MOI. Je ne la nie pas, je la reconnais même expressément. Mais puisqu'il en est ainsi, puisque selon votre expression, monsieur Bernaux, c'est *le trop laid* qui nous entoure ici-bas, j'en conclus que c'est ailleurs que nous devons chercher et le beau et le bon. Vous qui avez vécu parmi les médecins, vous devez savoir que lorsqu'on est dans une position désespérée, lorsque toute la faculté vous abandonne, il y aurait de la folie à repousser le seul docteur qui se ferait fort, qui jurerait de vous guérir.

BERNAUX. Oui ; mais la nature est là qui se joue des serments du médecin, et d'ailleurs, je serais bien aise avant de lui livrer ma pauvre enveloppe, de voir un peu ses diplômes, ne fût-ce que pour m'assurer que ce n'est pas un charlatan.

MOI. C'est précisément la marche que nous allons suivre. Nous allons demander à la religion ses *diplômes*, et nous verrons après ce que nous aurons à faire. Seulement n'oubliez pas que vous en êtes convenus : cela serait trop beau si c'était vrai ! autrement dit : ceux qui croient à la religion croient au plus grand bonheur possible ; ceux qui nient la religion, nient la possibilité de ce même bonheur.

FEVROT. Là-dessus vous ne trouveriez personne pour vous démentir.

TOUS. Convenu, convenu.

MOI. A demain donc, mes bons amis ; cette conversation me suffit, et je vous remercie sincèrement de me l'avoir accordée.

Là-dessus je me retirai, m'applaudissant d'avoir suivi ce conseil d'un grand homme : « A ceux qui vivent « dans le doute sur la religion, il faut avant de leur « prouver qu'elle est vraie, les amener à désirer qu'elle « soit vraie (*a*). »

(*a*) Pascal, *Pensées.*

## IIIe ENTRETIEN.

### SUR LA FOI.

MOI. Avant de travailler à former votre foi, je voudrais savoir, mes amis, quelle idée vous pouvez attacher à ce grand mot? Voyons, Fevrot, qu'est-ce que c'est qu'avoir la foi?

FEVROT. Ah! dam, quand j'étais moutard, et que j'allais au cathéchisme, je vous aurais répondu tout comme un autre, mais malheureusement, il a passé de l'eau sous le pont depuis ce temps-là. Cependant, puisque vous me demandez mon avis, m'est avis qu'il n'y a guère qu'un tas de vieilles bonnes femmes, sauf vot' respect (si toutefois bonnes femmes il y a), ou ben, quelques jouvenceaux sans grande idée, qui savent le pourquoit et le pourqu'esce de tout ce qu'on leur fait croire. Nous avions ici la femme *Marloux*, par exemple, eh ben! comme disait défunt mon pauvre père, si on lui eusse dit que *l'bon Dieu* était descendu à l'auberge de Provins dans la grande rue, elle l'eût cru tout d'même, et sans jamais y aller voir, encore qu'elle ne fût qu'à trois lieues.

MOI. Croyez-moi, mon ami, non-seulement chaque village et chaque chaumière, mais chaque ville et chaque château ont leurs *femmes Marloux*, et ne pensez-

pas que le clergé ne soit pas le premier à déplorer, à corriger, autant qu'il lui est possible, d'aussi déplorables superstitions. Mais revenons à la question, et pour l'aborder plus franchement, voyons, monsieur Bernaux, à votre tour, que pensez-vous de la foi ?

BERNAUX. Moi, monsieur, je dis d'abord que puisque la foi ne se donne pas, comme on dit, je ne vois pas trop pourquoi vous vous donneriez tant de peine pour nous la donner. Puisque c'est un *don de Dieu*, une grâce surnaturelle, il en résulte qu'il n'y a rien de mieux à faire que de l'attendre patiemment. Et quant à la définition de la foi, je m'en tiens à celle de Voltaire : « Avoir la foi, c'est croire ce qu'on ne croit pas. »

MOI. Pardon, cette jolie phrase n'est pas de Voltaire, elle est de Diderot.

FEVROT. Comment, vous connaissez donc aussi ces messieurs-là ?

MOI. J'ai passé ma vie avec eux, et je vous dirai même que c'est à eux en grande partie que j'ai dû mon retour sincère à la foi.

FEVROT. Ah ben ! en vlà du nouveau par exemple, c'est comme qui dirait monsieur Bernaux me conduisant à confesse.

MOI. Précisément, et plus tard je vous en expliquerai les raisons. Ainsi donc, en résumé, vous croyez que chez nous la foi n'a pas de motifs humains, que nous croyons sans raisons positives, en véritables aveugles, et que, dans notre système, la *foi* étant une grâce divine, c'est une folie de vouloir l'appuyer sur le raisonnement et les règles ordinaires de la démonstration ?

FEVROT. Tout juste.

BERNAUX. Et moi, encore une fois, je me retranche dans ces mots : « C'est croire ce qu'on ne croit pas. »

MOI. Eh bien, monsieur, il n'en a jamais été ainsi, et vous allez le comprendre : Il y a peu d'années encore, un pieux et très-savant ecclésiastique (*a*) avait inséré dans un ouvrage philosophique, certaines propositions qui tendaient à isoler la foi de la raison, et à établir qu'en matière religieuse, il fallait croire avant de raisonner. Assurément, monsieur, c'était bien là ce que vous supposez et ce dont vous accusez l'Église, n'est-ce pas ?

BERNAUX. Assurément.

MOI. Qu'arriva-t-il cependant ? Le savant prêtre fut averti ; mandé à Rome, et, comme l'avaient jugé presque tous les Évêques de France, le Saint-Siége prit contre la foi, dans cette circonstance, *le parti de la raison*, en la lui donnant pour base et pour fondement. Depuis, enfant soumis de l'Église (et soumis, avec d'autant plus de mérite qu'il avait naturellement plus d'indépendance dans l'esprit), M. l'abbé Beautain se fit une gloire de signer les deux propositions suivantes, dont la rédaction ne cadre guère avec *l'obéissance aveugle* que vous nous supposiez tout à l'heure.

« On n'a pas le droit d'attendre d'un incrédule qu'il « admette la résurrection de notre divin Sauveur, « avant de lui en avoir administré les preuves cer- « taines.

« Ces preuves sont déduites par le *raisonnement*.

« Sur ces questions diverses, *la raison précède la foi*, « et doit nous y conduire. »

(*a*) M. Bautain.

BERNAUX. Mais, monsieur, cette signature-là pourrait fort bien avoir été arrachée à M. l'abbé Bautain, pour rendre le Christianisme un peu plus présentable au 19e siècle. Car je doute que ce soit là l'enseignement général de l'Église, et je n'ai jamais entendu dire qu'elle fût aussi *polie* envers la raison.

MOI. Comment se fait-il donc, monsieur, qu'on enseigne dans tous les séminaires du monde catholique, que « la raison individuelle est le moyen le plus im-« médiat que nous ayons de connaître la vérité (*a*)? » Comment se fait-il encore que nous lisions dans un ouvrage publié en 1844, et fortement recommandé par le plus savant des prélats actuels, Mgr l'Archevêque de Paris : « La théologie et la philosophie sont deux sœurs, qui ne peuvent pas vivre l'une sans l'autre (*b*)? »

Comment se fait-il, enfin, que le 10 décembre 1843, M. l'abbé Lacordaire ait laissé tomber du haut de la chaire de Notre-Dame ces belles paroles, que personne ne songeait à contredire le lendemain : « L'Église a « sauvé la raison comme elle a sauvé la foi, et sans cesse « elle est occupée à maintenir ces deux domaines, « cette double alliance que nous retrouvons chez tant « d'hommes dont je ne veux pas rassembler ici les « noms, de peur qu'ils ne soient plus pressés dans cette « basilique que vos têtes elles-mêmes. »

BERNAUX. De telles paroles ne m'étonnent pas, je vous l'avoue, dans la bouche de M. l'abbé Lacordaire. C'est un beau talent; mais vous savez comme moi que c'est un talent d'exception parmi vous, et ce n'est pas

(*a*) Voyez les *Annales de Philos. chrét.*, 1841.
(*b*) *Théodicée* de l'abbé Maret.

un homme de progrès, comme lui, qui irait se brouiller avec une philosophie dont il était l'enfant et dont il est resté l'ami ; bien différent en cela du prédicateur jésuite qui le remplace dans la chaire de Notre-Dame, de M. l'abbé de Ravignan en un mot, qui ne se permettrait jamais, lui, de concessions pareilles!

MOI. Vous croyez ? je lui ai cependant entendu répéter bien des fois (*a*) : « Que la foi ne croirait pas, si elle « ne *voyait* pas qu'elle *doit* croire, par l'évidence des « signes divins. »

BERNAUX. Allons, c'est que l'exemple et la nécessité des concessions le gagnaient à son tour et pour quelques heures.

MOI. Dites donc avec quelques siècles ; car, en fait de *jeunes France* et de *nouveaux catholiques*, il s'appuyait en ce moment sur saint Thomas et saint Augustin, qui tous les deux ont proclamé ce principe : « Nul ne croit « qu'il n'ait auparavant pensé et jugé qu'il doit croire. » Ce qui cadre parfaitement, vous le voyez, avec ce principe de J.-J. Rousseau : « Il me faut des raisons pour « soumettre ma raison. » Car quel est le fou qui jamais eût pu soutenir le contraire ?

FEVROT. Allons, allons, je vois ben décidément qu'on nous permet d'y regarder, et morguenne j'en suis ben aise, car avant de dire, je vois, je dis toujours moi, voyons voir que je voie.

MOI. C'est précisément, je viens de vous le prouver, ce que l'Église vous conseille et vous ordonne. Au reste, mes amis, tout ceci se trouve parfaitement d'accord avec les saintes Écritures ; car si vous étiez plus

(*a*) Et entre autres, le 10 mars 1841.

familiarisés avec elles, vous admireriez les moyens dont se servait Jésus-Christ pour convaincre ses disciples de sa divinité. Croyez-vous par hasard, qu'il leur enjoignait de le croire sur parole, et sans leur donner les preuves les plus manifestes de sa mission ? Croyez-vous qu'il répondait comme Mahomet, lorsque les habitants de la Mecque le pressaient de faire quelques miracles : « Je n'ai pas été envoyé pour faire des prodiges, mais pour prêcher (*a*) ? » Au contraire, et avant tout, Jésus prend soin de leur esprit, l'entr'ouvre doucement à la lumière; puis, leur expliquant les prophéties, il leur en montre l'application et leur fait, pour ainsi dire, toucher au doigt sa divinité, démontrée par une vie tout entière de miracles et de bonnes œuvres : « Si je n'avais pas fait, parmi « eux, des œuvres qu'aucun autre n'a faites, *ils ne se-* « *raient pas coupables.* » (S. Jean, ch. xv.)

Et ces disciples eux-mêmes, comment vont-ils s'y prendre pour soumettre le monde à leur foi ? Croyez-vous qu'ils vont la prêcher sans preuves, et l'inculquer sans permettre l'examen? Au contraire. « Que *votre* « *obéissance* soit raisonnée, leur dit le plus grand des « apôtres (*b*). Je ne crois Jésus ressuscité, que *parce* « *qu'il* m'est apparu et qu'il m'a parlé sur le chemin « de Damas. » Et tout de suite, le récit circonstancié de cette apparition surnaturelle : « Je crois en outre, « ajoutait-il, qu'il est le Messie, *parce que* les pro-

(*a*) A moins qu'on ne prenne pour des miracles ce raisonnement, la seule preuve du mahométisme au jugement de d'Alembert : « Crois « tout ce que m'a dit l'ange Gabriel, ou je te tue. »

(*b*) S. Paul.

« phètes ont prédit que le Messie souffrirait la mort et « ressusciterait le troisième jour. » — « Quant aux si- « gnes de mon apostolat, ce sont les miracles que j'ai « opérés devant vous. » (Cor., II, c. XII.)

Ceci n'est qu'un exemple, et tous les apôtres, tous les disciples commencent toutes leurs prédications par ce raisonnement sans réplique : « Ce que nous vous prê- « chons, c'est ce que nous avons tous vu de nos yeux, « touché de nos mains, entendu de nos oreilles; c'est « ce que des milliers de témoins ont comme nous en- « tendu, vu et touché. » Et toutes ces prédications encore une fois se terminent par des miracles. Ainsi donc, avant de dire croyez, tous disent, écoutez et voyez.

BERNAUX. Mais, monsieur, vous nous amenez là au système d'*examen*, et c'est le système des protestants. C'est *précisément* là ce qui les distingue de l'Église Romaine, qui veut que l'on croie sans examen.

FEVROT. Ah! oui, c'est bien là ce que disait toujours mon oncle l'huguenot. « Vous autres catholiques, « qu'il disait à ma chère mère, vous autres catholiques, « vous croyez avec un bandeau sur les yeux, comme « qui dirait un *colin-maillard*, tandis que nous autres « protestants, avant de nous rendre, nous mettons « nos lunettes. »

MOI. Vous avez tous deux tort et raison; prêtez-moi bien votre attention. A vous, incrédule, l'Église vous étale toutes les pièces du procès. Elle descend avec vous dans la lice, condescend à votre faiblesse, répond avec douceur à toutes vos objections, les prévient même quelquefois, discute sa cause en logicien, la plaide en avocat, la prouve en géomètre, et lorsque

vous résistez au tribunal de ses divines raisons, elle ne vous assigne plus que devant celui de votre conscience. Mais il est également vrai, que lorsqu'une fois vous vous êtes rendus au magnifique ensemble de ses preuves, lorsqu'une fois vous avez sondé jusqu'aux fondements de l'édifice, et que vous en avez reconnu la solidité; enfin lorsque, frappé de la vérité de l'Évangile, vous en avez déduit logiquement l'*autorité de l'Église* (*a*), oh! alors, l'aspect des choses a totalement changé. Ce n'est plus un enfant prodigue et rebelle qu'elle travaille à convaincre, c'est un enfant soumis auquel elle impose obéissance. Ainsi, vous le voyez, examen scrupuleux, développement de toutes les preuves, infatigable condescendance pour celui qu'elle instruit, mais tribunal sans appel, et dictature complète pour le catholique une fois converti. Commencez-vous à comprendre, Monsieur Bernaux?

BERNAUX. Je ne puis pas en disconvenir, cette distinction me paraît vraie.

MOI. Et à vous, Fevrot?

FEVROT. C'est comme qui dirait le tribunal de Melun, qui vous permet d'éplucher sa.... sa.. *compétence*, comme me disait un jour l'président au sujet de mon procès, mais devant qui *faut filer* doux, sitôt qu'il a parlé.

MOI. Précisément; mais au lieu du tribunal de Melun, dites le tribunal en dernier ressort, et la comparaison sera plus juste.

Au reste tout ceci rentre dans une autre question,

(*a*) Que celui qui n'écoute pas l'Église, dit Jésus, soit à vos yeux comme un païen et comme un publicain.

celle de l'autorité de l'Église; nous l'examinerons plus tard. Aujourd'hui nous ne voulions vous prouver qu'une chose, l'accord de la raison et de la foi, et vous voyez qu'il est généralement admis. Vous voyez même toutes les complaisances, tout le respect de celle-ci pour la première, puisque ce respect va jusqu'à la reconnaître et la proclamer fort souvent pour sa mère. Voilà pour les conditions et les bases de la foi. Nous aurons à nous occuper maintenant de son objet. Son objet, mes amis, c'est le monde invisible et surnaturel, qui nous enserre et nous pénètre de toute part à notre insu, mais dont la claire vue nous est interdite ici-bas, parce que, suivant l'expression de l'apôtre saint Paul, « nous ne « voyons encore les choses que comme dans *un miroir*, » et que, selon l'apôtre saint Jacques, « la foi est un fa- « nal éclairant un endroit ténébreux. » Gardons-nous donc, mes chers amis, gardons-nous de nous roidir contre la science et la démonstration de ces divines promesses; car, je vous le demande, si nous n'espérions jamais que ce que les sens nous promettent et nous affirment, que nous resterait-il, que vous resterait-il en ce moment? Croyez-vous, de bonne foi, que les uns et les autres nous ayons beaucoup de bonheur devant nous, et qu'il ne s'agit que de le poursuivre ou de l'attendre? Pour ma part, je vous avoue que je suis plus difficile, et que, suivant l'expression d'un grand poète, *je ne veux pas d'un monde où tout change et tout passe* (*a*). Soyez-en certains, vous-mêmes, eussiez-vous conquis l'univers, fussiez-vous en possession de tout

(*a*) Lamartine.

ce que la terre renferme et peut offrir de richesses et d'honneurs, votre joie se changerait bien vite en tristesse, vos jouissances en lassitude et en soupirs. Or la foi nous affirme deux vérités. 1° Que le bonheur parfait n'existe dans rien et par rien de tout ce que nous voyons ici-bas ; 2° que ce même bonheur existe, si nous le voulons, et qu'il existe infaillible, immense, éternel, dans ce que nous ne voyons pas. Nous la croyons, et nous sommes bien forcés de la croire, pour la première de ces vérités, car elle a dit *trop vrai*. Pourquoi donc ne la croyons-nous pas pour la seconde ? il me semble qu'on ne soupçonne que les gens qui vous trompent, et que la véracité sur un point doit entraîner la confiance sur les autres. Vous y réfléchirez.

Mais, avant de finir, permettez-moi une remarque, qui nous concerne tous tant que nous sommes. Lorsque notre raison refuse d'admettre une vérité, soit religieuse, soit de toute autre nature, nous nous persuadons que les défenseurs de cette vérité ne sauraient nous comprendre ; que s'ils ne voient pas comme nous, c'est qu'ils n'ont pas les lumières suffisantes ; tranchons le mot, c'est que ce sont des hommes à *courte vue*, assez honnêtes du reste, mais qui n'ont pas assez de portée dans l'esprit, assez de force pour arriver où nous en sommes. Eh bien ! mes bons amis, sachez que très-souvent ces esprits faibles et retardataires ont été tourmentés, et peut-être beaucoup plus fortement que vous, par ces objections dont vous vous montrez si fiers ; sachez que beaucoup d'entre eux n'ont pas eu besoin d'être un *Diderot* ou un *Voltaire* pour être choqués de certaines vérités et souvent fort embarrassés par le plus grand nombre.

BERNAUX. A mes yeux c'est une preuve de la bonté de notre cause et de la faiblesse de la vôtre.

MOI. Et moi, j'en conclus, au contraire, qu'il faut qu'une cause soit bien forte par elle-même, pour parvenir à étouffer, à faire taire tant et de si précieux arguments. Dans une lutte, vous ne jugez de la force d'un homme que par celle de son adversaire. Qui connaîtra votre vigueur, si vous ne terrassez qu'un enfant ? Il en est ainsi, mes amis, de la religion et de ses défenseurs. Quant à moi, je vous le jure, jamais je ne suis arrivé à une croyance ferme qu'après avoir longuement et vivement argumenté contre moi-même. De tous temps et tous les jours encore, je me suis vu et me vois forcé de recourir sans cesse aux bases et aux colonnes de ma foi, de m'y cramponner pour ainsi dire, pendant que toutes les avalanches des sophismes et des faux raisonnements passent et repassent sans cesse sous mes pieds. Oui, mes amis, il y a des jours, ou plutôt, grâces à Dieu, des moments, où, tout en croyant, je crois moins bien et moins complétement. Si vous saviez alors dans quel abîme je me précipite et m'enfonce; si vous saviez comme tout disparaît sous mes pas, quelles folles pensées me traversent l'esprit ! c'est à en devenir fou, je vous l'assure, mais bientôt la foi reparaît à son tour; alors, tout se calme, tout s'explique, tout se supporte; et c'est alors que l'on sent tout le bonheur d'être chrétien!... Une fois pour toutes, détrompez-vous donc un peu sur notre compte, méprisez-nous un peu moins, car si nous ne sommes plus ensemble au même point, ce n'est pas faute d'être arrivés où vous en êtes, mais bien parce que nous avons passé par delà.

FEVROT. Voilà ce qui s'appelle parler ! A la bonne

heure ! et si notre curé nous taillait souvent de la pareille besogne, on verrait.

MOI. Comment pouvez-vous juger de ses paroles, puisque vous ne venez jamais l'écouter ? Croyez-vous que la solitude que vous formez autour de lui soit bien encourageante pour un pasteur? Lorsqu'on est convaincu d'avance de l'inutilité ou du mauvais effet de ses discours, on les garde pour soi.

FEVROT. Ah! ça, c'est encore vrai.

MOI. Restons-en là pour aujourd'hui, mes amis, et contentons-nous d'avoir entrevu les conditions et les grands objets de la foi ? demain nous commencerons l'examen de ses raisons, et j'espère vous faire bientôt convenir que ce mot de Diderot : *Avoir la foi, c'est croire ce qu'on ne croit pas*, est complétement faux, parce qu'on ne croit jamais ce qu'on ne croit pas, pas plus en religion qu'en philosophie; mais qu'il serait plus juste de dire que c'est croire ce qu'on *serait tenté de ne pas croire;* autrement, croire par des raisons supérieures ce qu'onne croirait pas par les lumières ordinaires de la raison.

BERNAUX. Eh bien ! monsieur, nous verrons quelles sont ces raisons supérieures. C'est là que je vous attends.

FEVROT. Oui, c'est là que M. Bernaux vous attend.

MOI. Et moi aussi, mes amis; à demain.

## IVe ENTRETIEN.

### JÉSUS-CHRIST A-T-IL SEULEMENT EXISTÉ?

—

Pour la dernière fois, mes amis, reportons-nous à ce que vous avez établi et proclamé vous-mêmes : *Cela serait trop beau si c'était vrai!* Maintenant, quel serait le moyen de savoir si ces brillantes promesses ont quelques chances de réalisation? Le seul et unique est d'abord de rechercher si elles ont été réellement faites par leur auteur prétendu, autrement dit, si Jesus-Christ a jamais existé. Nous verrons plus tard, si nous avons pris un homme pour un Dieu ou bien un Dieu pour un homme. Oui, Jésus-Christ a-t-il ou n'a-t-il pas existé? s'il est là-dessus seulement un doute raisonnable, vous avez raison de regarder comme apocryphe tout ce que nous regardons comme certain, comme absurde tout ce que nous adorons comme divin.

BERNAUX. Vous avez raison, Monsieur, vous venez de placer la question sur son véritable terrain.

FEVROT. Possible; mais j'crois que c'terrain-là n'est pas le plus facile à défricher.

MOI. Vous croyez? Cependant, mes amis, avant d'aller plus loin, réfléchissez donc un peu sérieusement à la difficulté d'une pareille supposition. Comment? Ce nom prodigieux, qui, depuis dix-huit siècles, n'a cessé d'oc-

cuper l'univers; ce nom qui changea la face du monde, pulvérisa l'idolâtrie, abolit l'esclavage, substitua, comme par enchantement, toutes les vertus à tous les vices, et les vérités les plus sublimes aux erreurs les plus monstrueuses; ce nom, signal d'une ère inconnue jusque là, serait celui d'un être fabuleux, et qui n'aurait jamais existé? C'est déjà bien difficile à croire; mais cela vous paraîtra bien autrement difficile encore, lorsque je vous aurai soumis quelques-unes de nos preuves historiques; et vous verrez, mes amis, si, comme le veut l'apôtre, *notre foi est raisonnable et raisonnée*, et s'il est vrai que nous croyions à l'aventure.

FEVROT. J'n'ignore pas, monsieur, que vous croyez à Jésus-Christ parce que c'est d'Évangile. Mais l'Évangile oùsqu'il se trouve et d'où qu'il vient ? C'est donc, sauf vot' respect, comme si j'croyais au *Juif errant* parce qu'il est rapporté dans l'histoire du *Juif errant*.

MOI. Patience, mon ami, et vous vous repentirez bientôt d'avoir fait ce rapprochement.

FEVROT. Pardon, excuse, mais y a-t'il pas un tas de vieilles bonnes femmes qui n'y voient pas plus de malice dans l'une que dans l'autre ?

MOI. J'en conviens, mais à condition que vous conviendrez aussi que si elles ne se rendent jamais compte des motifs de leur foi, c'est assurément qu'elles le veulent bien, ou qu'elles ont perdu la mémoire; car il n'y en a pas une qui n'ait appris dans son catéchisme, ou qui ne puisse retrouver dans celui de ses enfants, un abrégé de toutes les preuves historiques, philosophiques et morales qui servent de fondement à notre foi. Au reste, je ne vois pas pourquoi vous me citez encore vos bonnes femmes, puisque je parle à des

hommes capables non-seulement d'entendre mais de comprendre la vérité.

Vous saurez donc, mes amis, et ceci va bien vous surprendre, vous saurez qu'à l'exception d'un ou de deux fous peut-être, *jamais* on n'a nié l'existence de Jésus de Nazareth; vous saurez que *jamais* croyance, je devrais dire certitude historique, ne fut mieux établie, plus générale, plus constante, plus soutenue, et qu'il y aurait vraiment autant d'ignorance et de folie à nier cette existence qu'à nier celle de Louis XIV dont vous avez admiré la statue sur une des places de Paris. Vous saurez que chrétiens, païens, incrédules, catholiques et protestants, athées et déistes, etc.., etc, croyants, juifs, Romains, persécuteurs et persécutés; en un mot, amis et ennemis, *tous* sont d'accord sur l'existence de cet *homme divin* ou de ce *Dieu-homme*, selon que vous vous déciderez plus tard à l'appeler.

BERNAUX. Ah! monsieur, vous oubliez *Dupuis* qui ne voit dans Jésus-Christ que le soleil, et dans les douze apôtres que les douze signes du zodiaque. Certes, cependant, jamais livre n'a fait plus de bruit, et déployé plus d'érudition et de sagacité.

MOI. Comme cet incrédule est à peu près le seul qui ait osé avancer un tel sophisme, et comme il l'a établi sur une suite de monstrueuses absurdités, il serait tout à fait hors de propos de nous laisser arrêter par elles. D'ailleurs, justice étant faite aujourd'hui de *l'origine* des cultes, et la *science* elle-même ayant déclaré, d'une part, « que son système ne reposait sur aucune espèce de base solide » (*a*), et de l'autre que c'était *de l'ellébore*

(*a*) Le système de Dupuis ne repose sur aucune base solide... Au-

*qu'il fallait lui donner* (*a*), » nous n'irons pas mettre en suspens l'existence de Jésus-Christ, parce qu'il a plu à M. Dupuis de rêver tout un système absolument impossible. Nous pourrons plus tard lui consacrer un chapitre; mais, pour aujourd'hui, nous ne nous occuperons que des gens qui, n'ayant jamais été aux *Petites-Maisons*, n'ont jamais eu besoin d'ellébore.

BERNAUX. Comment pouvez-vous, monsieur, parler avec ce mépris d'un auteur qui a jeté le plus grand jour sur l'origine de toutes nos superstitions, et dont la popularité égale le mérite? Car Dupuis est et sera toujours un grand homme, au village comme à l'Institut.

FEVROT. En effet, m'est avis que c'monsieur-là est un homme ben vénéré, qu'on ne parle que d'lui dans nos campagnes, et qu'à l'exception de nos curés et d'tous ceux qui lui en veulent, il soit estimé généralement par tout l'monde.

MOI. Tous les savants du dix-neuvième siècle ne seront pas de votre avis, mon cher Fevrot; car dernièrement un de nos plus illustres incrédules, M. Pierre Leroux, que M. Bernaux ne récusera pas, je l'espère (1)....

BERNAUX. Assurément.

MOI. M. P. Leroux écrivait : « Les analogies extérieures les plus futiles servaient à Dupuis de fil conducteur; il croyait sonder dans la profondeur quand il ne faisait que glisser à la surface (*b*). »

jourd'hui nous avons des preuves matérielles qui montrent incontestablement la fausseté de son hypothèse. *Disc. d'ouverture au cours d'archéologie*, 1839.

(*a*) M. de Sacy, *Recherches sur les mystères du paganisme.*

(*b*) P. Leroux. *De l'Humanité*, t. II, p. 68. (*V.* la note à la fin du chapitre n° 1.)

Fevrot. J'veux ben que c'monsieur P. Leroux dont vous parlez soit de la connaissance à M. Bernaux ; mais si vous pouviez nous faire parler par queuqu'un de nos pays, à nous, queuqu'un de nos gens, vous savez?

moi. Voulez-vous un savant député de votre connaissance intime, M. Benjamin Constant, par exemple? Auriez-vous confiance en lui?

Fevrot. Ah! parlez-moi de ça; à la bonne heure, v'là c'qu'on appelle un fameux lapin! ah! celui-là, par exemple, j'serais curieux d'savoir c'qui pense au sujet de M. Dupuis.

moi. Eh bien! voilà ce qu'il en pense : « Défigurant tous les faits par des travestissements bizarres, nul homme n'a poussé la subtilité et l'audace en ce genre aussi loin que cet homme (Dupuis), pour qui tous les dieux et tous les héros, depuis Osiris jusqu'à Mahomet, n'ont été que le soleil et les astres. »

Fevrot. Et c'est M. Benjamin Constant qui dit ça d'monsieur Dupuis ? queuque vous en dites donc, monsieur Bernaux !

Bernaux. Que je ne le croirais pas, si monsieur ne me le montrait pas écrit en toutes lettres.

moi. Ouvrez ce volume. *(De la religion,* liv. I, p. 19.)

Bernaux. En effet.

Fevrot. Tiens! c'est drôle, tout d'même.

moi. Revenons à l'existence de Jésus-Christ. C'est encore à vous que je m'adresse, monsieur Bernaux.

Vous le savez aussi bien que moi, tantôt c'est l'empereur Tibère, contemporain de Jésus-Christ et persécuteur des chrétiens, qui, frappé de la relation des miracles de l'Homme-Dieu, relation envoyée par Ponce

Pilate lui-même (*a*), propose au sénat de mettre Jésus au rang des dieux de l'empire, et le sénat s'y refuse.

Tantôt enfin c'est le roi des historiens, le grave et savant Tacite, qui écrit au premier siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à la source même du christianisme, « que sous *Ponce-Pilate,* gouverneur de la Judée, *le* « *Christ fut mis à mort* (*b*); » et remarquez bien, mes amis, que de Ponce-Pilate à Tacite, il ne s'était guère écoulé plus de temps que de Louis XV à M. de Châteaubriand.

Je me garderai bien de vous citer une foule d'autres témoignages qui, tout à fait inconnus, vous fatigueraient inutilement. Il en est deux cependant trop remarquables, pour ne pas fixer un moment votre attention.

Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire cinquante ou soixante ans seulement après la mort du dernier des apôtres, un homme se lève contre la religion chrétienne. Cet homme, appelé *Celse*, est un profond savant, un grand philosophe, un infatigable écrivain, ennemi zélé de la religion qu'il attaque, en un mot, le *Voltaire* de ce temps-là, et *Voltaire* presque contemporain de Jésus-Christ, remarquez bien ceci. Certes, la chance est favorable et belle pour combattre une erreur de cette nature, et surtout une erreur d'une date aussi fraîche. Si Jésus-Christ n'a pas réellement existé, s'il n'a pas été un être aussi extraordinaire, rien ne lui sera plus facile que de saper cette religion dans sa base, en prouvant que l'auteur de cette religion

(*a*) Eusèbe. *Histoire ecclés.*, liv. II, c. III.
(*b*) *Annales*, liv. XV, n. 44.

n'a pas même existé. C'était bien là le meilleur argument. Eh bien! croyez-vous qu'il l'emploie! pas du tout. Il vous avoue au contraire qu'il s'est informé de tout, qu'il connaît parfaitement le chistianisme et toute son histoire. La Bible est dans ses mains; et passez-moi cette expression, il *épluche* toute la généalogie du Sauveur; mais il ne lui vient même pas dans la pensée de jeter le moindre doute sur l'existence de Jésus-Christ. Au contraire, il la reconnaît *formellement.* Lui, philosophe et historien contemporain (on ne saurait trop le répéter), il convient de la vérité du massacre des Innocents, ordonné par Hérode pour faire mourir Jésus enfant. Il convient de la prédication du christianisme et de ses immenses progrès, très-peu de temps après la mort de son fondateur. Il exalte la fermeté des martyrs et la cruauté des supplices; enfin il avoue qu'il y a parmi les chrétiens beaucoup d'hommes éclairés, vertueux, sages, auxquels on n'a d'autre crime à reprocher que de s'assembler en secret, contre la défense des magistrats, et de blasphémer contre les dieux.

Ce n'est pas tout; voici les aveux du *Voltaire contemporain.* Passons à ceux d'un ennemi non moins ardent, non moins redoutable. Je veux parler du célèbre empereur *Julien l'Apostat.* Cet homme, dont les ancêtres auraient pu connaître les successeurs immédiats des apôtres, convaincu que le glaive et la tyrannie, bien loin de parvenir à étouffer la foi, ne servaient qu'à l'alimenter davantage; cet homme, dis-je, se résout à faire marcher de front tous les systèmes de persécution et d'attaque. Il sent que le sarcasme et les dénégations de l'écrivain sont des armes bien autrement puissantes que l

fer des bourreaux. Dès lors il se met à l'œuvre, et l'empereur, jadis chrétien, se fait libelliste et pamphlétaire incrédule. Tous les sophismes, toutes les railleries, toutes lss objections modernes, vous les retrouverez dans ses écrits. C'est une longue bordée d'attaques souvent spécieuses, presque toujours savantes et toujours spirituelles, contre le Christ. Eh bien! sans doute, il va nier d'abord son existence! car c'est là le point capital : pas du tout. Il en est de même que pour Celse ; il *ne lui vient même pas dans l'esprit* de la combattre. Il en parle comme d'un fait qui n'a jamais souffert la moindre contradiction. Il avoue même les miracles de Jésus-Christ ; mais seulement, à l'exemple de *Celse* et de tous les païens, il les rejette sur les démons. Belle défaite! belle explication bien autrement inexplicable (*a*)! Enfin, il reconnaît expressément la constance des chrétiens dans le martyre, leur inépuisable charité, *source,* dit-il, *de leur accroissement,* et la régularité de leurs mœurs ; régularité qu'il ne peut s'empêcher de souhaiter de tout son cœur aux prêtres de la religion païenne. Ces deux autorités sont bien fortes, vous en conviendrez ; et cependant, mes amis, elles sont faibles encore, très-faibles auprès de l'autorité des Juifs et de leurs aveux en pareille matière! Si quelqu'un ou quelque peuple était intéressé à nier l'existence de Jésus-Christ, c'était assurément le peuple juif, puisque, depuis dix-huit cents ans qu'il gémit sous l'accusation de *déicide*, toutes les nations le repoussent, en haine de

(*a*) M. P. Leroux a donc bien raison de s'écrier : « Pour rejeter d'incompréhensibles vérités, vous vous jetez dans d'incompréhensibles erreurs. (P. Leroux, *de l'Hum.*)

ce forfait. Qu'ils nient cette existence et qu'ils en prouvent la fausseté; tout est gagné pour eux. La plus atroce des calomnies historiques et la plus cruelle en raison de ses conséquences, s'évanouit à l'instant même et retombe de tout son poids sur ses injustes inventeurs : eh bien ! que disent-ils ?

BERNAUX. Comment peut-on savoir ce qu'ils disent ? depuis dix-huit cents ans, comme l'a fort bien prouvé J.-J. Rousseau, nous les attaquons toujours et ne les écoutons jamais.

MOI. Voilà encore un de ces paradoxes inqualifiables, une de ces calomnies qu'on ne peut même pas comprendre ; car enfin, monsieur Bernaux, vous pouvez, comme chacun de nous, et tout aussitôt que vous le voudrez, en constater l'injustice. La première fois que vous irez à Paris, prenez la peine de questionner le *premier Juif venu*, depuis le *marchand de chevaux jusqu'au rabbin de la synagogue*, n'importe. Il vous avouera, il vous certifiera la parfaite exactitude de nos récits évangéliques. Il vous montrera avec orgueil ces livres de l'Ancien-Testament qu'il garde depuis *Moïse* avec une fidélité inviolable, et dont il n'a jamais permis la moindre altération; bien plus, dont il a compté toutes les lettres. Ces livres cependant le déshonorent; ils lui prédisent en *toutes lettres* la venue du Messie *pour l'époque même où il parut* ; ils lui prédisent qu'ils ne voudront pas le reconnaître et qu'ils le crucifieront ; ils lui prédisent enfin, qu'en punition de *ce déicide*, ils cesseront d'être une nation ; qu'ils seront humiliés, dispersés, par toute la terre, sans autels, sans rois, sans sacrifices ; que cependant ils conserveront toujours fidèlement ces mêmes livres qui les condamnent, mais qu'ils seront pour lui comme

*un livre fermé*. Voilà ce que vous diront ces Juifs, *tous* quels qu'ils soient, et si vous n'en croyez pas les Juifs vos contemporains, vous ouvrirez leurs auteurs. Ils vous montreront eux-mêmes, soit dans le *Talmud*, soit dans *Josèphe*, toutes les preuves de ce que nous avançons, en y ajoutant seulement qu'ils n'ont fait mourir Jésus que *parce qu'il était un grand magicien;* alors vous commencerez à comprendre, monsieur, toute la justice de la calomnie de Rousseau.

FEVROT. Monsieur, c'est que nous ne sommes pas à Paris, et quoique nous soyons bien assurés qu' vous n' nous dites que la vérité, nous n' pouvons pas trop savoir si....

MOI. Si c'est bien vrai, n'est-ce pas ?

FEVROT. Dam! nous n'disons pas ça; mais comme dit le proverbe, *a beau prêcher qui vient de loin*, et m'est avis qu'vous venez d'un peu loin pour nous. Ce monsieur *Talmoud* et c'monsieur *Josèphe*, que vous v'nez d'nous parler, oùsque nous pourrons les entendre ?

BERNAUX. Oui, ce sont de ces choses qu'il n'est pas très-facile de vérifier.

MOI. Parfaitement facile, et d'autant plus, qu'avant de sortir du château, je les ai pris dans ma poche et les voilà; cherchez, je vous prie, monsieur Bernaux, à l'endroit du signet, dans *le Talmud*, ce livre classique, ce bréviaire de toutes les synaguogues anciennes et modernes.

BERNAUX. Monsieur, du moment que vous l'affirmez....

MOI. Comment, monsieur, tout à l'heure, au moment où j'affirmais, vous suspectiez ma bonne foi, et maintenant, que je vous mets les preuves sous les yeux, vous

ne voulez plus les regarder, et vous vous retranchez dans les compliments ! que vous en semble mes amis ?

FEVROT. Ah ! ça c'n'est pas délicat. Puisqu'on vous dit d'lire, monsieur Bernaux, faut lire, et tout lire. Est-ce que nous vous avons fait venir ici pour des prunes ?

BERNAUX. Je ne m'y refuse pas.

MOI. A cet endroit, monsieur ; je vous le répète, mes amis, ce livre écrit il y a dix-sept cents ans, est pour les Juifs ce que le Nouveau Testament est pour nous.

BERNAUX, *lisant.* « La veille de la Pâque, on suspendit Jésus à une croix ; quarante jours avant un « crieur publia qu'il serait lapidé pour avoir fasciné, « séduit et soulevé le peuple israélite, et que quiconque saurait quelque chose en sa faveur devrait se « présenter pour le dire. Or comme on ne trouva rien « à sa décharge, on le suspendit le soir même de la « Pâque (*a*). »

BERNAUX. J'en conviens, ce passage confirme le récit évangélique, mais il n'est guère favorable aux chrétiens, puisqu'il atteste qu'on ne trouva rien à la décharge de Jésus.

MOI. Vous oubliez Pilate, se *lavant les mains* de la mort de ce juste, dans lequel il ne trouvait rien à reprendre.

BERNAUX. C'est l'Évangile qui le dit, ce n'est pas un Juif.

MOI. Eh bien ! lisez ce passage de *Josèphe*, le plus célèbre des historiens juifs, prêtre et guerrier de leur nation, et de plus, contemporain de Jésus-Christ.

(*a*) *Talmud.*

FEVROT. Ah! ah! ça en vaudra ben un autre. Allons, ne tortillez pas comme ça, et lisez.

BERNAUX. « En ce temps-là (au temps de Pilate) » parut Jésus, homme sage si toutefois on doit l'appeler « homme, car il faisait des choses étonnantes, et instruisait les hommes qui aiment à recueillir les vérités. Il s'attacha beaucoup de Juifs et beaucoup de « Grecs. Il était le *Christ*. Pilate, l'ayant fait crucifier, « d'après une accusation des principaux d'entre nous, « ceux qui l'avaient aimé auparavant lui restèrent attachés, car il leur apparut vivant, trois jours après. « Les prophètes sacrés avaient annoncé de lui ces choses et une multitude d'autres merveilles. La secte des « chrétiens, nommée ainsi d'après son nom, n'a pas « cessé jusqu'à présent de subsister (*a*). »

Mais, monsieur, Josèphe est bien vieux; et d'ailleurs vous savez tout ce qui a été dit au sujet de ce fameux passage : au milieu de pareilles controverses, comment s'y reconnaître?

MOI. Eh bien! snpposons encore, que ce passage du juif Josèphe ne soit pas de lui, ce qui me paraît impossible; qu'est-ce que cela nous fait? du moment que tous les Juifs du monde, et dans tous les temps, ont proclamé l'existence de Jésus-Christ? et puisque vous trouvez Josèphe bien vieux, monsieur Bernaux, je vais vous citer un Juif bien jeune, bien savant, bien philosophe, bien à la hauteur du siècle, et que vous pourrez aller consulter vous-même, la première fois que vous irez à Paris, si l'envie vous en prend. C'est M. Salvador, dont les ouvrages antichrétiens n'ont d'autre but que de

(*a*) *Antiquités juives*, liv. XVIII, c. III.

combattre et de saper *la divinité* de Jésus-Christ. Croyez-vous, que pour y parvenir, il nie son existence? A Dieu ne plaise! il sent bien qu'il serait honni non seulement par tout ce qui se mêle de penser et d'écrire, mais encore par le bon sens le plus grossier, et si le nom de ce Dupuis dont vous parliez tout à l'heure, monsieur Bernaux, se rencontre sous sa plume, il déclare formellement qu'il ne lui fera pas l'honneur « de discuter son « système, qui réduit *sérieusement* l'agneau de l'Évan- « gile, à n'être rien de plus que l'emblème d'une con- « stellation du zodiaque. » (Salvador, *Doct. de J.-C.*, *t.* 2. p. 155.)

fevrot. *Sérieusement !* c'est donc comme s'il disait qu'il y a de quoi mourir de rire.

moi. Absolument la même chose.

fevrot. Allons, encore un qui va lui tourner le dos.

Moi. Oui, vous nous disiez tout à l'heure qu'à l'exception de vos curés, il était estimé généralement par tout le monde; vous voyez cependant qu'ils étaient beaucoup plus tolérants pour lui, que les savants et les académiciens de son parti; car ils n'ont jamais parlé, je crois, de lui donner de l'*ellébore*.

fevrot. C'est drôle tout de même.

moi. Ainsi, mes amis, je m'en rapporte entièrement à votre *bon sens;* vous le voyez, chrétiens, païens et juifs, sont unanimes sur un point. Tous, non seulement conviennent de l'existence de Jésus-Christ, mais tous s'accordent sur tous les détails de cette existence. Il est donc parfaitement clair qu'à tort ou à raison, par l'imposture ou par la vérité, c'est ce même *Christ* qui a fondé le christianisme, et que ses apôtres n'ont

parlé que d'après lui ; alors, que vous semble maintenant, Fevrot, de votre phrase de l'autre jour, *quant à la religion, c'sont les prêtres qui l'ont faite?* Vous voyez donc bien que vous étiez dans l'erreur. Tout au plus, pourriez-vous leur reprocher...

FEVROT. D'avoir été assez bornés pour croire que c'était un Dieu,... quoi! tandis que c'était un homme.

BERNAUX. C'est ce que nous voyons tous les jours, et sans aller plus loin, Mahomet a été cru prophète, tout simplement parce qu'il l'avait crié bien hant.

MOI. C'est précisément là ce qu'il faut examiner avec soin, et dès demain, nous essayerons de dépouiller Jésus-Christ de tout ce faux éclat qui pourrait l'avoir fait passer pour Dieu.

BERNAUX. C'est là l'important. C'est aussi là que je vous attends.

MOI. Tant mieux ; car la religion ne redoute qu'une chose : *Ne ignorata damnetur.*

FEVROT. Queuque ça veut dire ça, monsieur Bernaux? ça ne veut-il pas dire qu'il n'y a que les ignorants qui seront damnés? C'est que dans c'cas là, nous n'serions pas à la noce, nous autres.

BERNAUX. Non; ça veut dire que la religion ne craint qu'une chose, c'est-à-dire d'être condamnée sans être entendue.

MOI. Soyez tranquilles, mes amis, vous commencez déjà à l'entendre, et vous finirez bientôt par la croire.

(1) *N. B.* Nous venons de voir les aveux de M. P. Leroux sur l'existence de J.-C., son profond mépris pour le système de Dupuis; mais cela ne suffit pas pour être un chrétien accompli; et comme M. P. Leroux en est là, et que de plus c'est un homme *cité et vanté* fort souvent, il ne sera pas inutile de lui consacrer quelques lignes.

L'incrédulité n'est plus à son aise aujourd'hui; elle est devenue le plus ingrat des métiers. Autrefois, quelle différence! on devenait incrédule en lisant un feuilleton, et cela se conçoit : depuis Adam jusqu'à J.-C., y compris les prophéties et les miracles, la science avait tout nié, et comme on ne lui demandait pas ses preuves, elle ne s'était pas même inquiétée de les chercher. Aujourd'hui ce n'est plus cela; la majeure partie de ces faits réputés faux, est reconnue parfaitement vraie; un nouveau jour s'est levé sur la Bible et sur les points les plus importants, la science a justifié la foi. Comment faire? Il fallait nécessairement prendre un parti, on a pris celui-ci. Tous ces faits, que l'on ne pouvait plus nier (puisqu'on se brisait contre), on a essayé de les tourner, de les habiller différemment; en un mot, de les naturaliser. Mais, ô prodige! plus on les naturalisait et plus ils devenaient inexplicables; et pour éviter des obstacles, on tombait dans des abîmes! Alors, on a capitulé. Parmi ces faits, on a choisi les plus souples et les plus commodes, et, sans trop savoir, ou plutôt sans dire pourquoi, on a rejeté les inflexibles; dans le naturalisme même, on s'est vu forcé de glisser un peu de surnaturel, on a inventé la *quasi divinité* de l'Évangile; on a fait Dieu tout à la fois mensonge et vérité... Oui, et parmi tous ces justes-milieux du scepticisme, M. P. Leroux, rendons-lui cette justice, occupe sans contredit le premier rang.

Le début de son livre (de l'Humanité) était cependant bien édifiant; après avoir fortement gourmandé ses deux rivaux, Salvador et Strauss, le premier pour avoir refusé de reconnaître un lien (évident pour lui) entre Moïse et J.-C., entre la Genèse et l'Évangile; et le second, pour n'avoir vu dans la religion *qu'un produit de l'esprit humain, et avoir déversé le mépris sur cette haute et respectable antiquité du christianisme.* Il allait plus loin, et s'agenouillait presque devant ce premier chapitre de la Bible, résumé, selon lui, *de la métaphysique la plus profonde et la plus solide, en un mot de la vraie doctrine de la vie* (t. II, p. 623). Or, de quelles vérités ce premier chapitre est-il le symbole? Tout le monde le sait : innocence, chute et réparation, telle en est la substance et le sommaire, proclamé du

reste par la grande voix du genre humain. C'est donc devant cette triple vérité qu'il s'agenouille ? Lui, pas du tout ; car il va vous dire, qu'*en imaginant cette triple croyance*, *la théologie chrétienne* n'a imaginé que *trois décorations d'opéra* (t. I, p. 40). Mais votre admiration pour ce premier chapitre, qui ne contient pas autre chose ? pas de réponse.

Quant *au Fils de l'Homme*, que peut-il être dans l'opinion de M. P. Leroux ? Ici mêmes inconséquences et mêmes difficultés ; s'en tire qui pourra ! « Le Verbe, dit-il, a parlé dans Jésus, voici la « vérité ; mais le Verbe est Jésus, voilà l'erreur. »

« Jésus était divinement inspiré (nous n'en demandons pas da- « vantage), t. II, p. 919. Mais si l'on me demande : J.-C. était-il « l'incarnation du Verbe de Dieu ? je répondrai : oui et non ; J.-C. se « croyait-il Dieu ? je répondrai encore : oui et non ; non, comme les « chrétiens l'entendent ; oui, parce que nous sommes tous de Dieu.» Ainsi, voilà qui est entendu ! Entre J.-C. et nous, y compris M. P. Leroux, il n'y a qu'une différence du plus au moins. Nous sommes un peu de Dieu, et J.-C. l'était encore plus ; il n'y a pas autre chose. Mais on lui dit encore : J.-C. se croyait Dieu, puisqu'il le dit en vingt endroits ? — Oui, c'est vrai, répond-il ; J.-C. se croyait Dieu * ; « mais c'est uniquement parce qu'il s'était rendu adéquat à la volonté divine. » — Mais, puisque c'est Dieu, vous en convenez, qui parlait par sa bouche, puisqu'il se proclamait *la lumière des hommes*, et qu'il ajoutait : *Tout a été fait par moi*, *qui me voit*, *voit mon père ; mon père et moi*, *nous ne sommes qu'un*, etc., J.-C. proclamait donc l'erreur par inspiration divine ? Comment vous tirerez-vous de là ? Écoutez la réponse, elle en vaut la peine : « Pour être abreuvé de « Dieu, J.-C. n'en était pas moins homme, et il a compté un peu « trop sur son étoile. » Voilà donc les derniers retranchements de l'incrédulité au XIXe siècle !

Si nous passons maintenant, du dogme à la morale, peut-être serons-nous plus heureux, car jusqu'ici celle de l'Évangile n'avait guère été attaquée que par les *enfants perdus* de cette incrédulité ; Mais non, et le Verbe s'est encore une fois grossièrement trompé en inspirant à J.-C. une doctrine vraiment déplorable au jugement de

* J.-C. se croyait Dieu ! Salvador fait le même aveu ; et plus loin nous entendons l'impie Strauss affirmer que J.-C. *avait la conviction d'être le Messie*. Quels aveux ! et quel terrain nous avons gagné !....

M. P. Leroux. Écoutez plutôt : « La charité de l'Évangile (rien que « cela) est, par son imperfection même, une des plus grandes « preuves que l'on puisse citer de l'imperfection du christianisme. » Et la raison, s'il vous plaît ? — La raison ? la voici : « Que faire alors « de l'amour du *moi* que Dieu nous a donné par la nature ? science « imparfaite qui n'est jamais parvenue à relier le *moi* au *non-moi*. »

Il est vrai que, dans le système de M. P. Leroux, la charité devient une véritable inutilité, puisque, selon lui, il n'y a pas de prochain. On s'est étrangement trompé jusqu'ici sur cette abstraction ridicule. Non, je le répète, il n'y a pas de prochain. « Le genre hu- « main est un être collectif, animé d'une vie propre ; il n'y a pas en « Dieu des hommes séparés, mais bien l'homme. L'Adam qui vit « aujourd'hui est le même qui vivait hier, et l'humanité étant soli- « daire, vous ne pouvez faire du mal à votre prochain sans vous en « faire à vous-même. » — Soit ; je veux bien, à la rigueur, avoir vécu dans Adam, mais dans mon père et ma mère qui vivent encore ? C'est un peu plus difficile ! Puis, voyons les conséquences : A ce filou, je pourrai donc dire : « Mon ami, croyez-moi, ce *non-moi* dont « vous allez couper la bourse, c'est vous-même ; ainsi, prenez-bien « garde, car en croyant le voler, vous allez vous voler vous-même. » — « Mais le filou répondra peut-être : « Puisque ce *non-moi* est *moi*, sa « bourse est à *moi* comme à lui, de sorte que c'est lui qui me vole en « m'empêchant de le voler, et c'est alors qu'il se fait vraiment du « mal. »

Ou bien encore : « Mon ami, en me donnant le coup de bâton, vous « avez cru me faire du mal ; mais détrompez-vous : c'est sur vos « reins que vous avez frappé. — C'est singulier, cependant je n'ai « rien senti. — Peu importe que vous l'ayez senti, je vais vous expli- « quer cela, et retenez bien cette explication : « Comme on ne peut « pas oblitérer la portion objective de sa vie, sans se blesser dans « sa vie subjective, je vous défie de me faire du mal, sans vous en « faire à vous-même (t. II, 183). » Qu'en dites-vous ? Je crois qu'il pourrait bien prêcher dans le désert et que le bâton pourrait bien reprendre sa première direction.

Au surplus, une grande consolation nous reste au milieu de tant d'inconséquences et de *non-sens* : c'est la bonne foi complète, et l'imperturbable paix d'un auteur qui devrait avoir tant de sujets d'alarmes, ou pour le moins de scrupules. Cette sérénité de la conscience dépasse tout ce qu'on peut espérer en ce genre, et je ne doute

pas qu'elle ne le justifie un jour, auprès de celui qui *sonde les cœurs et les reins.* Voici sa conclusion : « Je m'arrête ; le christianisme me « paraît expliqué ; son nœud capital est délié, et je rends grâces à « Dieu de ce que j'ai pu traiter ce grand problème sans blesser *en rien* « ce qui est divin dans le christianisme, c'est-à-dire ce qui lui *survi-* « *vra*, son âme et son esprit. » En vérité, c'est à ne pas le croire, ou plutôt, je le répète, à bénir le ciel de cet heureux aveuglement. Car, il faut en convenir, le *dieu Panthée* de Spinosa était plus désespérant, le *dieu Nature* de Lametterie plus révoltant, les dieux de Parny plus immoraux ; mais tous étaient moins illogiques, et partant plus tolérables, que la quasi-divinité du Verbe, inventée et perfectionnée par M. P. Leroux.

## Vᵉ ENTRETIEN.

PRESQUE TOUS LES PEUPLES ONT ATTENDU LE MESSIE.

—

MOI. Voyons, Fevrot, qu'avez-vous retenu de ce que nous avons dit hier, et de quoi avez-vous été le plus frappé ?

FEVROT. Ah! dam, monsieur, j'ai vu, bien vu, moi et tous les autres, que tous ces messieurs de l'ancienneté, messieurs les Juifs, messieurs les Romains, etc., etc., que je n'ai pas l'avantage de connaître, mais que M. Bernaux a reconnus, et finalement que tous ces messieurs, de toutes les religions, vieux et jeunes, de la France et de l'Amérique, conviennent tous que Jésus-Christ a existé; mais ce qui m'a le plus frappé, c'est de voir que ce M. Dupin, Dupré, Dupri..... Comment donc que vous l'appelez.

MOI. Dupuis.

FEVROT. C'est ça Dupuis, j'savais bien qui y'avait du Du....

UN AUTRE. C'est précisément celui-là que le père Potier, le maître d'école, donnit l'autre jour à mon garçon pour son prix d'orthographe.

MOI. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de lui reprendre au plus vite.

FEVROT. Ce qui m'a l'plus étonné, j'dis bien, c'est ce

qu'on dit de lui maintenant à Paris, qu'es ce donc qui veut lui donner de l'ellébore ?

MOI. M. de Sacy, un des membres les plus distingués et les moins crédules de l'Institut.

FEVROT. Et puis qu'es ce qui dit qui n'a pas de *base ?*

MOI. M. Letronne, un des membres de l'Institut.....

FEVROT. Et puis qu'es ce qui dit, qu'il le *fait mourir de rire,* ou queque chose comme ça?

MOI. M. Salvador, un des Juifs les plus éclairés des temps modernes, et de plus, MM. P. Leroux et Benjamin Constant.

FEVROT. Ah! ben, père Thomas v'là vote fils joliment nanti, avec son prix d'ortograve. Allons, allons! c'n'était pas la peine de tant reprocher à not' curé d'avoir allumé son feu avec celui qu'il trouvit un jour dans les mains de not'garçon.

MOI. Je me charge de vous prouver plus tard que l'Académie revient de jour en jour au sentiment de votre curé, et que si elle pouvait nous entendre, elle aurait la bonne foi d'en convenir la première. Mais reprenons les choses où nous en sommes restés hier.

L'histoire à la main, et de concert avec les païens, les incrédules et les juifs, nous sommes convenus hier, mes bons amis, que *Jésus* (homme ou Dieu, n'importe) avait réellement existé, et certes, avant de toucher les preuves de cette grande vérité, votre inappréciable bon sens se refusait à admettre qu'on eût jamais pu changer le monde, au nom d'un être purement *fantastique*, c'est-à-dire qui n'aurait jamais existé. Reste à savoir maintenant comment nous nous y prendrons pour vous convaincre aussi que ce *Jésus de Nazareth* était le Messie

promis à nos premiers pères (*a*), ou bien Dieu lui-même; car vous le savez, la Bible tout entière ne roule que sur ces deux vérites : la promesse d'un Messie ou rédempteur, sujet de l'Ancien Testament; la venue de ce Messie, objet du Nouveau Testament. L'essentiel pour nous est donc de vérifier la promesse et la réalisation de la promesse.

FEVROT. Oui, c'est là le pivot de la grosse horloge.

MOI. On ne saurait mieux dire. Aussi pour vous faciliter l'intelligence de cette démonstration, nous consacrerons cette soirée à vous prouver d'abord, que lors de la naissance de Jésus, le Messie était attendu depuis longtemps par la grande majorité des nations; que cette croyance était non-seulement générale, mais qu'elle remontait à l'origine du monde et au berceau de tous les peuples; enfin, que c'était vers cette époque même et vers ces régions que cette attente générale en avait fixé l'apparition. Vous conviendrez alors que, placés à ce point de vue, *le fait de l'incarnation* vous paraîtrait un peu moins isolé, un peu moins humain, un peu moins incroyable, et que bien loin de ne consister que dans une sorte de vision exceptionnelle chez un petit peuple et dans un petit coin du globe, l'incarnation divine ne serait plus que la réalisation complète de la croyance universelle.

Je commencerai d'abord par les juifs; et certes il ne me sera pas bien difficile de vous prouver qu'à cette époque ils attendaient le Messie, puisque aujourd'hui

(*a*) La gloire d'avoir été le Messie, le Messie véritable reste à Jésus. (P. Leroux, *de l'Eclect.*, 37.)

1er août 1844, ils attendent encore, puisque aujourd'hui sous le règne de *Louis-Philippe* Ier, MM. de *Rotschild*, par exemple, l'attendent encore, tout comme *Abraham et Jacob* ont pu le faire autrefois, et vous déclareront au besoin qu'ils n'ont jamais cessé de l'attendre depuis le commeucement du monde.

BERNAUX. Oh ! les juifs ! je les récuse.

MOI. Et pourquoi, s'il vous plaît ?

BERNAUX. Parce que vous avez beau ne pas vous entendre sur la divinité de Jésus, vous n'en êtes pas moins, de la même et ancienne religion. Tous deux vous remontez aux mêmes sources, et par conséquent vous roulez les mêmes eaux.

MOI. Eh bien ! soit ; mais alors, vous récuserez donc aussi les prophètes qui avaient fixé la venue du Messie à 4,000 ans environ après la création du monde, c'est à-dire à l'époque précise de la naissance de *Jésus*; c'était cependant une présomption bien puissante en sa faveur, avouez-le.

BERNAUX. C'est possible; mais comme vous l'avez dit, je les récuse, par la même raison qui m'a fait récuser les Juifs, parce qu'avant de me prouver le Nouveau Testament par l'Ancien, il faut me prouver l'authenticité de ce dernier.

MOI. Songez-y bien, c'est comme si on vous refusait de vous servir du testament de votre grand-père, pour établir votre propriété actuelle ; au reste, j'y consens pour un moment. Mais qui donc me permettrez-vous de vous citer ?

BERNAUX. Ah ! mon Dieu ! à peu près tout ce que vous voudrez ; « car pour moi, Chrys en ou Christ, Yesus ou « Jésus, était un nom cabalistique, et je crois qu'un

« individu exalté, s'étant persuadé qu'il était ce per-
« sonnage, se fit des partisans, lesquels, privés de leur
« chef par un incident vrai sans doute, mais passé obs-
« curément, donnèrent lieu, par leurs récits, à une
« rumeur graduellement organisée en histoire. »

FEVROT. Quest-ce que vous nous blaguez donc là, avec votre *Chrysen* et vos *cabales*? si ça continue comme ça, nous ne risquons rien d'allumer nos chandelles, car bientôt on n'y verra plus goutte en plein midi, et puis, vous nous répétez ça comme mon garçon répétait l'autre jour son histoire, lorsqu'il jouit sur le théâtre au sujet des prix de sa pension. Est-ce que c'est aussi une histoire que vous auriez appris par cœur, pour nous la raconter?

MOI. Sans tirer au clair, monsieur Bernaux, si vous avez appris cette histoire par cœur, ou non, la profession de foi que vous venez de nous faire (et que je crois bien reconnaître), je vous ferai remarquer qu'elle est pour le moment tout à fait hors de la question; dans ce moment-ci il s'agit uniquement de savoir si l'attente d'un Messie était plus ou moins générale avant la venue de Jésus-Christ : eh bien! monsieur, souffrez que je vous amène encore une fois, non pas auprès d'un théologien (vous n'y auriez pas confiance), mais auprès de ces savants de nos jours dont les prédécesseurs, les entours et l'impartialité connue ne pourront vous laisser aucun doute. C'est de leur bouche que je m'engage à vous faire entendre, c'est par leurs écrits que je m'engage à vous prouver, que cette venue de Jésus-Christ était, dès les premiers temps, prédite, annoncée, attendue non-seulement de siècle en siècle, mais encore d'année en année, et cela *par tous les peuples de la terre*,

depuis le peuple chinois (*a*), qui annonçait six cents ans à l'avance la venue de ce *Dieu-homme*, du *Saint par excellence*, jusqu'au *Gaulois*, qui élevait des autels à *la Vierge* qui *devait enfanter* (*b*). *Suétone* et *Tacite*, avec lesquels vous avez été élevé, monsieur, vous avaient déjà bien averti (et le passage est curieux), « que tout l'Orient avait depuis longtemps les yeux « tournés vers la *Judée*, et que c'était une antique et « constante opinion, qu'il devait en sortir *vers ces* « *temps* (le temps de Tibère et par conséquent de Jé- « sus-Christ), les dominateurs de la terre (*c*). » Mais si *Tacite* et *Suétone* sont des autorités trop reculées à vos yeux; fiez-vous-en à notre illustre contemporain M. *Abel Rémusat*, un de nos plus savants orientalistes modernes. C'est lui qui vous montrera la page *indienne et sacrée* (*d*) où, se trouvait annoncée, *la venue de ce Dieu-homme* qui devait naître à *l'occident de la Chine*. Il vous montrera la page de cet autre livre sacré des indiens (*e*) où sept cents ans à l'avance on annonçait que Yesoudou *naîtrait d'une femme pour délivrer la terre*, dans la ville de *Scambelan*, et vous serez bien étonnés d'apprendre qu'en indien, *Scambelan* veut dire *maison de pain*, et qu'en hébreu, *Betléem* n'a pas d'autre signification; enfin il vous montrera celle où la *Tartarie* saluait à l'avance *ce Dieu qui*, *sous la figure d'un homme*,

(*a*) Les livres Likigki annonçaient un héros qui devait tout rétablir dans le premier état et détruire les crimes par ses propres souffrances. (Ramsay. *Disc. sur la Myth.*, p. 150.)

(*b*) *Virgini parituræ.*

(*c*) *Vie de Vespasien*, n. 4.

(*d*) Le Bagavadan.

(*e*) *Le Calyougam.*

devait accomplir en faveur de la terre *le plus grand des sacrifices expiatoires* (*a*).

BERNAUX. Il ne suffit pas, monsieur, de nous étaler ici une kyrielle indéfinie de citations, qu'il nous est impossible de vérifier par nous-mêmes. Il vaudrait bien mieux nous en mettre sous les yeux quelques-unes bien prouvées, bien formelles, bien irréfragables.

FEVROT. Oui, c'est ça, quelques mots de ces malins, après lesquels il faut tirer l'échelle *comme on dit*.

MOI. Je suis parfaitement de cet avis, et je vous assure que mon intention n'est nullement, mes bons amis, de vous écraser sous le faix d'une érudition imposante Cependant lorsqu'on abuse tous les jours d'une érudition fausse pour vous rendre incrédules, il faut bien se servir quelquefois d'une érudition vraie pour vous ramener à la foi. Lorsque M. Bernaux m'attaque avec une épée, je n'irai pas me défendre avec un bâton. N'est-ce pas juste, dites-moi ?

TOUS. C'est sûr et certain.

MOI. Revenons à la question. Vous me demandez, il me semble, quelques aveux de nos ennemis, ou, pour me servir des paroles de *Fevrot*, quelques *mots de ces malins, après lesquels il faut tirer l'échelle.*

(*a*) On aurait pu ajouter, sans la crainte de fatiguer notre auditoire, que les Goths représentaient « le Fils premier né de Dieu, « comme un médiateur devant écraser un jour la tête au grand ser- « pent et payer de sa vie ce triomphe. » (Edd. fab. II, 27); ou bien encore, on aurait pu leur parler de ces peuples du Thibet annonçant (toujours à l'avance, ne l'oubliez pas) « ce libérateur né de la Vierge, « vivant dans la retraite et le jeûne avant de commencer sa mission « et se chargeant de la misère des hommes pour les sauver. » (Bagavadan.)

Depuis cinq minutes j'avais bien cru reconnaître, entre la redingote et le gilet de M. Bernaux, certain petit volume portant l'uniforme immuable de la bibliothèque *Touquet*, et ces deux mots, *les Ruines*, quoique déchiffrés péniblement à l'envers, m'ayant frappé d'une illumination soudaine, ma mémoire vint à mon secours. — Monsieur Bernaux, vous connaissez Volney sans aucun doute ?

BERNAUX, *hésitant un peu.* Certainement, monsieur; qui ne le connaît pas ?

MOI. Celui-là, je crois, n'est ni juif, ni prophète, et n'a de commun avec l'Ancien et le Nouveau Testament, que la haine qu'il leur porte.

BERNAUX. C'est vrai.

FEVROT. Ah! qu'oui! j'm'en souviens. Si ben même, qu'au régiment, l'sergent Joli-Cœur disait souvent que c'était aussi un des malins.

MOI. Eh bien! vous qui l'avez lu, monsieur Bernaux, vous devez avoir présent à l'esprit ce qu'il dit à ce sujet, au chapitre XXII de son livre des *Ruines*.

BERNAUX, *croisant sa redingote.* Je l'ai lu, monsieur, c'est vrai, mais il y a si longtemps que, je vous l'avoue, il est tout à fait sorti de ma mémoire.

MOI. Eh bien! puisqu'il est sorti de votre mémoire... si vous le cherchiez dans votre poche?

A ces mots, tous les regards se portent sur Bernaux, qui se voit forcé d'exhiber son auteur favori.

FEVROT. Ah! ça, vous couchez donc avec?

BERNAUX. Oh! mon Dieu! je l'aurai pris machinalement, et sans m'en rendre compte.....

FEVROT. Allons, allons, pas de farce, faut avouer tout d'même qui y a pas longtemps que vous l'avez lu.

Pourquoi donc qu'vous vous obstinez à soutenir le contraire.

Je commençais à prendre en pitié l'embarras de ce pauvre M. Bernaux, et celui qui vient d'un mensonge, quelque léger qu'il soit, est trop pénible pour qu'on puisse se permettre de le prolonger bien longtemps. Je coupai donc court à tout ceci, en le priant de me prêter cet ouvrage, et en lisant tout haut le passage suivant de l'auteur *des Ruines :* « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs à la ruine de *Jérusalem* avaient répandu dans toute l'Asie un dogme *parfaitement analogue* à celui des Juifs sur le Messie. On n'y parlait que d'un *grand médiateur,* d'un *juge final,* d'un *sauveur futur,* qui, roi, Dieu, conquérant et législateur, devait ramener l'âge d'or sur la terre, la délivrer de l'empire du mal, et rendre aux hommes le règne du bien, la paix et le bonheur. Cette conformité entre les oracles des nations et ceux des prophètes excita l'attention des Juifs. C'était en Judée une attente générale *que celle du grand envoyé*, du *sauveur final.* » *Les Ruines,* c. XXII, n° 13.)

Eh bien ! mes amis, êtes-vous satisfaits ? Croirez-vous encore que l'incarnation était un fait isolé, en dehors de toutes les histoires et de tous les pays, étranger à tout le reste de la terre, et concentré sur un petit coin du globe? C'était cependant cette fausse idée d'*isolement* qui faisait *hésiter,* sur l'adoption du christianisme, l'*homme fameux*, votre ancien capitaine, Fevrot !

FEVROT. Ah ! ah ! l'autre? Le petit caporal, comme on l'appelait, c'était un cadet, celui-là, qui, à ce que j'crois, n'*hésitait* pas beaucoup sur l'article. Un drôle

de sacristain! allez! qui respectait le culte, mais qui n's'en servait guère.

Bernaux. Oui, ce n'était pas son faible.

Moi. Vous croyez qu'il n'hésitait pas? Eh bien! moi, je crois le contraire. Je crois qu'il hésitait beaucoup, et j'en vois la preuve, entre mille autres, dans la réponse suivante. On lui conseillait un jour de communier, je ne sais plus à l'occasion de quelle solennité : « Non, répondit-il, je n'ai pas assez de foi pour en attendre quelque bien, *et je ne suis pas assez incrédule* pour ne pas redouter les conséquences d'une profanation. » Entendez-vous? C'est M. de Las Cases, l'auteur des *Mémoires de Sainte-Hélène*, qui le rapporte.

Un homme comme Bonaparte, qui *n'est pas assez incrédule* pour braver l'*Eucharistie!* Il était donc bien près d'y croire; et ce mot de Bayle, le père et le chef de l'incrédulité moderne, est donc bien juste : « Presque tous ceux, dit-il, qui vivent dans l'irréligion ne font que douter : ils ne parviennent pas à la certitude. » Terrible rôle et terrible argument en notre faveur! *Bonaparte* était donc comme les autres, il ne faisait que douter, il n'avait *pas la certitude*. Aussi dans une autre circonstance ; « Qu'on me montre, disait-il, une religion se rattachant au berceau du monde et aux traditions de tous les peuples, et j'y crois à l'instant. » Ainsi donc voilà ce *grand* homme, hésitant, et par conséquent disposé à croire, mais arrêté par une fausse idée, détruite et complétement réfutée comme vous venez de le voir par les autorités les plus imposantes, et par l'incrédulité elle-même. Aussi, je ne crains pas de l'affirmer, plus instruit, et surtout mieux instruit aujourd'hui par les étonnants progrès que nous signalions tout à l'heure, ce

grand homme serait le premier à en comprendre, à en admirer toute la portée, à en proclamer toute l'importance (1). « Car, dit Pascal, la religion chrétienne a toujours subsisté depuis le commencement du monde, « soit dans les saints de l'Ancien-Testament, qui ont « vécu dans l'attente de Jésus-Christ avant sa venue, « soit dans ceux qui l'ont reçu, et ont cru en lui depuis « sa venue, au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable (*a*). »

FEVROT. Quant à moi, je le dis avec toute la franchise d'un vieux troupier : « Enfoncé, Bernaux, mon ami, enfoncé ! »

MOI. Attendez; avant de juger, Fevrot, il faut qu'une cause soit plaidée, soit entendue jusqu'au bout. Nous n'avons prouvé qu'une chose ce soir; c'est que le *Messie*, autrement dit le Rédempteur divin, était généralement attendu sur la terre, vers l'époque et vers les lieux où naquit et vécut bien positivement, comme nous l'atteste l'histoire, *Jésus de Nazareth*. Ce n'est donc tout au plus qu'une très-grande présomption en sa faveur; mais il ne s'ensuit pas que ce Jésus soit bien réellement le Messie.

BERNAUX. Sans doute; Jésus était probablement un sage, un grand philosophe qui profita de la croyance générale; c'est ce que nous voyons *tous les jours*. Combien de faux Louis XVII, par exemple, n'ont-ils puisé leur audace et leurs prétentions que dans la croyance que le véritable existait ?

MOI. C'est juste; aussi nous examinerons demain sur

(*a*) T. II, p. 51.

quelles preuves nous croyons que *Jésus de Nazareth*, dont vous m'accordez l'existence, était véritablement *ce Messie* que nous venons de voir attendu, *vers cette époque* et dans ce pays, par un grand nombre de nations.

Nous nous séparâmes, tous fort contents les uns des autres, Bernaux seul excepté. Jusque-là nous nous étions toujours salués fort poliment à la fin de nos séances; je vis que pour la première fois il avait évité mon salut. Il se retira seul d'abord; mais bientôt il fut rejoint par Fevrot, à qui j'entendis prononcer ces paroles : « Allons, convenez donc, en bon français, qu'il « vous a fait la queue. »

(1) « Ce grand homme (Napoléon) serait le premier à en proclamer l'importance. »

Les Mémoires du général Bertrand contiennent, sur *la foi* de Napoléon, des détails bien intéressants et bien remarquables. Peu de jours avant sa mort, la conversation étant tombée sur le christianisme, il prononça entre autres ces paroles, ou plutôt il fit cette profession solennelle :

« La doctrine chrétienne se présente avec la précision et la clarté « de l'algèbre; il faut y admirer l'enchaînement et l'unité d'une « science... L'existence du Christ est un tissu tout mystérieux, j'en « conviens; mais ce mystère répond à des difficultés qui sont dans « toutes les existences : rejetez-le, le monde est une énigme; accep- « tez-le, vous avez une admirable solution de l'histoire de l'homme. « L'Évangile n'est pas un livre, c'est un être vivant... Le voici sur « cette table, ce livre par excellence (et ici l'Empereur le toucha avec « respect). Je ne me lasse pas de le lire, et toujours avec le même « plaisir... Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de Dieu « dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein

« succès le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême,
« en usurpant le nom de Dieu : Jésus est le seul qui l'ait osé....
« Les fondateurs de religion n'ont pas même eu l'idée de cet
« amour mystique, qui est l'essence du christianisme, sous ce beau
« nom de Charité.... Tous ceux qui croient en lui ressentent cet
« amour admirable, surnaturel, phénomène inexplicable, impossible
« à la raison humaine... Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davan-
« tage, parce que j'y ai pensé souvent, et C'EST CE QUI ME
« PROUVE ABSOLUMENT LA DIVINITÉ DU CHRIST. J'ai pas-
« sionné des multitudes qui mouraient pour moi : à Dieu ne plaise
« que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats
« et la charité chrétienne.... (Ici la voix de l'Empereur prit un ac-
« cent particulier d'ironique mélancolie et de profonde tristesse....)
« Oui, notre existence a brillé de tout l'éclat du diadème et de la
« souveraineté.... Mais bientôt mon cadavre va être rendu à la terre
« pour y devenir la pâture des vers... Voilà la destinée très-prochaine
« du grand Napoléon.... Quel abîme entre ma misère profonde et le
« règne éternel du Christ, prêché, aimé, adoré, vivant dans tout
« l'univers! Est-ce là mourir? n'est-ce pas plutôt vivre?.... Voilà la
« mort du Christ, voilà celle de Dieu! »

L'Empereur se tut; et comme le général Bertrand gardait également le silence : « Vous ne comprenez pas, reprit l'Empereur, que « J.-C. est Dieu? Eh bien! j'ai eu tort de vous faire général. »

Peu de jours après, Bonaparte mourait en chrétien.

## VI^e ENTRETIEN.

### SUR LES PROPHÉTIES.

Reste à savoir maintenant, mes amis, si *Jésus de Nazareth* était bien réellement ce Messie annoncé, prédit et attendu par la grande majorité des nations. C'est ce que nous allons examiner avec beaucoup de soin et d'attention. *Bossuet* a bien dit : « Etre attendu, venir, « être reconnu par une postérité qui dure autant que « le monde; c'est le caractère du Messie en qui nous « croyons (*a*). » Mais *Bossuet* était un prêtre, et je comprends que cette qualité le rende un peu suspect à vos yeux. Vous saurez seulement, mes amis, que ce prêtre a été baptisé par les ennemis des prêtres, le plus grand des historiens, le plus savant des hommes, le plus profond des philosophes et le plus éloquent des orateurs!

FEVROT. Queu dommage qu'il n'ait pas été nommé curé de notre paroisse!

MOI. Il y est venu plus d'une fois probablement, puisqu'elle faisait partie de son diocèse; et votre aïeul, Fevrot, fut très-probablement encore, confirmé par ce grand homme; mais revenons à notre sujet.

(*a*) *Histoire universelle.*

Il s'agit ici des preuves de la divinité de Jésus ; un autre grand homme, ou plutôt, comme l'appelle M. de Châteaubriand, un *effrayant génie* disait, il y a environ deux cents ans : « Il est impossible d'envisager toutes « les preuves de la religion rassemblées, sans en ressen- « tir une force à laquelle nul homme raisonnable ne « peut résister (*a*). »

FEVROT. Ah ! celui-là, c'est encore un fameux cadet.

MOI. Et comment le savez-vous ?

FEVROT. Tiens ! du moment que c'est Chateaubriand qui le soutient. C'est que Chateaubriand, voyez-vous, c'est encore un ami du peuple et de la liberté, celui-là !

MOI. Je suis tout à fait de votre avis ; tâchez donc de l'écouter aussi, et de le croire lorsqu'il consacre ses plus belles pages et ses plus fortes paroles à vous prouver la magnificence et la vérité de la religion catholique.

FEVROT. Je n'ai jamais ouï dire, à ce qui m' semble, qu'il ait jamais écrit pour les *prêtres*.

MOI. Puisque *Châteaubriand* est votre oracle, mes amis, tant mieux ! ma cause est infailliblement gagnée.

Nous disions donc que toutes les preuves de la religion formaient un ensemble admirable ; mais que, ne pouvant vous en donner que quelques-unes, je me verrais obligé de choisir et de commencer par une des plus fortes, c'est-à-dire par les prophéties. Celle-là, du moins, est à la portée de tout le monde, puisque chacun de nous l'a dans son *Eucologe*, et peut la porter dans sa poche.

(*a*) Pascal.

Voyons, d'abord, quelle idée vous faites-vous d'un prophète, Fevrot?

FEVROT. Dam! c'est comme qui dirait un diseur de bonne aventure.

MOI. Oui, un diseur de bonne aventure qui ne se tromperait jamais. Mais je vais tâcher de vous en donner une idée plus claire, et surtout plus convenable.

Supposons que dans les archives de votre paroisse vous trouviez, mes amis, un vieux parchemin daté du seizième siècle, et sur lequel on pût déchiffrer avec peine les paroles suivantes : « Au commencement du « dix-neuvième siècle, après une effroyable révolution, « surgira un grand capitaine, corse d'origine; il ba- « taillera d'abord pour la république; et son nom, « porté sur les ailes de la victoire, remplira le monde « entier. Après quoi, mettant la république à la porte, « il posera sur sa tête une couronne impériale, sur- « montée de l'aigle au regard superbe. Poursuivant « enfin le cours de ses triomphes, il foulera toutes les « nations sous son char, jusqu'à ce que ces mêmes na- « tions se ruent sur lui à leur tour, le repoussent jus- « qu'aux portes de sa capitale; et, après l'avoir forcé « deux fois d'abdiquer la suprême puissance, le relè- « guent au fond de l'Océan sur un rocher désert, qui « finit par devenir son tombeau. »

Assurément, s'il vous était bien prouvé que ce papier a trois cents ans d'existence, vous diriez : « Celui qui « a tracé ces mots était bien évidemment un prophète; « et Bonaparte était l'homme annoncé. »

FEVROT. Oui, parbleu; et on peut dire que celui-là s'y serait joliment entendu à tirer les cartes.

BERNAUX. C'est parfaitement sûr; et si les prophéties

qui ont annoncé Jésus-Christ étaient aussi claires et surtout aussi faciles à vérifier que celle-là, je n'hésiterais pas un instant... Malheureusement...

MOI. Dites donc qu'elles sont mille fois plus claires, mille fois plus nombreuses et mille fois plus faciles à vérifier, en ce que vous n'auriez là qu'une seule prophétie ; tandis que c'est une longue suite de prophètes, qui, pendant quatre mille ans, entendez-vous bien, *pendant quatre mille ans,* constamment et sans variation, viennent l'un après l'autre annoncer Jésus-Christ.

FEVROT. Voyons donc un peu, que je voie comment qu'ils s'y prenaient dans c'temps-là pour lire dans les astres?

MOI. Tout l'Ancien Testament, roule sur l'attente du Messie ; le premier prophète est Dieu lui-même, lorsque deux mille ans avant Jésus-Christ, choisissant Abraham et toute sa famille pour en faire une nation privilégiée, il prédit à ce saint patriarche que « de sa « race il sortira un rejeton en qui toutes les nations « seront bénies » (*Gen.*, XII, 13, 22).

Je ne crois pas que cette prophétie ait été faite après coup, et je ne sache même pas qu'on ait jamais osé l'avancer. Il en est de même de celle de *Jacob*, éclairé à son lit de mort d'une manière surnaturelle, et distinguant parmi les douze tribus celle de *Juda,* comme devant donner le jour au *désiré des nations.* Cette prédiction est trop frappante pour que je ne la mette pas sous vos yeux. Venez, lisez avec moi : « Le sceptre (c'est-à- « dire l'autorité souveraine) ne sortira pas de Juda, et « l'*on verra des magistrats de sa race jusqu'à ce que* « *vienne celui qui doit être envoyé,* et qui sera l'attente « des nations » (*Gen.*, XLIX, 10),

Vous le voyez, la Bible s'accorde ici parfaitement avec toutes ces traditions que nous passions en revue dans l'entretien d'hier. Mais quelle différence de précision! « Le sceptre ne sortira pas de Juda avant la ve- « nue du Messie. » Et savez-vous, mes amis, à quelle époque le sceptre est réellement sorti des mains de Juda; l'histoire est là pour nous l'apprendre.

FEVROT. Voyons voir un peu.

MOI. Précisément à *l'époque de Jésus de Nazareth.* Je vous le demande, où trouverez-vous une *présomption plus puissante?*

BERNAUX. Voilà qui est spécieux, j'en conviens; mais je vous avoue aussi que je ne croirai jamais aux prophéties contemporaines, qu'après l'événement, et aux prophéties anciennes, que lorsqu'elles me seront bien démontrées antérieures à l'événement.

MOI. Vous avez parfaitement raison, et c'est précisément là la règle que l'Église elle-même s'impose toujours en semblable matière. Mais, encore une fois, vous seriez le premier qui révoqueriez en doute l'existence d'Abraham ou de Jacob.

BERNAUX. Je le sais; aussi, je m'en garde bien. Mais ne serait-il pas possible qu'après l'événement on eût intercalé dans les anciens manuscrits quelques fausses prophéties les annonçant après coup.

MOI. Il eût fallu, je vous le répète, intercaler dans l'Ancien Testament tout l'Ancien Testament lui-même, et, ce qui est bien plus difficile, tout l'esprit de l'Ancien Testament, puisqu'il roule tout entier sur cette seule et unique idée.

BERNAUX. Oui, je vous l'avoue, c'est une présomption; mais enfin, le hasard peut quelquefois faire ca-

drer bien des choses, et je ne vois là-dedans qu'une heureuse rencontre.

MOI. Alors le hasard ne sera jamais démenti, et aura frappé juste à presque toutes les pages. Est-ce donc le hasard encore qui faisait dire à Isaïe, environ quatre cents ans avant Jésus-Christ :

« Le Messie sortira de la tige de Jessé, père de Da-
« vid. Il naîtra enfant, il sera exposé comme un éten-
« dart à la vue de tous les peuples. Les nations lui
« offriront leurs prières, et le lieu de son repos sera
« environné de gloire. Il sera victime pour les péchés
« du monde (LIII). Il aveuglera les sages et les savants,
« et annoncera l'Évangile aux pauvres et aux petits
« (VI, 10, LXI, 1). Les rois de la terre et tous les peu-
« ples l'adoreront (LX, 10). »

Est-ce le hasard, monsieur Bernaux, qui faisait dire à *Malachie*, quatre cent vingt-huit ans avant Jésus-Christ : « Il y aura un précurseur. »

Et à *Michée* (écoutez-bien) : « Il naîtra dans la ville
« de *Bethléem;* il sortira de la famille de Juda et de
« David; il paraîtra principalement dans Jérusalem
(V. 2). »

FEVROT. Ah! ça, par exemple, c'était un fameux sorcier que votre Michée.

MOI. Trève de plaisanteries, Février. Écoutez. Est-ce le hasard qui faisait dire à *Zacharie :* « Il sera rejeté,
« méconnu, trahi.... » ; à *David* et à *Osée :* « Il ressus-
« citera le troisième jour, et les Juifs seront errants,
« sans rois, sans sacrifices, sans autels, sans prophètes,
« attendant le salut et ne le trouvant pas (*Osée,* VIII). »

Qu'en dites-vous, encore une fois? S'agit-il ici d'une prophétie isolée, et n'êtes-vous pas frappés de *tant* de

circonstances si littéralement prédites et si littéralement accomplies? Eh bien! sachez que je ne vous ai donné là que le plus léger aperçu des prophètes, et que tous ces hommes divins, nés parmi les pasteurs, et pasteurs quelquefois eux-mêmes, s'élevaient tout-à-coup à une telle hauteur de pensées et d'inspiration, qu'en général peuples et rois se voyaient forcés, tôt ou tard, de s'agenouiller devant leurs ordres, comme les plus grands génies s'agenouillent encore devant leur magnifique langage.

Mais j'allais oublier de vous citer *Daniel*, ce prophète qui prédit non-seulement le Messie cinq cents ans à l'avance, mais qui lit dans l'histoire future des empires, comme Tacite lisait dans l'histoire du passé. Daniel, qui déroule sous les yeux de ses contemporains les annales des quatre grandes monarchies qui doivent précéder l'Évangile : c'est-à-dire l'empire des Assyriens, renversé par celui des Mèdes et des Perses; celui-ci faisant bientôt place à l'empire des Grecs ; et tous enfin confondus sous la domination romaine (*a*)! Daniel, enfin, qui, s'élevant plus haut encore, aperçoit au sein de ce dernier empire le règne du *Fils de l'homme* et le royaume éternel, auquel tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues, seront assujettis (*Daniel*, XI, 44).

« Soyez attentifs, s'écrie-t-il, écoutez mes paroles :

(*a*) Le juif Salvador reconnaît expressément « qu'Alexandre n'eut « pas tort de lire dans Daniel la prédiction de ses victoires (Salvador, « tom. I, pag. 219). »

Il avoue encore que, selon Maimonide (l'oracle de leur nation), l'attente du Messie était un article indispensable de la foi des Hébreux (*Ib.*, t. III, p. 360).

« Dieu a fixé les temps à soixante-dix semaines en fa-
« veur de votre peuple et de la ville sainte, afin que le
« péché trouve sa fin, que les prophéties soient accom-
« plies, et que le *Saint des saints* reçoive l'onction.
« Écoutez : Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir
« Jérusalem, jusqu'au règne du Christ, il y aura sept
« semaines (*a*), puis soixante-deux semaines; les places
« et les murs de la ville seront rebâtis pendant les sept
« premières semaines en des temps difficiles. Après les
« soixante-deux semaines suivantes, *le Christ sera mis*
« *à mort,* et le peuple qui *le renoncera ne sera plus son*
« *peuple;* une nation étrangère viendra avec son chef,
« elle détruira la ville et le sanctuaire, et la guerre
« sera suivie d'une entière désolation (*Ib.*, IX, 23). »

FEVROT. Voyons, à votre tour, monsieur Bernaux, qu'allez-vous répliquer?

BERNAUX. J'avoue que toutes les circonstances de ces prédictions sont tellement frappantes, tellement précises, tellement conformes à toute la vie de *Jésus de Nazareth,* qu'il faudrait *être fou* pour ne pas reconnaître qu'elles se rapportent à lui. Mais rien ne me prouve, encore une fois, qu'elles n'aient pas été fabriquées *après coup,* et je le croirai toujours.

MOI. Et moi je le *croirais* toujours....., si nous n'avions pas une preuve irréfragable, indestructible du contraire, et la voici : C'est que toutes ces prophéties étaient connues, *transcrites,* méditées bien avant la venue de Jésus-Christ, puisqu'elles étaient contenues dans la *Version des Septante,* c'est-à-dire dans la tra-

(*a*) Le mot *semaine* se prend presque toujours dans l'Écriture, pour une révolution de 7 années.

duction que *Ptolémée-Philadelphe*, roi d'Égypte, fit faire de l'Ancien-Testament, pour enrichir la bibliothèque d'Alexandrie, environ *trois cents ans avant* Jésus-Christ.

FEVROT. Ainsi, c'est tout comme si ce vieux *horiscope* dont vous nous parliez tout à l'heure, au sujet du *petit Corporal*, eusse été trouvé sous les fondements de notre église, en la démolisant, car elle a bien aussi trois cents ans, notre église.

MOI. C'est cela même ; et je vais vous en donner une autre preuve, qui n'est pas moins forte. C'est que les juifs, qui auraient tant d'intérêt à nier l'authenticité de ces prophéties, puisqu'ils ne croient pas à leur accomplissement, les juifs, dis-je, avouent leur antiquité, avouent leur âge et leur date ; bien plus, ils avouent qu'avant Jésus-Christ, tous leurs docteurs les entendaient comme nous et les appliquaient comme nous au Messie; ce dont le *Thalmud*, leur code sacré, convient expressément.

BERNAUX. Comment donc se fait-il qu'ils n'y croient plus aujourd'hui ?

FEVROT. Oui ; comment qui s'fait qu'ils nous donnent, comme on dit, des verges pour se fouetter ?

MOI. C'est précisément là, la preuve accablante de leur infidélité, et la preuve invincible de notre croyance. Quoi ! nos livres sacrés prédisent leur crime, leur incrédulité, leur opprobre, leur aveuglement et leur dispersion, et ces livres, ils les vénèrent, ils les attestent, ils les colportent chez toutes les nations de l'univers, jaloux de leur prouver que ces livres sont encore pour eux, suivant la prédiction, un livre *inintelligible et fermé !*

Bernaux. Mais enfin, on comprend encore bien moins leur conduite ; car après tout cette prophétie de Jacob, que vous nous citiez tout à l'heure : « Qu'on verrait « des magistrats de la race de Juda, jusqu'à la venue du « Messie ; » comment, s'ils croient à *la date* de cette prophétie, ne reconnaissent-ils pas que le Messie était ce *Jésus de Nazareth* qu'ils ont crucifié, puisque c'est précisément à ce moment qu'on a cessé de voir des magistrats de la race de Juda? Comment font-ils pour expliquer cette inconséquence? Comment font-ils encore, du moment qu'ils donnent deux mille trois cents ans d'existence à la prophétie de *Daniel*, comment font-ils pour ne pas reconnaître que les soixante-dix semaines d'années expiraient précisément à Jésus de Nazareth ? Car certainement ils ne restent pas sans réponse ?

Moi. Vous avez raison ; ils ne restent pas sans réponse, et j'en appelle à votre bonne foi pour juger la valeur de celle qu'ils nous font. Nous avons dit que les soixante-dix semaines de Daniel étaient des semaines d'années, et nous l'avons prouvé par l'attestation formelle du Lévitique. Et pourtant ! savez-vous ce que les juifs ont inventé pour se tirer de ce mauvais pas? Ils ont supposé après coup, et *contre l'avis formel de leurs anciens docteurs*, sans aucune espèce de raison, sans pouvoir alléguer aucun exemple, une seule citation en leur faveur, que ces soixante-dix semaines étaient autant de semaines de siècles, et que le Messie ne devait paraître que quarante-neuf mille ans après Daniel. Défaite tellement absurde, qu'elle a choqué leurs docteurs eux-mêmes. Quant à cette fin de la dynastie de Juda, si clairement annoncée par Jacob, et si exacte-

ment effectuée à l'époque de Jésus-Christ, ils ne savent plus comment l'expliquer, ils battent la campagne, ils cherchent les motifs pour lesquels Dieu a *différé*, disent-ils, l'accomplissement de ses promesses. Tantôt ils attribuent ces délais aux infidélités de leur nation, tantôt ils prétendent que les oracles qui annonçaient le Messie, autrement dit les prophéties, étaient purement conditionnelles, qu'il a bien pu survenir certains empêchements, et lorsqu'on leur prouve que le Christ a réuni en sa personne jusqu'*aux plus petits détails* de toutes ces prophéties et qu'on trouve en lui réunies toutes les circonstances prédites, d'époque, de géographie, de qualités, d'effets et de miracles ; alors, dans leur confusion, ils balbutient quelques paroles insignifiantes, ils vont jusqu'à convenir même que le temps fixé par les prophètes pour la venue du Messie *est expiré depuis longtemps*, et, pour couper court à ces discussions embarrassantes, ils prononcent solennellement *anathème* à ceux qui calculeront les temps du Messie.

Pauvre malheureux peuple! qui ne sait pas découvrir ou lire, dans ces livres qu'il révère, son apostasie, son déicide, et la profondeur de son aveuglement (*a*) !

Je ne sais si vous êtes frappés, autant que moi, mes amis, du spectacle surnaturel offert par cette inexplicable nation ; mais seul il suffirait, à mes yeux, pour

(*a*) « Voilà qu'aujourd'hui l'on assure que les plus éclairés reconnaissent déjà Jésus-Christ pour le fils de Dieu, pour le véritable Messie, qu'ils n'en attendent plus d'autre, et qu'ils déclarent eux-mêmes les premiers que sous peu tous les juifs seront catholiques. Il n'y a qu'un pas de cette disposition des juifs à leur prochaine conversion. » (*Le Siècle jugé par la foi*, 1738.)

me prouver avec la dernière évidence, l'unique religion qui puisse le produire et l'expliquer.

FEVROT. Savez-vous bien, sauf vot'respect, que si vous ne blaguez pas, n'y a pas grand'chose à vous répondre.

MOI. M. Bernaux est heureusement là pour vous garantir ma sincérité.

BERNAUX. J'en conviens.

FEVROT. En ce cas-là, toutes les fois que je verrai un juif, je me dirai v'là un gaillard qui ressemble à un quelqu'un qui, pour s'faire honneur, irait montrer à un chacun *la marque* de son épaule.

MOI. Votre comparaison n'est guère charitable, Fevrot, vous oubliez que ce sont vos frères, et frères moins coupables peut-être que vous, et que nous, chrétiens, aux yeux du Dieu qui les frappe.

Qu'il vous suffise de contempler en eux l'accomplissement d'un décret divin, et l'exécution humainement inexplicable, du plus surnaturel châtiment.

Je vais vous laisser sur ces réflexions, mes chers amis, et je suis convaincu que d'ici à demain, chacun de vous répétera plus d'une fois en lui-même : « Au « fait, ce n'est pas sans raison que le chrétien soumet « sa raison. »

Tous se retirèrent en silence, et je remarquai, au recueillement de leurs esprits, que cette conférence n'avait pas été sans produire une impression profonde. J'en remerciais celui-là seul qui peut la rendre profitable, lorsque Fevrot, revenant sur ses pas, m'arrêta, me prit la main, et me dit avec émotion : « Monsieur, nous « ne sommes que de pauvres paysans, nous le savons, « mais cela n'empêche pas que tous ces beaux mes-

« sieurs, qui nous parlent tant, comme y disent, de « progrès et de lumières, nous ont toujours laissés, « jusqu'ici, sans chandelles. Vous, c'est différent, vous « nous semblez un brave homme, et quand je dis un « brave homme, c'est parce que vous avez l'air de croire « que si nous n'avons pas l'esprit de tant d'autres, c'est « tout bonnement parce que nous n'avons jamais eu le « temps de l'avoir, et v'là tout. Pour lors, je ne vois « pas ce qui les rend si fiers. Vous, vous n'avez pas cru, « comme les autres, que nous n'pourrions jamais vous « comprendre, et d'puis que vous causez avec nous, il « nous semble que nous devenons des hommes à notre « tour. Suffit, je m'entends. »

Moi. Mon cher Fevrot, tâchez de devenir des chrétiens, vous et vos amis, et vous verrez comme la science de ces messieurs pâlira devant la vôtre; car l'Évangile, voyez-vous, c'est l'*alpha* et l'*oméga* de toutes les lumières, de tous les progrès, et je vous répète avec son divin auteur que : « Celui qui ne marche pas avec *lui*, marche dans les ténèbres. » Lorsque les apôtres, simples ouvriers comme vous, voulurent se faire entendre, on commença par lever les épaules, et plus tard, tous les rois, tous les savants, tous les grands de la terre se prosternaient à leurs pieds.

## VII^e ENTRETIEN.

### PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS PAR SES MIRACLES ET SA RÉSURRECTION.

—

FEVROT. Ma foi, Monsieur, j'disais tout-à-l'heure à M. Bernaux que j'avais bien peur, s'il ne se défendait pas mieux, que vous nous fissiez bientôt aller *tous* à confesse. Il me semble qu'il ne doit y avoir rien de vexant comme ça.

MOI. Nous n'en sommes pas encore là, Fevrot; procédons par ordre et n'anticipons pas sur l'*avenir*.

Nous sommes convenus hier, n'est-il pas vrai, que les prophéties avaient littéralement prédit, et plusieurs siècles à l'avance, toutes les circonstances de la vie de *Jésus de Nazareth*. Nous avons vu que l'histoire était là pour attester ces dernières, et nous en avons conclu qu'il devait nécessairement être ce Messie, si fidèlement prédit depuis quatre mille ans à l'avance, si constamment promis et si impatiemment attendu vers cette époque ; gardons-nous de l'oublier. Permettez-moi encore une comparaison : Si vous étiez prévenus que *tel* jour, vers *telle* heure, *tel* personnage de *telle* taille, *telle* figure, *tel* signalement, *tel* costume, doit traverser *telle* rue de notre village, et qu'on vous envoyât à

l'avance son portrait fidèle et l'indication du but qu'il se propose ; assurément, si ce *même* jour, à cette *même* heure, dans cette *même* rue, vous voyiez un individu exactement semblable, s'efforcer d'arriver au même but, vous en concluriez nécessairement que le personnage *indiqué* et le personnage *aperçu* sont un seul et même personnage : n'est-il pas vrai ?

BERNAUX. Ne serait-il pas possible, Monsieur, tout en admettant l'existence antérieure des prophéties, qu'un individu se soit avisé, les connaissant aussi bien que les autres, de vouloir en profiter, de calquer sa vie sur elles, et de se faire passer pour le personnage attendu ? Comme encore une fois nous avons vu plus d'un faux Louis XVII profiter de certaines prophéties et s'empresser de les réaliser en sa personne.

MOI. Alors *Jésus de Nazareth* eût été tout simplement un imposteur ; voyons dans quel but et à quelle fin.

En général, un imposteur n'a en vue que son propre intérêt, et votre faux Louis XVII aurait eu pour encouragement un trône en perspective, trente millions de sujets, et des budgets d'un milliard, toutes circonstances assez séduisantes pour faire naître l'imposture et lui donner de la suite ; mais *Jésus*, du moment qu'il voulait calquer sa vie sur les prophéties, voulait apparemment que la ressemblance fût exacte ; et pour qu'elle le fût, à quoi devait-il s'attendre ? à se voir constamment le dernier des hommes, le serviteur de tous, méconnu, méprisé, haï, trahi, flagellé, et enfin crucifié. Tels étaient les *inestimables biens*, inévitables résultats de cette supercherie. A coup sûr, voilà un imposteur d'un nouveau genre, et je doute que vous m'en trouviez un second pour lui servir de pendant.

FEVROT. Battu sur ce point-là, Bernaux, passons à un autre, mon ami.

BERNAUX. Vous m'avez mal compris, Monsieur, je n'en fais pas un imposteur intéressé, mais *peut-être* un sage, un véritable philanthrope, un ami du genre humain, qui se serait généreusement dévoué pour détruire le paganisme et l'idolâtrie; en un mot, un *Confucius*, un *Socrate*, etc.

MOI. D'abord, je n'en connais pas un seul de ce genre, et je doute que, dans ce siècle de patriotisme et de philanthropie, vous puissiez m'en citer beaucoup. Quant à *Confucius*, vous conviendrez qu'il ne s'est pas donné beaucoup de peine, et quant à *Socrate*, c'est encore *J.-J. Rousseau* qui se chargera de le remettre à sa place : « Quels préjugés, dit-il, quel aveuglement « ne faut-il pas avoir, pour oser comparer le fils de « *Sophronisque* (Socrate) avec le fils de Marie! Quelle « distance de l'un à l'autre! Oui, si la vie et la mort « de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus « sont d'un Dieu (*a*).

Cependant je le veux bien, voilà donc un sage comme on n'en a jamais vu, se dévouant à la mort pour sauver le genre humain; mais, enfin, tout sage qu'il était, il n'en sera pas moins un imposteur, puisqu'il passe sa vie à se déclarer le *Messie*, le *Fils de Dieu* (*b*), égal à

(*a*) *Émile*, l. 4.

(*b*) Et je répète, dit le juif Salvador, dans son dernier ouvrage de *Jésus-Christ et de sa doctrine*, « Que l'expression, *fils de Dieu*, en- « traînait ici l'idée de *Dieu même*, car l'expression *fils de Dieu*, étant « d'un usage habituel pour désigner l'homme d'une *haute sagesse*, « elle n'aurait pas causé une aussi vive sensation. D'ailleurs, dit-il, le

son Père, l'homme des prophéties, l'*Agneau sans tache*, le *médiateur indispensable*, en un mot, *la voix, la vérité et la vie*. Quel but, quel succès, dites-moi, pourraient légitimer une telle arrogance? quels bienfaits pourraient jamais absoudre le prêtre *jongleur*, qui aurait donné constamment pour la vérité suprême, pour *la plus haute sagesse*, non-seulement la plus grossière, mais la plus sacrilège des impostures ?

BERNAUX. C'est cependant le cas, ou jamais, de dire que la fin justifie les moyens.

MOI. Oui, M. Bernaux; et c'est encore un des plus beaux axiomes de ce christianisme que vous ignorez, qu'il n'est jamais permis de faire le plus petit mal, ne fût-ce que le plus léger des mensonges, pour opérer le plus grand bien. Au reste, je le veux bien encore, je suppose que Jésus soit le sage dont vous venez de parler, un Dieu factice, et de sa propre invention. Il n'en est pas moins le Jésus de l'*histoire*. Est-ce lui qui a imaginé de se faire naître à *Bethléem* et dans une étable, pour mieux se conformer aux prophéties? Est-ce lui qui a imaginé sa fuite en Égypte, le tirage de ses vêtements au sort, l'achat de sa divine personne pour le prix de trente deniers, toutes circonstances prédites et avouées par les Juifs eux-mêmes ? Car si je comprends qu'on puisse essayer de *calquer* sa vie sur des prophéties connues, je ne sache pas qu'on ait jamais inventé d'avance tous les détails de sa propre naissance et de ses premières années, détails historiques, généalogiques et géographiques. Le croyez-vous possible, Messieurs ?

» *fait est établi*, et toutes les circonstances postérieures le prouvent. » (t. II, p. 85.)

FEVROT. M'est avis qu'il est aussi difficile de finasser avant sa naissance que de finasser après sa mort.

MOI. Je ne sache pas non plus qu'un sage, tant sage et quelque savant qu'il puisse être, ait encore jamais trouvé le moyen de guérir d'un mot toutes les infirmités, de renverser toutes les lois de la nature, de faire entendre les sourds, parler les muets, et voir les aveugles; bien plus, de ressusciter les morts, et de finir par se ressusciter soi-même : car c'est là la grande question, l'édifice et le pivot de la religion chrétienne.

BERNAUX. Ah ! Monsieur, si vous aviez lu comme moi le fameux ouvrage de M. E. S... sur *les sciences occultes*, sur les prestiges de l'escamotage, les illusions de la physique et les fourberies religieuses, vous verriez combien il est aisé de s'y méprendre.

MOI. Non-seulement je l'ai lu, mais je l'ai lu comme je lis toujours, c'est-à-dire la plume à la main et avec la plus complète et attentive bonne foi : il m'a prouvé directement et complétement le contraire de tout ce qu'il voulait me prouver, et je regrette pour ma part, qu'il se soit donné autant de peine pour fortifier une conviction qui n'en avait pas besoin (*a*).

BERNAUX. Mais enfin, ces miracles, si miracles il y a, sont bien loin de nous. Quelles preuves en avons-nous?

MOI. Avant de vous prouver que nous les tenons de ces apôtres longtemps incrédules, mais à la fin terrassés par la vérité dont ils sont devenus les martyrs, je vous rappellerai que nous les tenons des plus grands ennemis du christianisme, en cela d'accord avec ses partisans, c'est-à-dire de *Celse*, de *Porphyre*, de *Julien* et des

(*a*) A la fin du chapitre.

*Juifs* eux-mêmes, qui, ne pouvant les constater, ainsi que nous l'avons déjà vu, prenaient le parti de les avouer et de les attribuer aux démons.

BERNAUX. Je crois bien, Monsieur, que ces miracles ont *paru* exister réellement, et qu'ils ont donné le change à des témoins ignorants et grossiers ; les apôtres ont donc pu les admettre de bonne foi. Loin de moi de supposer le contraire ; mais, encore une fois, le *galvanisme*, par exemple, ne semble-t-il pas redonner la vie au cadavre humain ?

MOI. Ecoutez, M. Bernaux, je vous accorde gain de cause si vous parvenez à me prouver que le *galvanisme* puisse ressusciter un mort *réellement mort;* car il est temps de le dire ; c'est ici la grande question. La *résurrection!* voici le fait énorme sur lequel repose tout l'édifice de notre religion. Parvenez à ébranler *cette pierre angulaire*, et vous risquerez d'ébranler toutes les autres.

BERNAUX. En supposant vraie l'histoire du crucifiement, qui nous dit que le Christ fût bien réellement mort, et qu'il ne sortit pas au bout de trois jours d'une de ces léthargies ou assoupissements si fréquents dans l'histoire de la médecine, et dont nous sommes témoins tous les jours.

MOI. Ah! c'est là que je vous attendais, et je vous remercie de m'amener sur le terrain de notre preuve capitale. Mais avant de la développer il est nécessaire de nous reporter au dénoûment de ce drame *sublime et inimitable* qu'on appelle la *Passion*. Cette citation sera longue, je vous en préviens ; mais comme vous ne l'avez peut-être pas lue depuis votre enfance, il est absolument nécessaire que vous la connaissiez. Écoutez-en

cet important extrait, je vous en conjure, avec toute l'attention, avec toute la sincérité dont vous êtes capable.

« ..... Alors Jésus, ayant jeté un grand cri, rendit « l'esprit.

« En même temps, le voile du temple se déchira en « deux, depuis le haut jusqu'en bas.

« Et le centenier, qui était là présent vis-à-vis de « lui, voyant qu'il était mort en jetant ce grand cri, « dit : Cet homme était vraiment Fils de Dieu.

« Il y avait là aussi des femmes qui regardaient de « loin, entre lesquelles étaient Marie-Madeleine, Marie « mère de Jacques le jeune, de Joseph et de Salomé.

« Qui le suivaient lorsqu'il était en Galilée, et l'as- « sistaient de leur bien ; et encore plusieurs autres, « qui étaient venues avec lui à Jérusalem.

« Le soir étant venu (parce que c'était le jour de la « préparation, c'est-à-dire la veille du jour du sabbat),

« Joseph d'Arimathie, qui était un homme de consi- « dération et sénateur, et qui attendait aussi le règne « de Dieu, s'en vint hardiment trouver Pilate et lui de- « manda le corps de Jésus.

« Pilate s'*étonnant qu'il fût mort sitôt,* fit venir le « Centenier et lui demanda s'il était déjà mort.

« Le Centenier l'*en ayant assuré,* il donna le corps à « *Joseph.*

« Joseph ayant acheté un linceul, descendit Jésus de « la croix, l'enveloppa dans le linceul, le mit dans un « sépulcre qui était taillé dans le roc, et ferma l'entrée « du sépulcre avec une pierre.

« Cependant Marie-Madeleine, et Marie mère de Jo- « seph, regardaient où on le mettait » (*S. Marc*).

« Le lendemain, qui était le jour d'après celui qui est « appelé *la préparation*, les princes des prêtres et les « Pharisiens s'étant rassemblés, vinrent trouver Pilate « et lui dirent : Seigneur, nous nous souvenons que « cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Je « ressusciterai trois jours après ma mort. *Comman-* « *dez donc* que le sépulcre soit gardé *jusqu'au troisième* « *jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son* « *corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre* « *les morts;* et ainsi, la dernière erreur serait pire que « la première. Pilate leur répondit : Vous avez des « gardes; allez, et faites-le garder comme vous l'enten- « drez. Ils s'en allèrent donc; et, pour s'assurer du sé- « pulcre, ils en scellèrent la pierre et y mirent des « gardes.

« Mais le premier jour de la semaine, ces femmes « vinrent au sépulcre de grand matin, apportant les « parfums qu'elles avaient préparés, et elles trouvèrent « que la pierre qui était au devant du sépulcre en avait « été ôtée. Elles entrèrent ensuite dedans, et n'y « trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Ce qui, « leur ayant causé une grande consternation, deux « hommes parurent tout à coup devant elles avec des « robes brillantes; et comme elles étaient saisies de « frayeur et qu'elles tenaient leurs yeux baissés contre « terre, ils leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi « les morts celui qui est vivant? Il n'est point ici, mais « il est ressuscité. Souvenez-vous de quelle manière il « vous a parlé lorsqu'il était encore en Galilée, et qu'il « disait : Il faut que le Fils de l'Homme soit livré entre « les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il « ressuscite le troisième jour. Elles se ressouvinrent

« donc des paroles de Jésus. Et étant revenues du sé-
« pulcre, elles racontèrent tout ceci aux *onze* apôtres
« et à tous les autres. Celles qui leur firent ce rapport
« étaient Marie-Madeleine, Jeanne, et Marie mère de
« Jacques, et les autres qui étaient avec elles. Mais
« *ce qu'elles leur disaient leur parut comme une rêverie,*
« *et ils ne les crurent point.* Néanmoins, Pierre se le-
« vant, courut au sépulcre ; et, s'étant baissé pour re-
« garder, il ne vit que les linceuls qui étaient par
« terre ; il s'en revint, admirant en lui-même ce qui
« était arrivé (*S. Luc*). Après cela, il apparut en une
« autre forme à deux d'entre eux, qui s'en allaient à
« une maison de campagne. Ceux-ci le vinrent dire aux
« autres disciples ; mais ils ne le crurent pas non plus.
« Enfin il apparut aux *onze* lorsqu'ils étaient à table,
« et leur reprocha leur *incrédulité et la dureté de leur*
« *cœur, de ce qu'ils n'avaient pas cru* ceux qui avaient
« vu qu'il était ressuscité ; et il leur dit : Allez par
« tout le monde, prêchez l'Évangile à toutes les créa-
« tures, etc. (*S. Marc.*) Quelques-uns des gardes vin-
« rent à la ville et rapportèrent tout ce qui s'était
« passé aux princes des prêtres, qui, s'étant assemblés
« avec les sénateurs et *ayant délibéré ensemble, donnè-*
« *rent une grande somme d'argent aux soldats, en leur*
« *disant :* Dites que ces disciples sont venus la nuit, et
« ont dérobé son corps pendant que vous dormiez ; et
« si le gouverneur vient à le savoir, nous l'apaiserons
« et nous vous mettrons en sûreté. Les soldats, ayant
« reçu cet argent, firent ce qu'on leur avait dit, et ce
« bruit qu'ils répandirent *dure encore aujourd'hui*
« *parmi les Juifs.* Or, les onze disciples s'en allèrent en
« Galilée, sur la montagne où *Jésus* leur avait com-

« mandé de se trouver; et le voyant ils l'adorè-
« rent, etc. »

Arrêtons-nous ici, messieurs, et dites-moi si vous n'êtes pas frappés ainsi que moi, de l'imposante simplicité d'un pareil récit. Tout y est surnaturel, et rien n'y ressemble au fabuleux. Pas une seule phrase qui puisse faire suspecter la bonne foi des narrateurs, pas la moindre trace d'exaltation, pas même une simple tentative de raisonnement et de démonstration. Non, les faits seuls suffisent! Et pour nous en tenir à celui de la résurrection, vous devez voir que pour le nier il faudrait absolument opter entre ces deux hypothèses : ou Jésus n'était pas réellement mort, ou ses apôtres ont enlevé son corps, soit de vive force, soit par surprise, pendant le sommeil des gardiens.

Voyons la première supposition : *Jésus n'était pas réellement mort.* Mais vous n'y pensez pas; je veux bien qu'après cette longue torture morale et physique, ces horribles blessures, ce long supplice de la croix, et cette cruelle agonie terminée par un cri d'angoisse, Jésus trouve encore assez de force, après trois jours de sépulture, pour soulever l'énorme pierre qui scellait l'entrée du caveau; je veux bien que sa mort n'ait été qu'apparente, malgré l'attestation formelle qu'on en donna à Pilate indécis, mais encore une fois ce sont ces mêmes gens qui sont en garde contre toutes les supercheries possibles, ces mêmes gens qui le *défient* d'exécuter ce qu'il annonce, et qui prennent bien soin de *s'assurer* de sa mort, avant de le livrer aux embaumeurs; ce sont ces mêmes gens qui se seront laissé prendre au plus grossier des pièges, en confondant avec la mort un évanouissement ou une catalepsie!

Allons donc! et cet évanouissement aurait tout juste duré trois jours, pour mieux se conformer aux prophéties! car c'est toujours là qu'il en faut revenir. Messieurs, vous le saurez, cette supposition était tellement absurde, que si M. Bernaux n'a pas craint de l'avancer, il a été plus hardi que ne l'ont jamais été ni les Juifs ni les païens. Pour nier la résurrection, y avait-il, en effet, de leur part, une réponse plus simple et plus naturelle que celle-ci : « Nous nous étions trompés, et « Jésus n'était pas réellement mort. » Eh bien! cette réponse ils ne l'ont jamais faite. Au contraire, prenez la peine de consulter leurs ouvrages : ils vous attesteront, aujourd'hui comme alors, que Jésus était bien réellement mort, et que ses disciples n'ont pas imaginé sa *résurrection*. Pourquoi donc forger gratuitement, à dix-huit cents ans de date, une objection que les Juifs et les païens de ce temps-là, si intéressés à la faire, n'ont jamais crue présentable?

FEVROT. Au bout du compte, ils devaient en savoir plus long que nous là-dessus.

MOI. Passons maintenant à la seconde objection : *Les apôtres l'auront enlevé de vive force.* Ils l'ont enlevé de vive force! Ainsi, ces hommes si simples, si timides jusqu'à ce jour, et dont le chef lui-même venait de pousser la pusillanimité jusqu'à renier son maître devant une faible servante, ces hommes qui, pour la moindre obscurité dans ses préceptes, pour la moindre austérité dans leur pratique, pour le plus simple danger dans leur soutien, se montraient à chaque instant bien tentés de le quitter; ces hommes qui le laissèrent traîner en silence au supplice, et furent les muets témoins de son martyre; ces mêmes hommes, aidés de quelques

femmes, vont se trouver tout à coup métamorphosés en héros, et lutteront avec assez de courage et de vigueur pour enlever à des soldats bien armés un si précieux dépôt! Mais songez donc que le lendemain la connaissance de ce fait eût été générale, et que les apôtres, traînés devant les magistrats, auraient payé de leur vie une tentative aussi insensée. Pas du tout, les païens et les Juifs ne l'ont jamais cru, ne l'ont jamais dit, n'y ont même jamais pensé. Donc c'est complètement faux.

BERNAUX. Mais enfin, qu'ont-ils donc allégué? Car nécessairement ils fondent leurs dénégations sur une raison quelconque.

MOI. Certainement; cette raison, la voici, et puisque c'est *la seule* que les Juifs aient cru possible d'alléguer, c'est aussi *la seule* qui mérite une réponse.

Comme vous en préviennent au reste les Évangélistes, ils ont inventé que c'était pendant le *sommeil des gardes* que les disciples avaient enlevé le corps de leur maître. Mais d'abord dans quel but l'eussent-ils fait? Car si Jésus n'était pas le Messie et ne devait pas ressuciter, ses disciples déjà si souvent incrédules, pendant sa vie, allaient le devenir bien plus encore après sa mort. Jésus, non ressuscité, devenait pour eux ce qu'il était pour les Juifs un véritable imposteur, et eux déjà si fatigués de cette doctrine de croix et de pauvreté, eux, qui trouvaient quelquefois les paroles de leur maître si dures, *durus est hic sermo*, allaient se trouver bien à l'aise, pour les rejeter et les oublier tout à fait; autant, et bien plus que les Juifs, ils avaient donc intérêt à attendre et à *épier*, pour ainsi dire, la résurrection pour savoir à quoi s'en tenir; et vous voyez avec combien de

peine ils se rendent plus tard à la vérité, avec quel empressement ils la rejettent, avec quel soin ils veulent *voir* et *toucher* avant de se rendre. Et ce sont ces gens qui auraient supposé une fause résurrection, quand il est évident que cette résurrection les dévouait d'avance aux effroyables travaux de l'apostolat, et à la perspective des infaillibles supplices annoncés par Jésus et par les prophéties!

D'ailleurs, nous en reviendrons au même raisonnement que nous faisions tout à-l'heure. Reportez-vous donc à ces moments de lutte et d'exaspération. Quoi! vous savez que Jésus annonçait sur la croix sa résurrection pour le troisième jour; c'est là, vous en convenez, ce qui *décidément fixera* les esprits sur la vérité. Vous l'en défiez; vous placez des gardes exprès pour le surveiller; vous scellez la pierre du caveau, et ces gardes si prévenus, si ardents contre la divinité du Christ, vont tous, ensemble et à la même heure, s'endormir assez profondément pour rester sourds à un travail d'une telle importance! Mais encore une fois, le lendemain on eût sévi contre les disciples violateurs des tombeaux, et surtout dans une circonstance d'une conséquence si grave; au lieu de cela, tout étonnés du silence qu'on observe et de la liberté qu'on leur laisse, nous les voyons se retirer et s'acheminer paisiblement vers la Galilée. Qu'en dites-vous, mes amis, connaissez-vous beaucoup de juges aussi terribles la veille, et aussi tolérants le lendemain (*a*)?

(*a*) Le docteur Strauss, qu'on n'a pas craint de représenter comme l'adversaire le plus redoutable du christianisme, reconnaît cependant « Que Jésus avait bien réellement prédit son retour à la

FEVROT. Il est sûr et certain, que si, aujourd'hui pour demain, il se trouvait un quelqu'un qui nous dise : Mes amis, je vais mourir, mais je vous préviens que j'en réchapperai dans trois jours, et que lorsque j'en aurai réchappé vous y passerez à votre tour ; et chacun, de vot' côté, mènera une vraie vie de galérien ; on daubera sur vous de tous les côtés, on vous courra dessus, on vous en fera voir de toutes les manières, et vous n'y gagnerez que des coups, jusqu'à ce qu'enfin on vous fasse sauter le pas... Dame ! je n'sais pas, mais c'que j'sais bien, c'est

« vie, après trois jours de mort violente, » (t. III, p. 343), « et que « cette résurrection, prise dans le sens naturel, fut le hasard le plus « incalculable » (je le crois bien), si l'on ne veut pas y voir une mort « apparente que Jésus et ses confédérés auraient arrangée de dessein « prémédité. »

Mais plus loin, la bonne foi des apôtres le bouleverse : « Il est cer- « tain, dit-il, que les apôtres ont eu la conviction d'avoir vu Jésus « ressuscité. » Que devient alors l'arrangement prémédité ?

Quant à l'*enlèvement du corps* de Jésus par les apôtres, c'est encore lui qui vient appuyer ce que nous disions tout-à-l'heure : « Pour « réduire à néant ce soupçon, il suffit de la remarque d'Origène, « qu'un mensonge, inventé par les apôtres eux-mêmes, n'aurait pu « leur inspirer le courage d'annoncer au milieu des plus grands dan- « gers la résurrection de J.-C., et c'est avec raison que les apolo- « gistes insistent sur ce point. »

Mais alors, dira-t-on, du moment qu'il admet la conviction des apôtres, comment pourra-t-il l'expliquer ? « *On pourrait*, si l'on vou- « lait rester sur le terrain du surnaturalisme, admettre peut-être, « avec Spinosa, une vision produite miraculeusement dans l'intérieur « des disciples..... Ces sentiments s'exaltèrent jusqu'à une véritable « vision, purement intérieure et subjective, etc. » Ainsi, voilà qui est clair, et la leçon est bonne ; pour détruire un miracle, pas d'autre moyen que de supposer un miracle. Quels aveux ! et quel heureux ennemi ! Nous le retrouverons à l'autre chapitre ; il en vaut la peine.

que plutôt que d'aider à la pierre du cercueil à s'soulever, j'laurais pas empêchée, mais j'laurais laissée se soulever toute seule, peut-être même bien que j'y aurais mis encore un petit caillou par dessus, parce que, dans tous les cas, ça n'pouvait pas nuire au bon Dieu.

MOI. Eh bien! mes amis, ce que vous auriez fait à la place des apôtres, ils l'ont précisément fait à la vôtre (toutefois sans se servir du *caillou*); ils l'ont fait, parce que, dans tous les temps, le cœur humain est toujours le même; et jamais vous ne verrez douze hommes simples et de bon sens (leurs ouvrages le prouvent) se dévouer froidement à la vie la plus dure, aux supplices les plus rudes, pour soutenir une erreur qu'ils *sauront* être une erreur. Tant est vrai ce mot de Pascal : « J'en « crois fort les histoires, dont les témoins se font égor- « ger. »

BERNAUX. Je suis assez de votre avis, Monsieur, relativement à la bonne foi des apôtres; ils auraient eu tout à perdre en forgeant cette imposture. Mais vous ne me persuaderez jamais qu'ils n'aient pas été fous.

FEVROT. *Allons! v'là l'vent* qu'a changé. Faudra tourner notre moulin.

MOI. Eh bien! mes amis, nous le tournerons demain soir, et nous examinerons la folie des apôtres (1).

(1) Oui, M. Salverte m'a prouvé directement et complètement le contraire de tout ce qu'il voulait me prouver; à savoir : « Que tous « les miracles des temples (il aurait bien voulu ajouter des églises) qui « n'étaient pas escamotage et charlatanisme, étaient des expériences « de physique (t. I, p. 141). » Je disais qu'il m'avait prouvé, et j'aurais pu dire qu'il s'*était* prouvé le contraire à lui-même; car plus il entasse et approfondit les faits, plus on voit s'opérer chez lui ce travail de lutte et de contradiction. Tantôt, « frappé de l'uniformité

« des aveux et de ce fonds commun d'Idées merveilleuses, » la vérité le talonne et le force à laisser tomber ces paroles : « Est-il donc « vraisemblable que, dans *tous* les pays, des hommes dont *nous ve-* « *nons de justifier la véracité* sur des points où on l'attaquait avec « force, aient raconté tant de merveilles absurdes, qui n'auraient eu « pour principes que l'ignorance ou l'imposture? N'est-il pas plus « vraisemblable que leurs récits sont fondés en vérité? » Tantôt, analysant l'esprit de ces premiers législateurs, qui cependant vivaient dans ces temples qu'il appelle des repaires d'escamotage, il s'écrie : « Oui, ce fut de bonne foi qu'ils se dirent inspirés !.... Tout n'était « donc pas imposture ! » Mais bientôt, acculé par ces prodiges de toutes sortes, devant lesquels son naturalisme expire impuissant, il se redresse encore, se roidit, et retombe en proférant cette dernière bravade, sa dernière ressource : « Si on rend la vie à un homme dé- « capité sous vos yeux, vous devez dire : Je croyais la chose impos- « sible, je me trompais (t. I, p. 130). » Il préfère ainsi se rendre coupable d'une absurdité révoltante que de faiblesse superstitieuse.

Quant à ces effets *magnétiques*, auxquels il a recours, ainsi que Strauss, pour expliquer les miracles, ils seront, dans peu de temps peut-être, le grand arsenal de l'incrédulité. Mais dans peu de temps aussi, et grâce à eux, la science sera forcée d'enregistrer une nouvelle et importante justification des croyances catholiques. Grâce au magnétisme, ou plutôt à *ce qu'on appelle magnétisme*, le XVIII^e^ siècle et la première moitié de celui-ci, seront convaincus :

1° D'*ignorance profonde*, pour avoir méconnu ce qui se retrouvait à *toutes* les pages de *toutes* les annales de *tous* les peuples du globe, et pour avoir cru *tout nouveau* ce qu'il y avait de *plus vieux* sur la terre ;

2° D'*absurdité*, pour avoir nié opiniâtrément ce qui se trouvait affirmé, non-seulement par l'antiquité tout entière, y compris ses plus beaux génies, mais par les témoignages contemporains les plus dignes de créance, pour avoir tenu à expliquer par ces deux mots : *escamotage* et *charlatanisme*, dernière ressource des esprits étroits, ce qui leur était cependant certifié par des savants illustres en Europe *, et, sans sortir de chez nous, par les Cuvier, les Geor-

* Les hommes les plus célèbres de l'Allemagne, y compris Kant, Strauss, Schlegel, Kerner, etc., etc., publient ouvertement leur croyance au magnétisme. Plus de 300 ouvrages ont été publiés chez

get, Rostan, Fouquier, Bourdois, Guersant, Marc, J. Cloquet, Husson, etc., etc.; sans parler des magistrats de la cour suprême, qui viennent d'absoudre solennellement le magnétisme dans la personne de Ricard, et de *légaliser*, pour ainsi dire, l'emploi de ses moyens les plus merveilleux ;

3° Enfin d'*erreur complète et radicale*, lorsqu'on verra surgir de ces mêmes faits la preuve irrécusable, et pour ainsi dire la démonstration rigoureuse, de ce monde invisible et surnaturel que nos sens ne peuvent aborder, et dont la foi seule nous parlait jusqu'ici. Alors on sera forcé de frapper de nouveau à ces vieux arcanes de l'Église catholique, pour avoir le secret et la clef de tous ces mystères, contenus également, quoique défigurés il est vrai, dans toutes les religions de la terre. Alors encore, on devinera le sens de ces expressions que l'on retrouve à chacune des pages de nos saintes Écritures, expressions sur lesquelles les meilleurs chrétiens ne réfléchissent peut-être pas assez : « Les *vertus et les armées des cieux*, les *esprits recteurs de ces ténèbres* *, *le prince de ce monde*, l'esprit de cet air **, etc., etc. Oui, tout cet ancien monde va surgir de nouveau, et bien des questions scientifiques, actuellement indéchiffrables, se trouveront soudainement illuminées, et cela à la grande confusion de nos épicuriens de l'Institut.

Au reste, ces nouvelles preuves de la doctrine chrétienne seront encore, et comme toujours, un signe de contradiction, une arme à deux tranchants, arbre de vie pour les uns, arbre de mort pour les autres, car les *deux forces* doivent lutter jusqu'à la fin des temps. Vaincue sous une forme, l'incrédulité saura bien en revêtir une autre, et nous la verrons indubitablement, changeant de terrain, de matérialiste qu'elle était, se faire volontiers spiritualiste et gnostique, comme au IIe siècle de l'ère chrétienne ; mais aussi, la doctrine catholique reprendra les armes qu'elle maniait à cette époque et saura combattre les nouveaux Alexandrins avec autant de force et d'éclat qu'elle en déployait contre eux, il y a déjà dix-sept siècles, sur la rive africaine.

eux sur cette matière. Dans plusieurs villes du Nord, et entre autres, à Stockolm et à Berlin, il faut avoir soutenu une thèse sur cette question, pour être reçu docteur. Enfin, à Saint-Pétersbourg, on vient de confier quatre hôpitaux aux magnétiseurs.

* Spiritus *rectores* tenebrarum harum. (*Saint Paul.*)

** Princeps hujus mundi, princeps aeris hujus. (*Saint Paul.*)

## VIIIe ENTRETIEN.

DE LA PRÉTENDUE FOLIE DES APOTRES, ET D'UN SECRET INFAILLIBLE POUR ACQUÉRIR LA FOI.

MOI. Vous m'avez avoué hier, M. Bernaux, qu'il était bien difficile de croire à la mauvaise foi des apôtres, et je vous en remercie pour eux; mais vous n'avez pas été poli jusqu'au bout, puisque vous avez terminé le panégyrique de leur sincérité, en déclarant que c'était tout simplement des *fous*.

BERNAUX. Oui, Monsieur, je ne crains pas de l'avouer, vous me paraissez avoir assez bien prouvé qu'il ne pouvait venir en même temps, dans l'esprit de plusieurs personnes sensées, de se dévouer de gaîté de cœur au rôle de faux témoins, lorsque ce rôle devait se terminer par la mort.

MOI. En effet, dans quel but les apôtres auraient-ils forgé cet incroyable complot? que voulaient-ils? de l'argent? mais ils renonçaient au *peu* qu'ils avaient pour n'avoir plus *rien* du tout; de la considération? ils se vouaient pour toujours aux opprobres et aux mépris, s'appelant eux-mêmes *la balayure du monde;* — le bien-être et une vie moins dure? ils savaient et disaient qu'après avoir passé leur vie dans les fers, sous les verges, dans d'incroyables travaux, elle finirait pour

eux, soit par le glaive, soit sur la croix, soit par le feu, soit par la scie. — Encore une fois, que voulaient-ils donc? la gloire et le renom d'une nouvelle secte? mais ils donnaient au monde les premières leçons d'une humilité si complète, que le monde ne pouvait les comprendre.

FEVROT. Allons, allons, *sufficit* et c'est assez. Si c'était une spéculation de leur part, elle n'était pas bonne, et comme y disent partout maintenant, le *devidende* n'était pas fameux.

BERNAUX. C'est pour cela que je me borne à dire que c'étaient de pauvres et faibles esprits, bien faciles à duper, et qui, devenus le jouet de quelques fraudes pieuses, essayèrent de *bonne foi*, de les propager. En un mot, ils furent ce que vous appelez vulgairement des fous, et ce que nous appelons en médecine des *hallucinés* (*a*).

MOI. Voilà donc ce que nous allons vérifier, et d'abord, qu'en pensez-vous, Fevrot?

FEVROT. Ma foi, Monsieur, je vois bien, que si vous parvenez à nous prouver qu'ils n'étions pas fous, il faudrait ben les croire, puisque décidément ils n'étaient pas menteurs.

BERNAUX. Soyez tranquilles, mes amis, on ne vous prouvera pas facilement que ces bonnes gens aient eu toute leur tête.

(*a*) *Hallucination*, erreur d'un individu, qui croit voir, entendre, ou toucher des objets absents..... Quand le magnétisme, ou plutôt, je le répète, ce *qu'on appelle* magnétisme (et qui n'en est pas) sera mieux connu, force sera de travailler à la réhabilitation d'un grand nombre de prétendus hallucinés; alors, peut-être, on verra que la véritable hallucination n'était pas chez ceux qu'on en croyait atteints.

Moi. Voyons, mes amis : je voudrais vous faire comprendre, comment les choses se passèrent au berceau du christianisme, et comment s'opéra cette prodigieuse transformation du monde entier. Permettez-moi donc, encore une fois, de recourir à une fiction, qui sera calquée, au reste, sur la vérité la plus exacte.

Je suppose donc, Fevrot, que de très-anciennes prophéties, répandues non-seulement dans toute la France, mais dans une partie de l'Europe, aient annoncé, que *telle* année, *Dieu* lui-même daignerait visiter encore une fois notre pauvre terre, pour lui inculquer de nouveau le souvenir et le respect de sa divine parole. C'est votre propre province, allons plus loin, c'est votre propre village, qui se trouve désigné par ces mêmes prophéties, comme le centre privilégié de cette nouvelle révélation.

Cependant il va, sans le dire, qu'on n'a tenu aucun compte de ces avertissements célestes, et quoiqu'il nous soit recommandé de ne jamais mépriser les prophéties (*a*), il s'est trouvé tant de faux prophètes, même au temps des véritables (*b*), que personne ne peut vous blâmer jusqu'ici de votre philosophique indifférence.

Mais je suppose encore que vous, Fevrot, après avoir passé deux ou trois années en pays étrangers (n'importe pour quelle cause), vous repreniez le chemin de votre village. Dès vos premiers pas en France, les *grandes nouvelles* vous assiégent, les récits surnaturels vous accablent, et, chose admirable ! ce sont vos amis, vos frères, les compagnons de toute votre vie, qui en

(*a*) Ne méprisez pas les prophéties. (*Saint Paul.*)
(*b*) Gardez-vous des faux prophètes. (*Saint Matth.*)

ont été favorisés. D'abord vous n'en croyez pas vos oreilles, et vous avez raison; vous rejetez tout, sans examen, avec mépris, bientôt même avec impatience, jusqu'à ce que, poussé à bout, et las de ces éternelles répétitions, vous formiez le dessein d'éclaircir vous-même de pareilles folies et de savoir définitivement ce que tout cela veut dire. Vous arrivez chez vous; la première personne que vous interrogez à ce sujet se trouve être un de vos parents, et précisément un des principaux acteurs et témoins de ces incroyables apparitions. Vous l'écoutez et vous apprenez de lui que depuis trois ans Dieu lui-même n'a cessé de visiter vos amis, de leur certifier l'éternelle vérité du christianisme, et son prochain rajeunissement, avec toutes les circonstances qui l'accompagneront, l'apparition de tels et tels personnages, enfin la création du nouvel apostolat auquel la divine Providence les appelle, apostolat dont pour eux la récompense doit être le prochain martyre qui scellera la vérité de leur mission.

Je suppose que c'est *Remi*, ici présent, qui vous tient ce langage. A ce récit incroyable, que se passe-t-il en vous, Fevrot ? Je n'ai pas besoin de vous le demander. Quoique l'accent de la plus complète vérité accompagne ses paroles, quoique sa physionomie porte l'empreinte du calme le plus profond, et son regard celui de la bonne foi la plus franche, vous ne pouvez en douter, ce malheureux *Remi* a décidément perdu la raison, ou va la perdre entièrement. Cependant vous avancez, et bientôt, ô nouveau prodige! ce n'est plus *Remi*, c'est *Guillaume* et *Matthieu*, *Jacques*, *Bernard* et *Jérôme*, les deux frères *Mathurin*, et quatre autres de vos compagnons et amis, qui, tous avec la même simplicité, la

même absence d'exaltation et les mêmes protestations pleines de candeur et de franchise, vous certifient ce qui leur est advenu depuis trois ans, vous apprennent comment ils se sont d'abord méprisés mutuellement, comment ils ont lutté longtemps et avec entêtement contre la vérité (*a*); mais comment Dieu les a confondus par une suite de bienfaits et de prodiges; et ce récit qui, dans leur bouche, est revêtu de l'inimitable cachet de la vérité, ils le terminent par se jeter dans vos bras, en vous conjurant au nom de tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, de ne pas rester plus longtemps insensible à la lumière et à la foi.

Revenons à vous, Fevrot. L'étourdissement vous gagne, vous vous touchez vous-même pour savoir si vous veillez ou non. Cependant vos amis sont là devant vos yeux, toujours les mêmes, toujours ce que vous les avez connus, et bien loin de vous offrir quelques traces d'aliénation mentale ou d'altération physique, ils vous offrent au contraire je ne sais quoi de grave et de divinement solennel, qui vous impose et vous subjugue malgré vous.

Cependant l'épreuve est par trop forte (*b*). Votre raison se révolte en présence de pareilles sottises, et profondément navré de ne plus retrouver que des insensés à la place de vos anciens amis, vous les quittez encore une fois, sans pouvoir les écouter davantage, et je trouve encore que vous avez raison. Mais ce n'est pas tout, mon pauvre Fevr

(*a*) Ces paroles leur paraissaient un délire et ils ne pouvaient les croire. (*Saint-Luc.*)

(*b*) Ce discours est trop fort : *Durus est hic sermo.* (*Saint Luc*, XVI.)

FEVROT. Ouf!

MOI. Vous entrez enfin chez vous, et voilà que votre propre femme, vos propres enfants vous certifient que les populations voisines ont été témoins des mêmes faits, aux mêmes lieux, pendant deux ou trois années, et que dans votre propre village, plus de cinq cents personnes ont admiré les mêmes prodiges (*a*). En effet, vous les consultez, et voilà que tous s'accordent admirablement sur ces mêmes attestations qui vous bouleversent. Que devenez-vous, Fevrot? partagé d'une part entre tant et de si nombreux témoignages, et de l'autre entre de semblables impossibilités, qu'allez-vous faire et décider? Voyons, entrez bien, je vous prie, dans cette fictive position, et, mettant la main sur votre conscience, dites-moi si vous ne seriez pas terriblement ébranlé?

FEVROT. Dame! si tout le village et si tous mes *pays* ici présents me juraient leurs grands dieux, je m'assurerais tout d'abord qu'ils ont la tête sur leurs épaules, et puis quand je verrais qu'elle y est encore, j'aurais bien de la peine à leur dire : « Vous êtes tous des farceurs ou des timbrés, quoi! » Encore si c'était le rebut du village, mais des cervelles comme les deux frères Mathurin, de vrais bons enfants, ma foi, faut convenir que ça deviendrait embarrassant.

MOI. Eh bien! Fevrot, je vous fais encore plus difficile que vous ne l'êtes, encore plus *esprit fort*, et je vous suppose abandonnant encore une fois des amis, des parents avec lesquels vous ne pouvez plus vous en-

(*a*) « Les mêmes choses ont été vues par cinq cents de nos frères, « dont plusieurs vivent encore aujourd'hui. (2 Cor.) »

tendre, et je n'ose pas vous dire que vous n'avez pas raison.

Qu'arrive-t-il cependant ? Loin de ce pays qui vous a vu naître, votre pensée vous y reporte à chaque instant, et vous vous informez soigneusement de tout ce qui s'y passe ou le concerne. Qu'apprenez-vous au bout d'un certain temps? Voilà bien autre chose : il ne s'agit plus de l'enceinte de votre village, il ne s'agit plus de votre canton, de votre département, il s'agit de l'Europe tout entière, qui repète les noms de vos anciens compagnons de travail et les choses étranges dont ils ont été les témoins. Pour soutenir et propager leur doctrine, tous ont abandonné leurs chaumières, leurs femmes et leurs enfants ; ils mangeaient, il est vrai, jusqu'ici le pain de leur misère, ils le quittent pour celui des larmes et des angoisses. Par eux chaque contrée est visitée tour à tour, et bientôt le monde entier aura prêté l'oreille à leur voix ; les prodiges annoncés reçoivent leur magnifique accomplissement. *Une masse de faits, énorme comme une chaîne de montagnes* (*a*), vient corroborer leur mission ; des royaumes tout entiers se rendent à l'évidence de ces faits, et de toutes parts, en un mot, les événements, suivant l'ordre de ces nouvelles prophéties, se sont pliés à leurs causes, et ce sont ces *Remi*, ces *Mathurin*, ces *Jérôme*, qui jadis savaient tout au plus épeler dans leurs almanachs.

FEVROT. Ma foi, je n'voudrais pas le gager : pas vrai, Jérôme ?

MOI. Ce sont ces gens si simples, si naturellement ennemis du bruit et de l'effet....

(*a*) Expression de M. l'abbé de Ravignan.

REMI. Oh ! ça c'est vrai.

MOI. Si soigneux, avant tout, de la tranquille jouissance de leurs affections de famille ; eux dont le repos était le premier bien, et le silence la première loi....

FEVROT. Il est sûr que ce sont pas des bavards.

MOI. Ce sont eux, dis-je, qui remuent aujourd'hui l'univers par l'irrésistible entraînement de leur éloquence ; qui tranchent toutes ces questions si controversées de nos jours par nos impuissants philosophes ; ces philosophes, c'est *Mathurin* qui les confond et les entraîne.

JÉRÔME, *riant aux éclats*. Ah ! ben, pus souvent. Ah ! ah ! ah !

MOI. Ces jeunes gens de nos écoles, si soucieux de l'avenir et si las du passé, c'est *Jérôme* qui les subjugue et les fixe....

MATHURIN, *de même*. A ! ben, pus souvent. Ah ! ah ! ah !

MOI. Ce peuple si raisonneur et si roide, c'est *Remi* qui l'assouplit et le persuade. Enfin, à votre voix, mes amis, ces *grands* si vaniteux, ces montagnes d'or et d'argent, ces colosses de métal, quels qu'ils soient, tout cela s'abaisse et s'incline, d'abord pour vous écouter, ensuite pour vous admirer, enfin pour vous croire ; et vous ne pouvez plus en douter, car décidément la face de la terre frémit et se renouvelle ; toutes les idées convergent au même but, toutes les doctrines se rajeunissent, tous les peuples se réveillent chrétiens, et c'est ainsi que, *tôt ou tard*, tout s'accomplit et s'explique à vos yeux.

TOUS. Bon Dieu ! quelle aventure !

MOI. Maintenant, Fevrot, lorsque tout aurait depuis

longtemps vérifié les prophéties de votre village, si vous, déjà octogénaire, quelque jeune *blanc-bec* étranger, pardonnez-moi cette expression, ne connaissant vos compagnons que sur la foi d'une histoire mensongère, venait attaquer devant vous leur sincérité ou leur raison, dites, que répondriez-vous ?

FEVROT. Ah! ben, j'voudrais ben voir; si tout s'était passé comme vous venez de nous le dire, le pékin qui s'permettrait devant moi un semblable procédé, il est sûr et certain qu'il passerait un mauvais quart d'heure.

MOI. Eh bien! Fevrot, le meilleur moyen serait de justifier tranquillement vos amis, comme je cherche moi-même à justifier les apôtres à vos yeux. Car sachez-le bien, Messieurs, changez les noms de *Remi*, de *Jérôme* et de *Mathurin*, en ceux de *Simon-Pierre* et *Paul*, *Jacques* et *Jean*, fils de Zébédée, et vous aurez l'histoire littéralement exacte des apôtres et de l'établissement du christianisme.

BERNAUX. Avec cette différence, toutefois, que dans ces temps de ténèbres et de barbarie, leur crédulité et celle de toute la terre s'expliquait bien plus facilement. Aujourd'hui je doute qu'avec la liberté de la presse et la diffusion des lumières. ...

MOI. Avec cette différence, Monsieur, que dans ces temps de ténèbres, la conversion subite de ces barbares aux doctrines les plus pures et aux enseignements de la plus *haute sagesse* totalement inconnue jusque-là, était bien plus merveilleuse encore; avec cette différence encore qu'il ne s'agissait plus de corriger des doctrines viciées ou de rajeunir une religion expirante, mais bien de renverser toutes les religions crues depuis le commencement du monde, de propager une chose aussi

absurde que nouvelle (*a*) ; de lutter contre les triples glaives de la force, du fanatisme et de l'intérêt ; en un mot, de retourner jusque dans ses fondements, le vieux sol de l'idolâtrie, de l'esclavage et de la corruption pour y répandre les semences toutes nouvelles de l'unité de Dieu, des vertus surhumaines et de la vraie liberté. Voilà, Monsieur, les seules, mais infinies différences qui séparèrent les apôtres de ceux que je supposais tout à l'heure.

BERNAUX. Ce n'en était pas moins, relativement à nos jours, le temps des épaisses ténèbres.

MOI. Ténèbres, je le veux bien, si vous me parlez des croyances et des mœurs ; mais, n'allez pas l'oublier, siècle de lumières et de talents en fait de belles-lettres et de philosophie, siècle d'Auguste, en un mot, c'est-à-dire apogée des sciences, des lettres et des arts. N'allez pas supposer, mes amis, que l'ignorance de ces pauvres ouvriers évangéliques ne triompha que de l'ignorance générale ? elle triompha tout au contraire des plus beaux génies qui aient paru jusque-là sur la terre. N'était-ce donc plus, monsieur Bernaux, le siècle des Horace et des Virgile, de l'Aréopage, du Portique et du Lycée, le siècle encore des docteurs et des princes de la synagogue ? C'était donc la légion la plus formidable, que ces pauvres douze artisans galiléens allaient attaquer de front et bientôt renverser par les arguments d'une logique toute nouvelle ? et voilà que tous ces beaux esprits, tous ces grands philosophes se taisent, écoutent et chancellent. Dès le premier jour, trois mille habitants se convertissent aux premières paroles de saint Pierre, et cinq

(*a*) Nous prêchons *la folie de la croix*, disait S. Paul.

mille autres conversions couronnent le second de ses discours. Quel début et quel succès ! Bientôt non-seulement Athènes et Rome, mais encore l'Orient et l'Occident, l'Asie, l'Égypte, la Grèce, l'Italie, le Pont, la Cappadoce, la Galatie, la Bythinie, etc., etc., entrevoient la lumière et par leur adhésion préparent celle du monde entier. Que leur disaient-ils donc de si entraînant ces pauvres pécheurs ? rien que ces mots : *Nous vous prêchons ce que nous avons tous vu, entendu et touché,* pendant des années ; nous savons que nous mourrons tous martyrs de notre foi, mais *jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* En vérité, on se demande si, pour exclure le miracle, il ne faudrait pas en supposer un bien plus grand encore, et si nous ne serions pas en droit de nous écrier avec un savant écrivain : « Seigneur, si en m'attachant au chris-
« tianisme, je me trompe, c'est vous-même qui m'avez
« trompé ; car il est marqué à des traits que votre main
« seule pouvait lui imprimer. »

Maintenant, mes amis, je terminerai cet entretien en vous déclarant que je possède un secret unique, infaillible, à mon avis, pour affermir et consolider la foi.

Il existe un livre d'une centaine de pages environ ; bien que la lecture en soit attachante au suprême degré, qu'il soit à la portée du simple comme à celle du savant, qu'il se trouve dans l'*armoire* de toutes les chaumières, comme dans la *bibliothèque* de tous les châteaux, on le lit peu, pour ne pas dire jamais. Le chrétien le parcourt rarement lui-même, et l'incrédule se doute à peine qu'il existe. Néanmoins, je peux vous en parler avec connaissance de cause. S'il m'arrive un moment de découragement, une velléité de doute (et qui n'en a pas au-

jourd'hui)? j'y trouve à l'instant même le terme de mes perplexités. Je l'ouvre et je crois; comme son héros, je suis ébloui, terrassé par une lumière surnaturelle, et je me demande encore comment il se fait que de toutes nos armes chrétiennes, nous négligions si souvent la plus forte et la plus décisive : ce livre a pour titre *les Actes des Apôtres.*

En effet, quand le christianisme ne reposerait pas sur des milliers d'autres preuves, après avoir lu les *Actes des Apôtres,* je ne douterais pas plus de sa divine origine que de l'existence du soleil qui m'éclaire. La vérité est empreinte en caractères inimitables sur chacun des mots de ce simple et touchant récit, que je préférerais comme moyen de conviction à tous les raisonnements, à toutes les argumentations possibles.

BERNAUX. Je le veux bien, mais qui me garantira l'authenticité du récit? Ce que vous appelez une *histoire* pourrait bien n'être qu'une fable.

MOI. *Tolle et lege*, prenez et lisez, et ensuite vous avouerez que c'est de l'histoire.

BERNAUX. Eh bien, soit! Je veux bien qu'il soit écrit par les apôtres eux-mêmes; mais qui les empêchait de me tromper?

MOI. *Tolle et lege,* prenez et lisez, vous verrez *clair comme le jour,* qu'ils ne l'ont pas voulu.

BERNAUX. J'y consens encore, et j'admets la bonne foi des rédacteurs, mais ne peuvent-ils pas, comme nous le disions tout à l'heure, avoir été trompés eux-mêmes?

MOI. Parfaitement pensé. Avant de l'avoir lu j'en disais peut-être autant, car tout cela pouvait être vrai : mais encore une fois lisez, *Tolle et lege*, et vous verrez que rien de tout cela n'est vrai. Pouvez-vous donc, mon-

sieur Bernaux, vous et tous ceux que ne purent jamais ébranler la dialectique des Tertullien et des Origène, l'éloquence des Bossuet et des Fénelon, le génie des Leibnitz et des Pascal, les aveux de l'incrédulité même et cette masse de suffrages capable, disait d'Alembert, d'entraîner, même avant l'examen, les meilleurs esprits, pouvez-vous prétendre avoir acquis le droit de ne pas croire? Comment l'oseriez-vous, si jusqu'à présent vous n'avez rien fait encore pour éclaircir vos doutes? Je vous le répète : lisez *les Actes des Apôtres*, et si vous n'êtes pas éblouis par *le blanc de l'évidence*, hélas! c'est que vos yeux sont fermés pour toujours.

Tous, y compris Bernaux, me promirent qu'ils liraient cette invincible démonstration du christianisme, et nous verons plus tard quel fruit ils retirèrent de cette admirable lecture (1).

(1) Ce même Strauss, dont nous admirions tout à l'heure les inconséquences, les entasse à l'envi les unes sur les autres, et avec un aplomb vraiment prodigieux, lorsqu'il s'agit de la bonne foi des apôtres; il sent bien que tout est là, et il le sent si bien, qu'il s'écrie : « Cet argument serait *en effet décisif*, s'il était prouvé, que « l'histoire biblique a été écrite par des témoins oculaires, ou du « moins par des hommes *voisins* des évènements » (t. 1, p. 69). — Alors, direz-vous, il ne s'agit donc que de lui prouver ce qu'il exige ? — Gardez-vous-en bien, car vous prendriez une peine inutile, attendu qu'il se l'est prouvé à lui-même : « La première « épître de S. Paul aux Corinthiens, épître *incontestablement au-* « *thentique*, a été écrite vers l'an 59 après J.-C., par conséquent, « moins de trente ans après sa résurrection. D'après ce renseigne- « ment, nous devons croire, que plusieurs membres de la première « communauté, encore vivants, au temps de la rédaction de l'épître, « et *entre autres les apôtres, étaient convaincus* qu'ils avaient eu « des apparitions du Christ ressuscité. » (Id., p. 655). « Maintenant « en voyant la transition, chez les disciples, du désespoir après la

« mort, à l'enthousiasme, soixante jours après. Maintenant il faut « reconnaître, que *quelque chose d'extraordinaire* a pendant cet « intervalle ranimé leur courage. » Mais quoi encore? pariez donc? Ici revient cette énorme absurdité de tout à l'heure : « On pourrait « peut-être supposer, avec Spinosa, une vision produite miraculeu- « sement dans l'intérieur des disciples. » Vous le voyez, ce malheureux homme a entrevu quelques rayons d'un surnaturel qui l'éblouit, voilà pourquoi il se prosterne en murmurant; voilà pourquoi, « sans « placer le Christ dans le sanctuaire chrétien, il ne peut lui refuser « une place distinguée dans la chapelle d'Alexandre Sévère, à côté « d'Orphée et d'Homère, Moïse et Mahomet, et dans un lieu où il ne « doit pas dédaigner la compagnie d'Alexandre et de César, de « Raphaël et de Mozart, p. 766. »

Finissons-en, et pour chercher quelques étincelles de vie sous cette enveloppe pesante et glacée, qui semblerait n'appartenir qu'au tombeau; voyons ses conclusions finales : « Les résultats de nos re- « cherches ont maintenant anéanti, ce semble, la plus grande et la « plus importante partie de ce que le chrétien croit de J.-C., détruit « tous les encouragements qu'il puise dans cette croyance, tarit « toutes les consolations. Le trésor infini de vérité et de vie, qui, « depuis dix-huit siècles, alimente l'humanité, paraît dissipé sans « retour, toute grandeur précipitée dans la poussière, Dieu dé- « pouillé de sa grâce, l'homme de sa dignité, et le lien rompu entre « le ciel et la terre, » p. 712.

Allons, il n'y a pas à en douter, le malheureux est épouvantable- ment convaincu de la fausseté du christianisme. Combien n'a-t-il pas dû lui en coûter de veilles, de travaux et de larmes, pour en arriver là! qu'il faut donc de terribles clartés, d'effroyables évidences, pour se décider *à tarir toutes les consolations et à dissiper sans retour le trésor infini de la vérité et de la vie.* Ah! sans doute, il aura touché du doigt la déplorable erreur de ses frères, et dans son désespoir, il n'aura pu retenir le cri de sa douleur? Lui! écoutez :

« De même que le croyant est en soi sceptique ou critique, de « même le critique est en soi croyant..... Notre critique, bien « qu'exécutée en détail, ne s'en réduit pas moins, devant la con- « science, en présence de laquelle elle se trouve, à *un simple scepti- « cisme non développé!*..... » Malheureux!...

## IX^e ENTRETIEN.

### DES MIRACLES.

—

MOI. Il est un genre de preuves que je n'ai pu aborder encore avec vous, mes amis, quoiqu'il soit un des plus puissants remparts de la religion, et, pour ainsi dire, la démonstration rigoureuse et mathématique de sa vérité divine. Ce sont les miracles.

FEVROT. A la bonne heure! et c'est ce que je dis toujours : comment le bon Dieu, qui, dit-on, a fait tant de miracles, comment est-ce qu'il n'en fait pus du tout? Car enfin ça couperait court à tout. Tout serait dit, et rirait bien qui rirait le dernier!

BERNAUX. C'est vrai; mais comme l'a fort bien dit Voltaire : «Il n'y en a jamais eu devant l'Académie des « sciences.»

MOI. Et moi, je vous répondrai que, quand même il y en aurait devant l'Académie des sciences, lors même que la croix brillerait pendant plusieurs journées au-dessus de la capitale de la France, lors même que le Christ *se montrerait lui-même,* suivant le vœu d'un grand poète (*a*), ce miracle, attesté le premier jour par des

(*a*) Viens, montre-toi, toi-même, et force-nous de croire. (*Lamartine.*)

milliers de témoins, serait dès le lendemain révoqué en doute, expliqué, et enfin nié quelques jours après, par tous les journaux irreligieux de cette même capitale. Tant est vraie cette parole du Sauveur : « Vous « demandez un signe; et moi, je vous dis que, quand « même vous en verriez, vous n'y croiriez pas. » Voltaire d'ailleurs ne nous a-t-il pas déclaré, de son côté : « Que, lors même que la résurrection d'un mort lui « serait attestée par des milliers de témoins, il se gar- « derait bien d'y croire (*a*), » et M. Salverte, comme nous le voyions tout à l'heure, que « s'il voyait un « homme décapité revenir à la vie, il ne crierait pas « pour cela au miracle. » Vous conviendrez qu'avec cette disposition d'esprit, toutes les académies de la terre seraient elles-mêmes mal reçues en pareille circonstance. Il est seulement malheureux que le même homme (Voltaire) se montre si docile et si crédule, lorsqu'il adopte et certifie comme historien tant de contes absurdes et tout à fait dénués de preuves. L'*Encyclopédie* était plus sage et de meilleure foi, lorsqu'elle s'écriait : « Il faut « s'aveugler et tomber dans le pyrrhonisme historique « le plus outré, ou convenir qu'il y a eu de véritables « miracles, même en assez grand nombre (*b*). »

BERNAUX. Comment l'*Encyclopédie* a-t-elle jamais pu avancer une pareille proposition?

MOI. Vous savez que ce n'est pas cependant l'esprit de dévotion qui la lui a dictée.

BERNAUX. Non, ce n'est pas là son défaut. Mais enfin, monsieur, en fait de miracles, savez-vous qu'il faut de

(*a*) *Questions sur l'Encyclopédie.*
(*b*) Art. *Miracles.*

terribles preuves, et que c'est encore là un de ces articles sur lesquels *il faut bien des raisons pour soumettre sa raison.*

MOI. Vous avez vous-même mille fois raison, et Voltaire aussi, lorsque dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* il exige : 1° que le miracle ait été bien vu par un grand nombre de gens *très-sensés;* 2° *se portant bien;* 3° *n'ayant nul intérêt à la chose;* 4° enfin, qu'il ait été solennellement attesté par eux (*a*).

Eh bien! mes amis, nous sommes bien autrement difficiles que Voltaire, lorsque nous fondons notre croyance sur les nombreux miracles opérés par Jésus-Christ, et sur ceux bien plus grands encore opérés par ses apôtres (*b*).

Car 1° nous en croyons, non seulement des *gens qui ont bien vu un miracle,* mais des gens qui ont passé leur vie à bien voir, à vivre, manger, dormir, converser avec l'auteur d'une *longue série* de miracles, à le questionner, à le toucher, à l'éprouver, enfin à le fatiguer de leurs doutes, jusqu'à ne pas se contenter du témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles, et vouloir y joindre celui de leurs mains et de tous leurs sens.

2° Nous en croyons non-seulement un *grand nombre* de témoins, mais des milliers, c'est-à-dire des nations tout entières qui ne se rendaient qu'à l'évidence des prodiges. Le premier miracle de saint Pierre convertit trois milles personnes à Jérusalem (*c*); et saint Paul

(*a*) *Questions sur l'Encyclopédie.*

(*b*) Vous ferez de plus grandes choses que moi. (*Paroles de Jésus à ses apôtres.*)

(*c*) *Actes des Apôtres.*

vous affirme « qu'il n'a jamais fondé sa prédication sur les raisonnements de la sagesse humaine (*a*), » mais « que les signes de son apostolat ont été les signes et les miracles qu'il a opérés (*b*). » Or, puisque des nations tout entières embrassaient le christianisme à la vue de ces prodiges, c'est qu'elles les croyaient.

3° Voyons maintenant s'ils étaient des gens *très-sensés, se portant bien, et n'ayant nul intérêt à la chose. Très-sensés!* ne croyez-vous pas, en effet, qu'on puisse accorder un peu de *sens* et d'*esprit* à ces braves et grossiers artisans, qui deviennent tout à coup des missionnaires sublimes, parlant toutes les langues de la terre, écrasant par la sainteté de leur doctrine et de leur vie les fausses doctrines du monde entier, subjuguant les grands, les philosophes et les sages, par l'ascendant de leur éloquence et de leurs miracles, et bouleversant enfin la surface de la terre, en substituant au règne de tous les crimes et de toutes les erreurs, l'explosion soudaine de toutes les vertus et de toutes les vérités (*c*).

Étaient-ce des gens *bien portants?* Plaisante et embarrassante question! Car, mes amis, vous trouverez bon que je ne vous produise pas ici leurs *certificats* de bonne santé. Vous savez qu'en général, les marins et les pêcheurs ne sont guère sujets aux *gastrites* et aux *migraines*, et quant à leur genre de vie, vous conviendrez du moins qu'il ne s'accorderait guère avec des *va-*

(*a*) I Cor., ch. II.

(*b*) *Ibid.*, ch. XII.

(*c*) Et remarquez-le bien, des vertus totalement inconnues jusque là, telles que la charité, la chasteté et l'humilité. Oh! décidément, c'étaient des gens *sensés*.

*peurs* ou un estomac débile. « S'il faut se glorifier de « quelque chose, dit saint Paul, je me glorifierai de « mes peines et de mes souffrances. J'ai reçu des Juifs, « à cinq différentes fois, trente-neuf coups de fouet; « j'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé « une fois; j'ai fait naufrage trois fois..... J'ai souffert « toutes sortes de travaux et de fatigues, de fréquentes « veilles, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid « et la nudité..., etc. (*a*). »

FEVROT. Allons, faut croire que l'coffre était bon, car le régime n'était pas sain.

MOI. Enfin, Voltaire exige qu'ils n'aient pas intérêt à ce que la chose qu'ils affirment soit vraie; et vous trouverez comme moi que ceux-ci avaient un prodigieux intérêt à ce que la chose *ne fût pas* vraie. Car la chose vraie les conduisait tout droit, eux et toutes leurs familles, à toutes les misères, à toutes les croix, aux supplices les plus affreux. Après cela, si c'était par un motif d'*intérêt personnel* qu'ils se faisaient déchirer les chairs par des ongles de fer, écarteler sur des chevalets; si c'était par *spéculation* qu'ils se faisaient enduire de poix et brûler comme des flambeaux dans les jardins de Néron, je ne saurais plus que dire....., mais dans tous les cas...

FEVROT. J'crois ben que c'te spéculation-là n'a pas fait leur fortune.

MOI. Non, et, comme le dit Pascal : « J'en crois fort « les témoins qui se font égorger (*b*). »

(*a*) *Saint Paul*, II Cor., c. XII.
(*b*) Pascal, *Pensées*.

FEVROT. Qu'avez-vous à répondre à cela, monsieur Bernaux?

BERNAUX. Je conviens que les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres renferment assez les conditions exigées par Voltaire; mais tous ces témoins, je le répète, sont trop loin de nous, et Voltaire voulait parler probablement de miracles contemporains; d'un miracle d'hier ou d'aujourd'hui.

MOI. Encore une fois, qu'entendez-vous par ces témoins trop loin de nous? Jusqu'à Tibère, contemporain de notre Seigneur, vous rejetterez donc toutes les attestations? Voyez donc où cela vous jette; car vous le savez tout aussi bien que moi, vous croyez *dur comme fer*, et vous avez raison, des milliers de faits qui, au lieu d'être attestés par des *milliers de témoins*, comme ceux des apôtres, ne l'ont été que par un très-petit nombre de personnes, souvent fort peu sensées, et souvent ayant grand intérêt à la chose.

BERNAUX. Aussi je ne dis pas qu'on ait toujours raison de s'en rapporter à eux.

MOI. Je suis de votre avis, on n'a pas toujours raison; mais j'affirme que s'il y avait un fait purement historique qui réunît toutes les preuves, tous les motifs de certitude apportés par le Christianisme, celui qui s'aviserait de le nier, serait à l'instant même honni et bafoué par tout ce qui se mêle de sciences et de littérature. Car, ainsi que le remarque si judicieusement J.-J. Rousseau, « les faits d'Alexandre ou de César, dont personne « ne doute, sont bien moins attestés que les miracles « de Jésus-Christ (*a*); » et Bayle, le fameux sceptique,

(*a*) *Émile*.

disait longtemps avant lui : Il faut avoir un *front d'airain* pour nier les miracles de l'Évangile. »

FEVROT. Tout ce que vous me dites-là commence à me remuer d'une certaine manière.

MOI. Vous conviendrez cependant, mes chers amis, que pour vous remuer, bien loin de recourir aux ressources de l'éloquence et des moyens oratoires, j'emploie uniquement les armes de l'histoire et du raisonnement.

FEVROT. C'est encore une justice à vous rendre.

BERNAUX. Mais enfin, monsieur, comment se fait-il que ces miracles se soient arrêtés tout court avec la mort du Christ et des apôtres.

MOI. Y pensez-vous? Quoique depuis les apôtres ils aient été beaucoup plus rares, le but de ces miracles étant rempli, c'est-à-dire le Christianisme étant établi, chacun des siècles qui s'est écoulé depuis eux jusqu'à nous pourrait vous en offrir un très-grand nombre. *Celse*, que nous avons baptisé le Voltaire de ces temps, est encore là pour vous apprendre ceux opérés par les fidèles de tout âge et de tout sexe, dans les premiers siècles de l'Église, et pour *rejeter sur les démons* tous ceux qui s'opéraient par le nom de Jésus-Christ, par le signe de la croix, la récitation des évangiles, etc. Donc ils étaient formellement reconnus par des gens qui auraient donné tout au monde pour n'être pas obligés de les reconnaître.

Et tous ces Pères de l'Église que M. *Villemain* mettait dernièrement encore à la tête de toutes les gloires de l'intelligence; ces hommes dont le mérite moral était, il en convient, aussi colossal que le mérite scientifique et littéraire, croyez-vous que leur autorité fût moins grande que celle de tous nos académiciens réunis? Eh

bien! ouvrez-les et lisez le récit de ces miracles presque journaliers, qu'ils avaient, non pas entendu raconter par d'autres, qu'ils tenaient, non pas des anciens ni de la tradition, mais qu'ils voyaient de leurs yeux, qu'ils examinaient avec leur critique si puissante, et qu'ils affirmaient avec toute la force de leur caractère et de leurs vertus. Récuserez-vous, par exemple, ce même saint Augustin que M. *Cousin*, dont vous vous faites gloire d'avoir suivi les cours, ne craint pas de placer le premier en tête des quatre plus étonnants génies de l'humanité. Récuserez-vous, dis-je, son témoignage, lorsqu'il viendra vous raconter, avec toute la candeur et la simplicité de sa grande âme, les miracles dont il a été témoin lui-même. Il en est de même de saint *Irénée*, vous parlant de ces morts ressuscités en sa présence par le nom de Jésus-Christ, et qui depuis ont vécu plusieurs années auprès de lui, de Tertullien, d'Origène, d'Eusèbe, de Lactance, de saint Grégoire de Naziance, de saint Ambroise, etc., tous témoins oculaires, non pas d'un miracle, mais d'une multitude de miracles, aussi clairement démontrés à leurs yeux que leur propre existence.

Et d'ailleurs, sans même recourir à leur imposant témoignage, quels faits furent jamais entourés de plus de lumières, d'une plus grande authenticité, que certains miracles, que nous ne craindrons pas d'appeler historiques.

Tantôt c'est l'empereur *Julien l'Apostat* qui, après avoir en vain épuisé contre l'Eglise, ainsi que nous l'avons déjà dit, toutes les armes de la science et du sarcasme, veut en finir avec elle, en donnant un démenti formel aux saints oracles : or, ceux-ci déclaraient que le

temple des Juifs à Jérusalem ne pouvait être rebâti (*a*), et déjà deux tentatives de ce genre venaient d'échouer complétement. C'en est assez pour Julien; il jure qu'il le sera par lui-même, et les faits répondent bientôt au serment. Le temple va sortir de ses fondations; l'enthousiasme des Juifs est à son comble, et le Christianisme va succomber sous le poids de son défi....., lorsqu'un tremblement de terre bouleverse les fondements de l'édifice, et donne passage à d'épais tourbillons de flamme, qui le consument à plusieurs reprises.

BERNAUX. Je n'ai jamais ouï raconter de pareilles choses, et je crois qu'on peut classer celle-ci parmi les plus jolies inventions de la superstition.

FEVROT. Attendez un moment; peut-être qu'au lieu *d'bonnes femmes,* nous allons avoir queuques-uns de ces *bonhommes* qui vous ferment la bouche. Voyons, monsieur, où ça s'trouve-t-il par écrit?

MOI. Mes amis, sur un pareil fait, nous ne pouvons, je le sens, nous contenter des témoignages chrétiens, il nous faut encore ceux des Juifs et ceux des païens. Eh bien! ni les uns ni les autres ne nous ont manqué. En fait de chrétiens, ce sont saint Ambroise, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Naziance, tous contemporains, et voisins même du théâtre de l'événement, qui en appellent à la sincérité de leurs auditeurs, parmi lesquels se trouvaient des témoins oculaires; si ces colosses de génie et de vertu sont à vos yeux des *bonnes femmes,* alors je n'ai plus rien à dire. Seulement je vous renvoie

(*a*) Il ne restera pas pierre sur pierre de tout cet édifice... et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. (*Ev. selon S. Matth.*)

à MM. Villemain et Cousin, qui seront plus sévères que moi, je vous en préviens.

BERNAUX. Ce ne serait pas la première fois que de grands hommes auraient exagéré, ou même inventé dans l'intérêt de leur propre cause.

MOI. Au moins, vous avouerez que si ce sont les païens et les rabbins juifs qui rapportent ce prodige, il commence à prendre quelque importance et une certaine authenticité.

BERNAUX. C'est selon; en fait d'historiens, même païens, je n'en croirai pas le premier venu.

MOI. Il faut donc choisir le plus important. Il est un historien généralement renommé pour la justesse, l'esprit et la philosophie de sa critique. Cet historien, vous en conviendrez, était mieux placé que qui que ce soit pour connaître à ce sujet la vérité, puisqu'il était d'abord auteur contemporain, ensuite officier dans les armées romaines, enfin grand admirateur panégyriste de l'empereur Julien, et comme lui, notez-le bien, ennemi zélé du Christianisme; et cet historien, monsieur Bernaux, est le célèbre *Ammien-Marcellin*, que vous connaissez comme moi.

BERNAUX. Qui ne le connaît pas?

MOI. Rappelez-vous donc ce qu'il rapporte à ce sujet; cela en vaut la peine : « L'empereur Julien entreprit, « pour éterniser la gloire de son règne par quelque « action d'éclat, de rebâtir à *des frais immenses* le fameux temple de Jérusalem, qui, après plusieurs « guerres sanglantes, n'avait été pris qu'avec peine par « Vespasien et par Tite. Il chargea du soin de cet ou« vrage Alypius d'Antioche qui avait autrefois gouverné « la Bretagne à la place des préfets. Pendant qu'Aly-

« pius et le gouverneur de la province employaient tous « leurs efforts à faire réussir cette entreprise, *d'ef-* « *froyables* tourbillons de flammes, qui sortaient par « des élancements continuels des endroits contigus aux « fondements, brûlèrent les ouvriers, et leur rendirent « la place inaccessible. Enfin, cet élément persistant « toujours, *avec une espèce d'opiniâtreté,* à repousser les « ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entreprise. » Eh bien! qu'en dites-vous?

FEVROT. Qu'il ne manquerait pus qu'une chose pour y croire : ça serait que l'empereur en convinsse tout bonnement lui-même.

MOI. Alors, il ne vous reste plus rien à désirer, car c'est précisément ce qu'il a fait (*a*). Il semble que la Providence ait voulu rassembler ici toutes les circonstances qui pouvaient donner à la vérification de ses oracles toute l'authenticité et toute l'évidence possibles.

FEVROT. Ah! ça mais, qu'est-ce qui peut trouver à redire à tout ça maintenant?

MOI. Ceux qui, comme *Voltaire,* assurent qu'ils verraient de leurs propres yeux ressusciter un mort sans y ajouter foi. Alors vous conviendrez que c'est un parti pris, et que c'est bien à de pareilles gens que s'appliquent ces mots de l'Évangile : « Hypocrites, vous de- « mandez des signes, et si vous en aviez, vous n'y « croiriez pas (*b*). »

FEVROT. Est-ce que vous avez beaucoup d'histoires comme celles-là à nous raconter?

MOI. Mes amis, j'en aurais les mains pleines; mais,

(*a*) Voir le fragment de *Julien*, dans *Le Beau*, l. XIII, n. 325.
(*b*) Luc., XXIII, 1.

soyez tranquilles, je me garderai bien d'abuser de votre patience et de votre crédulité. J'ai seulement voulu vous citer un exemple pour vous prouver que les miracles les *mieux attestés,* et sur lesquels les témoignages *amis et ennemis* sont parfaitement d'accord, ne suffisent cependant pas pour confondre l'incrédulité.

BERNAUX. Vous n'en n'avez pas *beaucoup* de ce genre-là. En général, l'histoire ne s'en occupe pas beaucoup de vos miracles, et les vieilles légendes sont, pour l'ordinaire, vos seules autorités.

MOI. D'abord, il ne s'agit pas de savoir si nous en avons beaucoup, car il suffirait d'un seul bien attesté, bien évident comme le dernier, pour confondre toutes les objections possibles. Mais, grâces à Dieu, nous n'en sommes pas là ; et si nous voulions énumérer tous ceux qui sont historiquement irrévocables, nous n'en finirions pas.

Croyez-vous, par exemple, qu'en fait d'événements politiques, il y en ait beaucoup d'aussi positivement constatés que l'apparition de cette *croix lumineuse* qui, dans une circonstance mémorable, valut à l'empereur Constantin la victoire, à l'empire la conversion solennelle de cet empereur, au Christianisme enfin, au monde entier, le premier exemple de la réunion des deux puissances, et l'entière extinction du paganisme et de l'idolâtrie? Et quelles preuves exigerez-vous plus fortes que celles-ci? D'abord, c'est Eusèbe, historien contemporain, qui, après avoir raconté la chose avec détails, termine en disant *qu'il tenait le fait même de la bouche de l'empereur,* qui le lui avait affirmé avec serment (*a*); ensuite,

(*a*) *Sacramenti religio sermonem firmavit.* (Eusèbe.)

c'est *toute l'armée* qui avait assisté à ce spectacle admirable, qui avait lu comme l'empereur l'inscription sacrée qui couronnait ce prodige : *Hoc signo vinces*, tu vaincras par ce signe (*a*). Ainsi, c'est l'empereur lui-même, qui, converti par cette apparition merveilleuse, en fait graver l'image sur toutes les enseignes, et, dans ses allocutions militaires, électrise ses troupes, en rappelant à leur mémoire un miracle qu'elles ont vu comme lui-même. Faites-y bien attention, je vous prie, et vous, Fevrot, qui avez servi, répondez-moi ? Croyez-vous qu'on ait jamais cherché à exciter l'enthousiasme d'une armée par le souvenir d'un fait qu'elle sait faux?

FEVROT. C'est tout comme si l'empereur, au pus fort d'Austerlitz ou d'Iéna, nous eût parlé de la *Cochinchine* ou du *Congo!*

MOI. L'effet eût été absolument semblable. Jugez donc s'il est possible que l'empereur Constantin eût risqué de le produire?

Règle générale, mes amis. Toutes les fois que, sans entrer dans une dissertation formelle, c'est-à-dire sans chercher à prouver et à convaincre, l'histoire ou, ce qui revient au même, un ou plusieurs personnages historiques parlent d'un fait comme d'une chose généralement admise ou reconnue, soyez sûrs qu'elle l'est en effet, et que vous n'avez pas besoin d'autres preuves.

(*a*) Artème, qui était alors dans l'armée de Constantin et qui souffrit le martyre sous l'empereur Julien, atteste à ce prince apostat le miracle dont il avait été témoin oculaire. « Nous qui vous parlons, nous avons été présents à ce spectacle, étant alors à la guerre, et nous avons lu cette écriture admirable. Bien plus, *toute l'armée* la vit comme nous, et vous avez encore dans vos troupes bien des personnes qui peuvent vous attester le fait. »

Il en est de même encore de ces catholiques auxquels *Huneric*, roi des Vandales, arien obstiné, avait fait couper la langue, et qui parlèrent miraculeusement tout le reste de leur vie.

BERNAUX. Et quelles sont les *graves* autorités que vous nous allèguerez cette fois-ci ? sans doute celles de quelques moines du cinquième où du sixième siècle ?

MOI. Je vous citerai, comme témoin oculaire, un homme dont le profond génie sert encore de base à notre jurisprudence actuelle, et dont vous, monsieur Bernaux, qui avez fait votre droit, devriez vénérer le témoignage. Je m'étonne que vous ayez oublié ce que l'empereur Justinien dit à ce sujet dans son admirable code ; et ces mots : « Nous les avons vus et entendus « nous-même, » prononcés par un aussi grand homme, auraient dû vous frapper.

FEVROT. Ah! ça, monsieur Bernaux, dans quel couvent c't empereur-là était-il moine, s'il vous plaît ?

BERNAUX. Depuis quand un empereur ne se tromperait-il pas tout aussi bien qu'un moine ?

FEVROT. Alors tout le monde s'trompe donc dans c'monde-ci ?

BERNAUX. Ma foi, peut-être.

FEVROT. Alors vous vous trompez donc comme un autre. Pour lors qu'est-ce que vous venez donc nous chanter avec votre *raison* qui ne se trompe jamais? Qu'est-ce que c'est que c'te femme-là? Est-ce que les femmes se trompent pas comme les hommes ?

MOI. Mes amis, je ne vous ai cité que trois miracles, lorsque j'aurais pu vous en citer des milliers, tout aussi imposants, tout aussi certifiés. Car, je vous le repète,

depuis le premier siècle jusqu'au dix-neuvième, toute l'histoire de l'Église en est pleine.

Que dire surtout de cette longue série de prodiges qui ferait de l'histoire de nos saints la plus audacieuse série d'impostures, s'il n'était pas impossible de résister à l'accent de vérité, au cachet divin qui distingue en général ces saintes attestations. Il est assurément fort aisé de sourire de loin à la seule idée des saints et de leurs miracles. Hélas! et qui d'entre nous ne peut s'adresser quelque reproche à ce sujet ? Mais lorsqu'on lit avec quelque attention, et surtout quelque bonne foi, les vingt-cinq volumes qui composent la *Vie des Saints*, il faut bien convenir de deux choses incontestables : la première, c'est que cet ouvrage en lui-même est un chef-d'œuvre de science et de critique; la seconde, c'est qu'un si grand nombre de faits surnaturels, opérés pendant dix-huit cents ans, dans toutes les nations du monde catholique, tous parfaitement semblables dans leur cause et leur but, c'est-à-dire l'amour de Dieu et des hommes; dans leurs effets, c'est-à-dire l'édification ou la conversion de leurs témoins; tous sanctionnés par le tribunal de l'Église, c'est-à-dire par le tribunal le plus éclairé, et, ce qui vous étonnera bien, le plus *difficile* en ce genre (*a*), il est, dis-je,

(*a*) On ne se fait pas une idée de cette difficulté. Quant à ce qui regarde les canonisations, l'anecdote suivante pourra peut-être en donner un aperçu. Ganganelli, cherchant un jour à convertir un Anglais sur leur authenticité, pour le mieux convaincre, lui remit entre les mains toutes les pièces justificatives de celle du *bienheureux Labre*, dont on s'occupait alors et dont on s'occupe encore aujourd'hui. L'Anglais garde le recueil pendant quinze jours, le médite sérieusement et le rend enfin au saint-père, en lui disant : Que si toutes les

impossible de croire que tous ces faits soient autant de sottes illusions, et que tant et de si beaux génies qui les ont adoptés aient constamment été la dupe de tant et de si misérables jongleries. En fait de miracles, ce serait le plus grand. Non, mille fois non, jamais lecteur attentif et de bonne foi ne pourra suspecter la vie d'une sainte Thérèse, d'une sainte Claire, d'un saint François d'Assise, d'un saint Philippe de Néry, lorsqu'ils racontent eux-mêmes avec toute la candeur et la simplicité de leur âme, avec toute la beauté de leur génie, ces faits merveilleux opérés par eux-mêmes, dont ils se déclaraient indignes, qu'ils n'avouaient que par obéissance, et qui, le plus souvent, avaient pour témoins des cités tout entières.

Je vous le répète, si vous le niez, si vous rejetez leur témoignage, désormais à tout ce qu'il y aura de plus imposant sur la terre, soit comme talent, soit comme vertu, vous serez forcés de répondre : « Vous mentez, ou vous êtes fou. »

BERNAUX. Mais enfin, vous ne pourrez le nier, monsieur, il n'y a plus de miracles aujourd'hui. Expliquez-nous donc, si vous le pouvez, cette cessation subite

canonisations s'appuyaient sur une telle masse de suffrages et de preuves, son incrédulité serait tout à fait vaincue. Eh bien ! lui répond Clément XIV, cette sainteté qui paraît tellement évidente à vos yeux, l'est si peu pour nous-mêmes, que la procédure est rejetée... L'Anglais fut confondu et demeura dans l'admiration. On comprendra ceci lorsqu'on saura que chacune de ces trois vertus, la charité, la chasteté, l'humilité, doit avoir été poussée *jusqu'à l'héroïsme*. Tel est le principe. La pratique constante et indubitable ne suffit pas.— Voyez sur cet important sujet la *Sagesse de l'Église catholique dans la canonisation des Saints* publiée, avec une introduction et des notes, par M. L.-F. Guérin. — A la Société de Saint-Nicolas.

d'un état selon vous presque habituel ; j'ai bien peur qu'il n'en soit de vos miracles comme des revenants, qu'on ne voit jamais que dans les ténèbres.

FEVROT. C'est cela, monsieur : citez-nous donc un bel et bon miracle, bien contemporain, bien public, bien clair, attesté par un millier de témoins, sans compter les aveux de quelques incrédules et de quelques savants. Enfin de ces miracles qui....

MOI. Qui soient plus clairs que le soleil, n'est-ce pas ?

FEVROT. C'est ça.

MOI. Mais si le soleil brille et que vous fermiez les yeux !

FEVROT. Marchez toujours ! si nous n'y voyons rien, ça sera pas faute de regarder ! pas vrai monsieur, Bernaux ?

BERNAUX. Je vous promets toute mon attention et ma bonne foi la plus complète.

MOI. Alors je suis sûr de mon fait. Eh bien, mes amis, je vous promets pour demain les preuves, et les preuves les plus irrécusables d'un bel et beau miracle, comme dit Fevrot, bien contemporain, bien clair, attesté non pas par mille témoins, comme il le demande, mais par quatre mille, sans compter les aveux des incrédules et des savants.

FEVROT. Ah ça combien donc en avez-vous dans votre manche, des miracles ?

MOI. Assez, pour n'en jamais manquer, assez pour vous prouver que le bras de celui qui les faisait jadis, ne s'est pas encore raccourci. Au surplus, vous en jugerez ; et quand bien même toutes les académies se lèveraient contre nous, je suis persuadé que votre excellent jugement se trouvera parfaitement conforme à

celui de l'Église elle-même; car, je vous en préviens, le miracle en question est attesté, consacré et fêté par elle : or pour un bon chrétien c'est déjà la plus forte des preuves.

FEVROT. Allons! faudra voir demain si nous jugerons comme le pape et comme les cardinaux.

## X^e ENTRETIEN.

### UN MIRACLE CONTEMPORAIN.

—

MOI. Vous désiriez hier, monsieur Bernaux, un bel et bon miracle bien contemporain, bien public, bien clair, attesté par un millier de témoins, sans compter les aveux de quelques incrédules et savants.

FEVROT. C'est bien ça, et puis queuque chose avec... vous savez, ce que demandait le malin des malins ?

MOI. Ah ! oui, Voltaire ; je vous remercie de me rappeler son programme, le voici : « 1° un grand nombre de gens très-sensés, et ayant bien vu ; 2° se portant bien ; 3° n'ayant nul intérêt à la chose ; 4° l'attestant solennellement. » Je vous remercie, dis-je, car son programme est absolument le nôtre.

Écoutez-moi bien, mes amis.

Sans remonter à Constantin, vous saurez que vers la fin de décembre 1826, on put lire dans tous les journaux de la France et de l'étranger, que le 26 du même mois, trois ou quatre mille personnes se trouvant réunies autour d'une église de village, pour l'érection d'une croix de mission, au moment même où le prédicateur rappelait à cet immense auditoire l'apparition miraculeuse de celle de Constantin, une semblable croix apparut soudain au dessus de cette église, et resta si

complétement immobile pendant plus d'une demi-heure, que ces quatre mille personnes purent admirer et palper, pour ainsi dire, ce divin prodige sous toutes ses faces et dans toutes ses énormes dimensions.

BERNAUX. Ah! parbleu! c'est la croix de Migné dont vous voulez parler!

FEVROT. Ah! oui, c'te croix qu'est sur la cheminée de la mère Fevrot!

BERNAUX. Ah! bien, si vous n'avez que ce miracle-là à nous donner, je vous avoue qu'il ne m'inquiète guère.

MOI. Et pourquoi, s'il vous plaît?

BERNAUX. Parce que dans le temps, tout le monde a su que c'était une intrigue du parti-prêtre et des jésuites.

MOI. Parlons donc raison un moment, et faisons taire pour quelques minutes les préjugés. Avec vos principes de philosophie, vous auriez mauvaise grâce à me refuser cela.

FEVROT. C'est juste, il faut laisser parler tout le monde.

MOI. Et le grand nombre de témoins de Voltaire, bien sensés, ayant bien vu, se portant bien, n'ayant nul intérêt à la chose, et l'attestant solennellement, qu'en faites-vous, s'il vous plaît?

BERNAUX. Qui est-ce qui me les prouve?

MOI. La voix de tout un peuple, les enquêtes les plus sévères, les interrogatoires et les récits de tous les voyageurs, la sanction du sacerdoce, la sanction de la science, et la sanction de l'autorité civile; car rien n'a manqué à cette grande démonstration, qu'on peut appeler géométrique.

BERNAUX. Ah! quand les prêtres ont intérêt à une chose!

MOI. Entrons donc un peu dans les détails, et voyons exactement comment les choses se sont passées. Lorsque la grande voix de ce peuple, et plus encore l'espèce de régénération religieuse qui suivit le miracle, eurent pris possession de la renommée, l'évêque de Poitiers, M. de Bouillé, se consulta longtemps avant de faire entendre sa parole. Au lieu d'emboucher la trompette, et de crier au prodige, il recommanda le silence et refusa son adhésion. Il fit comme l'Église a toujours fait et fera toujours pour *tous* les miracles passés, présents et futurs. Mais voulant, comme les apôtres de Jésus-Christ, toucher du doigt la vérité, il forme en même temps une commission d'examen ; et cette commission, comment va-t-il la composer ? Le vicaire général de l'évêché, le professeur de théologie le plus distingué, l'avocat le plus habile, le conservateur de la bibliothèque royale de Poitiers vont en être l'âme et les instruments. Mais il faut encore un membre. Pour plus de sûreté, si l'on pouvait avoir un physicien ? Qu'on amène le plus habile? — Le voilà ; mais c'est un *protestant?* — Raison de plus, c'est précisément lui qu'il nous faut.

Vous voyez, mes amis, comme le *parti-prêtre*, comme ces missionnaires jongleurs entendent bien leurs intérêts ! Pour mieux couvrir leur grande mystification, dans un jury composé de cinq membres, ils font entrer le bibliothécaire de la ville, l'avocat du tribunal, le professeur de physique du collége, et de plus un protestant ! Ceci mérite que vous ne l'oubliiez pas.

FEVROT. A cette fin que si M. Bernaux se fusse trouvé là par hasard, on lui eût peut-être donné la plus belle place.

MOI. Ne doutez pas qu'il n'y eût été admis. Main-

tenant comment cette commission va-t-elle s'y prendre? Absolument comme toutes les commissions, comme toutes les enquêtes du monde s'y prennent en pareil cas, c'est-à-dire en approfondissant tous les faits, en remontant à leur source, en entendant tous les témoins, en se donnant toutes les peines possibles pour arriver à la découverte de la vérité. Cinq grandes journées se passent à recueillir, en présence du maire et de l'adjoint, les dépositions verbales des témoins, à les transcrire sous leur dictée, puis à examiner le terrain, les lieux environnants, à tenter des expériences de physique; enfin, à sommer tout le pays et tous ses habitants de donner un démenti au miracle annoncé.

Ce grand travail achevé, avec toute la conscience possible, la commission le dépose entre les mains de l'évêque, qui l'expédie à Rome; et ce n'est qu'un an après que le saint-père annonce solennellement, au monde chrétien, qu'il y aura tous les ans un anniversaire de plus à célébrer.

FEVROT. Et le préfet qui est ce qui disait à tout ça, car il ne pouvait pas rester muet comme un poisson.

MOI. Vous avez raison, j'oubliais de vous le dire. Comme l'enquête théologique pourrait ne pas suffire à tous les esprits, de son côté, l'autorité civile avait nommé la sienne; mêmes soins, mêmes travaux, même exactitude scrupuleuse. Confiée à M. Desplaces Desessarts, premier conseiller de la préfecture de la Vienne, ce fonctionnaire justement vénéré, terminait ainsi son rapport au préfet du département : « Voilà, monsieur le « comte, le phénomène *miraculeux* qu'ont vu et exa- « miné, pendant près d'une demi-heure, trois ou qua- « tre mille personnes, et qu'attesteront par écrit, tou-

« tes celles qui savent signer. Je vous citerai parmi ces « témoins oculaires, messieurs..... Mais ce qui vous « mettra à même de juger de l'impression qu'ont faite « et la mission et l'apparition de la croix lumineuse, « c'est que dans une commune qui était loin d'être re- « ligieuse (un bien petit nombre d'individus exceptés), « *tous* se sont approchés des autels, qu'il n'y a plus ni « haines, ni divisions, etc. »

FEVROT. Mais qu'est-ce donc qu'on pouvait dire *à Paris*? sans vous commander, ils ont dû aussi faire leurs enquêtes dans ce pays-là ?

MOI. Pendant ce temps-là, voici ce qu'on faisait à Paris : Sans avoir vu, sans avoir entendu, sans avoir interrogé qui que ce soit, ces mêmes hommes, ces mêmes journaux qui jusque là donnaient à la voix du peuple le beau nom de la *voix de Dieu*, prodiguaient force injures à quatre mille paysans, uniquement parce qu'ils affirmaient avoir vu cette croix lumineuse ; *abrutissement, ignorance profonde, hébétement prodigieux*, voilà les seules réponses qu'on daignait faire au témoignage de leur bouche et de leurs yeux. Ces mêmes hommes qui professaient un respect hypocrite pour la liberté de conscience et d'opinion, déversaient sur celles-ci l'âpre et cruelle censure du sarcasme et du mépris ; ces mêmes hommes qui, lorsqu'il s'agit de science et de vérité, ne veulent que des *faits;* qui, sur un simple fait, souvent *à demi* prouvé, bâtissent tout un système de doctrines, qui, sur la simple voix d'un juré, prononcent la mort ou l'acquittement d'un coupable ; ces mêmes hommes, donnant le plus éclatant démenti à la sincérité de leur langage, ne savent répondre à tant de témoins, à tant d'enquêtes, à tant de décisions solennelles, que ces

quatre mots : « Vous en avez menti. » Or, je vous le demande, Fevrot, en votre âme et conscience, de quel côté se trouvent la justice et l'amour de la vérité.

FEVROT. Minute ! écoutons préalablement la réponse à Bernaux.

BERNAUX. Tout ce que je crois me rappeler, à une aussi grande distance, c'est que nos journaux ne nièrent pas le fait en lui-même.

MOI. Dites donc qu'ils le nièrent jusqu'à ce qu'il leur devint impossible de le nier davantage. Mais quand ils virent que la position n'était plus tenable devant *quatre mille* témoins *très-sensés, bien portants* et *attestant* solennellement la chose.... alors....

FEVROT. Ah! ça c'est vrai, soyons de bon compte : Voltaire eusse été au pied du mur.

MOI. Alors, dis-je, ne pouvant plus nier ce grand fait, ils l'expliquèrent à leur manière.

FEVROT. C'est-à-dire que quand on a vu qu'on ne pouvait plus faire du pauvre monde des vraies taupes, on en a fait des imbéciles. Voyons, monsieur Bernaux, en quoi que consistait la berlue du pauvre peuple ?

BERNAUX. On a dit, autant que je me rappelle, que cet effet était dû tout simplement à la *réfraction*, et que, par un effet de lumière assez commun, la croix de mission, la croix véritable, vous entendez bien, s'était reflétée dans les airs.

MOI. Et vous ajouterez, si vous êtes de bonne foi, que les physiciens consultés ont sur-le-champ fait justice de cette absurdité des journalistes.

BERNAUX. Je ne me le rappelle pas.

FEVROT. Mais ce grand phésicien protestant, que vous nous avez dit qu'était un des commissionnaires ;

qu'est-ce qu'il en disait lui, puisque c'était un des pays ?

MOI. Écoutez-le : « Les explications qu'on a tenté de « donner du phénomène de Migné, et qui sont venues « à ma connaissance, m'ont *toutes* paru inadmissibles, « et je ne trouve dans les phénomènes connus *rien* » qu'on puisse assimiler à celui de Migné... Tous ceux « qui ont voulu que la croix lumineuse qu'on a aperçue « fût une image d'une croix réelle, n'ont pas réfléchi « sans doute aux difficultés que présentait la formation « de cette image. Il faudrait d'abord trouver une croix « qui eût une ressemblance parfaite avec celle qui a « paru. Mais il est à la connaissance de tout le monde « *qu'une pareille croix n'existe pas à Migné* (*a*), et peut- « être nulle part. Comment imaginer, en effet, qu'on « eût construit une croix sur d'aussi vastes dimen- « sions ? »

FEVROT. Diable! mes amis, savez-vous que tout ça c'est bien fort de la part d'un grand phésicien protestant ?

BERNAUX. Après tout, ce n'est qu'un physicien de province.

MOI. Oui, mais le malheur voulut qu'à l'Académie des sciences de Paris, le système de la *réfraction* ne fût pas plus heureux. Un savant dont le nom et les talents font autorité dans toute l'Europe, M. le comte de Cassini, laissait à ce propos tomber cette verte mercuriale sur les journaux physiciens : « Nous rions de pitié, dit- « il, de ceux qui voudraient comparer la croix lumi- « neuse de Poitiers à un *arc-en-ciel solaire*, de ceux-là

(*a*) Celle de la mission était très-ornée d'accessoires, celle du miracle n'en avait aucun.

« qui l'assimilent à un *arc-en-ciel lunaire*. C'est un ef-
« fet de *réfraction*, ont dit de certains ignorants; dites
» plutôt de *réflexion*, ont repris d'autres un peu plus
« savants.... Eh! messieurs, vous avez tous aussi raison
« les uns que les autres. Nous allons vous mettre d'ac-
« cord. Pour expliquer le phénomène à votre manière,
« il ne vous manque qu'une chose, mais indispensable :
« un rayon, soit du soleil, soit de la lune, qui, étant
« malheureusement absents, n'ont pu donner lieu ni à
« *réflexion*, ni à *réfraction*, ni á *arc-en-ciel*, d'autant
« plus qu'il n'y avait ni *nuages*, ni *vapeurs*, ni *pluie*.
« Cherchez donc quelque autre explication d'une ap-
« parition dont trois mille témoins déposent, qui, pen-
« dant une *demi heure* et à une hauteur qui *excédait*
« *cent pieds*, a subsisté *sans mouvement*, sans *altération*,
« sous des formes *bien nettes*, bien *tranchées*. C'est ce
« que nous portons défi d'attribuer raisonnablement à
« une cause physique *naturelle*. »

FEVROT. Et c'est un des savants de Paris qui a dit cela ?

BERNAUX. Je l'avoue, c'est un des noms les plus illustres; mais la mémoire me revient, et je ne sais pas trop si l'on n'a pas acquis plus tard la certitude, qu'au lieu d'être un effet de lumière, cette croix lumineuse n'avait pas été autre chose qu'un immense cerf-volant.

MOI. Ah! c'est là que je vous attendais. Oui, vous saurez, mes amis, qu'en désespoir de cause, et ne sachant plus comment expliquer ce qu'on ne pouvait plus nier, on imagina que les bons missionnaires avaient eu l'ingénieuse idée de suspendre dans les airs un immense *cerf-volant* de quatre-vingts pieds de long, qui aurait ainsi dupé pendant une demi-heure ces trois à quatre

mille témoins ; j'en appelle à votre bon sens. Qu'en pensez-vous ?

FEVROT. Que ceux qui ont inventé ça n'ont pas souvent enlevé des cerfs-volants. Ce n'est pas aux gamins de nos villages qu'ils feraient accroire une semblable bêtise.

MOI. Ce n'était pas non plus au physicien protestant dont nous avons parlé. « Imaginera-t-on, dit-il, dans « son rapport au préfet, un cerf-volant élevé et enlevé « à l'insu de tous les spectateurs? Mais, outre de *bien* « *autres* difficultés, de deux choses, l'une : ou il faisait « du vent, et il ne pouvait alors rester une demi-heure « complétement immobile à la même place ; ou il n'en « faisait pas, et il ne pouvait ni s'élever ni se maintenir « dans les airs. »

« Un câble, ajoutait un autre savant, ne serait pas « trop fort pour soutenir un pareil *cerf-volant ;* et pour « le maintenir élevé, il faudrait des orages capables « de renverser les édifices et de déraciner tous les ar- « bres. »

FEVROT. Bien dit et bien jugé. Vous n'avez pas d'autres sottises pour vous défendre, l'ami Bernaux ?

BERNAUX. Que voulez-vous ? je vous ai dit tout ce que j'avais lu et entendu dire. Je n'en prends pas la responsabilité.

MOI. Résumons-nous donc et concluons. En présence de tout ceci, que deviennent ces protestations d'amour et de recherches sincères de la vérité, de bonne foi dans le doute, de loyauté d'examen ? Eh quoi ! vous avez compulsé pendant une grande partie de votre vie, dites-vous, toutes les pièces de ce grand procès qui depuis dix-huit siècles divise l'humanité sur la divinité du Christ ;

vous avez tout lu, tout écouté, tout pesé dans votre sagesse et vous n'êtes pas encore éclairé! Ces faits sont si vieux, ces doctrines si obscures, ces témoignages si incertains, ces miracles tellement recouverts par le temps et la rouille!.... Ah! cessez, cessez de nous faire entendre ce langage hypocrite! Car hier encore vous aviez dans les mains les éléments d'une conviction profonde, et vous n'avez pas pris la peine d'en discuter la valeur; hier encore vous aviez mieux que toute l'antiquité, que tous les auteurs, que tous les ouvrages, que toutes les dissertations, que tous les sermons, *vous aviez la croix de Migné! elle coupait court à tout.* Manifestée au sein d'une mission catholique, elle vous éclairait infailliblement sur la grande question du Christianisme et de l'Église. Un voyage de peu d'heures, et au lieu de toujours interroger des morts, vous interrogiez des vivants; un voyage de peu d'heures, et au lieu de compulser des auteurs, vous écoutiez les savants examinateurs du miracle; un voyage de peu d'heures, et vous faisiez parler tout un pays, vous interrogiez tout, tout, jusqu'aux pierres elles-mêmes, qui eussent trouvé une voix pour vous répondre, et dès lors vous pouviez revenir avec la solution la plus nette sur les seules vérités importantes!.... Vous le pouviez, dis-je!.... vous vous en êtes bien gardés! Ah! qu'elle est donc vraie, cette parole du Sauveur : «Ils demandent des miracles et moi je vous dis que s'ils en avaient, ils n'y croiraient pas.» Incrédules de Paris, vous vous êtes chargés de nous prouver cette parole.

BERNAUX. Mais, monsieur, comment se fait-il qu'un si grand événement, capable, s'il est vrai et comme

vous le dites fort bien, de dissiper tous les doutes, et de faire taire toutes les controverses, ait été enseveli dans le profond silence qui le recouvre aujourd'hui ?

MOI. C'est Hobbes, l'incrédule, qui se chargera de la réponse : « Si les hommes, dit-il, y trouvaient quelque « intérêt, ils douteraient même des éléments d'Euclide. » (*Syst. de la nature*, part. 2, ch. 4).

BERNAUX. Mais on assure que dans le pays même on n'y croit plus du tout, et qu'on n'en n'entend jamais parler ?

MOI. Malheureusement pour vous, j'avais prévu cette objection, et voici ma réponse. Permettez-moi de vous lire cet article d'un journal *officiel*, daté du 7 décembre 1839; vous voyez qu'il n'est pas vieux. « Le clo- « cher de Migné vient d'être achevé; le *conseil munici-* « *pal* s'était imposé pour une somme de 3,000 francs. « M. l'ancien évêque d'Orléans vient de faire hommage « d'une croix de cuivre rouge de vingt pieds de lon- « gueur. Cette croix dont la teinte se rapproche un « peu de celle de la croix vue en 1826, est suspendue « horizontalement à la voûte, sous l'endroit même où « la croix apparut le 17 décembre. Le prélat a fait « placer une inscription gravée sur le marbre, et con- « çue ainsi : « Elle en est le souvenir et l'image. » Si l'on « avait eu des fonds le projet était d'élever un monu- « ment sous l'endroit où se terminait la tête de la « croix; en attendant on va élever une colonne sur- « montée d'une croix horizontale. Elle sera placée à « l'extrémité du chemin qui, de la grande route de « Poitiers à Saumur, se dirige vers Migné; ce chemin « a été désigné, par arrêté du CONSEIL MUNICIPAL, sous « le nom de *Chemin de la Croix*. Il sera gravé sur le

« piédestal, et sur les autres côtés il y aura des inscrip-
« tions propres à perpétuer le souvenir de l'apparition.
« On va célébrer pour la treizième fois l'anniversaire
« d'un événement qui a fait tant de sensation dans le
« pays et au loin. » Bien mieux, on lit dans l'*Ami de la*
« *Religion* du 27 avril 1843 (c'est encore plus frais) :
« Une nouvelle décision du conseil municipal, en date
« du 5 février 1843, autorise M. de Curzon, ancien
« maire de Migné, à construire ce monument sur un
« autre terrain, le premier désigné n'ayant pas été au-
« torisé par l'administration, et une souscription est
« ouverte pour rendre plus digne de ce grand événe-
« ment le monument à élever. »

Vous voyez donc bien, monsieur Bernaux, que si vous n'en entendez plus parler, c'est que vous êtes à Paris, où, par de bonnes raisons, on ne s'en occupe guère.

FEVROT. Allons, c'est tout d'même un fameux guignon pour vous, Bernaux, d'n'avoir pas autre chose à nous dire que vos coups de soleil quand il fait nuit, ou qu'vos cerfs-volants quand il n'y a pas de vent.

MOI. N'oubliez pas surtout, mes amis, qu'avec une bonne semaine de marche, vous pourriez en causer avec un millier de témoins, 1° ayant bien vu ; 2° très-sensés ; 3° se portant bien ; 4° attestant solennellement la chose...., et qu'en les consultant vous accompliriez le vœu le plus ardent de votre ancien ami Voltaire.

FEVROT. Ma foi, c'est un pèlerinage qui en vaudrait bien un autre.

MOI. C'est le plus beau que l'on puisse faire.

*N. B.* C'est après des preuves du genre de celles que l'on vient de

rapporter à l'occasion de la *croix de Migné ;* c'est appuyé sur l'autorité de plusieurs savants *faits pour prononcer en une telle cause*, que M. de Bouillé, évêque de Poitiers, a donné, le 28 novembre 1827, un mandement dans lequel il « *déclare* miraculeuse l'apparition d'une « croix qui eut lieu à Migné. le 17 décembre 1826. » C'est sur de semblables témoignages que le pape Léon XII déclara « qu'il regardait l'événement comme un vrai miracle, » qu'il adressa deux *brefs* à l'évêque de Poitiers, en faveur du prodige, et qu'il fit don, à l'église de Migné, d'une croix en or renfermant une relique de la *vraie croix.* (Voir des détails très-intéressants dans l'*Histoire de l'Église*, de Bérault-Bercastel, liv. 117, cont. de M. le comte de Robiano.)

## XI^e ENTRETIEN.

### DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION.

—

Il existe, mes amis, un préjugé, ou plutôt une erreur bien funeste à la religion, c'est celle qui vous fait croire, qu'en général, les gens religieux sont les plus simples, les moins éclairés des hommes ; tranchons le mot, qu'il faut avoir peu d'esprit pour être ce qu'on appelle un dévot. Vous seriez trop *polis*, j'en suis sûr, pour en convenir devant moi ; cependant, voyons, Fevrot, la main sur la conscience, qu'en pensez-vous?

FEVROT. Dam! monsieur, sauf vot' respect, on dit souvent que....

MOI. Allez, allez, courage.

FEVROT. Dam! on dit qu'en général, c'sont pas les dévots qu'ont inventé la poudre, et puis.... si vous voulez que j'vous parle franchement, quand y'a dans nos villages c'que vous appelez un incrédule, c'est toujours celui qu'a l'plus de lecture et de jargon.

MOI. Dieu me garde de vous soutenir le contraire. Oui, mes amis, non-seulement au village mais dans la capitale; non-seulement à l'*école* mais à l'*académie;* oui, mille fois oui, les incrédules sont toujours ceux qui ont le plus de *jargon*, rien n'est plus constant et mieux prouvé. J'irai même plus loin, et sans vous parler de

la modestie du chrétien, qui *seule* expliquerait son infériorité apparente, j'avouerai sans peine que la *simplicité* d'esprit, cette qualité si rare, disons-le, et si peu prisée aujourd'hui, est presque toujours l'apanage et la condition essentielle de la foi. Par conséquent, les gens d'un caractère simple et modeste, ne faisant presque jamais étalage de leurs connaissances et de leur esprit, il est tout naturel qu'ils soient dans l'ombre, pendant que les bavards, ces demi-savants si fiers de leur savoir et si empressés de le montrer, brillent de tout l'éclat qu'ils recherchent. Mais à présent si l'on vous prouvait qu'il y a moins loin de ces hommes simples, de ces *demi-savants* aux vrais hommes de génie, et que, suivant la remarque de Pascal, « en fait de science et d'esprit, ce sont les *gens d'entre deux qui troublent tout en faisant les entendus,* » où serait, je vous le demande, le mérite ou l'infériorité ?

Oui, mes amis, plus un homme a véritablement de savoir et de mérite, plus il a d'étendue et de grandeur dans l'esprit, plus il y joint ordinairement de simplicité. Mais si cet homme n'est pas mis en évidence, si nulle occasion ne se présente pour prouver tout ce qu'il vaut, vous ne connaîtrez pas l'homme, vous ne connaîtrez que sa *simplicité*, et M. Bernaux me comprendra lorsque je lui rappellerai que l'auteur le plus spirituel de notre nation, le *bon la Fontaine*, par exemple, eût passé, s'il n'eût jamais pris la plume, pour le plus nul et le plus borné des hommes. Ainsi donc, bien loin d'être une présomption contre l'*esprit* des dévots, cette simplicité devrait être une présomption en leur faveur. Je vous le demande, mes amis, est-ce que vous n'avez jamais remarqué pareille chose autour de vous ?

FEVROT. Bien au contraire et morguenne vous n'êtes pas le seul. Sans avoir des *Fontaines* à vous nommer, dis donc, Remi, est ce que c'est pas là précisément l'histoire de *Gregy*, ton cousin ? *Gregy* travaillait à la terre avec nous et comme nous, et comme il était pas fort, et pas leste, et que de pus il parlait quasiment *comme un poisson*, on l'appelait toujours *bon à rie*, et puis c't'homme ça le fâchit à la longue de s'entendre toujours baptiser de c'nom-là, il s'en allit, et s'en fut chez M. Fauchet, fabricant de Melun, qu'est un brave homme et son parrain. Ce M. Fauchet lui donnit une place de je ne sais pus quoi dans sa fabrique. Mais c'est que v'là mon Gregy, qui ne mit pas ses yeux dans sa poche, lui, et tandis que les autres manœuvraient du pied et de la main, c'est que lui il manœuvrait joliment *de sa grosse boule*. Il lui vint des idées, des idées, que finalement il changit toutes les mécaniques de son parrain, et qu'à force de les changer et de les rechanger encore, il lui fit gagner pus d'argent en trois ans, qu'il n'en avait gagné en vingt ans. Bref, c'est qu'il en gagnit joliment lui-même à ce compte-là, eh ben! c't homme-là chez nous, il n'aurait pas pu, sauf vot' respect, enfiler quatre paroles à un dîner.

MOI. Vous ne pouviez pas mieux prouver, Fevrot, que vous m'aviez bien compris, ni mieux exprimer ma pensée. Il doit donc vous rester démontré que la *simplicité d'esprit* peut être regardée comme une présomption du génie. Maintenant il me reste à vous prouver que plus on a de génie, et plus on est disposé à croire les vérités chrétiennes, et que les gens les plus illustres dans tous les genres de sciences et de talents, ont presque toujours été de véritables croyants.

FEVROT. Ah! c'est là ce qui va devenir amusant.

BERNAUX. C'est assez difficile à allier avec tout ce que nous avons entendu dire. En général, nos savants, nos astronomes, nos médecins, etc., ne sont pas ceux qui remplissent vos confessionnaux.

MOI. J'en conviens avec vous; mais si je vous prouve que leurs maîtres à *tous*, et leurs maîtres avoués par eux, faisaient profession de croire et de prouver le Christianisme, qu'aurez-vous à dire ?

BERNAUX. Je ne connais pas parfaitement la croyance de leurs maîtres, il est vrai; mais pour eux....

MOI. Monsieur Bernaux, je m'en rapporte à votre jugement. Quels sont les grands hommes ou, pour mieux dire, les grands maîtres, les véritables créateurs de cette même science astronomique et physique dont nous sommes si fiers aujourd'hui ?

BERNAUX. Sans contredit, Copernic et Galilée, Keppler, Euler et Newton.

MOI. N'est-il pas vrai que ce sont les géants de la science, et qu'aujourd'hui nos plus grands astronomes, malgré leur immense mérite, que je suis loin de contester, sont loin d'arriver à leur taille ?

BERNAUX. Rien n'est plus véritable.

MOI. Cela me suffit; vous l'entendez, mes amis. Eh bien ! vous saurez que tous ces grands hommes étaient chrétiens, et chrétiens après le plus mûr examen.

Galilée voulait avant tout, disait-il, récolter une moisson *sainte et catholique*.

Keppler publiait, en même temps que les *Lois du Ciel*, un ouvrage dont voici le titre : *Recherches sur la véritable année de la naissance de Jésus-Christ, notre médiateur*.

Euler publiait une *Défense de la Révélation.*

Et Newton n'interrompit ses sublimes travaux sur le système du monde que pour travailler à sa *Concordance des quatre Évangélistes.*

Ainsi voilà les quatre plus grands astronomes, les quatre plus grands physiciens connus, chrétiens au prorata de leur science et de leur génie. Maintenant, monsieur Bernaux, quels sont à votre avis, les physiologistes ou médecins dont les noms sont les plus révérés à l'École de médecine, ceux dont les ouvrages font et feront le plus longtemps autorité?

BERNAUX. Ma foi, après Hippocrate, je crois que tout le monde sera de mon avis à l'École de médecine, lorsque j'affirmerai qu'il n'y a pas de plus grands noms que ceux de Boerrhaave, Hoffmann, Haller, Ch. Bonnet, etc.

MOI. Je ne vous en demande pas davantage. Vous l'entendez, mes amis; eh bien! vous saurez que Boerrhaave, très-versé dans la critique de l'Ancien et du Nouveau Testament, balança longtemps entre le sacerdoce et la médecine;

Que Hoffmann s'est attiré souvent la raillerie des incrédules par ses professions de foi chrétienne;

Que Haller réfutait la philosophie de Voltaire et foudroyait celle de Lamettrie;

Enfin, que Ch. Bonnet fit paraître un ouvrage sur les preuves de ce même Christianisme qui fut l'âme de toute sa vie et de tous ses ouvrages.

Je pourrais ajouter à tous ces noms si célèbres dans les sciences naturelles ceux non moins célèbres de Sydenham, Van Swieten, de Jussieu, Réaumur, Linnée, Bernoulli, etc., qui, tous sincèrement attachés à la re-

ligion chrétienne, la regardaient comme l'ouvrage de Dieu, et complétaient cette liste imposante, capable, au jugement de d'Alembert, d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs esprits. Mais il suffit à ma cause que les grands noms cités par vous lui appartiennent indubitablement. A présent, tirez-en la conséquence, mes amis ; et lorsque vous verrez dans nos campagnes un de ces jeunes étudiants qui se croient en droit, dès qu'ils savent arracher une dent ou pratiquer une saignée, de hausser les épaules au seul nom d'une religion qu'ils n'ont jamais étudiée, vous serez en droit, à votre tour, de leur répondre : « Ceux que vous nommez vos « maîtres vous condamnent et vous renient. »

Maintenant, monsieur Bernaux, passons aux sciences philosophiques et morales. Qui mettez-vous à leur tête ? (*a*)

BERNAUX. Sans contredit, Loke et Bacon, Leibnitz, le génie le plus vaste et le plus profond des temps modernes, Descartes, Arnauld, Pascal, Clarke, Bossuet et Fénelon, il faut bien l'avouer..., puis les grands hommes du dix-huitième siècle.

MOI. Pour procéder avec ordre, tenons-nous-en pour le moment à ceux que vous regardez comme les grands maîtres ; le second rang viendra plus tard.

Vous saurez donc, mes amis, que Loke et Bacon, que M. Bernaux appelle avec raison les pères, les fondateurs de la philosophie moderne, malgré quelques erreurs métaphysiques, qui plus tard portèrent de fort

(*a*) On n'a pas oublié, je l'espère, que c'est *devant* l'homme du peuple, et non pas *avec* lui qu'on discute ; il s'agit d'un appel à son *bon sens* et non à ses *connaissances*. Tous les jurés en sont là.

tristes fruits n'en furent pas moins des chrétiens de profession. Le premier fit paraître un ouvrage intitulé *le Christianisme conforme à la raison*, et le second, à la fin de sa carrière, laissait tomber ces mémorables paroles, dont nous voyons chaque jour, autour de nous, l'application constante : « Un peu de philosophie éloigne « de la religion, beaucoup de philosophie y ramène. » Quant à *Leibnitz*, ce génie le plus vaste et le plus profond des temps modernes, suivant l'expression de M. Bernaux, il consacra une partie de sa vie, quoique protestant, à défendre chaudement et à justifier l'Église catholique et romaine sur tous les points controversés entre elle et les réformés, et s'occupa longtemps avec Bossuet d'une conciliation entre ces deux communions, conciliation qu'il regardait alors comme très-facile, et qui n'échoua que par quelques considérations politiques.

*Descartes*, après avoir douté de tout et fait table rase de tous nos préjugés et de toutes les autorités précédentes, arrivait à une foi chrétienne si complète qu'elle descendait ou plutôt s'élevait jusqu'à nos dévotions populaires.

*Clarke* se vantait d'avoir *géométriquement* démontré la vérité de la religion.

*Arnauld* consacra sa vie à sa défense.

Quant à *Pascal*, cet *effrayant génie*, comme l'appelle M. de Châteaubriand, il faisait tellement ombrage à Voltaire, et Voltaire incrédule se sentait tellement écrasé par les hautes et larges proportions de ce géant du Christianisme, qu'il résolut de rabaisser sa gloire et de diminuer, par une méthode bien facile, une autorité qui lui paraissait si pesante. Cette méthode consistait à

*faufiler*, pour ainsi dire, à chacune des pensées de ce grand homme une triste note de sa façon, ou plutôt une triste et irréligieuse chicane. Mais je ne vous en parlerais pas aujourd'hui, mes amis, si ce n'était pour vous faire entendre le jugement de M. de Châteaubriand, en qui vous avez tant de confiance, sur ce même Voltaire, en qui vous en avez encore beaucoup trop. Ecoutez donc et voyez une bonne fois ce qu'il en advient aux grands hommes du dix-huitième siècle, lorsqu'ils ont le malheur de se frotter à ceux du dix-septième.

« Les notes de Voltaire, au bas des pensées de Pascal, « ressemblent, dit notre grand écrivain, à ces misé- « rables huttes que l'Arabe du désert construit au pied « des magnifiques ruines de Palmyre. »

Eh bien, messieurs, ce Pascal, auprès duquel Voltaire n'était qu'un *Arabe du désert*, après avoir étonné le monde, comme nous le disions tout à l'heure, par la grandeur de son génie, fatigué de l'étude et de la science, se jeta dans la dévotion la plus haute et la plus sévère, déclara que toute la philosophie ne valait pas trois quarts d'heure de peine, et consacra le reste de ses jours à réunir dans ses immortelles pensées toutes les preuves du Christianisme, qu'il terminait par cette affirmation sans réplique. « Il est impossible d'envisa- « ger toutes les preuves de la religion chrétienne, « réunies et ramassées ensemble, sans en ressentir une « force à *laquelle nul homme raisonnable ne peut ré-* « *sister.* »

Quant à Bossuet et Fénelon, monsieur Bernaux, vous les connaissez comme moi. Sainteté éminente, vertus sublimes, génie admirable, honneur du sacerdoce et

gloire de leur patrie, toute leur vie fut un long et beau développement de la morale catholique, un long et beau dévouement à sa cause. Maintenant, si je vous demandais quels furent nos plus grands écrivains, nos plus grands poètes, les chefs et les modèles de la littérature française, vous n'hésiteriez pas à me répondre et vous proclameriez avec tout ce qui se mêle de penser et d'écrire, le grand Corneille, Racine, Boileau, La Bruyère, La Fontaine, etc., etc.

BERNAUX. Il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Ils furent et seront toujours nos pères, nos maîtres et nos modèles.

MOI. Eh bien! mes amis, Corneille mourut en saint après avoir traduit l'*Imitation de Jésus-Christ*; Racine quitta le théâtre pour la dévotion; La Fontaine et Boileau, après avoir reçu les derniers sacrements, moururent dans les sentiments de la plus haute piété et de la componction la plus vive : et La Bruyère, le spirituel *La Bruyère*, après avoir tourné en dérision dans un chapitre admirable les *esprits* forts de son temps, le terminait par ces mots remarquables : « Si ma religion « était fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux « dressé qu'il soit possible d'imaginer. Il était inévita- « ble de ne pas donner tout au travers et de n'y être « pas pris. Quelle majesté! quel éclat de mystères! « quelle suite et quel enchaînement de toute la doc- « trine! quelle raison éminente! quelle candeur et « quelle innocence de mœurs! Quelle force invincible « et accablante de témoignages! Prenez l'histoire, « ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, « y a-t-il rien eu de semblable dans tous les temps? « par où échapper? ou aller, où me jeter, je ne dis

« pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose « qui en approche ? »

FEVROT. Ah, mon Dieu, je n'aurais jamais cru qu'il y eût autant de lurons parmi les dévots, ou, si vous voulez, autant de dévots parmi les lurons ; mais, monsieur Bernaux, encore une fois, est-il bien sûr que c'étaient des lurons ?

BERNAUX. Oui, je suis trop juste pour le nier. C'étaient, comme vous le dites, des lurons ; et, comme le dit monsieur, des dévots, ou pour le moins des chrétiens.

FEVROT. Alors donc, quoi que vous venez nous chanter, avec vos lumières, et vos progrès et vos savants ? Il me semble qu'il faut se comporter avec eux comme avec les avocats : quand on a entendu les plus gros, on n'écoute pus les plus petits.

BERNAUX. Comme c'est à mon tour de parler, et que je ne puis rester sous le coup de tant d'importants arguments, je dirai qu'il n'y a rien de bien étonnant dans tout ce qu'on vient de nous dire. Tous ces grands hommes qu'on vient de nous citer, et dont je ne conteste assurément ni les immenses talents ni les immenses vertus, partagèrent de bonne foi les erreurs de leur siècle.

MOI. Mais songez donc, monsieur, que bien loin de se laisser influencer par le jugement de leurs contemporains, ces grands hommes se roidirent au contraire contre les idées reçues jusque là, et n'adoptèrent le Christianisme qu'après avoir fait *table rase* au fond de leur raison, qui en examina longtemps une à une toutes les preuves et tous les arguments.

Au reste, mes amis, n'allez pas croire que je vous

aie dressé *un état* complet des grands hommes dont le génie honora le Christianisme. Je ne vous ai cité que quelques-uns des plus grands noms des trois derniers siècles, et voilà tout. Que diriez-vous si je vous reportais aux Pères de l'Église...

FEVROT. Ah! ceux-là, par exemple, ils ne devaient pas être amusants. M'est avis que vous voulez parler de ces gros livres tout décollés, oùsqu'il n'y avait pus de papier sur le dos, et qui étaient tout cassés par les coins, comme nous les trouvâmes un jour oùsque nous étions logés, du temps de la guerre, au presbytère de F... Il me souvient encore que l'bonhomme de curé nous parlait toujours d'un qu'il appelait *la bête de somme* à Thomas.

MOI. Vous voulez dire la *Somme* de saint Thomas. (Rire général.)

FEVROT. C'est ça; la *Somme* de saint Thomas. Qu'est-ce que c'est que cette *somme-là?*

BERNAUX. Ah! bon Dieu, c'est tout ce qu'il y a de plus misérable et de plus obscur; en un mot, c'est l'antre du casuitisme et de la scolastique.

MOI. Monsieur Bernaux, connaissez-vous M. Villemain et M. Cousin.

BERNAUX. Certainement, monsieur; n'ai-je pas suivi pendant trois ans le cours d'éloquence du premier, et le cours de philosophie du second? Il suffirait de les avoir entendus une seule fois, pour savoir que ces messieurs sont de leur siècle et de leur pays. Voilà de véritables savants, et de plus, l'honneur de notre pairie constitutionnelle.

MOI. Bravo. Que dites-vous de ce passage sur les Pères de l'Église :

« Dans les deux Églises, en Orient et en Occident, « les Chrysostôme, les Basile, les Grégoire de Nazianze, « les Ambroise, les Jérôme et les Augustin, surpassaient en érudition et en éloquence tout ce qui les « avait précédés depuis le temps de Plutarque et de « Tacite. C'était sous le rapport du génie une grande « et nouvelle époque, une ère glorieuse qui se formait « pour l'espèce humaine. »

FEVROT. C'est au moins d'un capucin, ce morceau-là. Comment qu'il se nommait?

MOI. M. Villemain (*a*). Et celui-ci : « *Peu de* noms « méritent d'être prononcés avec plus de respect que « celui de l'ange de l'école, de ce saint Thomas d'Aquin dont les ouvrages, la célèbre Somme, est pour « la forme, *un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.* »

FEVROT. Et ce capucin-là, comment qui se nommait.

MOI. M. Cousin (*b*). Ainsi, voilà qui ne peut plus vous laisser aucun doute. Si votre curé vous avait dit quelque chose de semblable, vous ne l'auriez même pas écouté; mais comment récuser de pareilles autorités?

FEVROT. Qu'en dites-vous donc, Bernaux; c'cousin-là ne vous aurait-il pas piqué, par hasard?

BERNAUX. Au moins, monsieur, j'espère que demain vous ne me refuserez pas d'étaler à mon tour une liste non *moins longue,* non *moins imposante* des grands génies de l'incrédulité. J'avoue que jusqu'au dix-huitième siècle ils furent rares et d'une médiocre autorité. Mais depuis le siècle de raison par excellence, je crois que les noms

(*a*) *Mélanges.*
(*b*) *Histoire de la philosophie.*

célèbres ne resteront guère en arrière de tous ceux que vous avez si complaisamment cités.

MOI. Quand même vous ne l'eussiez pas fait, je l'aurais fait à votre place, et j'aurais certainement *étalé*, comme vous le dites, toutes les pièces du *procès*. Mais je vous prie seulement de remarquer que je vous ai présenté des autorités doublement imposantes, à la fois et comme vertus et comme talents; avantage et prérogative immenses, puisque rien n'est imposant comme cette supériorité. Si vos grands hommes les réunissent aussi, je m'avoue battu sur ce point, et je conviens alors qu'il y a parité dans les deux camps. Mais je suis tellement convaincu du contraire, que je m'engage à vous démontrer encore en peu de lignes trois vérités bien importantes, savoir :

1° Que les savants incrédules n'ont jamais été sûrs de leur fait, et qu'ils se sont démentis continuellement eux-mêmes;

2° Qu'ils ne font plus guère autorité aujourd'hui comme savants, et bien moins encore comme incrédules;

3° Enfin que la science actuelle retourne au Christianisme, et lui reviendra bientôt tout à fait.

FEVROT. Ah ben! v'là qui serait *cocasse*, par exemple. Un instant, les voisins! Ce n'est pas là précisément ce que nous disaient toujours *le Constitutionnel* et *le Temps*.

MOI. Ils devraient cependant le savoir mieux que beaucoup d'autres. Mais puisque vous lisez ces journaux...

FEVROT. Dam! c'est pas moi précisément, puisque j'sais pas lire... mais c'est le fils à la veuve *Martin* qui

le tient de sa mère, à qui le raconte la fille à *Jean Lequêne*, qu'est servante chez M. *Bouleux*, vétérinaire à Provins, sauf vot' respect. Or, il paraît que ces gazettes-là prouvent comme la clarté du soleil, qu'on ne peut pas être savant et croire à la *Bible;* que c'était tout au pus bon pour les savants d'autrefois, mais qu'aujourd'hui c'est pus ça.

MOI. Je crois que vous vous trompez, et que la fille à *Jean Lequêne* calomnie ces journaux. Au reste nous le verrons demain.

## XII^e ENTRETIEN.

MÊME SUJET.

FEVROT. Ah çà, messieurs, il faut que chacun parle à son tour; hier, monsieur a déroulé tous ses amis, c'est à M. Bernaux à dérouler tous les siens au jour d'aujourd'hui (*a*).

BERNAUX. Oui; nous allons voir si les grands hommes manquent de notre côté, et si nous ne pourrons pas aussi recruter quelque imposant bataillon.

MOI. Je ne dis pas, retenez-le bien, que vous ne pourrez pas nous citer aussi quelques noms imposants en apparence; mais je vous l'ai déjà dit hier, je m'engage à vous prouver :

1° Qu'ils n'étaient jamais sûrs de leur fait, et se sont contredits toujours ;

(*a*) Nous avons été au moment de supprimer ce chapitre qui nous paraissait contredire notre titre des *Savants du* XIX^e *siècle*, et ceux du XVIII^e nous paraissaient bien *vieux* pour leur consacrer une soirée. Néanmoins, comme une bonne partie de nos lecteurs n'en est pas encore là, nous avons cru plus utile de le conserver. Que ceux donc qui savent à quoi s'en tenir sur ces *messieurs*, passent bien vite à nos savants contemporains, auxquels le chapitre suivant et tout le reste de l'ouvrage seront uniquement consacrés.

2° Qu'aujourd'hui leur règne est passé complétement;

3° Que l'élite des savants, à l'heure qu'il est, et la science elle-même, retournent évidemment au Christianisme et se plaisent à le reconnaître sans détour.

FEVROT. Ah ben ! v'là du nouveau, par exemple. Il ne manquerait pus que de nous prouver que nos enfants pourraient apprendre leur catéchisme dans Voltaire et dans Rousseau.

MOI. Avec quelques pages du premier, et plusieurs volumes du second, vous feriez un catéchisme admirable. Mais voyons, monsieur Bernaux, proclamez vos grands hommes.

BERNAUX. Tant qu'il y aura, je ne dis pas en France, mais en Europe, des hommes de goût et de savoir, Montaigne, Bayle, Fontenelle, Buffon, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, d'Alembert, Helvétius, Raynal, etc., etc., passeront toujours les uns pour des hommes d'un très-grand génie, les autres pour des hommes de beaucoup de talent et d'esprit.

FEVROT. A la bonne heure, au moins, v'là des cadets des deux côtés. Au moins, comme ça, on peut faire une bataille ; voyons comment qu'ils vont se frotter !

MOI. En vérité, monsieur, vous vous pressez bien d'enrégimenter dans les rangs de votre milice incrédule des gens qui, probablement, vous auraient donné un démenti de leur vivant. Aussi vous trouverez bon que je les fasse passer au *conseil de révision;* et, pour commencer par le plus vieux, sur quoi vous basez-vous pour donner à Montaigne un aussi mauvais *numéro ?*

BERNAUX. Vous ne savez donc pas, monsieur, ce que tout le monde sait, c'est-à-dire que Montaigne doutait

de tout, qu'il se dit lui-même sceptique, qu'il est fort peu catholique en ses écrits, et que la gravure dont plusieurs de ses éditions sont ornées le représentent tenant en ses mains une balance au-dessous de laquelle sont écrits ces mots : « Que sais-je? »

MOI. Est-ce là tout ce que vous avez à dire sur lui?

BERNAUX. Il me semble que c'est déjà beaucoup.

MOI. Il est très-vrai que Montaigne est souvent fort répréhensible en ses écrits, soit comme orthodoxie, soit comme mœurs. Il est très-souvent et tout à la fois sceptique et obscène. Mais en même temps il est aisé de reconnaître que ses doutes ne sont ni sérieux ni durables. N'est-ce pas lui qui disait des incrédules de son temps : « S'ils sont assez *fous,* ils ne sont pas assez « *forts;* ils ne laisseront pas de joindre leurs mains « vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée « dans la poitrine, ou, quand la maladie aura appesanti « cette licencieuse ferveur d'humeur volage. » N'est-ce pas lui qui appelle formellement ces incrédules : « Hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent « d'être pires qu'ils ne peuvent. » N'est-ce pas lui qui, passant en revue toutes les folles opinions des philosophes, remerciait Dieu d'avoir « déniaisé notre « créance de ces vagabondes et arbitraires opinions, « n les logeant sur l'éternelle base de sa sainte pa« role » (*Essais* de Montaigne, liv II, chap. 12.)

Et pour tout dire en un mot, *dans ces mêmes éditions,* qui le représentent une *balance* à la main, ne lisez-vous pas qu'au moment de mourir, il réclama de lui-même les derniers sacrements de l'Église, et qu'il rendit le dernier soupir en se levant sur son séant, pour adorer la sainte Eucharistie? Il me semble, au con-

traire, que nulle autorité n'est plus forte que celle de Montaigne en faveur de la religion, puisque nul homme n'était plus savant, plus spirituel, et plus enclin au doute et à l'incrédulité. C'est une preuve que la religion finit encore par devenir la plus forte. Qu'en pensez-vous, mes amis ? Si vous entendiez votre curé ou M. Bernaux vous prêcher la vérité de la doctrine catholique, lequel des deux vous ferait le plus d'impression ?

FEVROT. Saperlotte, ça serait M. Bernaux, ce serait comme qui dirait le bon larron sur la croix. Quant à son Montaigne, il faut qu'il y renonce. J'voulons voir plus clair que cela dans ses affaires.

BERNAUX. Je n'avais jamais entendu parler de lui en ce sens.

MOI. Je vous ai désigné toutes les pages en question, ainsi vous pouvez les vérifier par vous-même. Passons à un autre et voyons s'il n'en serait pas ainsi de Bayle.

BERNAUX. Oh! pour celui-là, c'est une autre affaire, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommé le patriarche de l'incrédulité.

MOI. Bayle a bien mérité ce titre, je l'avoue, si nous ne voulons parler que de tous les incrédules qu'il a faits, et de ce misérable esprit de controverse qui lui faisait soutenir tour à tour les thèses les plus opposées. Mais aussi, vous devriez l'écouter avec la même attention lorsqu'il plaide la cause catholique que lorsqu'il soutient la cause contraire. Or, il est bien souvent formel à cet égard.

BERNAUX. Pas souvent.

MOI. Il suffirait qu'il le fût quelquefois, pour prouver

qu'il n'était pas ferme dans son incrédulité, et je ne veux pas autre chose.

FEVROT. C'est juste.

MOI. Or, savez-vous comment Bayle parlait des incrédules de son temps, et même de tous les temps : « Presque tous ceux, dit-il, qui vivent dans l'irréligion, ne font *que douter*. Ils ne parviennent pas à la certitude; se voyant dans le lit d'infirmité, où l'irréligion ne leur est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le plus sûr (*a*). » Ainsi vous l'entendez, de l'aveu de Bayle, que vous appelez le patriarche de l'incrédulité, jamais de CERTITUDE EN FAIT D'IRRÉLIGION : on ne fait que douter. Sublime privilége du chrétien! tandis qu'aux yeux de tout homme instruit et raisonnable, l'absurdité de toutes les autres religions est une chose palpable, irrécusable et démontrée, le Christianisme *seul* est tout au plus *douteux*, et jamais *il n'y a de certitude contre lui*. Quelle présomption en sa faveur!

FEVROT. Allons, allons, monsieur Bernaux, ce n'est pas encore celui-là qui sera notre chef de file; quand il s'agit d'aller au feu, j'n'aime pas qu'on tâtonne, et qu'on me dise : « Peut-être bien que ça pourrait bien être comme ça! » Passons à un autre; mais pour celui-ci, enfoncé. Voyons le troisième.

BERNAUX. Fontenelle.

MOI. J'en conviens, Fontenelle, sans avoir rien écrit de positivement contraire à la religion, lui a fait tort cependant, en soutenant plus d'un paradoxe essentiellement contraire. Mais n'est-ce pas lui qui disait : « Nous devons être remplis d'une telle confiance dans notre

(*a*) Art. *Bion.*

« religion, qu'elle nous fasse rejeter les faux avantages « qu'une autre cause pourrait ne pas négliger (*a*). »

N'oublions pas que c'est encore de lui, ce jugement sur un ouvrage que tout le monde connaît, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

FEVROT. Ah! oui, ce livre que ma femme lit tous les soirs que Dieu fait, et que M. le curé donne à tous nos enfants quand ils font leur première communion. Eh ben! qu'est-ce qu'il en dit l'incrédule à M. Bernaux?

MOI. Il en dit : « L'*Imitation de Jésus-Christ* est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, car l'Évangile n'en est pas. » Or, je vous demande si on peut faire une profession de foi plus chrétienne et même plus catholique? Croyez-vous qu'un tel incrédule ait encore été bien sûr de son fait?

FEVROT. Pas davantage; ce n'est pas encore là ce qu'il nous faut.

MOI. Quant à d'Alembert, homme d'un très-grand talent comme géomètre, et philosophe irréligieux...

BERNAUX. Oh! celui-là, par exemple, était un vrai philosophe dans toute la force du terme.

MOI. Voulez-vous néanmoins savoir ce qu'il dit des incrédules et de l'incrédulité, et à quoi il attribue cette dernière? « Au désir, dit-il, de n'avoir plus de frein « dans ses passions, à la vanité de ne pas penser comme « la multitude, bien plus encore qu'à l'illusion des « sophismes. Quand les passions et la vanité se taisent « (c'est lui qui parle), la foi revient (*b*). » Assertion, au reste, qu'il justifia pleinement par lui-même, puisque

(*a*) *Histoire des oracles.*

(*b*) *Abus de la critique en matière de religion.*

Laharpe, philosophe alors et son ami, prit soin de nous révéler qu'au lit de la mort, d'Alembert *faisait le couard.*

BERNAUX. Cependant, monsieur, vous savez fort bien que d'Alembert fut un de ceux qui prirent le plus de part à la destruction du Christianisme, et même il s'en vante quelque part. C'était un chef avoué, un encyclopédiste décidé. C'est lui qui se vantait un jour à la duchesse de... du grand abattis que le philosophisme « faisait tous les ans dans la forêt des préjugés. »

MOI. Précisément; ce à quoi la duchesse répondit: « Je ne m'étonne pas alors que vous nous débitiez tant « de fagots. » (*Rire général.*) Ainsi donc, voilà déjà Montaigne, Bayle et d'Alembert parfaitement d'accord sur le même point, c'est-à-dire que les passions et la vanité sont le grand mobile, la grande cause, la seule explication de l'incrédulité. L'aveu est précieux; et, je vous le demande, que vous disaient de plus et ces mandements, et ces missionnaires, qu'on taxait de calomniateurs lorsqu'ils n'exprimaient absolument que la même vérité.

FEVROT. C'est vrai ça, cependant, que quand les missionnaires vinssent à Melun, ils n'avaient pas autre chose à la bouche.

BERNAUX. C'est possible; mais il faut prendre les passages en question pour de véritables boutades, pour des saillies passagères, qui ne peuvent ni rejaillir sur la philosophie du dix-huitième siècle, ni ternir son éclat. D'ailleurs Montaigne, Bayle et d'Alembert ne sont pas les seuls représentants de cette philosophie; ils n'en sont pas même les coryphées; et certes ce n'est pas un Jean-Jacques qui eût ainsi déprécié une carrière et des opinions qui lui valurent tant de succès et d'éclat.

MOI. Je veux bien que les trois auteurs dont nous parlions tout-à-l'heure ne soient pas les coryphées de la philosophie, je vous ferai seulement remarquer qu'à votre avis, il y a peu d'instants, ils en étaient les patriarches. Quant à Jean-Jacques, voici ce qu'il pensait au fond de son cœur de ces mêmes confrères et camarades en philosophie. « Fuyez, dit-il, fuyez ceux qui, « sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les « cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont « le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et « plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires... Du reste, renversant, détruisant, foulant aux « pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent « aux affligés la dernière consolation de leur misère, « aux puissants et aux riches le seul frein de leurs pas- « sions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du « crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être « les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, « la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme « eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce « qu'ils enseignent n'est pas la vérité (*a*).

« Par les principes, la philosophie ne peut faire au- « cun bien que la religion ne le fasse encore mieux, « et la religion en fait beaucoup que la philosophie « ne saurait faire (*b*). »

« Car je n'entends pas (écrivait-il à ce même d'Alem- « bert dont nous parlions tout à l'heure), je n'entends « pas qu'on puisse être vertueux sans religion; j'eus

(*a*) *Ém.*, t. III, p. 19.
(*b*) *Ém.*, t. III, p. 197.

« longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis bien « désabusé (*a*). »

BERNAUX. Vous me confondez.

MOI. Je n'invente rien, puisque je vous donne les citations ; or, si elles étaient fausses, vous pourriez me confondre à votre tour. Ainsi, voici les philosophes accusés et convaincus, par J.-J. Rousseau, d'enseigner l'erreur et des doctrines désolantes ; de plus, d'être des malhonnêtes gens, puisque, de leur propre aveu, ils sont sans religion, et qu'on ne peut être honnête homme sans religion.

BERNAUX. Mais, monsieur, êtes-vous bien sûr qu'il s'adressât, en parlant ainsi, aux philosophes du dix-huitième siècle proprement dit. Il parlait peut-être des philosophes de l'antiquité?

MOI. Détrompez-vous, c'était précisément dans ses moments d'humeur contre Voltaire, Grimm et Diderot, qu'il s'exprimait ainsi ; c'étaient bien là ces philosophes dont les *livres, avec toute leur pompe, lui paraissaient si petits aussitôt qu'il ouvrait les saintes Écritures*, Et si vous en doutez, écoutez ces paroles des *Rêveries :*

« Je vivais avec des philosophes modernes qui ne res-
« semblaient guère aux anciens ; ardents missionnaires
« d'athéisme, très-impérieux dogmatistes, ils ne souf-
« fraient pas que, sur quelque point que ce pût être,
« on pût penser autrement qu'eux..... Je regardais tous
« ces graves écrivains comme des hommes modestes,
« sages, vertueux, irréprochables. Je me formais de
« leur commerce des idées angéliques ; et je n'aurais
« approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un

(*a*) *Lettres sur les spectacles.*

« sanctuaire. Enfin, je les ai vus; ce préjugé puéril « s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient « guéri (*a*). »

Au reste, toute la vie de J.-J. Rousseau fut une longue contradiction, ou plutôt une longue contravention aux lois de sa propre nature. Nulle âme ne fut plus naturellement religieuse que la sienne, plus naturellement tendre et sublime, et ces nombreux et monstrueux écarts qui le dégraderont justement aux yeux de la postérité la plus reculée, n'empêcheront jamais de le reconnaître; aussi, tout auprès de ces tristes et honteux paradoxes, quelle profusion des vérités les plus nobles et les plus touchantes! auprès de cette morale erronée et dangereuse, quels élans d'une éloquence, qui ne se montre et si haute et si entraînante que parce qu'elle est parfaitement vraie et sentie. Qui l'a lu l'a vu, et c'est bien à lui qu'on peut rapporter ce mot si juste de Pascal: « On cherchait un auteur, on est ravi d'y rencontrer un homme. » Je ne crains pas d'affirmer encore que si Rousseau n'était pas né protestant, jamais il n'eût donné dans des écarts de doctrine, conséquence nécessaire de ses principes et de son éducation : son excuse est dans sa secte. Tandis que la cour de Voltaire n'était guère composée que d'esprits légers et libertins, les âmes tendres, les cœurs nobles et généreux formaient celle d'un homme qui se vantait avec raison, sur la fin de sa vie, « de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. » En un mot, celui qui le condamne sans l'avoir aimé, ne l'a jamais connu; celui qui l'aime sans le condamner est un fou; celui-là seul

(*a*) *Œuvres diverses*, t. 1er, p. 152.

est en droit de le juger qui le condamne en pleurant.

Mais pour revenir à Raynal, Helvétius, Boulanger, d'Argens, Toussaint, le baron d'Holbach, etc., etc., tout le monde sait, et vous tout le premier, les reproches sanglants que le premier de ces auteurs, l'abbé Raynal, s'adressait à lui-même, et l'abjuration publique qu'il fit, vers la fin de sa vie, de ses doctrines philosophiques et religieuses.

D'Argens mourut après avoir manifesté des sentiments et même exercé des pratiques de dévotion, que sa vie et ses écrits ne faisaient pas attendre de lui (*a*).

Helvétius, qui mourut la même année que lui, donna aussi une rétractation de son livre *de l'Esprit*, sous les noms de désaveu, de détestation formelle et précise de toutes les erreurs dont ce livre est rempli (*b*).

D'Alembert, comme nous l'avons déjà vu, et c'est Laharpe, alors incrédule, qui le rapporte, faisait au lit de la mort le *couard* et le *plongeon*.

Toussaint, la veille de sa mort, au moment de recevoir le viatique des mains de son curé, voulut que ses amis fussent témoins de sa rétractation complète, déclarant à haute voix que si, dans ses ouvrages, il s'était montré peu chrétien, ce n'avait jamais été par conviction, mais par vanité et pour plaire à quelques personnes (*c*).

BERNAUX. Mais Voltaire, monsieur, Voltaire du moins n'a jamais varié, et professait à quatre-vingts ans un

(*a*) *Dictionnaire historique.*
(*b*) *Proyart*, liv. IX, p. 14.
(*c*) *Biographie universelle.*

philosophisme aussi pur que celui de son *Épître à Uranie*, écrite à l'âge de vingt-cinq ans.

MOI. Allons donc! ses ouvrages sont un long tissu de contradictions philosophiques, comme sa vie fut un long tissu de contradictions morales. Celui qui disait, en parlant du Christ (*a*) :

> Son règne est annoncé par la voix des oracles ;
> Son trône est cimenté par le sang des martyrs ;
> Tous les pas de ses saints sont autant de miracles, etc.

celui-là, dis-je, passe sa vie à le combattre, et ne craint pas de se placer fièrement au-dessus de lui ; celui qui prétendait que ce système, *il n'y a pas d'âme*, était le plus simple de tous (*b*), s'écrie dans un autre moment : « Comment pourriez-vous rejeter un système si beau et si nécessaire au genre humain (*c*) ? » Enfin, celui qui passait les neuf-dixièmes de sa vie à miner le Christianisme, élevait une église, montait en chaire, communiait, et cherchait en vain, mais trop tard, au milieu des terreurs de la mort, à rétracter ses erreurs. Il se confesse, se rétracte, se confesse encore, abjure solennellement toute sa vie, déclare qu'il meurt dans la religion catholique où il est né, et tombe enfin dans un tel accès de désespoir et de blasphème, que le célèbre docteur Tronchin déclare hautement que ce spectacle effrayant aurait bien détrompé tous ses disciples, s'ils avaient pu y être présents (*d*).

(*a*) *Nouveaux mélanges philos.*, p. 312.
(*b*) *Lettre à Memmius.*
(*c*) *Dict. phil.*, art. *Chine.*
(*d*) *Dict. historique.*

FEVROT. Ah ben! par exemple, si ce que vous dites là est bien vrai, à qui donc qu'on pourra se fier désormais?

MOI. A ceux qui ne se démentent jamais.

BERNAUX. Monsieur, savez-vous que ce que vous avancez là est fort grave, et je ne puis croire qu'un homme comme Voltaire, qui, toute sa vie...

MOI. N'avez-vous pas vu, monsieur, qu'ils nous ont tous avoué qu'ils finissaient tous de même. Pourquoi voulez-vous faire une exception en faveur de Voltaire? Après tous les exemples que nous avons cités, et que nous pourrions vous citer encore, cela serait une véritable anomalie. Au reste, rien n'est plus authentique et les témoignages ne nous manqueraient pas. Cette rétractation de Voltaire, en présence du respectable abbé Gauthier, rédigée à son lit de mort dans la maison du marquis de Villette, et signée du marquis de Villevieille, son ami, fut rendue publique dans le temps, et même déposée chez un notaire de Paris, M. Momet (*a*). D'ailleurs, quand il pourrait vous rester quelques doutes à ce sujet, il me semble que l'autorité du docteur Tronchin et son assertion sont irrécusables.

FEVROT. Ah çà, mais alors.... il n'y a pus de difficultés, pus de chamailleries, si les philosophes parlent comme les prêtres.

MOI. Je vous laisse à juger vous-mêmes ce qu'il en faut penser, et je crois vous avoir prouvé et au delà ma première proposition : que les philosophes du dix-huitième siècle, en fait d'irréligion, ne furent jamais

(*a*) Elle existe encore.

*sûrs de leur fait;* il me reste à vous prouver maintenant, qu'aujourd'hui ils ne font plus autorité, ni comme incrédules ni comme savants; et que la science actuelle retourne visiblement à ce Christianisme, dont elle n'eût jamais dû se séparer, ne fût-ce que dans son propre intérêt.

FEVROT. Quelque vous entendez par là? C'est-il qu'on ne les regarde pas, et qu'on se moque d'eux?

MOI. A peu près, et dès demain je me charge de vous le prouver.

## XIII^e ENTRETIEN.

DISCRÉDIT DES INCRÉDULES. — RETOUR DE LA SCIENCE AU CHRISTIANISME.

—

MOI. Vous sentez bien, mes bons amis, que je ne pourrai pas entrer avec vous dans de longs et profonds détails sur l'état actuel de la science et les opinions de nos savants. Je vous ennuierais inutilement en dissertant sur des sujets que vous comprendriez comme nous si vous aviez pu les étudier, mais auxquels votre vie simple et laborieuse vous a rendus totalement étrangers. Seulement, voici mon but : vous entendez dire tous les jours, et même plusieurs d'entre vous ont lu quelquefois, que les sciences naturelles ne s'accordaient pas avec la Bible, et qu'il y avait bien loin de Moïse à Voltaire. Je sais même qu'on répand souvent parmi vous certains manuels, ou traités élémentaires, qui ne peuvent que vous confirmer dans ce pernicieux préjugé. Or, comment asseoir votre jugement à cet égard, si ce n'est en mettant sous vos yeux, succinctement, mais clairement, les opinions formelles que l'élite de la science professe aujourd'hui sur un sujet d'une aussi grande importance : je ne vous demande donc qu'un peu de justice et d'attention. Pour procéder avec ordre, je vous avouerai d'abord que, s'appuyant sur quelques

principes erronés, qui les mettaient effectivement en contradiction complète avec les saintes Ecritures, trois de ces sciences, par-dessus toutes les autres, ne cessèrent pendant un demi-siècle de battre en brèche la religion, avec une série d'arguments assez spécieux en apparence, mais aujourd'hui complétement discrédités.

BERNAUX. Mais, monsieur, vous oubliez que *ces braves gens* ne sauraient vous comprendre, et que de pareils sujets étant complétement au-dessus de leur portée...

MOI. Je ne crois pas qu'il y ait une seule vérité, monsieur, pourvu qu'elle soit clairement et simplement exprimée, qui soit au-dessus de la portée d'un esprit juste et droit. Et, pour ma part, j'aurais plus de confiance dans l'entendement et la compréhension de *ces braves gens*, comme vous les appelez, que dans l'intelligence et le jugement de plus d'un savant de ma connaissance. Laissez-moi donc expliquer à *des hommes* ce que *des hommes* après tout ont compris et pensé ; car je ne crois ni aux *castes*, ni aux *priviléges* de l'esprit.

Il faut donc vous dire et vous expliquer brièvement, mes bons amis, ce que sont ces trois sciences, et nous commencerons par *la géologie*. On appelle ainsi l'étude de cette terre que nous habitons et que vous cultivez. Or, il n'est personne de vous qui n'ait lu, ou entendu lire le récit de la création, tel qu'il est rapporté dans la *Bible ;* les six jours qui la divisèrent, l'ordre et la succession des êtres, un déluge universel dont la date ne remonte guère au delà de cinq mille ans : telles sont pour tout chrétien les bases de *sa foi scientifique* sur l'histoire de la nature. Malheureusement, ces vérités si simples, et peut-être même à cause de leur simplicité, se trouvèrent dans le siècle dernier en contra-

diction avec les rêveries d'une centaine de savants, qui, dans leur imagination et tout à fait en l'air, bâtirent une centaine de systèmes, tous opposés les uns aux autres, tous ennemis des saintes Écritures et de Moïse, et non moins ennemis du bon sens et de l'esprit d'observation. Malheureusement encore, M. de Buffon, le grand naturaliste dont vous avez tous entendu parler, fut un d'entre eux, et sut, par l'éclat de son style, donner quelque intérêt et quelque poids à des fictions brillantes sans doute, mais qui n'avaient pas d'autre mérite.

FEVROT. A merveille; mais qu'est-ce qui nous prouvera lequel des deux ont l'plus d'esprit de votre M. Buffon ou de votre M. Moïse; car c'est toujours là ce que j'appelle l'*hic* et l'*hoc*.

MOI. Ce sera l'élite de la science moderne, et c'est précisément là où je voulais arriver. Faites-moi le plaisir de me dire, monsieur Bernaux, quels sont les physiciens et les géologues les plus célèbres de nos jours?

BERNAUX. Sans contredit d'abord le *grand Cuvier*, un de ces hommes extraordinaires que la science et la nature ne produisent qu'à de longs intervalles; ensuite les Arago, les Geoffroy-Saint-Hilaire, les Élie de Beaumont, les Ferussac, les Bory Saint-Vincent, les Humboldt, etc., etc.

MOI. Je n'en veux pas davantage; soyez bien attentifs, mes amis, et sachez d'abord que M. Arago traitait, il y a peu d'années, les systèmes de Buffon « de purs rêves, « d'ingénieux *romans*, dissipés comme des fantômes « devant la sévérité des calculs mathématiques (*a*). »

(*a*) *Annuaire*, 1834.

« Grâces à Cuvier, dit M. Geoffroy-Saint-Hilaire, « on venait de s'expliquer et de comprendre que l'or- « thodoxie nécessaire aux théologiens, et le sentiment « scientifique que crée pour les géologues l'observation « attentive des nouveaux faits de la terre, étaient loin « de s'exclure (*a*). »

M. Bory Saint-Vincent, après avoir établi comme tous les géologues modernes, contradictoirement à Buffon, que les eaux couvrirent d'abord le globe, et que l'Océan fut le *berceau de la vie*, s'écrie : « Telle fut la « marche de la création dans la nature, autant qu'il « nous est donné de l'y reconnaître : telle est celle « qu'indiquent aussi *les livres sacrés* (*b*). »

Maintenant je vous le demande, que devient Buffon, dont la fausse *théorie de la terre* eut le malheur d'inspirer à Jean-Jacques ses premiers doutes sur la vérité du Christianisme, comme il nous l'apprend lui-même. De sorte que tous ceux qui sont devenus incrédules sur quelques paroles de Jean-Jacques, sauront que ce dernier l'était devenu sur quelques paroles de Buffon, totalement discréditées aujourd'hui.

Mais il ne s'agit pas seulement de Buffon et de ses hypothèses; voyons un peu ce que nous devons penser de l'une de ces questions immenses, décisives, et qu'on ne peut admettre ou rejeter que selon qu'on est incrédule ou chrétien.

Que Voltaire donc vienne nous dire, avec son incroyable légèreté : « Le déluge est un article de foi que « la raison ne saurait admettre, » je l'en remercie, car

(*a*) Académie des sciences, séance du 4 septembre 1837.
(*b*) *Dictionn. d'hist. natur.* Art. *Création.*

il me fournira la preuve de ce que j'avançais tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il est tout à fait discrédité comme savant. Redoublez, je vous prie, d'attention. « Le déluge (je vous en préviens, c'est le célèbre Cu- « vier qui parle), le déluge, ce grand et terrible évé- « nement, est clairement empreint *partout*, pour l'œil « qui sait lire l'histoire dans les monuments géologi- « ques (*a*). Si donc il y a quelque chose de constaté en « géologie, c'est que la surface de notre globe a été « victime d'une grande et subite révolution, dont la « date ne peut remonter au delà *de cinq ou six mille* « *ans* (*b*). »

Si je vous affirme maintenant, et si je vous prouve, au besoin, qu'il n'est pas un seul *géologue aujourd'hui* qui ne sourirait de pitié à l'assertion contraire, je vous le demande, que devient ce pauvre Voltaire avec son *article de foi, que la raison ne saurait admettre?* Et lorsque M. Bory Saint-Vincent laisse tomber ces paroles : « Les plus incrédules ne sauraient disconvenir que tout « ce qui tient à la création, est rapporté dans la Genèse « avec la plus *minutieuse exactitude* ( ); » je vous le demande encore, que devient à son tour ce malheureux Dupuis, qui s'écriait en présence du récit sacré : « On « ne saurait y voir des faits, la raison s'y refuse (*d*). »

« Quel est le géologue, s'écrie le baron de Ferussac, « directeur du *Bulletin universel des sciences*, quel est « le géologue qui ne sourirait de pitié aux argumen-

(*a*) *Discours sur les Révolutions du Globe*, p. 16.
(*b*) *Ibid*, p. 290.
(*c*) *Diction. d'hist. naturel.* Art. *Matière.*
(*d*) *Origine des Cultes*, t. v, c. 1.

« tations scientifiques de Voltaire contre la Genèse ? « Voit-on de nos jours paraître une seule dissertation « composée dans cet esprit par un écrivain jouissant « du moindre crédit parmi les savants ? Et s'il se pu- « bliait quelque ouvrage de cette nature, leur silence « et leur mépris n'en feraient-ils pas plus prompte « justice que l'index de la Sorbonne ne pourrait le « faire (*a*) ? »

Enfin, pour achever de vous prouver que les prêtres ne sont pas *les seuls* qui réfutent Voltaire, et prennent la liberté de le critiquer en fait d'instruction, je veux vous citer un nom qui ne vous portera certainement pas ombrage. Puisque vous ne voulez pas en croire votre curé, peut-être en croirez-vous Benjamin Constant ?

FEVROT. Le député ?

MOI. Lui-même. « Les auteurs du dix-huitième siècle « qui ont traité les livres saints des Hébreux avec un « mépris mêlé de fureur, jugeaient l'antiquité d'une « manière *misérablement* superficielle, et les Juifs sont « de toutes les nations celle dont ils ont le plus mal « connu le génie, le caractère et les institutions reli- « gieuses. Pour s'égayer avec Voltaire aux dépens « d'*Ézéchiel* ou de la *Genèse*, il faut réunir deux choses « qui rendent cette gaieté assez triste : la plus profonde « ignorance, et la frivolité la plus déplorable (*b*). »

FEVROT. Ah ben ! par exemple, v'là qu'est un peu fort. C'était cependant un des grands amis du *Constitutionnel*, et, à ce qu'on disait, un grand ennemi des prêtres !

(*a*) *Bulletin universel des Sciences.*
(*b*) *De la Religion*, liv. IV, ç. 11.

BERNAUX. Je vous l'avoue, j'ai de la peine à croire cela. J'ai lu ses trois volumes sur la religion, et j'en ai tiré cette conclusion, que le *sentiment religieux* était toujours vrai, mais que tous les cultes étaient autant de formes diverses, par conséquent autant d'erreurs.

MOI. C'est vrai, vous avez parfaitement compris cet ouvrage; mais, voyez-vous, il n'y a que nous autres, catholiques, qui ne changions jamais, et pour vous convaincre de la mobilité, au reste fort heureuse de Benjamin Constant, écoutez ce qu'il écrivait en 1829, et voyez par où finissent presque toujours les convictions de l'incrédule. C'est le député qui parle.

« Je ne suis plus ce philosophe intrépide, sûr qu'il « n'y a rien après ce monde, et tellement content de « ce monde, qu'il se réjouit qu'il n'y en ait pas d'autre. « Mon exemple est une singulière preuve de ce que dit « Bacon, *qu'un peu de science éloigne de la religion et « que beaucoup y ramène*. C'est positivement en *appro- « fondissant les faits*, en en *recueillant de toutes parts*, « et en *me heurtant contre les difficultés sans nombre « qu'ils opposent à l'incrédulité*, que je *me suis vu forcé « de reculer dans les idées religieuses*. Je l'ai fait cer- « tainement de bien bonne foi, car chaque pas rétro- « grade m'a coûté. Encore à présent, toutes mes ha- « bitudes et tous mes souvenirs sont philosophiques, « et je défends, poste après poste, tout ce que la re- « ligion conquiert sur moi (*a*). »

Qu'en dites-vous, mes amis? Benjamin Constant, déiste de profession, apôtre de scepticisme, dont toutes les habitudes et les souvenirs sont philosophiques (c'est

(*a*) M. de Châteaubriand, Préface des *Études historiques*.

lui-même qui le dit), et qui, en *approfondissant* les faits religieux, se voit forcé d'abandonner, l'un après l'autre, *tous les postes* de l'incrédulité! Quel exemple et quel aveu! je ne sais s'il en est un plus frappant.

BERNAUX. Mais, monsieur, est-il bien certain qu'il ait écrit tout cela? Benjamin Constant n'existant plus, rien ne serait plus facile que de le supposer.

MOI. C'est M. de Châteaubriand qui vous affirme avoir tenu la lettre entre ses mains, et qui de plus n'a pas craint de l'insérer solennellement, il y a quelques années déjà, dans la préface de ses *Études historiques.*

BERNAUX. Alors il n'y a pas moyen d'en douter.

FEVROT. Ah ben! mais par exemple! qu'est-ce qui vous restera donc, monsieur Bernaux? Je sais pas si vous restera des conscrits, mais vos officiers sont de fameux déserteurs, tout d'même. Allons, allons, pas tant de cérémonies, faut l'avouer tout bonnement.

BERNAUX. Que voulez-vous que je vous dise, sinon, que les hommes sont *tous* de vrais girouettes.

FEVROT. Alors par quelle malice que les dévots ne tournent jamais, eux?

BERNAUX. Ah bah! j'en connais bien qui ont aussi tourné casaque.

MOI. Vous ne parviendrez pas à m'en citer un exemple contre mille exemples contraires. Mais il est temps de passer à la seconde des sciences que nous avons signalées comme les plus hostiles à la religion.

FEVROT. Savez-vous ben, monsieur, que si ça continue comme ça nous finirons par planter là la bêche, et que nous nous ferons membres de l'institusse, comme y disent. Savez-vous ben, qu'on ne nous en a jamais tant dit, et qu'avec leurs belles lumières, ils nous laisseraient com-

me des *Colin-Maillard* dans l'obscurité. C'est qu'encore ils nous criaient de *prendre garde aux éteignoirs!* C'était pas mal s'moquer du monde ; les éteignoirs avant les allumettes ! Au moins vous, monsieur, si la mèche n'prend pas, ça n'sera pas votre faute.

MOI. Ne vous y trompez pas, mes amis, mon but n'est pas de faire de vous des savants, mais de vous mettre à portée, à l'aide des vrais savants, de vous garer des faux ; ce n'est pas un *cours* que je vous fais, c'est un *préservatif* que je vous donne.

La science dont je veux vous parler en ce moment se nomme *chronologie ;* le nom vous importe peu, pourvu que vous sachiez qu'elle se vante de connaître tous les temps historiques, et d'assigner à chaque peuple, à chaque nation, sa date et son âge véritable. Pendant le dix-huitième siècle, cette science dévia comme la précédente de la droite ligne, et se confiant, soit par caprice, soit par mauvaise foi, aux contes les plus absurdes, aux fables les plus folles, s'imagina qu'en adoptant les prétentions de certains peuples à une antiquité indéfinie, elle pourrait renverser tous les calculs et les chiffres de la Bible. Vous le voyez, c'était toujours la même querelle engagée sur un autre point ; ainsi, par exemple, un peuple de l'Asie (les Chinois), prétendaient remonter à trente mille ans, et nous le crûmes ; les Égyptiens à trente-six mille ans, les Chaldéens à quatre cent soixante-douze mille ans, et, tranchons le mot, nous fûmes assez simples pour les croire. Laissons maintenant parler le célèbre Cuvier.

« Bien qu'au premier coup d'œil, dit-il, les traditions « de quelques anciens peuples, qui reculaient leur ori- « gine de tant de milliers de siècles, semblent contre- « dire fortement la nouveauté du monde actuel, lors-

« qu'on *examine de plus près ces traditions*, on n'est pas « longtemps à s'apercevoir qu'elles n'ont rien d'histo- « rique (*a*). »

M. Champollion, savant non moins célèbre, est plus précis encore. « *Ni la géologie*, dit-il, *ni l'érudition ne « peuvent fournir aucune objection contre le récit de « Moïse, historien des temps primitifs* (*b*). »

Le comte de Las Cases, l'historien de Sainte-Hélène, dans un ouvrage que Bonaparte regardait comme un des chefs-d'œuvre des temps modernes, s'exprime ainsi. « Le monde, suivant nos livres saints, n'a pas au delà de « sept mille ans d'antiquité, et chaque jour nos lumiè- « res acquises viennent à l'appui de ce texte si pré- « cis de la révélation ! C'est une chose bien remar- « quable que l'aurore de chaque science exacte semble « devoir heurter d'abord ce principe essentiel de notre « foi religieuse, mais que leurs progrès finissent « toujours par leur donner une autorité nouvelle. Oui, « reconnaissons-le, Moïse domine au-dessus des « générations et des siècles comme une colonne « impérissable de vérité. » (*Atlas hist.* édit. de 1829.)

BERNAUX. Autre temps, autres opinions! Nous qui avons été élevés avec Fréret, Dupuis et Volney, ce n'est pas là ce que nous avons appris dans leurs ouvrages.

MOI. Voici cependant ce que dit Fréret dans les *Mémoires de l'Académie* : « Il est vrai que quelques nations « s'attribuent une antiquité qui paraît d'abord con- « tredire le témoignage de l'Écriture, mais la plupart

(*a*) *Discours sur les Révolutions du Globe*, 1830.
(*b*) M. Champollion-Figeac. *Annales*, n. 6, 1830.

« de ces chimères ne méritent pas un examen sé-
« rieux (*a*). »

FEVROT. Ah, ah! il paraît que s'il vous souvient de vos maîtres, on peut dire qu'il ne vous en souvient guère.

MOI. Quant à Dupuis, Volney et aux malheureux qu'ils sont parvenus à séduire, vous savez comment la science en parle aujourd'hui! Nous avons déjà vu que « c'est de l'ellébore qu'elle doit leur donner (*b*). »

Hier, vous avez entendu Benjamin Constant vengeant la Bible contre Voltaire; aujourd'hui, c'est un savant vengeant l'histoire contre lui. Tout cela n'est-il pas bien nouveau pour vous, mes amis ?

FEVROT. Si nouveau qu'à la fin des fins, j'vois ben que *le Constitutionnel*, avec ses lumières et ses obscurantismes, nous faisait *aller;* et nous, comme de vrais *clampins*, nous allions.

MOI. Ce n'est pas tout, passons à la médecine.

FEVROT. Ah, ah! monsieur Bernaux, vous allez vous retrouver sur votre propre terrain. Faut espérer qu'ça va vous desserrer les dents. Vous nous en avez tant chanté sur c't air-là. Vous rappelez-vous le jour où la femme C... perdit défunt son mari : après qu'on l'eut mis en terre, comme elle demandait à M. le curé une messe pour le lendemain, vous vous avisites de lui dire « que c'était une sottise, puisqu'il n'y avait pas « d'âme dans le corps. » Eh ben! elle vous envoyit promener, si vous vous en souvenez, elle vous relevit

(*a*) Fréret. *Acad. des Inscript.*, t. v, p. 333.
(*b*) *Recherches sur les mystères du pagan.*, t. II, p. 147.

joliment; ça n'empêche pas que, l'autre jour, elle disait encore à J... « que ça ne lui était jamais sorti de « la tête, qu'elle ne savait pas trop qu'en penser, et que « ça faisait le malheur de sa vie (*a*). »

BERNAUX. Dame! j'en suis bien fâché, mais ça ne serait pas la peine d'avoir étudié pendant trois ans l'anatomie, la physiologie, etc, etc., pour ne pas dire ce qu'on pense, et pour laisser les braves gens encroûtés dans leurs vieux et superstitieux préjugés. Je ne suis pas de l'avis de celui qui disait : « Quand j'au- « rais la main remplie de vérités, je me garderais bien « de l'ouvrir. »

MOI. Eh, malheureux! si vous ouvrez une main remplie d'erreurs, quelle responsabilité sera la vôtre? Avant de semer ces doctrines que Jean-Jacques appelait *désolantes*, avant d'enlever au pauvre son unique espérance, à l'innocent son seul recours, à tous les malheureux leur unique consolation; avant de nous ravaler jusqu'à la condition des brutes, et de matérialiser jusqu'à Dieu lui-même, n'avez-vous donc jamais hésité? N'avez-vous donc jamais prononcé ce mot redoutable : *Si je me trompais!* ce mot qui devrait à chaque instant, il me semble, glacer d'effroi tous les écrivains incrédules.

BERNAUX. Que voulez-vous, monsieur? j'ai toujours pensé comme Diderot, que « si le cheval avait une main « au lieu d'un sabot, et l'homme un sabot au lieu d'une

(*a*) L'auteur de cet ouvrage a été le confident de pareils tourments, éprouvés par un individu de la même classe et dus à la même cause, c'est-à-dire au *colportage matérialiste*.

« main, l'homme brouterait dans des prairies et le che-
« val lui disputerait l'empire de la terre. »

MOI. Heureusement Buffon, le grand naturaliste dont nous parlions tout à l'heure, lui répondait : « Le Créa-
« teur a pénétré le corps de l'homme de *son souffle*
« *divin;* s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au
« singe, mais à l'espèce la plus vilé, à l'animal qui nous
« paraît le plus mal organisé, cette espèce serait de-
« venue bientôt la rivale de l'homme; vivifiée *par l'es-*
« *prit*, elle eût primé sur les autres. »

BERNAUX. Buffon n'était pas médecin.

MOI. Mais qui voulez-vous donc que je vous cite?

BERNAUX. Ah! si vous aviez tout lu, étudié, médité, comme je l'ai fait, pendant plusieurs années, *les Rapports du physique et du moral,* par Cabanis, vous parleriez autrement.

MOI. Il est vrai que jamais ouvrage ne présenta le matérialisme sous un jour plus spécieux, et certes le médecin Cabanis a pu se vanter d'avoir été l'un de ses plus puissants fauteurs. Mais vous qui le connaissez mieux que moi, monsieur Bernaux, croyez-vous qu'il n'ait jamais varié dans son opinion à cet égard, qu'il fût, à ce sujet, d'une bonne foi et d'une conviction inébranlable?

BERNAUX. Ah! monsieur, jamais personne ne poussa plus loin que lui le fanatisme de ses opinions philosophiques et matérialistes.

MOI. Eh bien! je le croyais comme vous; mais cherchez dans le recueil de ses lettres celle adressée à M. F.... et lisez. «L'*âme, loin* d'être le résultat de l'action
« des parties, ou une propriété particulière attachée à
« la combinaison animale, est une substance, un *être*
« *réel*, qui par sa présence imprime aux organes dans

« les mouvements dont se composent leurs fonctions, « qui retient liés entre eux les divers éléments em- « ployés par la nature dans leur composition régulière, « et les laisse livrés à la décomposition, du moment « *qu'il s'en est séparé* définitivement sans retour. »

Qu'en dites-vous ?

BERNAUX. Je dis... je dis... que ce jour-là, Cabanis avait peur apparemment.

FEVROT. Ah, bah ! j'croyais que vous étiez tous des braves (*a*).

MOI. Écoutez-moi, mes amis, et suivez bien ce raisonnement, je vous en conjure. S'il n'y a pas d'âme, il n'y a pas d'autre monde pour nous ; mais s'il est vrai qu'il n'y ait pas d'autre monde, et qu'après ces quelques instants qu'on appelle *existence*, tout soit également fini pour le riche et pour le pauvre, pour le criminel et l'innocent ; qu'il y ait égalité parfaite pour l'oppresseur et l'opprimé, le martyr et le rénégat, le bienfaiteur et le tyran ; en un mot, pour la sœur de charité qui se dévoue, et le brigand qui vous assassine ; oh ! alors, convenez-en, la création devient une amère dérision, la Providence une chimère, et comme vous ne pouvez allier l'injustice et la divinité, *Dieu* lui-même

(*a*) Nous aurions pu dire quelques mots sur la phrénologie, sans la crainte de fatiguer notre auditoire. Nous aurions pu renvoyer cette science au docteur Foville, son brillant interprète. La science du cerveau définitivement et bientôt constituée entre ses mains, nous n'en doutons pas, sapera par leurs bases toutes les doctrines du matérialisme. Le rapport de la commission, lu à l'Académie de Médecine, le 11 mai 1840, encourage ces *magnifiques* travaux et leur promet des progrès ultérieurs *de la plus haute portée*.

va devenir une *impossibilité ;* voyez jusqu'où nous mène un sophisme !

BERNAUX. Mais enfin, monsieur, c'est une chose connue que sur dix médecins, il y en a neuf qui sont incrédules, pour me servir de votre langage. Il y a donc dans l'étude de cette science un entraînement presque inévitable à rejeter toutes les vérités spiritualistes ?

MOI. Si cela était, on ne pourrait l'expliquer que par l'*habitude de brasser de la matière,* pour me servir de l'expression de Bonaparte expliquant ainsi le matérialisme de son docteur Antomarchi ; mais fort ordinairement, la science ne rend incrédule que ceux qui le sont déjà, et je n'en veux pour témoin que le célèbre Broussais, dont la triste profession de foi contient les aveux suivants. « *Avant* d'avoir les connaissances que j'ai des « faits chimiques et physiques... ma répugnance pour « l'anthropomorphisme (ou l'Incarnation) existait déjà, « et j'étais *aussi* déiste que je le suis. On avait beau me « dire : la nature ne peut pas s'être faite elle-même, « donc une puissance intelligente l'a faite ; je répon- « dais, *oui,* mais je ne puis me faire une idée de cette « puissance, que je crois ordinatrice (c'est-à-dire admi- « nistrative), mais non pas créatrice, quoi qu'elle doive « l'être... Ainsi les études anatomiques, chimiques « et physiques, ne m'ont rendu *ni plus ni moins* « croyant. »

Eh bien ! mes amis, que pensez-vous d'un Dieu arrangeur du monde, mais non créateur, quoiqu'on avoue qu'il doive l'être ?

FEVROT. M'est avis que c'est tout comme si nous lisions dans le *Credo :* « Je ne crois pas en Dieu, quoiqu'il doive exister » ou ben queuque chose comme ça.

MOI. Eh bien, mes amis, je vous ai cité la profession de foi de l'incrédule, célèbre par excellence, du dix-neuvième siècle; jugez donc si elle est bien redoutable, et ce que nous devons penser des élèves, à ne les juger que par leurs maîtres...

Au reste, vous devriez le savoir comme moi, quoique l'alliance de l'âme et de la matière soit encore une énigme, quoiqu'on ne puisse entrer dans le secret de cette union et qu'on ne doive y entrer probablement jamais, le *matérialisme* (c'est-à-dire, mes amis, la croyance qu'il n'y a pas d'âme, car c'est ainsi qu'on la nomme) est *aujourd'hui réprouvé par la science*. Oui, pour la physiologie comme pour la religion, l'homme est redevenu, suivant la sublime expression de M. de Bonald, « une intelligence servie par des organes »; et n'est-ce pas au reste à l'antique et constante opinion des plus grands génies de tous les siècles et de toutes les religions, qu'on en est revenu? Et pour nous en tenir aux physiologistes, tous, je vous le demande, monsieur Bernaux, depuis *Hippocrate* jusqu'à *Hoffmann* et *Haller*, tous, à de bien rares exceptions près, n'avaient-ils pas constaté dans l'homme l'existence de deux principes bien distincts? Tous n'avaient-ils pas reconnu, absolument comme saint Paul, la séparation et la lutte éternelle de *la chair* et *de l'esprit*? Oui, cette grande vérité, voilée pendant quelques instants par un siècle qui, ne prisant que la matière, ne reconnaissait pas d'autre dieu, revient enfin à la lumière; et quoique le matérialisme ne soit pas encore complétement vaincu, je ne crains pas d'avancer qu'il est aujourd'hui détrôné, mis à l'index, et classé désormais parmi les plus honteuses aberrations de l'esprit humain.

« Aujourd'hui, grâces au ciel, s'écriait dernièrement « un journal de médecine, grâces au ciel, justice pleine « et entière a été faite de cette *inconcevable* doctrine, « qui n'est plus acceptée que par ceux qui sont totale- « ment étrangers à toutes les questions scientifi- « ques (*a*). »

Vous ne recuserez certes pas l'*éclectique* M. Cousin; or, puisque vous vous êtes vanté d'avoir suivi son cours, vous devez avoir entendu ces paroles qu'il laissait tomber, il y a déjà quelque temps, du haut de sa chaire de philosophie : « Nous sommes profondément con- « vaincus que toute doctrine qui dérive de la sensation « (c'est-à-dire, toute doctrine matérialiste) est aussi « fausse en métaphysique, que funeste en morale et en « politique. »

Le médecin Virey, dans son art. INSTINCT du *Dictionnaire des sciences médicales*, s'indigne « contre ces gens, « qui distillent l'âme dans une *cornue*, disèquent la vie « avec un scalpel, et pour lesquels rien n'est réel, que « ce qu'on peut empoigner ou toucher matérielle- « ment (*b*). »

(*a*) La *Revue médicale*.

(*b*) Il est curieux de voir combien la médecine a longtemps marché en dehors de toutes les vraies théories, grâces à ce malheureux principe, que « *l'on ne doit croire que ce que nos sens nous révèlent* : comme si ce n'était pas, au contraire, en s'élançant au delà de leur témoignage que les plus belles découvertes ont toujours été obtenues. Ainsi donc, même au sein de la matière, ce principe, vrai dans un sens, et très-faux dans un autre, a longtemps paralysé la vérité. Je n'étais pas médecin, mais depuis bien des années, il m'était démontré uniquement par l'analogie et l'induction philosophiques, que l'immense majorité des maladies chroniques, et toutes les maladies de

Les soixante volumes qui composent ce grand ouvrage respirent le même esprit. Ouvrez au hasard, et vous tomberez presque toujours sur une réfutation du matérialisme, souvent même sur quelque justication du Christianisme. C'est ainsi qu'à l'article MÉDECIN vous verrez l'auteur se révolter contre le reproche d'irréligion qu'on leur adresse ordinairement et proclamer « que

peau, étaient dues à des animalcules invisibles dont le raisonnement me démontrait l'existence ; sans être médecin, je le répète, et m'appuyant uniquement sur la *nécessité de l'animation et de la vie* pour détruire la vie, je ne doutais pas plus de ces grandes vérités pathologiques, ou plutôt *pathogéniques*, que de ma propre existence, et depuis dix ans, j'avais fait une ample provision de matériaux et de réflexions, tendant à prouver mon système. Cependant, chacun des hommes de l'art, auxquels j'en parlais, me répondait avec l'accent de l'étonnement et de l'ironie : « Quelle folie ! comment supposer ce qu'on ne voit pas ! » — A cela, je leur répondais toujours : « Puisqu'à chaque progrès que vous faites faire au microscope, vous découvrez de nouveaux animalcules dont vous ne soupçonniez même pas l'existence, comment n'en concluez-vous pas que par delà les plus petits et les plus récemment découverts, il en est d'autres encore que le temps et de nouveaux progrès vous apprendront à connaître. C'est en vous contentant de ces vaines abstractions, de *miasme, émanation, effluve, virus*, etc., que vous avez marché jusqu'ici dans les ténèbres, c'est faute d'avoir entrevu ces mondes invisibles et d'avoir fait, pour les *infiniment petits*, ce que le télescope avait fait pour les *infiniment grands*, que vous avez trop souvent nourri, fortifié, centuplé l'ennemi caché qui se dérobait à vos yeux. Dans la phthisie, par exemple, n'êtes-vous pas obligé de reconnaître aujourd'hui que ce malheureux germe tuberculeux, qui vient s'attacher aux poumons et bientôt les dévorer par un travail absolument semblable à celui de l'insecte sur un fruit, s'est toujours propagé et développé, sous l'influence de ce régime *lacté* auquel vous l'aviez soumis jusqu'ici ; car s'il est vrai que tous ces adoucissants peuvent, jusqu'à un certain point, calmer la blessure *locale* du poumon, c'est précisément dans la ligne contraire, c'est-

« les sciences médicales, loin de tendre à déprécier la « religion, conduisent *directement* à en reconnaître la « vérité. » Ce sont ses propres paroles, et il ajoute : « La médecine divine et la médecine humaine ont entre « elles les rapports les plus intimes, et les règles de la « dernière ne peuvent avoir de vrais fondements, si « elles ne sont en harmonie avec celles de la première.

à-dire dans celle des eaux sulfureuses, des huiles vermifuges, des sels, etc., que vous irez désormais choisir vos armes, pour combattre cet élément *général*, dont tout l'organisme est saturé. Il le faut bien, parce qu'enfin l'expérience a tranché la question, mais vous le faites sans y rien comprendre. Le jour où vous *croirez à l'invisible*, mais ce jour-là seulement, vous saurez parfaitement, pourquoi le laitage, les sucreries, etc., tout en calmant quelquefois la blessure *locale* de l'organe attaqué, favorisent toujours la *cause* de cette blessure. L'hygiène alors reprendra sa vraie place, c'est-à-dire la première, et sans connaître de sitôt les préservatifs certains contre l'ennemi, elle vous prémunira du moins contre le régime qui lui *plaît* et qui le nourrit.

Mais pour cela, il faudrait abdiquer votre principe favori, et vous écrier avec Bossuet : « Apprenez donc à juger des choses qui ne se « voient pas, par celles qui s'aperçoivent. » Pour cela, il faudrait tâcher de voir et de palper avec les doigts et les yeux de la raison ce qui se trouve soustrait à la vue et au toucher corporels. Et si je répète encore une fois que c'est précisément ce que j'avais fait, c'est pour prouver combien, à l'aide d'un principe vrai, le plus simple bon sens peut quelquefois se rapprocher du génie, puisqu'au moment où j'allais rédiger mes simples et modestes hypothèses sur cette matière, un des géants de la science moderne * a paru dans la lice armé de ces grandes vérités médicales qui m'avaient attiré tant de doctes sarcarmes, mais qui, désormais abritées sous la triple égide de l'observation, de la logique et du génie, vont entrer de force et avant peu dans le cadre trop restreint des vérités les plus utiles et les mieux démontrées.

* Raspail.

« Les préceptes diététiques de la médecine sont analogues « à ceux de la religion, et l'observation de ces pré- « ceptes réunis *peut seule* faire jouir l'homme d'une vie « douce et paisible, l'habituer à vaincre ses désirs, et le « défendre des orages des passions. »

Parcourez encore les articles *Aliments, jeûne, Solitude, Génie, Esprit,* rédigés par MM. Hoquet, Virey et Rostan et vous les verrez justifier avec force les institutions catholiques les plus attaquées de nos jours, jusqu'au célibat des prêtres et jusqu'aux préceptes les plus ridiculisés de la religion, tels que l'institution des jeûnes et des carêmes, enfin appeler *grands hommes* ceux qui les ont imposés aux nations, et pulvériser les objections d'une philosophie qui n'a vu dans ces lois, disent-ils, que de ridicules austérités.

J'en reste là, mes amis. De tout ceci, vous conclurez, il est vrai, que je ne vous ai pas prouvé la mystérieuse alliance de l'*âme* et du *corps* ( qui le pourrait? ); mais que la meilleure partie de la science actuelle, revenue à la science ancienne, admet solennellement *une âme* indépendante du *corps*, et cela doit vous suffire pour vous rassurer sur cet horrible *néant* qui ne saurait être votre partage.

FEVROT. Cependant si M. Bernaux veut à toute force que ce soit le sien....

MOI. Hélas ! ce misérable partage ne lui serait pas même assuré (*a*) ! Mais je veux finir, monsieur Bernaux, en vous priant de me pardonner quelques élans d'une chaleur peut-être indiscrète ; ne vous les appliquez pas, je vous en conjure, mais appliquez-les à la doctrine que

(*a*) Bossuet.

vous défendiez, doctrine qui vous a été inculquée peut-être malgré vous, que vous n'avez jamais envisagée peut-être sous son véritable et triste aspect, et que vous désavouerez, je n'en doute pas, le jour où vous écouterez les salutaires inspirations de votre âme trop généreuse, trop naturellement droite pour y demeurer attaché.

BERNAUX. Peut s'en faut, monsieur, que vous ne m'inspiriez le désir de retourner à Paris, pour vérifier l'état actuel de certaines sciences que j'ai connues, moi, si différentes dans leurs principes, il y a peu d'années encore. Est-il donc possible qu'elles aient changé si subitement et si complétement? Au reste, pour vous remercier de cette indulgence que vous professez à mon égard, je n'y répondrai que par une seule affirmation, c'est que le jour où le contraire de tout ce que je vous ai soutenu jusqu'ici, me sera formellement démontré, je n'hésiterai pas une seconde à le reconnaître, à le proclamer, à le professer, fût-ce à la face du genre humain.

MOI. Avec de telles dispositions, on est toujours sûr d'arriver à la vérité, soit au milieu du jour, soit au déclin du soleil, soit par le grand chemin, soit par un sentier détourné. Seulement, croyez-moi, ne retournez jamais en arrière, et ne refusez pas toute confiance à ceux qui vous indiquent la vraie voie.

FEVROT. En attendant, reprenons le chemin qui mène chez la mère Fevrot. Au fait, si y'a une âme queuque part, ça doit être chez celle-la, et tous les carabins de la terre ne me feront jamais accroire, qu'entre ma chèvre et mon épouse, il n'y a que la main.

(1) De tous les pièges que le génie du mal ait pu tendre au Christianisme, le plus redoutable et le plus adroit, sans contredit, était celui qui nous représentait la science comme l'antagoniste de la religion, de même qu'il avait réussi à nous persuader, à l'âge de quinze ans, que les *vraies idées libérales*, c'est-à-dire le *cœur*, étaient en guerre ouverte avec elle, de même, il nous persuadait un peu plus tard, que la *science*, et par conséquent l'*esprit*, poursuivait la même guerre. On le voit, entre ces deux axiomes : « Le sentiment s'y refuse, » et celui-ci : « La religion ne peut admettre ; » il restait peu de place à la foi.

Et cependant ces deux prétendues rivales, ne sont-elles donc pas les filles d'un seul et même père? Car si l'une parle de Dieu, l'autre ne s'occupe que de ses œuvres, toutes deux relèvent du même maître, ne tendent qu'à une même fin, LA VÉRITÉ, et je crois que l'on peut affirmer que si la théologie est de la science *révélée*, la vraie science, à son tour, n'est que de la théologie *trouvée*.

Encore une fois, qui donc avait soufflé la guerre? Voyons; mais avant tout, soyons vrais, soyons justes, ce qu'on n'a pas toujours été jusqu'ici.

Et d'abord, expliquons-nous bien; ce ne sont assurément pas les *hautes* sciences qui jamais aient pu nous inquiéter sur le terrain de la philosophie, de la métaphysique et de la morale, c'est-à-dire des plus hautes pensées qui puissent occuper l'esprit humain, sur un terrain protégé, j'allais dire *illuminé* par tout ce qu'il y a eu de plus grand depuis que le monde existe ; il n'y avait rien à redouter : allez donc, avec les admirables phalanges dont les Bossuet, les Fénelon, les Pascal et les Leibnitz ne sont encore que les représentants, commettre ces hordes indisciplinées, dont toute la philosophie se réduit à la doctrine de la *sensation* et la morale à celle de l'*intérêt privé*. Joignez-y tous les éclectiques du monde entier; puis, engagez le combat si vous l'osez! Vous le savez bien, la partie n'est pas égale.

Non, la guerre était ailleurs, et remontait toujours au XVI^e^ siècle. Copernic et Galilée, bien ou mal compris, bien ou mal jugés, *étaient toujours là* et ne se laissaient pas oublier. Depuis leur apparition, les sciences physiques et naturelles s'étaient placées dans une ligne de réserve et de suspicion, dont nous recueillons encore les fruits.

Bien différentes des hautes sciences dont nous parlions tout à l'heure, et qui, ne relevant que du cœur de l'homme et de sa con-

science, seront encore à la fin de tous les siècles ce qu'elles étaient à l'origine, les sciences naturelles, défrichant un terrain fertile et nouveau, passant chaque jour d'un chaînon connnu au chaînon qui lui succède, pouvaient se croire et se placer avec quelque apparence de raison sur la voie d'un progrès indéfini. Fortes d'ailleurs d'une masse d'observations nouvelles, de faits incontestables et brillants, de quelques découvertes partielles du plus rare intérêt; fortes encore (je le dis à regret, mais je le dis) de quelques dénégations maladroites, non pas certes de la part de la religion, mais de certains théologiens; fortes enfin de tout l'orgueil de leurs disciples et du brillant drapeau qu'ils apportaient à la révolte, ces *filles prodigues* s'étaient dressées de toute leur hauteur contre leur mère, c'est-à-dire contre la Bible et la Révélation.

On sait ce qu'il en advint, et comment ce vieil arbre, contre lequel tant de cognées frappaient à l'envi, voit aujourd'hui se fermer ses blessures et reverdir son feuillage.

Pouvait-il en être autrement? et les sciences physiques ne devaient-elles pas forcément rentrer dans l'orthodoxie physique, comme les sciences morales dans l'orthodoxie morale? La véritable science, même physique, n'est-elle pas aussi vérité? et la vérité n'est-elle pas Dieu lui-même? Je dis la *véritable* science, car entre les mains des hommes elle n'est que ce que sont les hommes, inconstance et faiblesse.

Et qui les connaît mieux qu'elle même ces faiblesses et ces inconstances elle sait parfaitement qu'elle ne possède le *tout de rien*, qu'après six mille ans de recherches et d'efforts, elle en est encore au premier mot de cette grande énigme de la nature et de la vie, que pour savoir, il faut autre chose que des *inventaires*, des *classifications* et des *relevés*, autre chose même que des faits et des matériaux immenses; elle sait que les *architectes* lui manquent, et qu'elle a beau numéroter toutes ses pierres, la clé de voûte et le système qui pourrait les relier en une seule, se brise toujours entre ses mains, et qu'elle n'est, comme nous, certaine que de sa profonde incertitude!

Oui, elle sait bien tout cela, et chaque jour elle confesse à cet égard son impuissance et sa misère.

Comment donc voudrait-on qu'une science aussi débile, aussi variable, aussi peu savante, passez-moi l'expression, pût jamais infirmer une religion dont toutes les preuves, avant d'être acceptées par notre esprit, sur toutes les garanties de l'histoire et de la logi-

que, sont gravées au fond de nos cœurs, qui ne sauraient vivre privés d'elles ! Périssent toutes les sciences, plutôt que ce divin principe !

Les théologiens ont donc raison d'appeler fort souvent de la science de la veille à la science du lendemain, et de n'adhérer à ses décisions qu'avec réserve et timidité.

Mais cependant, qu'ils n'aillent pas trop loin ! qu'ils se gardent surtout de la précipitation et du mépris, car la science, en dépit de ses misères, a bien aussi son côté sublime ; et ce n'est pas sans raison, que Bossuet, en faisant la leçon aux savants de son siècle, les appelait « un des plus beaux ornements du monde. »

Le jour, par exemple, où sous les verres d'un télescope, les cieux se multipliant à l'infini, nous initièrent à la connaissance de leurs majestueux secrets ; le jour où d'admirables calculs nous donnèrent de la puissance divine, une idée que toute la poésie des Écritures pouvait à peine nous laisser soupçonner ; ce jour-là fut grand, très-grand, non-seulement pour l'histoire du génie de l'homme, mais encore, s'il est permis de le dire sans blasphémer, pour la gloire de Dieu. Car, puisqu'il nous apprend lui-même que « les cieux la racontent » *, encore fallait-il les comprendre et les connaître ; dès lors, ce n'était plus une conquête indifférente ou frivole que la mesure de leurs effrayantes proportions, et l'écrasante démonstration de l'infini. Elle ne saurait l'être non plus, cette partie de la science qui décompose les corps avec les Berzelius et les Davy, conjure la foudre avec Franklin ; celle qui retrouve avec Cuvier une longue suite de créations dans les entrailles du globe, rétablit, sous les inspirations de son génie, l'ordre le plus parfait dans un désordre apparent, décrit l'histoire et les mœurs de toute la nature vivante, et nous révèle à chaque pas des prodiges inconnus. Plus belle, plus noble encore, quoi qu'on en dise, celle qui vient s'asseoir au chevet de l'humanité souffrante, découvre avec Harvey la circulation du sang, reconstruit l'organisme avec les Dupuytren et les Scarpa, guérit avec Jenner un de nos plus terribles ennemis ; signale avec Laennec et Morgagni des lésions organiques ignorées jusqu'ici, et pour atteindre une vérité qui la fuit trop souvent, se dévoue sans relâche aux plus ingrats, aux plus révoltants et incessants travaux. Enfin, quoique plus matérielle et par conséquent moins digne d'éloges, on

* *Cœli enarrant gloriam Dei.*

ne peut non plus la mépriser, celle qui nous assurant une partie des forces de la nature rapproche les distances, abaisse les barrières, et victorieuse de l'espace et du temps, pourrait bien un jour égaliser la terre et les nations.

Avec de pareils titres, la science a droit à de grands égards; que la théologie les lui accorde, et de son côté celle-ci n'en réclamera qu'avec plus d'assurance, la vénération et la soumission qu'elle est en droit d'exiger.

Ici, je vais donner, je l'espère, une preuve évidente de mon importante et complète bonne foi, en disant, que dans la grande et longue méprise que nous venons de signaler, la faute n'en a pas été à la science toute seule, et que, si le dogme s'est vu de plus en plus justifié, certains théologiens, et surtout les *théologiens du monde*, avaient failli de leur côté, et pouvaient revendiquer une bonne partie des malheurs de la guerre.

Cette solidarité dans une faute qui se renouvelle tous les jours, n'a pas été assez remarquée à mon avis, et dans les ouvrages récents, entrepris pour signaler le retour de la science à la religion, on a souvent traité cette science avec un peu trop de hauteur et d'ironie, le pardon n'a pas été assez généreux, et cette rigueur était d'autant plus déplacée, il me semble, que c'était encore une fois cette même science qui, par la voix de ses maîtres, venait nous indiquer nos propres méprises et nous faciliter toutes les voies de rapprochement.

Donnons-en sur-le-champ un exemple :

Sondant, depuis un demi-siècle, les profondeurs de la terre, les géologues ne cessaient de répéter, avec l'accent de la plus intime conviction, que cette même terre était bien vieille et que des siècles sans nombre ayant labouré ses entrailles, Moïse, avec les cinq ou six cents ans qu'il assignait à la durée de notre globe, était convaincu de mensonge et d'erreur. Quelles que fussent d'ailleurs les rêveries de ces géologues, leurs folles hypothèses et leurs systèmes, tous divergeants entre eux, il n'en était pas moins vrai que tous étaient d'accord sur ce fait unique (l'antiquité de la terre), fait qui portait à leurs yeux tous les cachets de l'évidence.

Que répondions-nous alors, nous autres *théologiens du monde*, et quelquefois théologiens du sanctuaire? nous répondions : « Moïse « vous dément; ainsi, vos assertions ne méritent aucun examen. »

De là, d'un côté les reproches d'ignorance et d'obscurantisme ; de l'autre, ceux de mauvaise foi, d'intentions hostiles, etc.

Et pendant ce temps-là, que devenait la vérité ? où se *tenait-elle* ? — Des deux côtés. — Et l'erreur ? — Des deux côtés encore : il ne s'agissait que de s'entendre.

Car, aujourd'hui, ce sont les géologues qui tracent ces quelques lignes : « La nature nous tient partout le même langage ; partout elle « dit que l'*ordre actuel* des continents ne remonte pas très-haut. » (Cuvier, *Révol.*, 144.)

Et ce sont des théologiens qui, d'accord avec eux, sur l'*état actuel* de notre globe, leur accordent que l'*ordre ancien* pourrait bien l'être indéfiniment. « Tout ce que la science moderne exige lui est accordé « dans l'espace intermédiaire entre la création et l'organisation « *actuelle* de la terre... Il semblerait même que cette période indé- « finie a été mentionnée exprès pour laisser carrière à la méditation « et à l'imagination de l'homme. » (cardinal Wiseman, t. 1, 130.)

On le voit (grande leçon !), des amis maladroits faisaient autant de mal que des ennemis téméraires, et pendant que les uns étaient coupables de scandale et les autres de s'être laissé scandaliser, le dogme et la vérité s'embrassaient étroitement.

Savants ! que l'exemple de la géologie, de la chronologie et de l'ethnographie, etc., qui, chaque jour, reviennent aux vrais principes de la Genèse et proclament ce qu'ils avaient si légèrement méprisé, vous serve donc à l'avenir, et vous garde de la prétention de révéler Dieu hors du livre de Dieu. Rappelez-vous cet anathème qu'il a lancé sur vos pères : « Les hommes ne m'ayant pas connu par les « ouvrages de ma sagesse (c'est-à-dire par la science), je perdrai « leur propre sagesse *. » Rappelez-vous, que si l'amour ne suit pas l'intelligence, il vous livre avec le monde à d'éternelles disputes **; que « cette intelligence est la récompense de la foi ***; que c'est aux petits qu'il donne la connaissance la plus claire ****, et qu'après tout, la grande science est celle qui nous *joint* à celui qui sait tout » *****.

Et vous, théologiens, quelque insuffisants que se soient montrés

* *Perdam sapientiam sapientium.*
** *Tradidit mundum disputationi eorum.*
*** *Intellectus merces fidei.*
**** *Ps.* 93.
***** *Magna scientia est scienti conjungi.*

jusqu'à ce jour, les immenses travaux dont s'énorgueillissent les sciences naturelles, gardons-nous de les dédaigner; au contraire, encourageons-les de tous nos efforts, même dans l'intérêt de la religion; car plus elles seront complètes et plus elles seront chrétiennes. Qui sait même si l'homme de génie, qui doit relier entre elles toutes ces pierres d'attente, par un corollaire chrétien, n'y travaille pas déjà et n'y arrive pas en secret. Appellons donc de toutes nos forces et de tous nos vœux, le jour qui doit éclairer cette métamorphose sublime; car, à partir de ce jour-là, Schlegel pourrait bien avoir raison *, et le Christ serait encore une fois vainqueur. »

* Schlegel ne voit de retour possible au Christianisme, que lorsque la science sera devenue chrétienne.

## XIV^e ENTRETIEN.

RÉSUMÉ DES PREUVES DU CHRISTIANISME.

—

Depuis le premier de nos entretiens j'avais pu suivre, jour par jour, les divers degrés, les phases successives de ce que je pourrais appeler l'*étonnement philosophique* de nos bonnes gens. Christophe Colomb, racontant à ses compatriotes la découverte du nouveau monde, confondait moins leur incrédulité, que moi leur ignorance religieuse. Je venais de leur prouver ce qu'ils croyaient être sans preuves, de leur faire toucher au doigt ce qu'ils regardaient comme une espèce de *rêverie;* en un mot, je venais de bâtir, sous leurs yeux et sur la pierre, un édifice qu'ils cherchaient jusqu'ici dans les nuages, et bien au-delà de leur portée. Aussi quel changement dans leur maintien, dans l'expression de leur figure, et surtout dans leur langage. A ces malicieux sourires, à ces exhaussements d'épaules, à ces hochements de tête, avaient succédé un regard de jour en jour plus attentif, une gravité plus soutenue, des gestes plus souvent approbateurs. D'ailleurs Bernaux avait paru plus d'une fois embarrassé et s'était déconsidéré par cet embarras même. Les choses me paraissant donc avancées au delà de ce que j'avais pu prétendre, je pensai qu'il était temps de s'arrêter, pour

ne pas compromettre par des preuves moins frappantes celles qui nous avaient si bien réussi. Aussi, lorsque tout mon monde fut assis en cercle comme à l'ordinaire, que les *cravates* furent remises et les *pipes* allumées, lorsqu'enfin M. Bernaux eut posé devant ses yeux ces *bésicles* qui ne me causaient plus le même effroi, je commençai en ces termes :

Mes amis, lorsque vos bras creusent un canal ou dessinent une allée, il arrive presque toujours un moment où votre regard incertain, dérangé, ne sait plus trop où il en est, et cherche un moyen de rectifier l'erreur qui pourrait exister. Que faites-vous alors? Ce même regard ne s'arrête pas au jalon le plus voisin, il avise et découvre au loin celui qui fut planté le premier, et qui seul peut lui servir de contrôle. Il en est de même de votre intelligence, mes amis. Si vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur les progrès qu'elle a faits en matière d'instruction religieuse, il faut vous arrêter sur le sommet de la montagne que vous venez de gravir avec moi. Il faut vous asseoir, respirer à votre aise, et fixer vos regards un moment sur le point d'où vous étiez partis. Un mois s'est à peine écoulé depuis le jour où, pour la première fois, vous avez bien voulu m'écouter, et je me flatte que je vous ai fait parcourir, sinon de bien longs espaces, au moins des pays bien inconnus. Qu'étiez-vous, je vous le demande, en matière de religion? qu'était cette religion à vos yeux? Permettez-moi de placer votre propre portrait sous les vôtres.

*La foi*, vous en conveniez, mes amis, la foi était, selon vous, pour ainsi dire, le *rebours* de la raison, la pâture des sots, ou tout au moins l'illusion des faibles.

*La religion* était l'ouvrage des prêtres.

Le *Christ* n'avait jamais existé, ou tout au plus était-ce quelque sage, quelque philanthrope, ami de l'humanité, qui, par amour pour elle, s'était fait passer pour un Dieu. Dans tous les cas, son apparition parmi nous était dans l'histoire *un fait isolé*, qui, n'ayant jamais été annoncé, jamais attendu, et depuis médiocrement attesté par des disciples suspects, ne pouvait plus subjuguer notre raison et dominer nos esprits.

Quant à l'*avenir* de cette religion, les véritables grands hommes, les vrais savants, tels que les Dupuis, les Benjamin Constant, l'avaient déclarée incompatible avec les lumières, et ne pouvant plus supporter l'éclat du grand jour. La philosophie la combattait, les sciences physiques la confondaient, etc., etc. Comment pouvait-elle résister? Oui, son règne était à jamais anéanti, son retour à jamais impossible, et si vous en exceptez quelques stupides et incorrigibles esprits, personne en France ne se méprenait sur les symptômes de ses dernières angoisses.

Voilà, mes amis, voilà, si je ne me trompe, un résumé bien court, mais fidèle, de ce que vous appelliez le Christianisme.

FEVROT. C'est ben ça tout d'même, et je disais queuquefois à notre curé :

« Monsieu le Curé, c'que j'comprends pas, je n'peux « pas le comprendre. A quoi not'bon curé répliquait : « Fevrot mon garçon, je n'comprends pas non plus; « mais je n'ai pas besoin de comprendre. Mais ça n'me « tirait pas d'affaire. »

MOI. Votre bon curé aurait bien voulu vous faire comprendre pourquoi il croyait sans comprendre; mais avouez-le; vous ne le vouliez pas.

FEVROT. Ah! monsieur, si vous vouliez être notre curé, vous, je suis bien sûr que M. l'évêque de Meaux s'y refuserait certainement pas.

MOI. Sans être votre curé, je vous demanderai où nous en sommes aujourd'hui. Cette même *foi* que vous croyiez l'*ennemie née de la raison*, je crois vous avoir démontré qu'elle n'était chez nous (pesez bien mes paroles) que la soumission de notre *raison* à des *raisons* supérieures ; qu'au lieu de marcher *contre* cette raison, permettez-moi cette expression, elle passait *par dessus*, et qu'au lieu d'être jamais *déraisonnable et servile*, elle était, selon le précepte de l'apôtre saint Paul, libre et complétement raisonnée (*a*) ; enfin, qu'à l'exemple de son divin fondateur (*b*), elle s'écriait sans cesse « Voyez, « pesez, examinez ces milliers de preuves sur lesquelles « repose ma céleste origine, car je ne crains qu'une « chose, c'est d'être condamnée sans être entendue (*c*). »

*L'existence du Christ*, cette incarnation divine, dont vous suspectiez la vérité en raison de son isolement de toutes les histoires, de sa concentration chez un petit peuple et sur un petit coin du globe, je vous l'ai fait voir prédite, annoncée, attendue de siècle en siècle, d'année en année et, pour ainsi dire, d'heure en heure, depuis les premiers jours de la création, par tous les peuples de la terre. Je vous en ai fait lire l'aveu formel chez tous nos savants modernes, et particulièrement chez l'incrédule Volney.

(*a*) *Rationabile sit obsequium vestrum* (Saint Paul). Que votre obéissance soit raisonnable.

(*b*) Scrutez les Écritures, vous verrez qu'elles rendent témoignage de moi.

(*c*) *Ne ignorata damnetur.*

Quant aux prophéties, vous avez été frappés, comme tous ceux qui les lisent, de leur uniformité constante et de leur accomplissement si littéral et si palpable. Deux surtout vous ont merveilleusement confondus : 1° celle de Jacob s'écriant à son lit de mort : « Le « sceptre ne sortira pas de Juda, et l'on verra des ma- « gistrats de sa race *jusqu'à ce que vienne le Désiré des « nations.* » Or, les Juifs ont pris soin de vous convaincre, l'histoire s'est chargée de vous prouver que c'est précisément au moment de la venue de Jésus-Christ qu'*on a cessé de voir* des magistrats de la race de Juda. 2° Celle de Daniel, prédisant non-seulement le Messie, mais lisant l'histoire future de tous les empires comme on lit dans l'histoire du passé; puis apercevant par un sublime essor le règne du *Fils de l'homme,* et fixant le nombre des semaines qui s'écouleraient « en- « tre la réédification du temple de Jérusalem et la *mort « du Christ.* » Ce sont ses propres expressions, et celles-ci leur succèdent : « Le peuple qui les renoncera ne « sera plus son peuple; une nation étrangère vien- « dra avec son chef; elle détruira la ville et le sanc- « tuaire, et la guerre sera suivie d'une entière déso- « lation. » Cet étonnant et fidèle tracé de toute une histoire future vous a paru d'abord trop merveilleux pour y croire, et c'est avec raison que vous avez voulu vous rendre un compte exact de la date précise de la prophétie et de l'existence du prophète. Cette certitude vous l'avez obtenue d'une part par l'aveu constant et perpétuel des Juifs, de l'autre par l'insertion de ces prophéties dans la traduction des *Septante*, qui, de *l'aveu général et sans nulle contestation*, était déjà connue trois cents ans avant Jésus-Christ. Alors ces preuves

vous ont paru tellement écrasantes, qu'il a fallu vous expliquer encore, la Bible à la main, et l'aveuglement et l'entêtement de ces mêmes Juifs, qui gardent précieusement et révèrent des livres qu'ils ne veulent pas croire, livres qui prédisent solennellement et tous à la fois et cette vénération et cette incrédulité.

Passant ensuite à la doctrine et à la vie de Jésus-Christ, vous avez touché au doigt la nécessité de cette alternative de la doctrine de Jésus-Christ ou (je rougis de le répéter) de l'imposture grossière de toute sa prédication. Du moment qu'il se donne pour l'envoyé du Très-Haut, pour le Fils de Dieu, pour la divinité elle-même, s'il n'est qu'un sage, un philosophe, chacune de ses paroles est un mensonge, chacune de ses allégations un odieux sacrilége. Mais alors, s'il en est ainsi, comment se fait-il qu'il étonne le monde par des vertus surhumaines et inconnues jusqu'alors; qu'il le subjugue par des miracles solennels avoués des Juifs et des païens, et que, *selon qu'il était prédit* (ne n'oubliez pas), il trouve le moyen de bouleverser la face de la terre, à l'aide d'une croix et de quelques pauvres artisans? Rousseau l'a dit : « Si la vie et la mort de Socrate sont « d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Après les preuves de Jésus-Christ par lui-même venaient les preuves de Jésus-Christ par les apôtres. Ces apôtres, vous ne les connaissiez jusqu'ici que par leurs noms, ou par les images de nos temples. Je vous les ai fait connaître comme vous vous connaissez vous-mêmes. D'abord, je vous ai montré ce qu'ils étaient avant d'être appelés à la céleste lumière. Pauvres et grossiers artisans, attirés d'abord aux paroles miséricordieuses de leur maître, puis assidus témoins de sa doctrine et de

sa vie, de ses miracles, et cependant *durs à convaincre*, exigeant preuves sur preuves, interrogeant, répondant, discutant, niant même et ne se rendant qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire après avoir *touché* ce qu'il ne leur suffisait pas d'avoir *vu*. Puis enfin terrassés par une évidence écrasante, abandonnant leurs familles et leur pays pour se vouer intrépidement aux travaux les plus rudes, aux opprobres les plus rebutants, aux supplices les plus intolérables. Ici se représentait encore une autre alternative, ou ces gens étaient des imposteurs comme leur maître, ou bien des fanatiques insensés. Or, je vous ai mis dans les mains les *Actes des apôtres*, vous avez pu les méditer chez vous; et, je vous le demande, avez-vous pu croire à l'*imposture* de gens qui perdaient tout à l'imposture, tout, depuis le repos et la considération jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Avez-vous pu croire au *fanatisme* de gens qui prêchaient une doctrine d'amour et de paix, et ne répondaient aux cris de leurs bourreaux que par l'humilité, la patience et les prières. Enfin, *quelle folie* que celle de douze pauvres ouvriers, qui tout à coup sortent de l'ignorance la plus complète, pour annoncer hautement la chute du paganisme, l'avénement de *la plus haute sagesse*, le renouvellement du monde entier, et qui voient bientôt, dans le siècle le plus brillant et le plus éclairé qui fut jamais, les savants, les poëtes, les philosophes et les grands de la terre, abjurer à leur voix toutes les passions pour toutes les vertus, et toutes les erreurs pour toutes les vérités. Vous avez compris avec Pascal, « qu'il fallait bien en croire des té-« moins qui se font égorger, » et avec un moderne et savant écrivain, « que, pour exclure le prodige, il fau-

« drait en supposer un bien autrement impossible. »

Il en est de même de cette multitude de miracles qui sont comme les canevas de l'histoire de l'Église, et devant lesquels Benjamin Constant s'inclinait et *reculait forcément dans la foi* (*a*). A cette objection si commune, qu'on ne voit plus d'événements surnaturels, je vous ai répondu par la preuve du contraire, et je n'ai pas craint d'avancer que tel et tel miracle de nos jours était à lui seul mille et mille fois plus invinciblement prouvé que les faits les plus invinciblement démontrés de notre histoire.

Mais ce qui surtout vous a confondus, ce que vous n'auriez jamais pu soupçonner, parce qu'on se gardait bien de vous le laisser entrevoir, ce n'est pas seulement cette admirable réunion de tous les grands hommes, et de tous les vrais savants parlant en faveur du Christianisme, et cette masse de suffrages, « capable, disait « d'Alembert, d'ébranler même, avant l'examen, les meil« leurs esprits ; » mais c'est la preuve incontestable, le tableau des variations perpétuelles de nos plus célèbres incrédules. Nous n'avons rien inventé, et c'est par eux-mêmes, c'est de leur bouche que vous avez appris « que « l'incrédulité n'était autre chose que le désir de n'avoir « plus de frein dans ses passions, et la vanité de ne pas « penser comme la multitude (*b*). » C'est par leurs propres aveux que vous connaissez le repentir de la grande partie d'entre eux, et leur retour, au lit de la mort, à ces mêmes idées, qu'ils avaient attaquées toute leur vie.

(*a*) Citation ci-dessus, page 171.

(*b*) *Voyez* les pages 156 et suivantes.

Alors vous les avez jugés comme devant un tribunal on juge ceux qui se coupent, se démentent, et finissent par *se charger* eux-mêmes plus encore que l'instruction ne l'avait fait jusque-là.

Il ne restait plus qu'une chose à vous prouver, mais une chose bien importante, c'est peut-être celle qui a laissé plus d'impression dans vos esprits. Je veux parler du retour de la science moderne au Christianisme, et de leur future et prochaine réconciliation. Vous le saviez, c'était au nom de ces sciences que naguère on insultait la religion; le *demi-savoir* s'armait de leurs lumières pour nier la véritable lumière, et se prévalait de leurs progrès pour insulter leur auteur. Entre le Christianisme et l'étude de la nature, s'élevait une digue, en apparence, insurmontable. Mais, Dieu merci, vous savez à quoi vous en tenir à ce sujet.

Vous savez maintenant, grâce à Benjamin Constant que « pour s'égayer avec Voltaire, aux dépens d'Ézé-« chiel ou de la Genèse, il faut réunir deux choses qui « rendent cette gaieté assez triste, la plus profonde « ignorance et la frivolité la plus déplorable (*a*). »

Quant à Dupuis, Volney, etc., vous l'avez encore entendu : « C'est de l'ellébore qu'on veut leur donner « aujourd'hui (*b*). »

Tout cela vous paraissait bien nouveau, et certes devait vous le paraître. Voltaire, un pauvre et pitoyable savant ! Voltaire, faisant sourire de pitié ! Dupuis et Volney, de véritables fous !... *La Bible seule* digne de nos plus respectueux hommages, et ses admirateurs

(*a*) Citation ci-dessus, page 170.
(*b*) *Ibid*, page 175.

recrutés aujourd'hui parmi nos plus illustres savants !... Assurément il y a bien loin de là aux sarcasmes du vieux *Constitutionnel*, à ses encouragements voltairiens, et je doute fort que s'il eût paru vingt ans plus tard, il eût adopté le même système. Car sachez-le bien, mes amis, la jeunesse, cette jeunesse que vous aimez tant, en qui vous avez tant de confiance, serait aujourd'hui peut être l'ennemie la plus déclarée de tous les ouvrages de ce genre.

Que direz-vous donc à votre tour, mes bons amis ? Quelle conclusion tirerez-vous de ces nouveaux documents ? Voyons, et si vous ne m'en croyez pas encore complétement (ce que je n'exige pas à coup sûr), prouvez-moi du moins que vous m'avez compris. A vous, Fevrot ; expliquez-nous ce qui vous a le plus frappé dans nos conférences ?

FEVROT. Ma foi, monsieur, si vous voulez que j'vous l'dise, c'est, d'une part, tout c'que vous nous avez raconté sur saint Pierre et sur saint Paul, et sur ces douze apôtres, qui vraiment étaient là c'quon appelle de *vrais bons enfants*, et qui, au bout du compte, n'étaient pas des *blagueurs*, puisqu'il ne parlaient que de c'qu'ils avaient vu, et pas tout d'avoir vu, mais c'qu'ils avaient touché, et pas tout d'avoir touché, mais c'qu'ils avaient connu pendant des années. V'là pour le premier article. Quant au second, c'est d'avoir appris que le grand Voltaire a fait son temps, et que les pus malins d'aujourd'hui, de l'avis de M. Bernaux, lui haussent queuque fois les épaules et lui sourrissent de pitié. Puis, M. Benjamin Constant, qui, lui, n'est pas manchot, et qui l'appelle un ignorant ! Ça, faut le voir pour le croire ; ce gaillard-là c'était pourtant un vieux

lapin de député, qu'écrivait, qui parlait contre les prêtres, et dire que c'est retourné comme un gant, et dire que si ça n'était pas mort, aujourd'hui ça irait peut-être ben à confesse. Car n'y a pas ben loin de là à ce qui nous disait dans cette lettre que vous avez lue. Ah ! vraiment, c'est trop fort ! si faut changer comme ça d'uniforme tous les quinze jours, c'est pas la peine d'en faire faire un.

MOI. Il n'y a que nous, mes amis, qui n'en changions jamais, ou du moins c'est tellement rare, qu'il faut bien reconnaître là-dedans quelque chose d'extraordinaire. Sur dix montres qui varient sans cesse, s'il en est une qui ne le fait jamais, nécessairement c'est la meilleure, et c'est sur elle que l'on *remet* toutes les autres. Aussi, je suis bien persuadé que vous ne croyez plus maintenant que ce sont les prêtres qui ont inventé la religion.

FEVROT. Ma foi, monsieur, s'il faut vous parler bien franchement, j'crois ben qu'il y a quelque chose avec. Ce sont pas les prêtres tous seuls.

PLUSIEURS VOIX. C'est ça, c'est ça.

MOI. Et qu'en pense M. Bernaux ? car je voyais se tourner vers lui une douzaine de regards interrogateurs.

BERNAUX. (après un long moment de silence et d'attention.) Je ne veux, monsieur, ni jouer l'hypocrite en vous montrant un converti, ni l'incrédule obstiné, en me retranchant dans un entêtement systématique. Avec plus de franchise que vous ne m'en supposiez peut-être, je vous avouerai que vos explications, vos raisonnements, une série d'arguments et de preuves, dont je n'avais jusqu'ici qu'une idée bien confuse, et surtout la réaction scientifique dont vous nous avez offert le ta-

bleau, m'ont infiniment frappé. Je rougirais de moi-même, si j'osais vous soutenir le contraire, et je vais plus loin. Le Christianisme est quelque chose de si extraordinaire, de si incompréhensible, que, dans le cas où il serait faux, il me semble qu'il aurait dû succomber depuis longtemps à tant d'attaques, à tant de persécutions et surtout au progrès indéfini de nos lumières. Au lieu de cela, je le vois sortant encore une fois et presque victorieux de la plus rude attaque qui ait jamais pu lui être portée; car les persécutions n'étaient rien, mais Voltaire, monsieur, Voltaire était tout, et celui qui triomphe de ce grand homme doit avoir en soi quelque chose de bien vigoureux. D'ailleurs, je vous l'avoue, si je voulais y mettre de la mauvaise foi, je me sentirais mal à mon aise, en présence de tant de faits, de tant de preuves historiques, de tant d'autorités véritablement imposantes, et si je ne me rends pas encore complétement, je pourrais bien ne plus être ce *philosophe intrépide* dont parle Benjamin Constant. Mais, monsieur, gardons-nous bien de croire que nou ayons abordé toute la question. Un moment, je veux bien me supposer chrétien, m'incliner devant la majesté de l'Évangile, aux pieds du Sauveur des hommes, du Dieu de la liberté et de l'égalité fraternelle; mais...

MOI. Eh bien!

BERNAUX. Mais, je vous en avertis, je reprends tous mes droits, si vous me menez plus loin. Nous sommes bien loin, monsieur, nous sommes bien loin de l'Évangile; et si l'Église en est l'interprète à vos yeux, je vous l'avoue de nouveau, je ne le reconnais plus : les prêtres l'ont étrangement défiguré, cet Evangile. Ah! les prêtres, monsieur, les prêtres! les papes! les jésuites! qui

jamais pourra les absoudre ? Entre leurs mains, la pure doctrine de la lumière, de la tolérance et de l'égalité a plié sous le triple joug de l'intolérance, de l'obscurantisme et de la tyrannie.

Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé ?

Voilà ce qu'il faudrait nous apprendre ; voilà, monsieur, le désenchantement de votre triomphe et l'écueil de toute votre habileté. Car, je vous le déclare, chrétien, je puis le devenir ; mais catholique, et surtout catholique romain, jamais.

FEVROT. Ah ! ça pourrait bien être le plus difficile, et vous pourriez bien, monsieur, avoir mangé votre pain blanc le premier.

MOI. Ainsi, mes amis, constatons l'état de la question : vous avouez maintenant que le Christianisme n'est pas sans preuves, et qu'il n'a pas été inventé par les prêtres *tout seuls*.

TOUS. Oui, oui.

MOI. Reste donc à savoir maintenant s'il n'a pas été gâté par eux.

FEVROT. Précisément.

MOI. En un mot, nous examinerons, pour me servir de la citation de M. Bernaux, si vraiment en *un vil plomb l'or pur s'est changé*.

Je vous préviens que nous apporterons, dans la suite de cette discussion, ce même esprit de bonne foi, ce même amour de la vérité dont vous m'avez donné tant de preuves, et dont je ne crois pas m'être écarté davantage. Soyez sûrs, mes bons et braves amis, qu'avec de

telles dispositions, vous arriverez à la lumière, parce que c'est le dispensateur des lumières lui-même « qui « donne la science aux hommes, et qui accorde aux petits une intelligence plus claire que les hommes n'en « peuvent communiquer (*a*). »

Sur *ce*, nous nous séparâmes fort bons amis.

Je vis bien que dorénavant nos entretiens allaient prendre une autre tournure, et qu'au lieu *d'implanter* la foi sur un terrain aride et neuf, comme nous l'avions fait jusqu'ici, il ne s'agirait plus que de la développer, d'en tirer les conséquences catholiques, et de les dégager des nuages de l'obscurcissement et de la prétention : tâche encore plus facile et surtout plus consolante !

(*a*) *Imitation de Jésus-Christ.*

## XV^e ENTRETIEN.

### DES PAPES.

MOI. Il ne s'agit maintenant, mes amis, que de vous prouver que le Catholicisme apostolique et romain est l'héritier direct, disons mieux, la prolongation continue du Christianisme évangélique; en un mot, que c'est au sacerdoce catholique qu'il a été dit : « Allez, « instruisez toutes les nations;... qui vous écoute, « m'écoute ; qui vous méprise, me méprise, etc. »

FEVROT. C'est ça, nous avons bien vu les apôtres, voyons maintenant les curés et les vicaires.

BERNAUX. Mais si nous résumions l'histoire des prêtres dans celles des papes; qu'en pensez-vous, monsieur? elle serait peut-être un peu moins édifiante que le tableau que vous nous présentiez hier. Il est impossible de faire l'histoire de chaque prêtre en particulier; mais celle de chaque pape est sous nos yeux, et par conséquent, pour en juger sainement, il suffit de savoir lire.

MOI. J'allais vous le proposer, ou du moins, vous proposer de commencer par elle.

FEVROT. Ben sûr; m'est avis pourtant qu' ça n'vous sourissera pas beaucoup, car c'est encore un de ces articles sur quoi n'y a pas beaucoup de répliques, et quand on a lu comme celui qui vous parle l'histoire des

papes qu'a mon garçon, qui l'achetit, y aura un an à la Saint-Michel, d'un marchand qui passit, on connaît d' quoi qui retourne.

BERNAUX. Cette histoire n'est pas longue : intolérance, ignorance et ambition. En trois mots, la voici tout entière.

MOI. Jamais sujet n'a été envisagé sous des points de vue plus différents; jamais l'animosité et, disons-le franchement, l'aveugle enthousiasme n'ont enfanté tour à tour plus de plaidoyers et plus d'attaques; mais jamais surtout la haine incrédule n'a poussé de rugissements plus hardis, n'a vomi d'imprecations plus horribles, imprécations qui toutes pourraient se résumer dans ce cri de rage, proféré naguère avec l'accent du délire : « O Rome, que je te hais! »

BERNAUX. Ce cri de *la rage*, selon vous, était, selon moi, celui d'une âme généreuse, et certes, en lisant une pareille histoire, il est difficile de ne pas se laisser emporter par l'énergie de l'indignation.

MOI. Je commencerai, mes amis, par vous renouveler ici ma profession de foi dans toute son impartialité. En lisant l'histoire des papes, mais leur histoire véritable (et non pas la vôtre, mon ami Fevrot), je ne me dissimule aucune vérité, je ne glisse sur aucune erreur, je ne ferme les yeux sur aucun scandale. Plus que vous, bien certainement, je m'indigne et je gémis de tout ce qui peut déshonorer la cause qui devrait être la plus honorée sur la terre. Non, les papes n'ont pas toujours été ce qu'ils devaient être, ou plutôt ils en ont été trop souvent le contraire. Laissons l'exagération aux amis du mensonge, et toujours, en fait d'histoire surtout, la vérité, la stricte vérité; car la

religion, la vérité, n'est-ce pas une seule et même chose? Filles du même père, n'ont-elles pas droit au même amour, au même hommage?

BERNAUX. A la bonne heure! voici une profession de foi que je crois sincère, et qui me donne d'autant plus l'envie de vous entendre. Voyons, voyons l'histoire des papes; et d'abord, pour procéder avec ordre, expliquez-nous un peu comment il se fait que le *dernier des serviteurs de Dieu*, que le plus humble des apôtres soit devenu tout à coup le successeur des Césars, et l'un des potentats de ce bas monde. Je croyais bien que saint Pierre avait reçu les clefs du royaume des cieux, mais non pas avec elle le droit de battre monnaie, de lever des armées et des impôts, de déposer des souverains, etc.

FEVROT. Il paraîtrait qu'les clefs du ciel ouvraient plus d'une serrure.

MOI. Un instant, mes amis; et pour procéder avec ordre, comme vous en avez l'intention, laissons pour un moment la question des *souverains déposés*, et traçons en quelques lignes l'histoire de cette transformation de la *houlette de pasteur* en sceptre de monarque, ou plutôt l'histoire de leur réunion.

Vous saurez donc que, pendant les cinq premiers siècles du Christianisme, les papes, successeurs et vrais imitateurs des apôtres, édifiant l'univers par la triple auréole du zèle apostolique, des lumières et de la sainteté, n'exerçaient alors d'autre action, d'autre influence que celle à eux dévolue par l'auteur de notre sainte religion. Protestants et philosophes sont d'accord sur ce point. Fixés et résidents à Rome, d'où leur juridiction s'étendait sur toutes les églises, ils étaient re-

gardés comme les *patrons et les génies tutélaires* de cette ville. Et certes, sans recourir à l'ascendant de leurs vertus surhumaines, les immenses services qu'ils rendirent alors à l'Italie, les désastres dont ils la préservèrent, soit en écartant Alaric, soit en adoucissant Attila, soit en modérant Genséric, suffiraient seuls pour expliquer leur autorité, autorité immense, absolue, mais *moralement* acquise, et fondée uniquement sur l'amour de ces populations.

Les choses en étaient là, lorsque les Lombards, déjà maîtres d'une partie de l'Italie, s'avancent vers Rome, et la forcent de nouveau à se défendre. L'évêque implore l'assistance de l'empire d'Orient duquel il dépend. Vain espoir! ces indignes maîtres refusant leurs sujets, abandonnent la partie, et par là brisent sans retour les liens qui les enchaînent. Cependant les Barbares deviennent de plus en plus menaçants; le pape Étienne réclame alors, dans l'intérêt de ses concitoyens, le secours du roi des Français, Pepin, qui passe les Alpes, défait Astolphe, roi des Lombards, et, l'obligeant d'abandonner Ravenne, donne pour maître à ce pays reconnaissant le père commun des fidèles. Plus tard, Didier reprend sa revanche; Charlemagne le fait prisonnier, détruit son royaume, et, couronné par le pape, fait de celui-ci son *premier magistrat* dans la ville éternelle. Ce n'est que plus tard encore, et lors de la décadence totale de la maison de Charlemagne, que les papes firent la seule *chose faisable,* c'est-à-dire que, forcément et à l'exemple de tous les grands vassaux et seigneurs d'Italie, ils se rendirent indépendants.

Je vous le demande, mes amis, trouvez-vous quelque chose de bien odieux, de bien révoltant dans l'origine

de cette souveraineté? Plaise au ciel qu'il y en ait beaucoup d'aussi pures; quant à moi, je cherche les titres des principaux chapitres de cette histoire, et ne puis trouver que ceux-ci :

Abandon d'un pays par ses maîtres; — conquête de ce pays sur les Barbares; — donation de ce pays à ses anciens bienfaiteurs; — sanction de cette donation par les vœux et l'amour d'un peuple qui se jette dans leurs bras. Assurément, messieurs, après avoir *tant fait* pour la souveraineté du peuple et pour le droit de choisir ses maîtres, il vous irait mal de blâmer une pareille origine.

FEVROT. Si c'est comme ça que ça s'passait à leur *hôtel-de-ville*, faut être juste et respecter le choix de la nation.

BERNAUX. Le récit est exact, j'en conviens, mais c'est la suite qu'il faut voir.

MOI. Avant d'en venir à la suite, jetons donc un coup d'œil sur l'ensemble. Savez-vous d'abord combien nous avons eu de papes jusqu'ici? Deux cent cinquante-trois. Depuis saint Lin, successeur immédiat de saint Pierre, jusqu'à Grégoire XVI, régnant aujourd'hui, nous les connaissons tous. Eh bien, consultons maintenant le fougueux protestant (*a*) qui a fait des papes le tableau le plus haineux; sur combien d'entre eux a-t-il pu faire peser son injuste anathème? sur vingt-huit, encore les sept derniers ne sont-ils coupables à ses yeux que pour avoir approuvé les sentences portées contre les protestants. Sur deux cent cinquante-trois, il en resterait donc deux cent vingt-cinq contre lesquels il n'aurait pu alléguer aucun reproche.

(*a*) Davisson.

BERNAUX. Ne pourriez-vous, monsieur, nous citer quelque auteur français plus connu que ce *Davisson*, quelqu'un de ces auteurs non suspects d'ultramontanisme, en un mot, quelque savant défenseur du gallicanisme.

MOI. Vous savez qu'en général c'est ma méthode, et vous ne récuserez pas Fleuri.

BERNAUX. Oh! non, car je sais que dans plus d'un séminaire il est à l'index uniquement parce qu'il n'a pas assez flatté les papes.

MOI. Dites plutôt qu'il ne les a pas flattés du tout. Eh bien, Fleury reconnaît positivement, et nous pouvons l'en croire, que pendant neuf cents ans la chaire de saint Pierre est occupée par une longue suite de pontifes, en vénération non-seulement pour leur piété, mais pour leur *sainteté*, soit qu'ils édifient le monde par la charité et l'humilité de leur vie, comme ceux des trois premiers siècles, soit qu'ils l'éclairent par leurs lumières, leurs talents, leur vigilance laborieuse, comme ceux des quatrième et cinquième, soit comme ceux des sixième et septième, qu'ils conjurent ou réparent les ravages de la barbarie, ce qui leur vaut le beau titre de *génies tutélaires* de l'Italie, soit enfin qu'ils civilisent le nord de l'Europe par les douces armes de la religion, comme ceux des huitième et neuvième siècles, en même temps qu'ils sauvent l'Orient des ravages des mahométans.

Maintenant, ce même Fleury nous avoue que, parmi ceux des trois derniers siècles, il n'en est pas *un seul* qui n'ait eu des mœurs irréprochables. Voilà donc une souveraineté qui, pendant douze siècles sur dix-huit, ne serait échue qu'à des hommes admirables, ou tout

au moins irréprochables! Je vous le demanderai encore : en connaissez-vous beaucoup de ce genre, et n'y a-t-il pas déjà quelque chose de surnaturel dans une semblable exception ?

BERNAUX. C'est que Fleury se trouvait gêné, peut-être, par sa position de catholique.

FEVROT. Ah dame! c'est vous qui l'avez choisi.

MOI. Il est sûr que, si vous récusez également catholiques et protestants, je ne vois pas ce qui pourra nous rester.

FEVROT. Mais, à la fin des fins, monsieur, comme vous le dites fort bien, douze cents ans ce n'est pas dix-huit ; et si les papes, doux comme des petits moutons pendant ces douze cents ans, sont devenus de vrais *loups garous* pendant les six cents autres, ça prouverait le dicton : *Tout nouveau, tout beau*, ou bien encore : *Tout beau, tout nouveau,* ce qui revient à peu près au même dire.

BERNAUX. Oui, cela gâterait un peu le surnaturel, et je crois que personne n'essaiera jamais de justifier un Grégoire VII, par exemple, dont l'effroyable ambition produisit des fruits si amers, et contribua tant à discréditer l'autorité pontificale.

MOI. C'est juste; il faut bien maintenant que nous passions en revue ces grands coupables, ces vingt-huit papes qui, du dixième au seizième siècle, firent de l'Europe, suivant l'expression du fougueux Raynal, un repaire de *tigres* et de *serpents;* et Grégoire VII, étant celui de tous, comme vous le remarquez fort bien, qui suscita le plus de réprobation, c'est aussi le grand nom sur lequel nous appuierons davantage.

Il faut d'abord que vous sachiez, mes amis, quel

était l'état de l'Europe dans les siècles en question. Depuis le dixième jusqu'au quatorzième, le genre humain, possédé d'un esprit de vertige, comme le dit si bien M. de Maistre, semblait devenu fou. Anarchie, barbarie, brigandage mutuel entre tous les souverains, droits toujours contestés et presque toujours contestables, que serait devenue la civilisation européenne, sans l'intervention des papes entre semblables concurrents? C'est ce qu'il importe de vérifier avec soin. Il y a vingt ans, nous eussions volontiers lapidé le comte de Maistre, pour avoir osé prédire que « les saints pontifes seraient bientôt *universellement proclamés* les agents suprêmes de la civilisation, infatigables bienfaiteurs du genre humain (*a*). » Nous allons voir s'il se trompait de beaucoup.

Commençons, pour être justes, par choisir nos citations dans le recueil moderne, le plus accrédité des pays protestants par excellence (de l'Angleterre), c'est-à dire du pays où les papes (il faut que vous le sachiez, mes amis) furent le plus détestés, le plus bravés, et où le sobriquet de papiste équivalait encore, il y a peu de temps, à celui d'obscurantiste et d'ignorant. Certes, ce sera là de la bonne guerre.

FEVROT. Oui, c'est ceux-là qui faut entendre.

MOI. Voici donc les paroles que la *Revue britannique* laissait tomber naguère (*b*); écoutez-les bien : « La gran-
« deur et la décadence du pouvoir pontifical n'ont ja-
« mais été retracées par un historien sagace et sans
« passion.... C'était une belle souveraineté que celle

(*a*) *Le Pape*, t. II.

(*b*) Traduites du *Quarterly review*.

« que les Innocent et les Grégoire osèrent fonder sur « la pensée. On pouvait pardonner beaucoup à qui fai- « sait au monde de tels présents. Respectez-moi, sou- « mettez-vous, obéissez, disait-elle; en échange, je » vous donnerai l'ordre, la science, l'union, l'organi- « sation, le progrès et même, autant que cela est pos- « sible dans une telle époque, le calme et la paix. « Rien d'étroit, rien de personnel, rien de barbare « dans cette domination souveraine. Elle reculait les « bornes du monde chrétien, s'opposait aux envahis- « sements de l'islamisme, contrebalançait, par un pou- « voir intellectuel et moral, le pouvoir brutal et san- « glant des sceptres de fer et des lances d'airain. D'une « main la papauté luttait contre le croissant, d'une « autre elle étouffait les restes du paganisme énergique « du Septentrion. Elle ralliait, comme autour d'un « point central et vivant, les forces morales et spiri- « tuelles de l'espèce humaine. *Elle était despote comme « le soleil qui fait rouler le globe.* La barbarie et la « férocité universelle tendaient à tout désorganiser; « elle faisait tout revivre. Elle insultait, dites-vous, « les diadèmes des rois et les droits des nations; elle « posait son pied insolent sur le front des monarques, « rien n'existait sans la permission de Rome? Sans « doute; mais cette domination présomptueuse était « un *bienfait immense.* La force de l'esprit contraignait « la force brute à plier devant elle. De tous les triom- « phes que l'intelligence a remportés sur la matière, « c'est peut-être le plus sublime. »

BERNAUX. Il est impossible, monsieur, que tout cela soit dans la *Revue britannique.*

MOI. Je vous apporterai demain son numéro du mois

d'avril 1836; alors vous ne serez plus étonné d'apprendre qu'aujourd'hui même, à l'heure qu'il est, presque toute l'université d'Oxford (comme vous le savez la plus célèbre de l'Angleterre), s'attire la haine des protestants les plus obstinés, uniquement parce qu'elle commence à envisager, sous ce même jour, et Rome et ce pouvoir pontifical, qui, depuis trois siècles, étaient pour eux le représentant de l'Antéchrist. Vous ne seriez plus étonné d'apprendre qu'en Angleterre, *c'est par milliers* (*a*) que se comptent en ce moment les conversions au catholicisme, et vous finirez par en conclure qu'une réaction semblable, fruit des études les plus approfondies et les plus consciencieuses, pourrait bien n'en pas rester là, et vérifier bientôt cette autre prophétie du comte de Maistre : « Tout semble démon-
« trer que les Anglais sont destinés à donner le branle au
« grand mouvement religieux qui se prépare, et qui sera
« une époque sacrée dans les fastes du genre humain. »

BERNAUX. J'attendrai l'événement pour le croire.

MOI. Si nous consultions maintenant les auteurs protestants de l'Allemagne les plus modernes et les plus justement célèbres.

FEVROT. Vous allez voir qu'ils vont chanter sur le même air.

MOI. Cela se pourrait bien. Voilà d'abord ce que *Voigt*, ministre protestant et professeur de l'Université de Hall, publiait dernièrement dans son *Histoire de Grégoire VII*. Voyez si vous reconnaîtrez le portrait que nous autres Français nous faisons de ce grand homme. Après avoir prouvé que ce *grand homme* unissait à un génie im-

(*a*) Expression toute récente d'un *journal anglais*.

mense, *une piété, une sainteté et des vertus surnaturelles*, il ajoute : « Comme *pape*, Grégoire est admi-
« rable.... Sans doute une généreuse indignation s'em-
« pare de l'Allemand, quand il voit son empereur hu-
« milié à *Canosso*, ou du Français, quand il entend les
« leçons sévères données à son roi. Mais l'historien qui
« embrasse la vie des peuples sous un point de vue gé-
« néral s'élève au-dessus de l'horizon *étroit* de l'Alle-
« mand et du Français, et trouve *fort juste* ce qui a été
« fait, quoique les autres le blâment.... Grégoire a eu
« le sort de tous les grands hommes de l'histoire ; on
« lui a prêté des motifs dont il serait difficile, pour ne
« pas dire impossible, de trouver des preuves ; on a
« prétendu qu'il avait cherché à établir un despotisme
« absolu et universel ; qu'il était conduit par un orgueil
« insupportable et par une ambition démesurée ; mais
« cependant ceux qui se montrent ses ennemis sont
« obligés d'avouer que l'idée dominante de ce pontife,
« *l'indépendance de l'Église, était indispensable* pour la
« propagation de la religion, pour la réforme de la
« société.... De même qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'une
« foi, de même aussi, il n'y a qu'une Église et qu'un
« chef (*a*). Pour atteindre au but que s'était pro-
« posé Grégoire, il ne pouvait guère agir autrement
« qu'il ne l'a fait. Il est difficile de lui donner des
« éloges exagérés, car il a jeté *partout* les fondements
« d'une gloire solide. Mais chacun doit vouloir qu'on
« rende justice à celui à qui justice est due, qu'on ne

(*a*) Et c'est un protestant qui dit cela! En vérité ne nous trompons-nous pas ; les catholiques seraient-ils donc à Berlin, et les protestants à Paris!

« jette pas la pierre à celui qui est innocent, qu'on « respecte et qu'on honore un homme qui a travaillé « pour son siècle selon des vues si grandes et si géné- « reuses. Que celui qui se sent coupable de l'avoir ca- « lomnié rentre dans sa propre conscience (*a*) ! »

BERNAUX. En vérité, c'est incroyable et vous renversez toutes mes idées.

MOI. Ce n'est pas tout; et pour que vous ne croyiez pas que l'opinion de Voigt est une opinion isolée, voici une histoire de la papauté, en quatre volumes, publiée dernièrement par Léopold Ranke, comme lui professeur à l'Université de Berlin; consultons-la sur la cour romaine en 1560, c'est-à-dire à l'époque même où la réforme venait de faire justice des papes *les plus corrompus*, disait-elle : « Sous Paul IV, Pie V, Gré- « goire XIII, rien n'a fait autant de bien à l'Église que « cette succession de plusieurs papes dont la vie a été « irréprochable... On *pourrait ajouter que Rome, en « matière de religion, approche de la perfection, dans « les limites imposées à la nature humaine.* (Tom. II, « p. 333.) Bien loin de vouloir supposer que la cour « papale ne renfermait alors que des bigots et des hy- « pocrites, nous aimons à reconnaître au contraire « qu'elle était composée d'hommes distingués qui pra- « tiquaient au plus haut degré l'austérité religieuse de « leur époque. »

Mais ce n'est pas tout; voici venir l'histoire d'Innocent III et de ses contemporains, par *Frédéric Hurter*, protestant et président du consistoire de Schaffouse.

BERNAUX. Mais il serait plus curieux peut-être de

(*a*) Voigt, *Histoire de Grégoire VII*.

connaître quel effet ont produit en France tous ces nouveaux historiens et de savoir comment nous les jugeons.

MOI. Précisément. M. Lherminier, professeur au collége de France, où certes il n'a jamais professé ni christianisme, ni catholicisme, ni protestantisme, chargé de rendre compte dans la *Revue des deux Mondes* de l'ouvrage de M. Hurter, l'a fait en ces termes.

BERNAUX. Ah! cela devient plus curieux, car en fait d'indépendance et de philosophie M. Lherminier a fait ses preuves plus d'une fois.

MOI. Ecoutez-le donc : « M. Hurter a la passion de « l'impartialité historique. Protestant (*a*), président du « consistoire du canton de Schaffouse, il a *historique-* « *ment* pour le catholicisme, au moyen âge, une ad- « miration profonde. Il est vrai.... que Rome a donné « à l'Europe la conscience d'elle-même; au nom du « christianisme, elle l'a faite une et solidaire; elle a « servi de lien entre les peuples, de lieu d'asile pour « tous les opprimés de quelque part qu'ils vinssent, « pourvu que le nom du Christ sortît de leur bouche; « elle s'est montrée vraiment catholique, car elle a en- « seigné aux nations qu'il y avait pour elles des intérêts « généraux et communs. De plus, elle a été pour l'Eu- « rope, une grande école politique, et la première en « date. Elle a offert le premier modèle d'un pouvoir « général, exemple dont ont profité en Allemagne « l'empire, en France la royauté. Elle a présenté une « succession d'hommes d'Etat, une persévérance dans « les conseils, dans les maximes et dans les vues, qui « ont provoqué, chez ceux qui devaient la combattre,

(*a*) M. Hurter vient d'embrasser le catholicisme.

« l'esprit politique et l'art de conduire les hommes et « les affaires. Elle intruisait ses vainqueurs à venir. « Elle a donc élevé les esprits et les questions, soulevé « de grandes luttes, des passions énergiques, fait « monter l'ambition jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au mar- « tyre, et donné à l'Europe moderne le premier spec- « tacle des idées à remuer le monde (1). »

BERNAUX. Et Boniface VIII, n'avez-vous pas aussi cherché à réhabiliter sa mémoire ?

MOI. Personne encore que je sache ; mais la *Revue de Dublin* laissait dernièrement à propos de lui tomber ces paroles :

« Boniface VIII est généralement mis au nombre des « mauvais papes, mais lorsque nous considérons que « la plupart des accusations dirigées contre lui, ont « été inspirées par les luttes politiques et qu'il laissa « en mourant ses ennemis triomphants, avec le pou- « voir d'insulter sa mémoire, nous nous inclinons na- « turellement à croire que tous les reproches flétrissants « qui pèsent sur lui sont de la même nature que ceux « dont les historiens modernes ont justifié les autres « pontifes » *(Dublin Reiwew*, vol. XI.)

BERNAUX. Alors, il faut brûler tous nos livres et prendre le contre-pied exact de tout ce qu'il nous ont appris.

MOI. C'est ce que disait il y a peu de temps la *Revue d'Édimbourg*, l'organe le plus avancé du protestantisme en Écosse. « Une fable des Arabes, dit-elle, raconte que « la grande pyramide fut bâtie par des rois antédilu- « viens et que seule parmi les œuvres de l'homme, elle « a survécu au déluge *Tel fut le sort de la papauté :* elle « avait été ensevelie sous la grande inondation, mais

« ses fondements profonds ne furent pas ébranlés, et « quand les eaux baissèrent, elle apparut seule au mi- « lieu des ruines du monde détruit. Quelque historien « à venir, racontera la résurrection catholique au dix- « neuvième siècle. » *(Revue d'Édimbourg.)*

FEVROT. Ah çà ! mais, un moment ; si tous vos papes du commencement sont de bons papes, si tous ceux de la fin sont de bons papes, et que sans ceux du milieu nous aurions été tretous *hachés comme chair à pâté,* je n'vois pas trop, M. Bernaux, c'qui vous resterait tant à clabauder.

BERNAUX. Dam ! Je suis de bon compte, moi ! Il nous resterait à dire que les catholiques de France sont plus protestants que les protestants de l'Angleterre et de l'Allemagne, et si M. de Maistre en a dit tout autant que ces Messieurs, bien certainement il n'en a pas dit davantage.

MOI. M. de Maistre, mes amis, étant un chaud défenseur de la papauté, je ne me suis pas permis de vous le citer, j'aime mieux finir par Herder que M. Bernaux connaît bien, et qui ne marchant pas dans la même ligne, n'en était pas moins d'accord avec lui sur cet important chapitre : « Le despotisme de la hiérarchie romaine, dit-il, « fut peut-être un joug nécessaire, un frein à la vio- « lence grossière des peuples du moyen âge ; sans elle, « probablement, l'Europe serait devenue un théâtre « éternel de discordes, la proie des tyrans, un vaste « désert mongol. »

FEVROT. Mais c'qui me surprend le plus, c'est qu'ils aient dit qu'c'était à Rome qu'on tolérait, et qu'on recueillait tous les malheureux d'queuque part qui vinssent, car j'avais toujours entendu dire qui n'y avait pas

d'endroit où̀squ'on fût moins patient pour les gens sans religion.

BERNAUX. Mais aussi faites donc attention à ce qu'on vous a ajouté, qu'on les tolérait pourvu que le *nom du Christ sortît de leur bouche*. Ce qui explique pourquoi tous ceux qui ne reconnaissaient pas le Christ, et les Juifs, en particulier, y étaient si maltraités.

MOI. Je le croyais comme vous, M. Bernaux; mais bien des autorités incontestables sont venues corriger ma pensée. Commençons par la *Revue du Nord*.

« Rappelez-vous, dit-elle, cette désastreuse année « de 1348, dans le cours de laquelle une horrible mor- « talité enleva le quart de l'Europe; l'ignorance de « cette époque l'attribuait aux Juifs. On les accusait « d'empoisonner les puits, on les incarcérait, et pres- « que partout on les brûlait. Le massacre fut presque « général, excepté toutefois à Avignon, *où le pape les « protégeait.* » *(Revue du Nord,* 1837.)

BERNAUX. Ce n'est pas un Juif qui conviendrait de cela!

MOI. Vous croyez. Eh bien! consultez le plus savant et le plus cité de notre époque, ce monsieur Salvador dont nous avons déjà parlé. Ouvrez le tome II, à la page 124, vous y lirez ces mots formels et décisifs : « Les « Juifs, dans tous les temps de persécution, se réfu- « giaient toujours sous les ailes des pasteurs, et sur- « tout des pontifes romains (*a*). » Mais où allez-vous donc, Fevrot?

(*a*) C'est encore ce même Salvador, qui à propos de l'ambition des papes, donne en passant cette leçon aux protestants et même à de certains catholiques. « Ce n'est donc ni au concours fortuit des

FEVROT. J'm'en vas jeter mon histoire des papes au feu; car, ou c'est un tas de mensonges, ou bien tous vos protestants, vos Britanniques et vos Juifs sont un tas de menteurs. Or, comme ils n'y ont pas d'intérêt, et que bien au contraire y'a à parier quis ont dit vrai c'te fois-là; donc, donc, j'm'en vas jeter mon livre au feu.

BERNAUX. Il y a quelque chose de bien certain, c'est que le dix-neuvième siècle ne ressemble guère à son père, et que celui-ci ne le reconnaîtrait pas pour son fils.

MOI. A demain donc, mes amis.

« circonstances, ni à une usurpation, ainsi qu'une foule de sectes « chrétiennes dissidentes, et presque tous les écrivains philosophi- « ques l'ont pensé, qu'il faut attribuer la suprématie acquise par « Rome et son pontife dans l'empire chrétien. Cette suprématie dé- « coulait des principes communs aux fondateurs d'Israël ou du peu- « ple nouveau, *elle était une des nécessités les plus manifestes de leur* « *mission*, et elle devait servir à la fois de couronne et de fin à leur « conquête. » *(J.-C. et sa doctrine,* t. II, p. 312.)

---

(1) M. Lherminier est un des plus inconséquents parmi tous les inconséquents. Tantôt il s'indigne contre un auteur qui a méconnu la sainteté du Christ, puis il vient nous dire que, plus qu'aucun autre des révélateurs, Jésus-Christ avait *du Dieu* dans l'âme. *(Influence de la phil. au dix-huitième siècle.)* Il nous dit encore que saint Paul est *véritablement inspiré,* et deux lignes plus bas, qu'il est rationellement *fanatique.* Il tonne ensuite contre la philosophie matérialiste du dernier siècle, et vient nous apprendre un peu plus loin « que Voltaire « aimait Dieu ardemment, » idée charmante, et dont personne ne s'était encore avisé jusqu'ici. Enfin, le scepticisme lui arrache les

imprécations les plus intolérantes. Selon lui : « C'est une négation « ou plutôt une suspension de l'être... Il ne peut naître que d'une « science mal digérée, ou d'une volonté mauvaise... C'est une para- « lysie de l'âme... Ce n'est autre chose que l'athéisme... C'est la « théorie de l'égoïsme... Le scepticisme veut être dénoncé comme « un travers coupable, et comme une des erreurs les plus malfai- « santes et les plus idiotes qui puissent s'attacher aux flancs de « l'humanité. » Ah ! monsieur Lherminier, grâce et pitié pour vous-même ! nous vous croyons plus malade que coupable ; mais gardez la chambre, je vous en conjure. Tâchez seulement de ne donner vos souffrances à personne, puisque vous les trouvez si cruelles !

## XVI^e^ ENTRETIEN.

### DE L'OBSCURANTISME ET DE LA RELIGION.

—

BERNAUX. Vous nous avez assez bien prouvé, monsieur, que l'Europe, ou plutôt la civilisation européenne n'avait pas autant à se plaindre des papes que nous l'avions cru jusqu'ici, et j'avoue que les aveux tout récents du protestantisme, à ce sujet, n'ont pas laissé que de me causer une certaine impression. Mais comment les justifierez-vous, par exemple, de l'obscurantisme hideux dans lequel ils voudraient nous retenir et nous plonger de nouveau s'il était possible ? Comment expliquerez-vous l'horreur des lumières et l'amour de l'ignorance, que presque tous les prêtres professent aujourd'hui même avec une certaine candeur? Soyez juste, et convenez que les progrès de nos sciences modernes les touchent assez peu, et qu'ils manquent rarement une occasion d'en parler avec dédain.

FEVROT. A preuve, c'que criait l'autre dimanche encore, sans aller plus loin, le vicaire de Saint-Aspais. Comment donc qui disait, Jérôme? Ah! voici... « Plus « à Dieu, disait-il, plus à Dieu, mes chers frères, que « vous ne saviez pas lire!... » C'est ça qui fit un fameux remue-ménage dans toute l'église, à preuve qu'on n'le

laissit pas continuer, et qu'il fut obligé d'abandonner sa chaire.

MOI. Appellerez-vous cela de la tolérance et de la liberté, et n'est-il pas probable, mes amis, que si vous l'aviez laissé développer sa pensée, il l'eût fait comme je vais essayer de le faire moi-même ?

Mettez-vous pour un moment, je vous prie, à la place de ce pauvre prêtre, ou plutôt mettez-vous à la place de l'Église, de l'Église convaincue de la sainte vérité du catholicisme, et pénétrée de cet article de sa foi : « qu'une seule chose est nécessaire à ses yeux. » Les vérités éternelles sont donc tout, les vérités temporelles ne sont donc rien, et l'encyclopédie de toutes les sciences humaines doit s'incliner devant la moindre des questions résolues par son catéchisme.

Et savez-vous bien ce que c'est que le catéchisme, mes amis ? Y avez-vous quelquefois réfléchi ? Savez-vous que dans les soixante pages qui le composent, l'Église a su renfermer l'histoire de la création tout entière, un résumé de l'histoire universelle, un cours de la philosophie la plus haute, et le code le plus complet d'une morale toute divine ? Voilà ce que c'est que ce catéchisme que vous laissez traîner sur les bancs de vos écoles. Aussi le comte de Maistre, que nous avons déjà cité, et auquel personne ne refusera jamais le don de l'esprit le plus brillant, avouait ne rien connaître qui pût approcher comme sublimité des deux premières phrases de cet incroyable livre : « Pourquoi Dieu a-t-il « crée l'homme ? Réponse : Pour le connaître, l'aimer, « le servir en ce monde, et par là mériter et obtenir la « vie éternelle dans l'autre. »

Cette simple réponse, qui *glissa* jadis sur vos jeunes

esprits, le plongeait, lui, au plus fort de la maturité de son génie, dans une sorte d'*extase assourdissante*, dont il ne sortait que pour adorer celui qui l'avait inspirée.

En effet, lorsqu'on pense à ces interminables débats de toutes les philosophies anciennes et modernes, sur ces mêmes et hautes questions, des fins de l'homme, de la spiritualité et de l'immortalité de son âme, du souverain bien, du juste et de l'injuste ; lorsqu'on voit les plus fortes têtes échouer dans tous les temps, et se briser dans l'enfantement des systèmes les plus contraires, que penser de cet étonnant *opuscule*, que nous laissons *traîner* sur les bancs de nos écoles, et qui cependant tranche en quelques mots ces grandes énigmes, tourment de l'humanité, que quatre mille ans de recherches et de méditations n'avaient pu mettre au jour.

Et quand vous en resteriez à ces premiers rudiments de l'intelligence chrétienne, qui donc aurait le droit de vous taxer d'obscurantisme et d'ignorance? Comment! de chacun de vous l'Église fait un philosophe supérieur ; les grands hommes de l'antiquité auraient acheté de leur vie un aperçu des vérités qu'elle vous donne ; elle vous apprend ce que nos savants vous apprendraient tout au plus à chercher ; elle vous fait parler le langage qu'ils bégaient, elle vous initie dans le temple qu'ils essaient de construire, elle vous asseoit sur la cîme vers laquelle ils gravitent ; et vous appelleriez cela de l'obscurantisme et de l'ignorance ? Non, non, voilà l'instruction première, la seule grande, la seule nécessaire, tout le reste est du surcroît, et soyez-en bien persuadés, mes amis, quand bien même vous ne sauriez pas lire, si vous possédez et croyez votre caté-

chisme, vous êtes, à la lettre, un plus grand savant que le savant qui ne le sait pas (1).

FEVROT. J'n'aurais jamais supposé qui fût si aisé d'être grand homme.

MOI. Après cela, croyez-vous que cette base admirable de toute science sur la terre ait jamais empêché l'Église de descendre jusqu'aux autres connaissances plus secondaires; et n'avons-nous pas vu déjà que toutes les palmes, en tout genre, avaient été recueillies par elle, soit dans les belles lettres, soit dans les hautes sciences, soit dans les beaux-arts, soit même dans toutes les branches de l'économie agricole et industrielle (*a*).

BERNAUX. Mais enfin, j'en reviendrai toujours là, il n'en est pas moins vrai que de nos jours les prêtres se sont montrés les ennemis de nos lumières, et qu'ils ne s'en sont pas cachés.

MOI. Oui, les ennemis des fausses lumières, parce que ces fausses lumières les faisaient trembler pour les vraies. Vous leur faisiez la guerre à la fausse clarté des erreurs, et parce qu'ils soufflaient sur ces erreurs, vous criiez qu'ils éteignaient vos lumières. Aussi, dès que plus éclairés vous-mêmes, vous avez reconnu vos méprises, qu'ont-ils fait? Ils ont pactisé avec vous, et n'ont plus cessé d'encourager vos efforts. C'est ce qui est arrivé, nous l'avons déjà vu, pour la géologie, la

(*a*) M. Blanqui, le plus célèbre économiste de nos jours, et le plus éloigné peut-être de tout esprit de flatterie envers le clergé, s'est vu cependant obligé de proclamer dans son *Histoire de l'économie politique :* « Que c'est aux ordres religieux, que l'agriculture dut *tous* « ses progrès, et l'industrie *tous* ses perfectionnements. »

chronologie, l'ethnographie, etc. C'est ce qui arrivera nécessairement pour tout le reste.

Quant à l'instruction primaire, ils ont raison, et l'expérience le prouve, de la considérer comme dangereuse lorsqu'elle est séparée de l'instruction religieuse. Oui, sur un certain nombre d'individus également privés de cette dernière instruction, les *plus immoraux*, sans contredit, seront toujours les plus instruits sur tout le reste. En un mot, sans religion, ignorance vaut mieux qu'instruction.

BERNAUX. Je crois encore qu'il n'y a que les prêtres de cet avis.

MOI. Cependant la preuve en est palpable. Assurément nous n'avons rien omis depuis vingt-cinq ans pour instruire tous ceux qui voulaient l'être et même tous ceux qui ne le voulaient pas; en sommes-nous donc plus véritablement éclairés, plus heureux, et surtout plus moraux? Valons-nous davantage? d'où viennent donc ces lamentations générales sur le vide et le malaise de nos sociétés modernes, malaise que ce même Jouffroy, ne craignait pas de signaler dernièrement à la chambre des députés, comme le résultat de notre scepticisme religieux, malaise que le *Journal des Débats*, partisan de l'époque actuelle, expliquait encore en ces termes: « Qui ne l'a dit cent fois? la société contemporaine manque de base et d'assiette, elle ne tient ni à la « terre ni au ciel; détachée du ciel par le siècle dernier, « relevée de terre par l'instinct généreux du nouveau « siècle elle reste comme suspendue et égarée dans un « vide sans horizon. Telle que l'oiseau messager de « l'arche à la fin du déluge, elle ne trouve nulle part « encore où poser le pied. »

BERNAUX. Mais ce n'est pas là un reproche d'immoralité, et je crois que nous gagnons sensiblement en ce genre.

MOI. C'est ce que nous allons voir. Au mois de mars 1839, M. Guerry, auteur de la *Statistique morale de la France*, lisait à l'Académie des sciences morales et politiques un rapport dont voici l'extrait le plus frappant. « Depuis 1825 jusqu'à 1836, 770,000 individus « ont été traduits devant les tribunaux correctionnels « du royaume; durant ces onze ans, le nombre des « assassinats et tentatives à augmenté d'un demi et au « delà; celui des faux, de moitié; attentats à la pudeur, « du double; et celui des parricides du *triple*... etc.. « Ce qui prouve, ajoute-t-il, que ce mouvement général « de progression n'est point accidentel, c'est qu'il se « manifeste avec une régularité surprenante, non « seulement dans les termes extrêmes, mais dans « chacune des périodes intermédiaires. » *La Gazette des Tribunaux*, du 2 avril, dit qu'on ne peut contester l'exactitude de ce résumé.

FEVROT. C'est-il ça qu'est étonnant, que les *mauvais coups* aient doublé et triplé depuis onze ans! à ce métier-là, dans vingt-deux ans, nous n'serons pas à la noce.

BERNAUX. Tout cela ne nous dit pas au reste, que l'instruction soit cause de cette étonnante progression, et peut-être au contraire, la devons-nous à ce que nous ne sommes pas assez instruits.

MOI. Voici qui pourrait peut-être vous éclairer à ce sujet, si je ne craignais de lasser votre patience.

FEVROT. Non, non, parlez toujours, faut bien que j'touchions la vérité.

MOI. M. Moreau inspecteur général de toutes les pri-

sons du royaume, a consacré, dans un nouvel ouvrage sur nos systèmes pénitentiaires, quelques pages à l'influence de l'instruction primaire telle qu'on la donne depuis six ans dans nos écoles, sur la moralité de la population. Laissons parler ce magistrat, ce fonctionnaire public mieux placé que qui que ce soit, pour décider cette question. « Il résulte, dit-il, des chiffres « comparés de la statistique criminelle et de celle de « l'instruction primaire, en France, que là où il y a *une « plus grande masse d'instruction, là aussi il y a une plus « grande masse* de crimes. Plusieurs des départements « les plus pauvres et les moins instruits, tels que ceux de « l'Indre, du Cher, de la Haute-Vienne, de l'Allier etc., « sont en même temps les plus moraux, tandis que le « contraire a lieu pour la plupart des départements qui « ont le plus de richesse et d'instruction. Certes il m'en « coûte pour heurter ainsi de front toutes les idées « reçues, mais il s'agit d'un point de faits à constater, « et non de points de doctrine à combattre. Dans les « prisons départementales les plus effrontés coquins « sont toujours ceux qui ont aiguisé leur intelligence « dans les écoles ; il en est de même dans les prisons de « Paris, ceux de messieurs les directeurs des maisons « centrales qui paraissent s'être livrés avec le plus de « soin à l'étude pratique de l'influence de l'instruction « sur le moral des détenus, sont à peu près *unanimes « pour attester que cette influence est toute de désordre « et de démoralisation.* » Suivent ensuite les aveux des directeurs de toutes ces maisons. Selon le directeur de la maison centrale de Loos : « Les individus qui ont « reçu les premiers principes de l'instruction élémen- « taire, avant d'être condamnés, sont de tous les pri-

« sonniers les moins susceptibles d'amendement, et « ceux qui ont poussé leur éducation jusqu'à un cer- « tain degré d'élévation, sont à peu d'exceptions près, « *totalement incorrigibles.* »

Selon le directeur de la maison de Melun : « Une re- « marque à faire, c'est que les condamnés qui ont « quelque instruction sont plus difficiles à conduire et « plus dangereux. »

Selon le directeur de la maison de Nismes : « Les « plus instruits sont aussi les plus corrompus. »

Selon le directeur du mont Saint-Michel : « C'est « parmi les correctionnels qu'on trouve surtout les « condamnés sachant lire et écrire. L'éducation de « quelques-uns a été complète, on peut même dire « soignée ; mais ils se font professeurs d'une science, « celle du crime. »

Selon le directeur de la maison Ensisheim : « L'in- « struction chez les individus engagés dans le vice est « une arme de plus qu'on leur donne contre la so- « ciété. »

Selon le directeur de la maison d'Embrun : « Il « résulte de toutes les statistiques que la criminalité « augmente *en raison directe* de l'instruction. Les « mêmes résultats s'observent dans les bagnes. »

Vous le voyez, mes amis, tous ces aveux sont complétement conformes à ceux de M. Moreau, qui ne craint pas de toucher au doigt la cause de cet horrible fléau, et de le désigner sous son nom, l'*irréligion*. Schrutzler avait donc bien raison, lorsqu'il s'écriait : « Détachez du ciel notre terre, et elle ne sera plus « qu'un lieu de débauche ou une prison. »

BERNAUX. Cependant M. le grand maître de l'instruc-

tion publique, qui doit s'y connaître, disait cette année même (11 mars 1844), à la Chambre des pairs, que « la « culture intellectuelle était une garantie de la mo- « ralité. »

MOI. C'est une fort jolie chose à soutenir dans une classe de *rhétorique* ou pour le jour de la *distribution des prix*. Mais M. Charles Dupin, qui ne met de rhétorique nulle part, lui, le dément ainsi : « Nous sommes forcés de convenir ( et en effet c'est le contraire de tout ce qu'il a soutenu jusqu'ici) que la complète ignorance s'allie à la moindre proportion de crimes contre les personnes, et que l'instruction supérieure l'emporte sur toutes les autres par la multiplicité des crimes. »

Quels aveux! et qu'il nous faut donc payer cher nos prétendues lumières!

Il en est de même pour le *suicide*. Cette épidémie toute nouvelle, et l'auteur qui a fait le plus de recherches à cet égard (*a*), nous apprend que « les vingt-deux « départements qui dépassent la moyenne pour l'in- « struction et le suicide, sont ceux qui donnent le plus « grand nombre d'accusés sachant *bien lire et bien* « *écrire*, ou ayant reçu une instruction supérieure à ce « premier degré. »

Vous le voyez, Fevrot, voilà ce que voulait dire le vicaire de Saint-A..., par ces mots : « Plût au ciel « que vous ne sussiez pas lire, il allait ajouter, plutôt « que de savoir lire, au sein de l'irréligion. » Mais vous ne lui avez pas permis.

FEVROT. C'est encore bien possible que ce fût là son idée!

(*a*) Casauvielh, *du Suicide*, p. 47.

MOI. Vous pouvez en être sûr ; et si vous voyez quelquefois les prêtres redouter certains progrès de l'industrie, c'est que vous voyez presque toujours les mœurs, les vertus, le bonheur et la simplicité disparaître devant cette espèce de civilisation matérielle. Les faits sont encore là ; et dernièrement un homme habile laissait entrevoir qu'avec quelque progrès de plus en ce genre on en finirait avec le Christianisme. « Quand « nous aurons des routes, disait-il, quand les écoles « auront appris à lire à tout le monde (ce qui ne tar- « dera pas), vous verrez, si dès à présent vous n'y pre- « nez garde, l'irréligion envahir nos campagnes et les dévaster (*a*). »

BERNAUX. S'il en était ainsi, il faudrait donc, pour être chrétien, habiter des tanières et toujours éviter le grand jour.

MOI. Ne confondez pas ; comment le Christianisme, qui a civilisé le monde, serait-il ennemi de la civilisation ? C'est au contraire, par amour de la vraie, qu'il redoute et proscrit la fausse.

(*a*) Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord.*

Une des plus ravissantes inventions de l'éclectisme appartient, sans contredit, à M. Michel Chevalier. Le procédé *juste-milieu* qui lui a été suggéré, d'une part par son admiration pour Voltaire, et de l'autre par la crainte que lui inspirent ses écrits, est le chef-d'œuvre du genre. « Plaçons au Panthéon les restes de Voltaire, de Jean- « Jacques et de Diderot, mais sur leurs monuments déposons leurs « ouvrages couverts d'un voile. Apprenons au peuple à bénir leur « mémoire, mais ne lui enseignons pas leurs systèmes et empêchons « qu'ils ne lui soient enseignés par de serviles continuateurs. »

On croit voir un funambule, qui penche à droite, à gauche, et ne se maintient qu'en tremblant.

BERNAUX. Mais rappelez-vous donc les écoles mutuelles et la guerre acharnée qu'il leur déclara sous la restauration.

FEVROT. Ah! par ma foi, c'est sûr et certain, et j'crois ben qu'les prêtres n'auraient rien eu à lui reprocher, si ce n'était qu'ça leur faisait du tort, car c'était une belle éducation.

MOI. Je suis satisfait que vous m'ayez rappelé ce chapitre, car il va vous prouver bien clairement ce que c'est qu'un préjugé. Il est très-vrai que le clergé d'alors ne professait pas une grande estime pour ce mode d'enseignement, et si j'avais jamais cru à ses torts à cet égard, j'en aurais été bien désabusé par M. Cousin lui-même, qui, dans un moment d'abandon avec M. Van-Den-End, inspecteur général de l'instruction première à Harlem, appelait l'enseignement mutuel « cette « *enfance de l'art* qui jouit encore d'une vogue déplo- « rable, qui est *incompatible avec l'instruction reli- « gieuse ;* » à quoi M. Van-Den-End lui répond « qu'il « n'y a plus une seule école mutuelle en Hollande, et « que c'est parce qu'on a étudié ce système, qu'on l'a « rejeté. »

BERNAUX. Êtes-vous bien sûr que M. Cousin ait tenu un pareil langage?

MOI. Dans la *Revue des deux mondes* du premier décembre 1836. Bien plus, il avoue que c'est uniquement par esprit d'opposition au clergé, qu'il eut autant de vogue parmi nous (*a*).

(*a*) Il est vrai que M. Cousin termine ces entretiens par une conclusion charmante : « Oui, les écoles primaires, dit-il, doivent être en « général *chrétiennes*, mais ni protestantes ni catholiques. Elles ne

FEVROT. Si c'est comme ça, c'est une abomination; car, à la fin des fins, comment veut-on que l'clergé adoptit une chose que vous reconnaissez incommunipatible avec l'éducation religieuse : vous étiez donc des taquins finis.

MOI. Il paraîtrait; et voici le clergé complétement justifié par tous ses ennemis d'autrefois.

BERNAUX. Eh bien! alors, si toutes les méthodes étaient mauvaises, excepté la leur, il fallait qu'ils s'emparassent de l'instruction à leur tour.

MOI. C'est précisément ce qu'ils ont fait, partout où cela leur a été possible, et toujours avec le plus grand succès; c'est toujours ce qu'ils feront dans tous les temps, et je n'en atteste auprès de vous que l'immense popularité acquise par ces excellents frères de la doctrine chrétienne, dont vous vous êtes tant moqués, et qui laissent si loin derrière eux tous les rivaux qu'on leur avait suscités. Et comment en serait-il autrement, puisque les autres ne faisaient de vos enfants que de petits babillards, pétris de malice et d'orgueil, tandis qu'ils sortent des mains de ces bons frères remplis de mérite et de vertus?

FEVROT. Encore une fameuse vérité! et j'crois ben que l'père de famille qui voudra avoir de la satisfac-

« doivent appartenir à aucun culte particulier et n'enseigner aucun « dogme positif, de telle sorte que les juifs eux-mêmes puissent *sans* « *inconvénient pour leur foi fréquenter les écoles.* » Des écoles *chrétiennes* qui ne puissent point inquiéter *la foi des juifs* me paraît la plus délicieuse invention de l'éclectisme, et je regrette que M. le comte de Montalembert ne l'ait pas connue. A elle seule elle eût valu toutes les autres.

tion de ce côté-là, fera bien de ne pas s'tromper d'enseigne.

MOI. Voici comme le juge un académicien qui, cependant, ne s'était guère montré jusqu'ici l'ennemi des idées et de la civilisation modernes. « Bien des personnes ignorent que les frères de la doctrine chrétienne sont les disciples d'un des hommes les plus « remarquables que l'Europe ait vus naître. L'abbé de « la Salle est à mes yeux le type du grand homme « modeste. L'utilité de son but, l'enchaînement de ses « idées, la persévérance de son dévouement, tout « concourt à le rendre un des plus dignes modèles à « présenter aux amis de l'humanité. Convaincu que « pour plaire à Dieu, il faut être utile aux hommes, « le vertueux de *la Salle*, examina comment il pourrait acquitter sa dette ici-bas. Il reconnut bientôt « qu'un des plus grands services à rendre à la société, « serait d'améliorer les mœurs des classes pauvres. Il « jugea que pour y parvenir, il fallait rassembler les « enfants dans les écoles, et les préparer par l'instruction à devenir des chrétiens, des ouvriers, des pères « de famille; alors, il se donna ce problème à résoudre. Par quels procédés nouveaux serait-il possible d'instruire un grand nombre d'enfants à la fois? « Ses méditations assidues et la force de son génie lui « firent inventer l'enseignement *simultané*, qui sera « dans tous les temps une des plus utiles et par conséquent une des plus belles découvertes de l'esprit « humain : il fallait des instituteurs pour appliquer « cette méthode, pour la répandre et pour la perpétuer, l'abbé de *la Salle* fonda une société religieuse, « vouée à l'enseignement élémentaire.

« On croirait ses travaux terminés; les plus pénibles « allaient commencer : ne lui restait-il pas à faire « accepter ses bienfaits? des obstacles de tous les « genres furent opposés à l'établissement des écoles. « On le calomnia, on lui suscita des procès, ses frères « étaient insultés, assaillis dans les rues; il eut, pen- « dant vingt ans, à lutter contre tous les obstacles, « par lesquels l'intérêt, l'ignorance et la mauvaise foi, « font payer à l'homme de génie les services qu'il rend « à ses semblables. Tel fut cet ami de l'humanité, dont « la *statue devrait être érigée* par la France reconnais- « sante. »

BERNAUX. Mais Rome a toujours été le siége et la capitale de l'ignorance, et le *Courrier français* le proclamait encore il n'y a pas longtemps. Par conséquent, tant que l'éducation relèvera d'elle et dépendra de ses prêtres, la lumière n'arrivera que bien lentement.

MOI. Prenez garde de vous montrer à l'égard de Rome ce qu'on s'est montré si longtemps envers les bons frères dont nous parlions tout à l'heure, c'est-à-dire injuste et *calomniateur sans le savoir.* Croyez-vous que nos frères et nos religieuses s'empareraient, comme ils le font, de toutes les jeunes intelligences, et les élèveraient à la hauteur de la science; si Rome avait, pour l'ignorance, l'amour que lui prête le *Courrier français?* La simple vue de ce qui se passe autour de nous le réfute complétement; mais si vous voulez une explication plus complète, le *Journal de l'Instruction publique,* du 28 avril 1836, s'est chargé de vous la donner. Après avoir longuement énuméré les établissements d'instruction publique, plus nombreux à Rome que partout ailleurs, et donné des détails fort

intéressants sur toutes les sciences qu'on fait marcher de front dans ces établissements, il termine par ces paroles très-remarquables. « L'instruction primaire est « offerte au peuple avec la plus grande libéralité à « Rome, on évalue à 75 sur 100 les enfants qui reçoi- « vent le bienfait de l'instruction. Cette proportion ne « se retrouve pas même en France, puisque dans ce « pays, sur 100 enfants de l'âge de 5 à 12 ans, on « en compte encore 31 qui sont privés de toute « instruction. En résumé, il existe aujourd'hui, dans « la capitale du monde chrétien, 372 écoles primaires, « 482 maîtres, et 14,009 élèves des deux sexes, de « l'âge de 5 à 12 ans. L'état de l'instruction primaire « est loin d'offrir les mêmes résultats dans les pays les « plus civilisés de l'Europe. »

BERNAUX. De sorte que la capitale de l'ignorance est le centre de toutes les lumières.

MOI. C'est le *Journal de l'Instruction publique* qui me l'affirme, et vous savez qu'il n'est rédigé ni par des jésuites ni par des ultramontains; d'ailleurs, c'est encore M. Cousin qui va nous servir de garant. « Il a « parfaitement prouvé, dit le *Journal des Débats* du « 3 mai 1844, qu'à *Rome* même la philosophie est « enseignée et qu'elle n'est pas enseignée d'une ma- « nière superficielle ou élémentaire. Non, elle est « *hardiment* enseignée et *tous* les problèmes de méta- « physique y sont abordés et résolus sans aucune « pruderie méticuleuse. »

FEVROT. Ah çà, mais on nous a donc trompés sur tout et sur tretous (*a*).

(*a*) Au mois de mai 1843, ce même journal affirmait qu'en

MOI. Dam! on le dirait volontiers. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce que vous appeliez obscurantisme, ne ressemble guère à des ténèbres. Récapitulons : avec le catéchisme l'Église élève vos enfants au niveau moral des plus grands hommes; Bossuet sait plus de choses, et les sait mieux; mais il n'en sait ni de plus hautes, ni de plus grandes. L'Église redoute l'instruction secondaire séparée de la religion, elle a raison; puisque vos hommes d'État conviennent qu'elle est la mère de tous les vices et de tous les crimes. Quant à l'instruction secondaire et religieuse, elle la propage avec une immense habileté, puisqu'il *faudrait dresser* des *statues à ses instituteurs;* et avec une immense libéralité, puisque *les États les plus civilisés de l'Europe sont bien loin de marcher sur ses traces.*

FEVROT. J'vois c'que c'est; quand on dit qu'les prêtres haït la lumière, c'est pas l'soleil qu'il haït, c'est les quinquets.

MOI. Précisément; les quinquets qui tâcheraient de vous cacher le soleil.

France l'instruction secondaire était bien inférieure a ce qu'elle était avant 89.

(1) Jouffroy, membre distingué mais sceptique, d'une Université toute sceptique (quoi qu'elle en dise), ne pouvait dissimuler la sainte admiration que lui causait le catéchisme, et je ne crois pas qu'il soit moins utile de la constater ici que de constater les senti-

ments opposés dont on chargeait dernièrement sa mémoire : « De-
« mandez au chrétien, dit-il, d'où vient l'espèce humaine et il le
« sait, où elle va et il le sait; demandez à ce pauvre enfant, qui
« de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici bas, et ce qu'il deviendra
« après sa mort, il vous fera une réponse sublime.... Origine du
« monde, de l'homme, de l'espèce, question des races, destinée
« de l'humanité en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec
« Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de
« l'homme sur la création, il n'ignore de rien, et quand il sera
« grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le
« droit des gens, sur le droit politique. Tout cela découle avec
« clarté et comme de soi-même du Christianisme. Voilà ce que
« j'appelle une grande religion *. »

« Voilà ce que j'appelle une grande religion. » Et cependant c'est ce même Jouffroy, qui vient nous dire quelques pages plus loin que c'est à la philosophie seule qu'il demande la solution de la destinée humaine. Mais vous venez de l'en déclarer, il y a peu d'instants, tellement incapable, que : « la seule chose, disiez-vous, dont un vrai
« philosophe puisse être tenté, c'est de se croiser les bras et de re-
« garder. »

Ainsi vous abandonnez *celle* qui vous donne des réponses *complètes* et *sublimes*, selon vous, pour celle que vous déclarez *incapable* de vous répondre.

— La réponse de Jouffroy est toute simple : « La solution reli-
« gieuse ne suffit plus dans une *époque de transition* comme la
« nôtre. »

— Alors, c'en est donc fait du Christianisme? Non, car : « Ceux-
« là sont bien aveugles, qui s'imaginent que le Christianisme a fini,
« quand il lui reste tant de choses à faire; le Christianisme verra
« mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder;
« tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira, la conquête du monde
« lui est réservée, et il sera la dernière des religions. »

L'époque de *transition* ne le regarde donc pas ! Alors vous ferez bien de revenir aux réponses sublimes et de vous en contenter. Mais voilà l'éclectisme ! Pour ses partisans il faudrait inventer un nouveau

* *Mélanges*, p. 471.

monosyllabe, qui tînt également du oui et du non, et pût se placer entre les deux.

Selon moi toute leur science et toute leur foi pourraient se réduire à ceci : « Je crois pouvoir être certain qu'il n'est pas impossible que « que ce soit vrai. »

Saint Paul parle quelque part de ces gens qui apprennent toujours et n'arrivent jamais jusqu'à la connaissance de la vérité. L'éclectisme n'est pas d'aujourd'hui.

## XVII^e ENTRETIEN.

### DE LA RELIGION, DE L'ÉGALITÉ ET DU PROGRÈS.

—

BERNAUX. Ne l'oubliez pas, monsieur, vous nous avez promis de nous prouver encore, que les prêtres n'étaient les ennemis, ni de la liberté, ni de l'égalité, ni du progrès, et je crois que de toutes les thèses que vous avez soutenues jusqu'ici, il n'en était peut-être pas une seule qui vous offrît autant de difficultés : *un prêtre franchement libéral* et sincère ami du progrès, c'est ce que nos yeux n'ont jamais rencontré, je vous en avertis. Voyons donc, comment vous pourrez vous tirer d'un pas si mauvais et si glissant.

FEVROT. Oui, j'crois qu'vous ferez ben de mettre des crampons à vos pieds, si vous n'voulez pas faire une *tombe* sur c'te glace-là. Car ce n'est pas de l'histoire ancienne ça, c'est de l'histoire d'aujourd'hui, et celle-là n'y a pas besoin d'savoir lire pour l'écrire; il n'y a qu'à mettre ses lunettes et tout est dit. Voyons donc, comment qu'vous vous y prendrez, pour leur-z-y faire chanter *la Marseillaise* à vos prêtres?

MOI. J'avoue, mes amis, que de toutes les questions que nous avons traitées jusqu'à ce jour, celle-là pourrait bien être, comme vous le dites, la plus délicate et la plus glissante; mais je ne vous demande qu'une bonne

heure de cette même et bienveillante attention que vous m'avez prêtée jusqu'ici, pour vous faire suspendre, encore une fois, un de ces jugements en dernier ressort, qui de loin vous paraissent toujours si faciles, et de près, si difficiles à porter. Rappelez-vous d'abord tous ces faux griefs contre les papes, contre l'obscurantisme de Rome, contre la haine du clergé pour l'enseignement mutuel, etc., etc., griefs expliqués et désavoués solennellement, comme vous venez de le voir, par leurs principaux auteurs, et demandez-vous s'il ne pourrait pas en avoir été de même de ce nouveau chapitre d'accusation. On a été injuste sur vingt articles, on l'avoue, on l'explique, on va même jusqu'à *le déplorer* de bonne foi, pourquoi ne l'aurait-on pas été une fois de plus? Avouez-le, l'analogie toute seule suffirait pour nous le faire croire; mais entrons dans la question, et avant d'examiner si les prêtres sont les ennemis de l'égalité, voyons un peu ce que c'est que l'égalité, et si le Christianisme lui est plus ou moins favorable.

FEVROT. L'égalité, monsieur, l'égalité c'est... c'est... Monsieur Bernaux, comment donc nommez-vous l'égalité?

BERNAUX. L'égalité c'est..., c'est le niveau matériel et moral qui *devrait* exister entre les fils d'un même père.

FEVROT. C'est ça, j'savais bien qui y-avait du niveau.

MOI. Pourquoi dites-vous qui *devrait?* Ce niveau n'existe donc pas?

BERNAUX. Pas encore.

MOI. Vous savez bien, et tout aussi bien que moi, qu'il n'existera jamais, et que toujours il y aura,

comme toujours il y a eu, des gens qui commanderont et des gens qui obéiront, des gens qui sèmeront, et des gens qui moissonneront, des maîtres et des apprentis, des chefs d'atelier et des manœuvres, des soldats et des capitaines; puis des hercules et des femmelettes, des géants et des pygmées, des aigles et des gens qui ne le seront pas, c'est-à-dire des malins et des nigauds, des paresseux et des vaillants, etc., etc., et quand il n'y aurait d'autre inégalité sur la terre que celle qui existe entre ces deux outils, elle suffirait seule pour vous démontrer, non-seulement la chimère, mais la grande absurdité de l'égalité des conditions.

A présent, si nous passons à l'égalité des *droits, c'est autre chose*, et je serais le premier, s'il le fallait, et de bon cœur, je vous assure, à féliciter mes contemporains d'avoir enfin proclamé une vérité (qui cependant n'en datait pas moins de dix-huit siècles) et d'avoir enfanté cette *égalité devant la loi*, belle imitation temporelle de l'éternelle égalité des chrétiens devant leur Dieu.

Avant tout, soyons justes, et parce que la déclaration des *droits de l'homme* fut, de nos jours, le signal du plus affreux despotisme, parce que toutes les grandes idées et les grands sentiments qui s'y rattachent furent exploités hors de Dieu, et même contre Dieu, par des hommes de crime et de folie, gardons-nous d'envelopper ces hommes et ces principes dans une malédiction commune, et de faire retomber sur ceux-ci le juste et terrible anathème qui pèsera toujours sur ceux-là. Sachons-le bien, mes amis, l'inégalité subsistera toujours sur la terre, fût-ce même au sein de la république la plus pure que vos théories puissent rêver; mais quant

à cette inégalité *monstrueuse* qui semblerait consacrer les travaux et les souffrances du genre humain au bien-être et aux faciles jouissances de quelques *demi-dieux* privilégiés, où donc est-il le cœur, tant soit peu bien placé, qui jamais ait pu la reconnaître ou l'admettre? Comme l'intelligence, n'a-t-il donc pas aussi ses vérités? Quant à moi, je vous le déclare, jamais je ne rencontrai un de ces malheureux qui, comme vous, mes amis, use sa triste vie à de durs et continuels travaux, sans rougir de moi-même, et sans m'abaisser, dans ma propre pensée, mille et mille fois au-dessous de lui. Je l'ennoblissais dans mon esprit, et volontiers j'eusse changé, je vous le jure, mon oisiveté forcée contre ses plus pénibles labeurs. Croyez-moi, ces sentiments que vous appelez si justement généreux, ces idées que vous nommez *libérales* ne sont le partage exclusif ni d'une époque, ni d'un parti; n'allez pas vous figurer, par exemple, qu'il faille être né depuis trente ans, ou bien encore s'être fait *journaliste* pour voir dans ces inégalités *monstrueuses* un des plus navrants spectacles de cette vallée de larmes et de misères, un des plus terribles chapitres de cet anathème *de fer* qui *pèse* sur les enfants d'Adam, anathème qui ne peut trouver que dans la religion chrétienne et son explication et son adoucissement. Car, sachez-le bien encore, avec cette religion, tel se résigne à la société quelle qu'elle soit, qui, sans la religion, ne pourrait pas ne pas se révolter à son tour. Voulez-vous que je vous parle avec plus de franchise encore : en présence de cette grande division du travail et de l'oisiveté, de la semence et de la moisson, de l'extrême opulence et de la plus profonde misère, je me demande souvent comment il se peut faire que ces masses

innombrables qui portent constamment le poids de la chaleur et du jour, ne se précipitent pas à chaque instant sur une proie si facile, ou plutôt je *me le demanderais* si Dieu n'était pas là, et si je n'entrevoyais le secret de ces mystérieuses et divines entraves dans lesquelles sa providence enserre et contient tant de volcans.

Vous demandez des miracles, eh bien! en voilà d'inexplicables, de toujours aperçus et de toujours subsistants. Je le répéterai donc volontiers, vive la déclaration des droits de l'homme, mais vive mille fois le Christianisme, qui la proclamait dix-huit siècles avant nous, et qui seul peut la proclamer sans danger.

FEVROT. C'est-il donc bien sûr et bien certain qu'il y ait autant d'égalité dans l'Évangile qui y en a dans le *National* et dans le *Bon Sens*.

MOI. Écoutez-moi bien, mes bons amis; j'ouvre au hasard un livre d'Épîtres et Évangiles; et j'y lis les paroles suivantes :

« Il a envoyé son Fils parmi les hommes, afin qu'il « fût l'aîné parmi beaucoup de frères.

« Vous ne vous devez rien les uns aux autres, sinon « la charité.

« Quel est le plus grand de celui qui sert, ou de ce- « lui qui est servi?

« Pour vous, ne prenez pas le nom de maître; car « vous n'avez qu'un seul maître, et vous êtes tous « frères.

« Dieu ne fait acception de personne.

« Que celui qui est d'une condition basse se glorifie « dans son élévation, et que celui qui est riche se con- « fonde dans son véritable abaissement.

« Ne distinguez pas les conditions, car ce ne sont

« pas les riches qui vous oppriment. Si vous avez égard « à la condition des personnes, vous commettez un pé- « ché et vous êtes condamnés par la loi.

« Vous, riches, pleurez et poussez des cris et des « hurlements.

« Car les riches seront tourmentés fortement, et l'on « aura compassion des petits, etc., etc. »

Qu'en dites-vous, mes amis; appellerez-vous cela du despotisme et de l'aristocratie? et croyez-vous que, pour avoir été prononcées dix-huit cents ans avant le siècle des lumières, ces paroles en aient été moins véritablement libérales? Mais pourquoi donc, au moment où elles vinrent étonner ce vieux monde, qui ne les avait jamais soupçonnées, ne les vit-on enfanter ni ces saturnales de civisme, ni ces milliers d'hécatombes, ni cette rage de vengeance et de sang qui plongèrent en peu d'instants la France dans un deuil plus déchirant que quatorze siècles de monarchie n'avaient pu lui en causer (*a*) ? Pourquoi donc changèrent-elles la face de la terre sans la bouleverser matériellement? C'est que, comme nous le verrons tout à l'heure, l'Esprit saint connaissait le secret de *révolutionner* les cœurs sans *révolutionner* l'État, et de consacrer toutes les idées de puissance et de hiérarchie au milieu des sentiments les plus républicains. Amour de l'égalité et respect pour le pouvoir, voilà toute la politique évangélique.

Ainsi donc, vous le voyez, et tout le monde en convient, c'est le Christianisme qui fit luire les premiers rayons de cette égalité que vous rêvez, et c'est sur lui que se basent encore tous vos *humanitaires*, tous vos

(*a*) Paroles de Laharpe.

*néo-chrétiens* et vos *néo-catholiques*. Tous prétendent à l'honneur d'asseoir leur statue sur cet imposant piédestal : piédestal éternel et statues éphémères.

BERNAUX. Je n'ai jamais dit le contraire, monsieur ; je sais parfaitement qu'il n'y a rien de plus *humanitaire* que l'Évangile, et je ne demande pas une autre charte ; mais de l'Évangile à l'Église, et de Jésus à nos prêtres la distance est incommensurable, ou plutôt ce sont deux lignes à peu près opposées.

FEVROT. C'est ça, v'là la vérité. L'Évangile est républicain, et les prêtres ont toujours été et seront toujours les *flagorneurs* de tous les rois.

MOI. Il ne s'agirait plus que de savoir si l'*Église* a su rappeler quelquefois l'esprit de son divin modèle ; et alors il suffit et il devient nécessaire de jeter un coup d'œil extrêmement rapide sur son histoire, et nous verrons s'il s'est passé beaucoup de règnes sans que, parmi tant de voix adulatrices, l'opposition, et une opposition sévère, n'ait été vigoureusement soutenue par la voix ferme et courageuse de quelque prêtre.

D'abord les trois premiers siècles de l'Église nous offrent le tableau de l'esprit d'*égalité* le plus orthodoxe et le plus complet que l'imagination la plus *ardemment* libérale puisse se figurer ici bas : fraternité complète, pauvreté évangélique, communauté de tous les biens, nivellement volontaire de toutes les fortunes ; en un mot, un seul cœur et une seule âme. « Ne sommes-nous pas égaux en toutes choses, » disait Athénagore aux persécuteurs. Mais c'est peu de vivre en *frères*, plusieurs milliers de chrétiens vivent en *lions*, et, fidèles au pouvoir tant qu'il ne sort pas de la justice, ils lui résistent et se laissent broyer sous ses coups plutôt que

de lui accorder cette obéissance injuste et passive que vous lui reprochez tant et qui n'est due qu'à Dieu (*a*).

Après les trois premiers siècles de la république chrétienne, l'empereur Constantin embrasse le Christianisme, et pour la première fois, l'humanité respire, le despotisme pâlit, et le *pouvoir*, devenu chrétien, s'empreint de modération et de justice. A partir de cette époque, les fers tombent et se brisent sous une céleste influence, l'esclavage disparaît, et si tous les princes de la terre apprennent que l'*origine* de leur pouvoir est divine, ils apprennent en même temps que ce pouvoir ne leur est confié que pour *le bien in (bonum)*; ils apprennent qu'il n'est qu'un *seul* Évangile, mille fois plus sévère pour eux que pour le dernier de leurs sujets ; et sur leur front, comme sur le front de ces derniers, l'Église imprime à chaque instant en caractères de cendres, cet avertissement sublime: « Souviens-« toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tu « retourneras en poussière. »

Ainsi donc, comparez. Peu d'années, peu de jours auparavant, tout prince, tout empereur *était dieu*; Alexandre et César étaient les petits-fils de Jupiter, et voilà que le prêtre catholique, les ramenant tout à coup sur la terre, les fait passer dans le domaine de

(*a*) « Au moment de l'apparition du Christianisme chaque op-« primé devine que l'heure de la liberté va sonner pour lui... On ne « peut voir sans admiration ces premiers évêques, si fiers avec les « grands et si humbles avec les pauvres, espèces de tribuns popu-« laires, protestant au nom des droits imprescriptibles de l'huma-» nité. Tout en eux rappelle les vieilles maximes de la république « romaine. » (Blanqui, *Hist. de l'écon. polit.*)

la pourriture et des vers. Tristes et singuliers flatteurs, Fevrot, convenez-en ; *flagorneries* bizarres !...

Plus tard, tous les pères de l'Église développent avec un génie merveilleux toutes les maximes de la fraternité et de l'égalité évangéliques : et, comme on l'a justement remarqué, il n'en est peut-être pas *un seul* qui n'ait rêvé sa république.

Quinze ans après l'avénement de Constantin, saint Athanase donne le premier exemple de résistance à un empereur chrétien, et brave la disgrâce et l'exil plutôt que de manquer à la foi catholique.

En 353, saint Hilaire se laisse exiler par Constance pour la défense des mêmes dogmes.

En 363, l'empereur Julien tâche de gagner par la corruption les évêques, et ne néglige aucune espèce de séduction pour leur faire abjurer le Christianisme ; il échoue et lui seul s'attire et mérite le surnom d'Apostat.

En 370, saint Basyle, évêque de Césarée, menacé de l'exil par l'empereur Valens, lui répond : « Toute la « terre est à Dieu. » — « Jamais, reprend à son tour le préfet impérial, jamais on ne me parla avec tant de hardiesse. — « C'est qu'apparemment, répond Basyle, « vous n'eûtes jamais affaire à un évêque. » — « Prince, « dit le préfet à l'empereur : nous sommes vaincus « par un seul homme. »

En 387, Flavien, évêque, implore la pitié de Théodose le Grand, irrité contre la rebelle Antioche : « Si « vous ne leur remettez pas leurs offenses, s'écrie-t-il, « votre Père céleste ne vous remettra pas les vôtres. » Théodose pardonne à la voix de l'homme de Dieu. Mais plus tard, Thessalonique se révolte, et Théodose

en ordonne le massacre. Qui donc pourrait cette fois encore faire rentrer en lui-même ce monarque emporté? C'est encore un évêque. C'est saint Ambroise, qui lui défend l'entrée de son église, et qui le foudroie de ses paroles : « Retirez-vous, prince, et n'ajoutez pas « le sacrilége à tous vos homicides. »

Vous le voyez, mes amis, les années se suivent, et la dignité du sacerdoce ne se dément pas devant les princes.

En 400, saint Chrysostôme tonne contre les adulations dont les cours des rois sont remplies, et se fait exiler pour avoir censuré fortement l'érection d'une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice Eudoxie.

De son côté, saint Flavien succombe sous le poids des chaînes et des coups, en refusant de souscrire à l'hérésie d'Eutychès.

En 460, l'*homme de Dieu* se montre, et le *fléau de Dieu* disparaît. » Je ne sais pourquoi les paroles de ce « prêtre m'ont touché, » murmure le farouche Attila, en reculant devant le pape saint Léon.

En 493, la France devient chrétienne. C'est l'archevêque de Reims, c'est saint Remi qui confère le baptême à Clovis : « Baisse la tête, fier Sicambre, baisse la « tête sous le joug du Seigneur, adore ce que tu as « brûlé, et brûle ce que tu as adoré jusqu'ici. »

En 500, saint Benoît fait entendre de salutaires vérités à Totila, roi des Goths.

En 630, le pape saint Martin, pour avoir condamné les édits hérétiques de l'empereur Constance, meurt dans les souffrances et la captivité.

En 940, saint Dunstan résiste au roi d'Angleterre, qui lui commandait de lever une censure portée contre un

des grands de son royaume. « A Dieu ne plaise qu'un « homme mortel me fasse violer la loi de Dieu. »

En 1075, Grégoire VII, comme nous l'avons déjà vu, et comme le prouve fort bien la *Revue britannique*, « contraint la force *brute* à plier devant une intelli- « gence sublime; et, par un *bienfait immense*, tandis « que la barbarie et la férocité universelles tendaient « à tout désorganiser sur la terre, la papauté sauve le « monde et lui donne en échange l'ordre, la science, « l'union, l'organisation, le progrès (*a*).»

En 1000 et en 1100, l'Europe se couvre de monastères, où fleurissent toutes les vertus, où se réalisent toutes les merveilles de l'égalité et de la fraternité évangéliques, républiques sublimes qu'un protestant, le plus savant des hommes (*b*), appelait « une sorte de « milice céleste organisée sur la terre. »

Les *communes*, ou ces premières organisations municipales que nous regardons aujourd'hui comme l'origine de nos institutions modernes, prennent naissance, et se *calquent* pour ainsi dire, sur les monastères mêmes, leur modèle et leur exemple (*c*).

« C'est l'Église chrétienne qui a sauvé le monde, dit « M. Guizot, oui, l'Église avec ses institutions, ses ma- « gistrats et son pouvoir (*d*), » et le 22 avril 1844, M. Cousin disait à la Chambre des pairs : « L'Église catho- « lique était l'*âme* et la lumière du moyen âge, le bien-

(*a*) *Revue britannique.* C'est là un beau témoignage rendu à la papauté!

(*b*) Leibnitz.

(*c*) Voir *Hist.*, de Barante et de Guizot.

(*d*) Guizot, *de la Civilisation en Europe.*

« faisant contre-poids de la fortune et de la puissance,
« le refuge toujours et quelquefois le marchepied de
« la pauvreté fière et du mérite roturier. »

Poursuivons : en 1170, saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, est assassiné, sous Henri II, roi d'Angleterre, pour avoir longtemps déclamé contre les abus criants exercés par ce prince.

En 1308, le serment du Grutli délivre la Suisse de ses tyrans. La liberté, l'égalité et la démocratie la plus pure jettent sur ce sol catholique les racines les plus profondes, racines républicaines qui, de nos jours encore, ne conservent de force et de vigueur qu'au *prorata* de leur attachement à l'ancienne religion de l'Église apostolique romaine.

En 1483, à l'assemblée des états, Jean de Rels, chanoine de Paris, parlant au roi, au nom des trois ordres, s'élevait avec force contre ces adulateurs qui lui disaient : « Tout va bien, tandis que le peuple, dans la « misère et l'amertume de son âme, criait à Dieu.... « Vengeance! »

En 1507, saint François de Paule parle avec une sainte liberté à Louis XI.

En 1533, pendant que le réformateur Luther permettait honteusement *deux femmes* au landgrave de Hesse, le pape Clément VII sacrifiait l'Angleterre plutôt que de ratifier l'injuste divorce réclamé par son roi.

L'Angleterre se sépare, Henri VIII, de ses mains adultères et homicides, s'étant décerné la tiare d'un pontife, Thomas Morus et l'évêque de Rochester perdent la vie plutôt que de souscrire à la suprématie spirituelle du tyran.

En 1530, Jean Salesbery demande qu'on dépose les clercs *adulateurs*.

En 1545, le concile de Trente frappe de réprobation les évêques qui se rendraient coupables de ce vice.

Dans le même temps, Gerson, un des grands hommes de l'Église, fulmine un discours contre la lâcheté des flatteurs.

En 1550, l'immortel Barthélemi Las Cases plaide aux Indes la cause des malheureux indigènes, auprès de leurs barbares oppresseurs, et excommunie ses compatriotes qui les retiennent en esclavage.

Vers la même époque, au Paraguay, les missionnaires réalisaient les plus beaux rêves, les plus brillantes utopies de la philanthropie la plus brûlante, et selon M. de Châteaubriand, les jésuites y avaient créé un des plus beaux ouvrages qui fût sorti de la main des hommes.

Arrive enfin le plus absolu des monarques, Louis XIV, et pendant que la flatterie sort à longs flots de toutes les bouches et de toutes les plumes, ce n'est encore que dans la chaire chrétienne qu'il entendra la vérité. Massillon prononce son *Petit Carême* devant un roi *mécontent ;* Bourdaloue lui *déchire le cœur* (*a*) ; Fénelon l'irrite, et, par son *Télémaque*, se ménage une disgrâce ; enfin, Bossuet lui-même, malgré son admiration pour le grand roi, n'en porte pas moins souvent à la cour la terreur et la sévérité de ses arrêts (*b*).

(*a*) « Il écorche les oreilles, mais il déchire les cœurs. » (Paroles de Louis XIV.)

(*b*) « Eh ! sire, mangez un veau, et soyez chrétien, » disait-il, un

Sous Louis XV, au milieu du désordre et de la corruption générale, qui donc osera faire entendre à la cour la grande voix du devoir et du repentir? c'est encore un évêque. Le roi tombe malade à Metz, et Fitz-Jam, évêque de Soissons, lui refuse les sacrements jusqu'à ce qu'il ait fait amende honorable de ses désordres, demandé pardon au public et chassé sa maîtresse.

La terreur elle-même vient retremper leur courage et leurs vertus. Ce clergé, que l'on prétendait si servile et si coupable (et qui trop de fois, il est vrai, avait oublié la dignité de sa maison), vient tout à coup forcer l'admiration de l'Europe et rappeler les plus beaux jours de l'Église, sous la hache des bourreaux et devant le feu d'une persécution qui rappela trop souvent celles des Tibère et des Néron. Il le faut, l'assemblée nationale le décrète; il faut que les évêques choisissent entre le dépouillement absolu, l'exil, la déportation, la mort, ou l'infraction de la discipline ecclésiastique. *Le choix n'est pas douteux*, et sur cent trente-cinq évêques, quatre seulement ont la faiblesse de céder au plus féroce des pouvoirs.

Enfin, Bonaparte vient éblouir l'Europe; et lorsque le monde entier semble courber la tête sous une gloire aussi lourde, lorsque tous les souverains voudraient briguer son alliance pour conjurer ses foudres, un seul, le seul de tous qui soit sans canons et sans capitaines, le plus faible des princes et le plus doux de tous les

jour de jeûne, au monarque scrupuleux. Une autre fois, Louis XIV, lui demandant, dans une circonstance célèbre : « Qu'auriez-vous dit, « si je m'étais prononcé contre vous? »—« Sire, j'aurais crié dix fois « plus fort. »

hommes, Pie VII, deviendra parmi tous ses ennemis le plus ferme et le plus indomptable ; lui seul ne courbera jamais, et, poussé à bout, le despote sera forcé de s'écrier : « Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter « sans être contredit. Moi, je trouve dans mon siècle « un prêtre plus puissant que moi, car il règne sur les « esprits et je ne règne que sur la matière (*a*). »

Vous le voyez, mes amis, au milieu d'un servilisme et d'une flatterie, qui furent et seront de tous temps et de tous les pays, flatterie dont je suis trop juste pour toujours exempter le clergé lui-même ; vous le voyez, dis-je, il n'est pas de siècle, il n'y a pas de règne où de salutaires avertissements n'aient été donnés au pouvoir par la religion, où de saintes résistances ne soient venues lui prouver qu'elle ne professait l'obéissance que dans les saintes limites de la justice et de la loi divines. « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hom- « mes », tel fut et tel sera toujours son langage.

BERNAUX. Mais, monsieur, vous venez de nous parler de la *Constituante* et de ses persécutions contre le clergé. Jamais, il me semble, ces persécutions n'eussent existé si l'assemblée nationale n'avait vu dans chaque prêtre un ennemi de son pouvoir et des nouvelles idées qui surgissaient en France.

MOI. Vous seriez donc bien étonnés, si je vous prouvais, mes amis, qu'à cette même époque tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus généreux dans ces nouvelles idées, était partagé ou plutôt sollicité par le clergé lui-même. Jamais, à l'exemple de son infortuné monarque, il n'avait professé des idées plus véri-

(*a*) Paroles de Bonaparte à Fontanes.

tablement *libérales*, et l'on peut dire que lorsque cet esprit d'égalité fraternelle était faux ou souillé dans tous les cœurs, il n'était pur et complet que sous le manteau royal ou le surplis du lévite.

BERNAUX. Je voudrais en avoir la preuve avant d'essayer de le croire.

MOI. Rien n'est plus juste ; mais cette preuve vous l'avez aussi forte que possible dans les cahiers des états généraux. Voyons un peu ce que pouvait demander en 89 ce clergé qu'on vous représente comme l'ami du despotisme et des abus, et quelle fut, dans cette assemblée solennelle, l'expression irrécusable et générale de ses vœux les plus ardents. En voici l'extrait et le plus court résumé.

Le clergé demande et conjure le roi d'ordonner :

1° Un remède prompt et vigoureux au relâchement de la discipline ecclésiastique ;

2° La concession des dignités de l'Église au mérite et à la vertu, plutôt qu'à la naissance ;

3° La suppression des livres antireligieux, des gravures obscènes, etc. ;

4° L'utilisation des communautés religieuses ;

5° Des garanties pour la liberté et la propriété individuelles ;

6° La suppression de l'esclavage des noirs ;

7° La responsabilité des ministres ;

8° La suppression des tribunaux d'exception ;

9° L'institution d'un même code civil, et par conséquent *l'égalité* devant la loi, la publicité des procédures, l'adoucissement et l'égalité des peines, l'abolition des tortures, la suppression des confiscations, du bannissement, etc., etc. ;

10° L'admission du *tiers-état* à toutes les charges et emplois de robe et d'épée réservés jusqu'alors à la seule noblesse;

11° L'affranchissement de l'impôt, pour les seuls journaliers, dont on ne saisirait sous aucun prétexte les meubles et les outils;

12° Enfin, l'application exclusive des impôts de consommation sur les objets de luxe.

Il terminait en renonçant généreusement à tous ses priviléges. Voilà ce que voulait, voilà ce que réclamait avec force, en 89, ce même clergé dépouillé, banni et massacré en 93 (et par quels hommes!) sous prétexte d'intolérance et de servilisme. Qu'en pensez-vous, mes amis? trouvez-vous que de pareils vœux méritassent un semblable châtiment, et ne seriez-vous pas tentés plutôt de vous écrier, comme un jeune et éloquent orateur: « Voilà les véritables plébéiens! » et lorsqu'on pense que toutes ces idées, ces vœux étaient ceux du *monarque lui-même*, qui les *eût réalisés complétement*, en vérité, on se demande de quel nom et avec quelle indignation on doit flétrir à jamais le tribunal exécrable qui frappa tant de vertus.

FEVROT. Comment, monsieur, c'est-il donc bien sûr et bien certain? c'était là ce que voulaient les curés avant la révolution?

MOI. C'était là ce qu'ils demandaient à grands cris, Fevrot: et puisque tout à l'heure vous me défiiez de leur faire chanter la *Marseillaise*, avouez que ces cahiers étaient encore plus libéraux et valaient un peu mieux que votre chanson.

BERNAUX. C'est singulier, je ne les avais jamais lus et je vous avouerai que je suis charmé de faire connais-

sance avec eux comme avec un document tout nouveau.

MOI. Et voilà comme s'accréditent l'erreur et les préjugés! Que de gens en sont encore au même point, ne lisent pas, ne connaissent que sur ouï-dire, et n'en prononcent pas moins la peine capitale contre un accusé qui ne peut se faire ni écouter ni comprendre.

FEVROT. Tu sais ben, Jérôme. C'est le *Croyant* qui s'agit, et ce *Croyant-là* c'est encore un gaillard qui n'y va pas par quatre chemins.

MOI. Plût au Ciel qu'il n'eût jamais marché que dans celui de la modération et de la vérité, nous aurions en France un magnifique talent de plus, dans l'Église une lumière éclatante, dans le sacerdoce un grand et beau caractère! Pour vous expliquer une telle chute, il est nécessaire de vous répéter ce que je vous disais tout à l'heure, c'est-à-dire que la Religion seule pouvait prêcher toutes les maximes du libéralisme sans danger, et qu'elle avait trouvé le secret de souffler partout cet esprit de liberté et d'égalité fraternelle, tout en consacrant ou plutôt tout en sanctifiant l'origine du pouvoir et de l'autorité. Ainsi, pendant qu'elle dit à l'esclave : « Tu es mon frère, » elle sait dire au pouvoir : « J'obéis et je respecte. » Et remarquez bien qu'elle seule peut le dire sans bassesse et sans servilité, « puisqu'elle « proclame et reconnaît que tout pouvoir vient de Dieu « et n'est autre chose que le ministère de Dieu même. »

BERNAUX. Ah! nous y voilà ; c'est bien là, convenez-en, *cette obéissance passive* qui vous est si justement reprochée, et qui consacre à jamais toute injustice, toute illégalité.

MOI. Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que, comme la Religion défend d'obéir en tout ce qui contrarie la

loi de Dieu, et comme l'*injustice* lui porterait la première atteinte, il s'ensuit qu'il est toujours défendu d'obéir à l'injustice. Par conséquent, vous voyez bien clairement que votre *obéissance passive* est au contraire fort souvent de la *résistance passive* plus forte souvent, et toujours plus efficace que la sédition la plus ouverte.

FEVROT. Ah, ah! ça vous la coupe, ça, monsieur Bernaux, avec votre désobissance passive.

MOI. Vous avez dit le mot, Fevrot. Obéissance en tout ce qui est juste, désobéissance en tout ce qui est injuste. Dans ce dernier cas, *non possumus,* nous ne pouvons pas, telle fut toujours la devise des évêques et des prêtres.

BERNAUX. Mais enfin, M. de La Mennais n'en fut pas moins condamné.

MOI. Encore une fois, ce n'est pas pour avoir fait du *libéralisme* qu'il a été condamné. Fénelon en faisait dans son Télémaque, Pie VII en faisait dans ses discours (*a*), tous les saints en ont fait dans leurs écrits, et n'en ont pas moins été canonisés. Mais c'est pour avoir fait du *jacobinisme* que M. de La Mennais fut condamné; c'est pour avoir outrepassé toute mesure, prêché la démagogie dans toutes ses fureurs, laissé derrière lui les apôtres les plus forcenés de l'anarchie révolutionnaire, en un mot, pour avoir, lui, ministre d'un Dieu de paix, fomenté la révolte, et brisé le dogme chrétien sur l'origine du pouvoir, tout cela, au nom de l'Évangile et de

(*a*) « Soyez toujours de bons chrétiens, et vous serez de bons ré-« publicains; les premiers chrétiens étaient tous démocrates. » Paroles de Pie VII, lorsqu'il était évêque d'Imola.

la Sainte-Trinité. Et voyez ce que c'est que la résistance d'un prêtre contre l'Église catholique : cet homme qui fût resté grand et admiré dans son sein, est tombé tout à coup loin d'elle, si bas, si bas, que son libéralisme lui-même est renié par le vôtre, et que son talent est frappé d'impuissance, à ce point de ne pouvoir même plus soutenir l'existence d'un journal (*a*). C'est un des exemples les plus effrayants des conséquences d'une grande faute (1).

BERNAUX. M. de La Mennais peut, j'en conviens, avoir outrepassé toutes les bornes ; mais cet amour du peuple, ce véritable patriotisme, ce fonds d'idées véritablement libérales, qui l'avaient d'abord inspiré, ont frappé d'horreur tout le clergé de nos jours, qui par son extrême répugnance a bien prouvé que ce nouveau langage lui était complétement étranger.

MOI. Ce que vous dites là, monsieur Bernaux, est si peu exact qu'avant les *Paroles d'un Croyant* un très-grand nombre de prêtres et presque tout le jeune clergé se sentaient violemment entraînés dans cette ligue, et fussent devenus les disciples de ce nouveau sectaire, si la grande voix de l'Église romaine ne les eût avertis du précipice caché sous tant d'éloquence, et ne leur eût prophétisé avec succès (puisqu'il est resté seul) le terme fatal où devait aboutir tant d'orgueil.

BERNAUX. Mais le progrès! Vos prêtres n'y croient pas davantage. Entre le Christianisme et la civilisation moderne, il existe une antipathie radicale, une guerre implacable, et il faut, ou que le Christianisme étouffe la civilisation, et nous ramène au moyen âge, ou que

(*a*) Le journal *le Monde*.

la civilisation emporte le Christianisme, et avec lui toute religion positive.

MOI. Voyons, qu'entendez-vous encore une fois par ce grand mot *progrès*? S'agit-il des découvertes et des améliorations physiques? Lorsqu'elles sont véritablement utiles, ce qui n'arrive pas toujours, bien loin de les condamner, la Religion les prescrit, les invente même ou les développe. N'est-ce donc pas elle qui défrichait nos landes, assainissait nos marais, enseignait l'agriculture, construisait les ponts et traçait les premières routes dans nos vieilles Gaules? Avez-vous donc oublié ce que vous avouait l'autre jour votre célèbre économiste, M. Blanqui, que « c'est aux ordres religieux « que l'agriculture dut *tous* ses progrès, et l'industrie « *tous* ses PERFECTIONNEMENTS » (*a*). Un tel aveu, sous une telle plume et dans une telle bouche, devrait suffire, il me semble, pour faire taire à jamais des propos si injustes, et disons-le, si honteux, puisqu'ils ne sont que l'expression de l'ignorance. D'ailleurs, il n'était pas besoin des paroles de M. Blanqui, vous en avez la preuve sous vos yeux; ouvrez-les, et contemplez un moment ces admirables basiliques que vous ne savez même plus *réparer* aujourd'hui, et que l'Église édifiait avec une facilité magique dans ces temps que vous nommez barbares. Chose étrange, vous lui reprochez son incapacité, et vous ne pouvez même pas restaurer tant soit peu ses débris admirables!

Maintenant, si nous envisageons l'industrie contemporaine sous son vrai jour, nous frémirons avec tous les bons observateurs, non-seulement du but auquel

(*a*) Blanqui, *Histoire de l'Économie politique.*

elle aspire, mais de tous les moyens qu'elle emploie. Il ne s'agit plus uniquement des censures du clergé. Ce sont les hommes sages de tous les pays et de toutes les opinions, c'est la presse elle-même, c'est la presse tout entière, qui s'accordent pour flétrir ce nouveau genre de prétendu *progrès*, dont la fin est l'excès du luxe et des jouissances pour les *habiles*, et le résultat constant, la dégradation des classes ouvrières par l'excès du travail et de la misère. Non certes, ce ne sera jamais le ministre de l'Évangile qui se permettra d'encourager la cupidité, la création des besoins (*a*), l'immoralité de ces nouvelles doctrines industrielles, la dure et pesante aristocratie de l'argent, et ce long et douloureux épuisement de toutes les forces humaines, asservies au plus abrutissant mécanisme.

Triste et cruel esclavage qui, selon la remarque d'un membre de l'Institut (*b*), semblerait prouver que « les « produits de l'industrie ne sont plus faits pour les hom- « mes, mais que les hommes sont faits pour les pro- « duits. »

Mais, comme le remarque fort bien M. de Châteaubriand, « quand on pousserait les découvertes physiques « et les inventions mécaniques jusqu'au miracle, cela « ne produirait encore que le genre de perfectionne- « ment dont la machine même est susceptible. »

Beau progrès à prêcher en vérité, beau texte de sermons pour un prédicateur de l'Évangile, que l'érection d'une bourse ou l'exécution d'un chemin de fer!

(*a*) On sait que la création constante de *nouveaux besoins* est le principe immuable de l'école économique anglaise.

(*b*) M. Droz.

Eh quoi! le Sauveur du monde foudroyait les richesses, conseillait de n'emporter qu'une tunique, de ne s'inquiéter ni du vêtement, ni du pain du lendemain, et son ministre s'en irait prêchant la théorie des *besoins*, l'apothéose de l'or et la béatification des plus adroits spéculateurs ! Il faut bien en convenir, cette neuvième béatitude serait au moins bien singulière, et jurerait terriblement avec les huit autres. Ah ! si les masses populaires trouvaient du moins ici ce bien-être qu'elles croyaient rencontrer dans leurs rêves; si du moins ces besoins qu'on leur crée, on finissait par les contenter un seul jour!... Mais consultez les faits, parcourez nos cités manufacturières, comparez leurs tristes et malheureux enfants avec ceux de nos campagnes, prêtez l'oreille à leurs accents déchirants; ce n'est pas tout, interrogez les sages, les vrais amis de l'homme et de la vérité, enregistrez leurs aveux : quel concert, quel terrible et désespérant accord entre leurs réflexions et les nôtres ! quels tableaux et quels avis !

Tantôt, c'est l'Angleterre, cette folle excitatrice de la force industrielle qui la mine elle-même, qui jette un cri d'alarme en présence du spectacle qu'elle a créé, et la *Revue britannique* a du moins la bonne foi d'en convenir. « Les quarante mille artisans libres de notre pays, « s'écrie-t-elle dans son numéro d'avril 1837, sont plus « misérables que quarante mille esclaves romains. La « banqueroute attend les manufacturiers. Tout cet ap- « pareil de machines, toute cette production de mer- « veilles n'aboutit qu'à un labeur sans fin et à une « misère sans remède... Oui, le gouvernement qui « favorise ainsi la production sans but, sans système, « sans arrêt, concourt au *suicide* de ses peuples. »

Tantôt c'est la ville de Londres qui est frappée d'un hideux spectacle. « Elle se souviendra longtemps, dit « un journal accrédité (*a*), de cette procession solen- « nelle des tisserands de Spitalfield, qui, il y a peu « d'années, quitta sa région natale, et s'achemina vers « la chambre des communes, pour lui demander justice, « c'est-à-dire du pain. Cette armée de pauvres pygmées « en haillons, ces figures d'inanition et de décrépitude « prématurée, cette maigreur générale, ces teints « hâves et plombés, étaient bien plus éloquents que « ne pourront l'être jamais tous les discours de nos « faiseurs de phrases. »

Chez nous, c'est la malheureuse ville de Lyon, dont les ouvriers en soie forment les deux tiers de la population; triste population, qui se compose, si nous en croyons le *Globe*, « de cent mille individus, les plus « misérables, dit-il, qu'il y ait en France, fort peu « éclairés, presque tous rabougris, amaigris, dans un « état permanent de maladie, habitant des réduits « infects, » et qui tombent et retomberont toujours périodiquement dans l'affreuse nécessité de vociférer ce cri terrible et touchant : « Vivre en travaillant, ou « mourir en combattant. »

Enfin, c'est la brillante ville de Mulhouse qui arrache à la *Revue de Paris* ces paroles si sévères : « A la vérité, « il serait difficile de dire si la misère des ouvriers « l'emporte sur leur démoralisation. Chez eux, chaque « privation a engendré un vice. Par suite de la cherté « des logements, il n'est pas rare de voir deux ou « trois familles habitant la même chambre et vivant

(*a*) *New-Monthly magazine.*

« dans la plus hideuse promiscuité. Les filles de fa-
« brique, que fatiguent le travail et la pauvreté, tâchent
« de devenir mères pour trouver une place de nourrice
« dans une maison bourgeoise. Tout cela est horrible,
« sans doute, mais n'est pas particulier à Mulhouse.
« *Partout* où l'industrie a entassé de la matière hu-
« maine, dans ces cloaques infects que nous appe-
« lons des villes, la corruption n'a pas tardé à s'y
« mettre. »

Aussi, M. de R., après avoir consulté tous les généraux chargés des recrutements, ne craint-il pas d'affirmer que « si toute la France était ainsi façonnée par « l'industrie, des millions de ses enfants ainsi abâtardis « ne suffiraient pas à l'entretien d'un régiment de cinq « cents hommes. »

Pour en finir avec ces tristes tableaux, il vous suffira, mes amis, d'une seule considération, qui va devenir à vos yeux une preuve mathématiquement irrécusable du fléau que nous signalons ici. C'est que les départements où l'industrie et les fabriques ont fait les progrès les plus rapides, comme le département du Nord, par exemple, sont ceux qui atteignent aussi le *maximum* des crimes, des vols, des suicides (*a*) et de l'indigence la plus profonde; tandis que ceux qui sont restés complétement étrangers à ce genre de progrès, comme celui de la Creuse, par exemple, sont en même temps

(*a*) « Considérés sous le rapport du nombre, dit encore Casau-
« vielh, les suicides et les crimes contre les personnes présentent une
« analogie frappante. Ainsi la moyenne pour les années 1827, 28 et
« 29, était de 1,733 suicides et de 1,848 criminels; pour les années
« 1830, 31 et 32, de 1,998 suicides et de 1,870 criminels, et pour les
« années 1833, 34 et 35, de 2,118 suicides et de 2,232 criminels. »

ceux qui présentent le moins de crimes, de suicides et de pauvres. « Les tableaux comparatifs des dix départements les plus industriels, dit M. de Villeneuve, « et de ceux qui le sont le moins, démontrent d'une « manière effrayante l'influence désastreuse de l'industrie patentable sur la population ouvrière. Ils « prouvent péremptoirement que dans les dix premiers « il y a un accusé de crime contre la propriété sur « 3,162 habitants, et un suicide sur 7,600, tandis que « dans les dix départements les moins industriels, il « n'y a qu'un accusé sur 9,500 (c'est-à-dire trois fois « moins), et un suicide sur 67,000, c'est-à-dire neuf « fois moins. »

Ils prouvent aussi clairement, selon le même auteur, que dans le département du Nord, le plus industriel de tous, le nombre des indigents s'élève au sixième de la population, tandis que dans celui de la Creuse il n'atteint pas le cinquantième.

FEVROT. Allons, il paraît que ce sont les pus maigres qui ont encore le pus de valeur.

MOI. Eh bien ! c'est maintenant que je vous le demanderai, mes amis, en présence de pareils résultats et de pareils aveux, comment pourriez-vous reprocher au clergé de ne pas s'être épris d'un amour et d'une passion violente pour ce genre de *progrès* purement mécanique, et dont le progrès moral a tant à souffrir? Autant vous le trouverez ami de ce dernier, autant, il est vrai, vous le trouverez contraire, ou tout au moins peu favorable à tout ce qui pourrait le compromettre.

Résumons-nous donc. *Non*, la Religion ne *canonisera* jamais des inventeurs de machines; jamais elle ne mettra au premier rang, dans l'estime des peuples, le

progrès industriel et mécanique, tel que nous le voyons prôné, pratiqué de nos jours. Peut-être ne regardera-t-elle jamais comme un très-grand bonheur pour l'humanité, la découverte d'un nouveau moteur, ou le perfectionnement d'un nouveau sucre indigène; mais, que voulez-vous? si l'or est notre Dieu, le sien est autre apparemment, et c'est lui qui vous crie : « Cher- « chez premièrement mon royaume, et le reste vous « sera donné comme par surcroît. » Malheureux, nous courons après le surcroît, et nous dédaignons le royaume!

Mais, *oui*, la Religion et par conséquent l'Église professeront toujours la doctrine du progrès moral, elles qui se disent le progrès moral par excellence, et qui, depuis dix-huit cents ans, répètent avec leur divin fondateur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste « est parfait. »

Il en est de même des théories et doctrines politiques. *Non*, la Religion n'applaudira jamais aux *Paroles d'un Croyant*, aux clameurs de la révolte et aux meneurs de la sédition; et la raison en est simple, puisqu'à ses yeux le pouvoir n'est que l'instrument de la volonté divine, et que l'obéissance lui est due en tout ce qui ne blesse en rien la Religion, c'est-à-dire la justice et la vérité. Or, n'applaudissant jamais aux bouleversements politiques, et à tout ce qui peut y conduire, elle a dû quelquefois, j'en conviens, nous paraître l'ennemie des véritables idées *libérales;* mais ce serait une grande erreur.

Car, du jour où, dans une forêt, quelques pauvres bûcherons, ignorant leur mission divine, laissaient tomber leur cognée sur l'arbre qui devait sauver le

monde, de ce jour-là la liberté, l'égalité faisaient leur entrée sur la terre; *de ce jour-là* seulement l'humanité les comprit; et sans la croix, je vous le répète, vous, enfants du dix-neuvième siècle, vous ne sauriez pas encore ce que c'est! Laissez donc faire le Christianisme, laissons-le tracer d'une main ferme les devoirs éternels et réciproques des inférieurs et des supérieurs, des maîtres et des esclaves, des princes et des sujets. Laissons-le faire, car lui seul peut combler les distances et les combler sans désordre, parce que son esprit y tendra sans cesse, et que tout ce qu'il ne pourra combler *matériellement* il le comblera toujours *spirituellement* par la charité. N'est-ce pas lui qui vous apprit le premier que vous étiez fils du *même* père, vérité que vous ne pouviez pas même soupçonner; lui qui brisa l'esclavage, civilisa les peuples, humanisa les rois, sauva l'Europe au moyen âge, règne aujourd'hui même au sein des républiques du Nouveau-Monde, comme il soutient encore les monarchies vieillissantes de l'Ancien, qui rajeunit encore aujourd'hui l'esprit de la démocratie helvétique, comme il fut jadis le mobile et la force de son indépendance, qui n'a jamais cessé de réclamer contre l'asservissement de l'Irlande et l'oppression de tous les peuples catholiques, et qui, je le répète, dans le cas où, par impossible, la république s'établirait et se consoliderait en France, avec la sanction de l'expérience et du temps, en deviendrait alors le plus ferme appui, comme le plus imposant palladium?

FEVROT. Si il a fait tout ça, tout d'même qu'ça valait bien *la Marseillaise!*

MOI. Je crois qu'ça valait beaucoup mieux.

(1) M. de La Mennais est venu compléter pour moi une théorie qui m'a toujours paru frappante de vérité : c'est que chez les hommes qui ont eu mission de défendre ou de chanter la vérité, le génie, la gloire et l'éclat qu'ils projettent sont toujours en raison directe non-seulement de leur foi, mais de leur orthodoxie. Suivez-les avec attention et vous verrez toujours leur étoile briller ou pâlir *au prorata* de leur intégrité catholique. M. de Châteaubriand, de Lamartine, de La Mennais sont là pour prouver ce que j'avance. Mais, comme ce dernier le démontre, et, combien triste en jaillit l'évidence, à l'inverse de tous les hérésiarques et de tous ceux qui *se retirent*, il ne varie pas, il n'hésite pas, il ne combat pas un instant ; non, il est précipité, dépouillé ; il avait tout, il n'a plus rien. Pauvre et grande intelligence déchue ! honte et malheur à celui qui pourrait injurier ta misère ! à celui qui, du haut de son irréprochable médiocrité, pourrait te couvrir de poussière et te dire : Regarde-moi, je ne suis jamais tombé. Oh ! non, du fond de son affreux isolement, M. de La Mennais inspire encore je ne sais quel respectueux effroi ; c'est un chêne brisé par la foudre, mais dont la vie ne s'est pas encore retirée, et qui laisse toujours comme l'espoir de quelque grand et prochain rajeunissement.

Oui d'un rajeunissement prochain et subit comme la chute qui l'entraîna. Car vit-on jamais bouleversement semblable, revirement plus complet de sentiments et de croyances? Malheureux prêtre ! lorsque dans une *villa* des environs de Rome, vous, parti de Paris avec vos quarante années de Christianisme dans le cœur et dans l'esprit, avec toutes les vertus du sacerdoce, votre vieille foi d'apôtre, vos convictions de grand docteur de l'Église, vous attendiez en paix et en silence une réponse du saint-père, sur une question de presse et de journaux ; dites, le saviez-vous alors, que c'était votre Christianisme tout entier, votre éternité tout entière, qui subissaient leurs procès ? Jusque là vous vous confondiez en protestations d'obéissance et d'amour ; un mot, un seul mot, disiez-vous, et vous repreniez aussitôt le chemin de la France, en enfant satisfait. Vous le disiez... mais la réponse arrive, l'*Avenir* est condamné ?... C'en est fait, le Christianisme est une fable... Le souverain pontife vous défend la révolte ?... C'en est fait, Jésus-Christ n'est pas Dieu... On vous montre l'Évangile ?... Alors l'Évangile a dit faux... Ainsi donc, un *seul mot prononcé*, et tout a disparu pour vous, à partir de ce jour-là, vous n'étiez plus chrétien et vous

abdiquiez jusqu'aux derniers engagements de ce grand nom !... Ainsi, traditions vénérables, remontant jusqu'au berceau du monde, filiation sacrée et non interrompue depuis la création jusqu'à nous, majesté des écritures, oracles des prophètes, hauts enseignements du Christianisme, sublimité de sa doctrine, témoignages surhumains des martyrs, inexplicable et surnaturelle mission des apôtres, assentiment des nations (selon vous, caractère infaillible de la vérité), autorité des plus grands génies, et suite de faits énormes comme *une chaîne de montagnes*, tout a disparu pour vous : l'*Avenir* est condamné !...

O profondeur d'une pareille leçon ! qui pourrait vous méconnaître ou vous oublier?

A Dieu seul le soin de juger ou de ramener ce Tertullien nouveau ! mais, en attendant, ô vous, gens de peu de conscience, ou de peu de foi, qui triomphez de sa chute ou vous prévalez de ses misères ; rangez-vous autour de lui, s'il vous le permet, mais n'approchez pas, prenez garde, car il n'est pas mort, vous le savez, il pourrait bien se relever !

## XVIII^e ENTRETIEN,

### DU CATHOLICISME ET DU PROTESTANTISME.

BERNAUX. Allons, monsieur, il ne vous reste plus qu'à nous prouver que votre Église n'est pas la *tolérance* en personne, et que son indulgence a su jusqu'ici lui concilier tous les cœurs et tous les esprits.

MOI. C'était précisément mon projet, et je comptais consacrer cette séance à l'éclaircissement de cette question. Mais je sens qu'il me serait impossible de l'entamer avant d'avoir bien examiné avec vous ce que c'est que l'Église et ce que c'est que le protestantisme : grand et solennel examen, auquel nous devons attacher d'autant plus d'importance que chaque jour vous apporte, mes amis, de nouveaux préjugés, ou plutôt de nouvelles erreurs à ce sujet. Vous me comprenez ; vous savez de qui je veux vous parler, et quelles prédications nouvelles j'entends vous signaler aujourd'hui.

FEVROT. C'est-il pas les messieurs protestants qui dinaient l'autre jour à la ferme de B..., et qui firent cadeau à la commune d'une petite bibliothèque si gentille? C'est ça qui en dégoisait, c'est avec ça qui y'aurait du plaisir à vous entendre conférer, car c'est pas pour offenser M. Bernaux, mais c'est qu'ils ont encore pus de langue que lui. Pardon, monsieur Bernaux.

MOI. Écoutez, Fevrot, il n'entre pas dans mes intentions de mépriser ou de signaler à votre mépris qui que ce soit, à plus forte raison qui que ce soit qui vous parle de Dieu sur la terre. A chacun sa conscience ; et, certes, il est très-possible que ces messieurs dont vous parlez soient de la bonne foi la plus complète, et par conséquent parfaitement excusables : Dieu seul peut donc juger entre nous. Mais, quant à leurs doctrines, qu'ils permettent eux-mêmes au premier venu de *contrôler*, de *censurer*, de *corriger* et de *changer*, j'ai bien le droit, assurément, de les examiner à mon tour; vous l'avez aussi; je vous conjure donc de jeter avec moi un coup d'œil impartial sur l'état de cette question. Laissons les hommes et voyons les choses.

Ce sont d'abord les *Écritures* que nous allons interroger, puisque, selon les protestants, c'est la règle unique de notre symbole ou de notre croyance.

Je les consulte donc, et je vois une Église formée par Jésus-Christ, qu'il appelle son *Épouse*, et dont il dit : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Église*, qu'il *soit à vos yeux comme un païen et comme un publicain.* Tantôt c'est *la ville bâtie sur une montagne éclatante... et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais ;* tantôt c'est le *petit troupeau* renfermé dans ce *bercail*, hors duquel *tous ceux qui le fuiront seront la proie des loups dévorants.* Tantôt ce sont les douze disciples, auxquels il dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et « sur la terre; comme mon Père m'a envoyé je vous « envoie : allez, enseignez les nations, les baptisant au « nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; tous ceux « auxquels vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis, et tous ceux auxquels vous les retiendrez ils

« seront retenus. Celui qui *vous* écoute m'écoute, celui « qui *vous* méprise me méprise; celui qui me méprise « méprise celui qui m'a envoyé. Allez, et voilà que je « suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Tantôt enfin c'est Pierre qu'il choisit pour être la base de cette Église : « *Tu* es Pierre, et sur cette pierre je « bâtirai mon Église, et je te donnerai les clés du « royaume du ciel. Paissez mes agneaux, paissez mes « brebis; car j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette « bergerie; j'irai les chercher, afin qu'il n'y ait qu'un « *seul troupeau et qu'un seul pasteur.* »

Soyons attentifs, mes amis; et, la main sur la conscience, répondez : où tout cela se trouve-t-il encore aujourd'hui? où y a-t-il une montagne *éclatante?* où y a-t-il des gens qui *remettent des péchés?* où y a-t-il un *bercail*, une *bergerie*, un *pasteur*, *une seule foi*, qui *n'ait jamais varié?* Assurément ce n'est pas chez les protestants, puisqu'ils ne *remettent pas les péchés*, puisqu'il y a chez eux mille bergeries, mille troupeaux, mille professions de foi, et, grâce à leur principe d'examen et à leur liberté de penser, mille pasteurs dont *deux* n'ont jamais pu s'entendre (et cela à commencer par Luther et Calvin) sur *une seule* profession de foi.

FEVROT. Allons, monsieur Bernaux, faut êt' juste et convenir que tous les prêtres catholiques s'entendent joliment et tiennent toujours le même langage, et, sans aller plus loin que notre village, depuis le bon abbé N., qui nous donnait des bonbons au confessionnal, quand nous étions moutards, jusqu'au père C., qui voudrait bien encore nous confesser à l'heure qu'il est, faut convenir, disons-nous, que ça toujours été la même chanson. Allez partout où vous voudrez, allez à Melun, allez à Pro-

vins, bah ! allez à cinquante lieues de Paris, allez même jusqu'à Dijon, ça sera toujours la même chose ; ça sera confessez vous, ça sera communiez au moins une fois l'an, ça sera faites maigre les vendredis et samedis ; ça sera toujours la même répétition sempiternelle. Tandis que vos messieurs dont nous parlions tout à l'heure, v'là déjà cinq à six fois qu'il en vient dans nos parages, eh bien ! parole d'un vieux soldat, n'y en a pas deux qui nous aient dit la même chose.

BERNAUX. Tous vous auront prêché l'Évangile, comme la seule chose nécessaire.

MOI. Oui, mais s'il n'y en a pas deux qui le comprennent de même ?

BERNAUX. Allons donc ! mais ils s'entendent tous sur les questions principales.

MOI. A tel point, que le *Protestant*, journal calviniste imprimé à Genève, laissait tomber dernièrement ces paroles décisives : « Nous sommes persuadés *fermement* « qu'une confession de foi *quelconque*, longue ou courte, « orthodoxe ou rationaliste, ou libérale, ne trouverait « pas dans le protestantisme français une centaine de « signatures. »

FEVROT. C'est un journal protestant qui dit ça ?

MOI. Oui.

FEVROT. Il doit cependant s'y connaître.

MOI. Nous verrons demain, mes amis, s'il a tort ou raison, ou ce que c'est que la foi protestante. Aujourd'hui contentons-nous d'un aperçu historique sur l'ancienneté du catholicisme, et sur la nouveauté du protestantisme.

Vous venez d'entendre les promesses de Jésus-Christ

sur l'éternité de l'Église, avec laquelle il restera toujours. *Je serai avec vous*, lui dit-il.

BERNAUX. Mais, monsieur, il n'entendait parler que de ses premiers disciples.

MOI. Vous ne m'avez pas laissé achever ma phrase : « Je serai avec vous, leur dit-il, *jusqu'à la consommation des siècles.* » Or, s'il s'agissait uniquement de ses apôtres, sans leurs successeurs, il faut avouer....

FEVROT. Faut avouer qu'il leur croyait la vie un peu dure.

MOI. Voyons donc comment les choses se passent après la résurrection du Sauveur ; il apparaît à ces mêmes disciples; il leur envoie, avec le Saint-Esprit, la paix, le don des langues, celui des miracles, la force surnaturelle, qui leur fait convertir la terre et braver les supplices; en un mot, il réalise en leur personne cette prédiction sortie de sa bouche peu d'années auparavant : « Lorsque vous serez traînés devant les juges « et les tribunaux, ne cherchez pas d'avance ce que « vous aurez à dire, car cela vous sera donné au mo« ment même. » En effet, l'Esprit saint inspire ces pauvres artisans, et la face de la terre est renouvelée. Voilà l'Église; et, si vous en doutez, écoutez-en la preuve. A la naissance du Christianisme, une première difficulté s'élève entre les fidèles d'Antioche : qui pourra la résoudre? Si chacun était libre, si l'*examen particulier*, principe du protestantisme actuel, suffisait pour juger, rien n'était plus simple, et pas n'était besoin de sortir de la ville. Mais point du tout, quoiqu'il y eût deux disciples de Jésus dans cette ville (saint Paul et saint Barnabé), on se rend à Jérusalem, où se tenait saint Pierre, avec d'autres disciples ; les apôtres s'as-

semblent, on délibère, on examine la question ; saint Pierre émet *le premier* son avis, et le commun consentement des apôtres ayant sanctionné sa décision, on la rédige par écrit, non comme un jugement humain, mais comme l'oracle du Tout-Puissant, et ce premier *bref* de la chrétienté ne craint pas de commencer par ces mots : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. » Saint Paul rapporte ce jugement à Antioche, défend aux fidèles de discuter encore après la chose jugée, il l'envoie à toutes les églises particulières, et toutes reçoivent avec respect et soumission, comme la parole de Dieu même, la parole des disciples présidés par leur pasteur.

Voilà la *cité bâtie sur la montagne*, voilà le *bercail unique*, voilà l'Église à laquelle il faut absolument se soumettre, sous peine d'être traité, selon l'Évangile, comme un *païen* et comme un *publicain*. Et n'allez pas chercher plus loin, mes amis, l'origine et la première image de l'obéissance catholique aux décisions de l'Église : voilà le modèle, et depuis dix-huit cents ans le catholicisme n'a pas fait autre chose que de le copier fidèlement.

BERNAUX. Ce pouvoir était peut-être nécessaire pour établir le Christianisme, qui, mal connu, mal interprété, avait besoin d'un développement aussi lucide qu'absolu ; mais une fois ses divines vérités établies dans tous les esprits, il cessait d'être aussi nécessaire.

MOI. Mais qui vous donne le droit, encore une fois, de restreindre les paroles du Sauveur? Pourquoi limitez-vous cette assistance divine, *qui doit durer jusqu'à la fin du monde*, pourquoi la limitez-vous à la vie des apôtres? Jésus-Christ n'avait donc bâti son Église que

comme vous bâtissez maintenant vos maisons, c'est-à-dire pour votre propre vie, sans vous inquiéter de vos enfants? Cette *Église*, sur la construction de laquelle il revient si souvent, n'était donc qu'une *tente*, *qu'un pavillon dressé pour la nuit et qu'on enlève au matin?* mais alors ces mêmes disciples devaient en savoir quelque chose. Voyons un peu ce qu'ils pensaient de l'*Église* et du *jugement particulier*.

Vous les avez vus tout à l'heure, à Jérusalem, obéissant au Saint-Esprit, qui avait parlé par leur bouche; vous les verrez toujours confesser la même croyance. Le Saint-Esprit *est avec eux*. Tous *ceux qui se séparent d'avec eux*, tous ceux qui les *quittent*, retenez bien ce mot, tous ceux qui refusent d'obéir à l'Église, n'en font plus partie et sont des *hérétiques* à leurs yeux. « Ils sont sortis d'entre *nous*, dit saint Jean, en parlant des apostats, mais ils n'étaient pas des *nôtres;* « car s'ils en avaient été, ils seraient demeurés avec « nous. » — « Ceux qui fuient le *bercail* seront la *proie* « *des loups dévorants* (saint Jean, x, 12). » — « A « quoi, dit le même apôtre, à quoi reconnaissons-nous « l'esprit d'erreur et de vérité? A ceci. Celui qui con- « naît Dieu *nous* écoute (entendez-vous), celui qui « n'est pas de Dieu, ne *nous* écoute pas; c'est par là « que nous reconnaissons l'esprit d'erreur et de vérité. » (I *Ép.*, IV.) C'est saint Jacques qui écrit aux fidèles: « Qu'il n'y ait point parmi *vous* (il ne dit pas « parmi *nous*) tant de gens qui se mêlent d'enseigner. » « (I^re^, III.) C'est saint Pierre qui leur crie: « Sou- « mettez-vous aux *prêtres*. » (I^re^, V.) Enfin, c'est saint Paul qui, lançant l'anathème contre les hérétiques, répète sans cesse: « Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un

« baptême. Dieu, dit-il, a établi des apôtres, des pas-« teurs et des docteurs pour nous amener à l'*unité dans* « *la foi.* » Il fait profession « d'enseigner la même « chose *partout* et dans toutes les églises. » (I *Cor.*, IV.) Donc, vous le voyez clairement, mes amis, l'*unité dans la foi* est le but constamment proposé et le signe le plus infaillible de la vérité de la doctrine. Retenez bien cela pour l'entretien de demain.

BERNAUX. Mais, monsieur, qui nous dit que nos ministres ne sont pas les vrais prêtres de ce temps-ci, et qu'ils n'ont pas droit, comme les vôtres, au même respect? à la même obéissance, qui pourra décider entre nous? car il s'est écoulé quelques jours depuis saint Paul jusqu'ici, et l'Église pourrait bien avoir perdu la trace de sa légitimité.

FEVROT. Dam ! c'est comme dans une succession: les pus vieux parchemins ne sont pas toujours les pus clairs.

MOI. Depuis les apôtres jusqu'à nous, le caractère sacerdotal s'est constamment transmis, d'évêque à évêque, par la transmission du Saint-Esprit figurée par l'imposition des mains. Voilà ce qui nous établit les successeurs légitimes; c'est que nous connaissons *tous* nos ancêtres, *tous* nos titres, *tous* nos *auteurs*, sans la moindre interruption. Le plus modeste de nos presbytères se rattache à la chaire des apôtres, et jamais il n'exista, dans l'Église catholique, un seul sous-diacre qui ne fût un des anneaux de cette longue chaîne dont une extrémité se rattache à la croix du Calvaire, et l'autre à la nuée qui ramènera Jésus-Christ. Avant d'envoyer Paul et Barnabé, les apôtres leur imposent les mains (*Act.*, XIII, 2); pour établir sept diacres, les

apôtres leur imposent les mains avec des prières (*Id.*, VIII, 17). Saint Paul parle à Timothée de la grâce qui est en lui, par l'imposition des mains des *prêtres* (v, 22); il lui recommande de ne pas imposer trop tôt les mains à personne (II *Tim.* I, 6). Après les apôtres, la tradition se perpétue : saint Clément et saint Ignace, instruits par les apôtres eux-mêmes, ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Le premier dit : « qu'ils transmettent « leur ministère et leurs fonctions à leurs successeurs » (1 *Ep. ad C.*, 42); — « que l'évêque tient la place de « Jésus-Christ, et les prêtres celles des apôtres » (*Ep. ad Mag.*, n° 6); — « qu'ils sont ordonnés par l'imposi- « tion des mains » (*Can. apost.* 1); — « qu'ils offrent « à l'autel le sacrifice établi par Dieu » (*Can.* 11); — « qu'ils forment un ordre sacré » (*Can.* 6). Voilà pour le premier et le deuxième siècle. Au troisième, siècle, saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, saint Cyprien nous attestent que la même discipline était observée, et depuis, nous savons à quoi nous en tenir sur la transmission du sacrement de l'ordre, puisque nous connaissons tous les chaînons de la hiérarchie jusqu'à nous.

D'ailleurs qui oserait nier cette divine filiation ?

Où donc était l'Église, si ce n'est dans ce grand corps illustré par les apôtres, successeurs de Jésus-Christ; ensuite par des milliers de martyrs, successeurs et fidèles imitateurs de ces mêmes apôtres; ensuite par les pères de l'Église, les Chrysostôme, les Jérôme, les Augustin, les Athanase, les Tertullien ? Où donc était l'Église, si ce n'est dans cette réunion de trois cent dix-huit évêques qui, au concile de Nicée, condamnaient l'hérétique Arius, et sans la fermeté desquels le monde

eût cessé d'être chrétien ? Où donc était l'Église... ?

BERNAUX. Mais, monsieur, rien ne me prouve que vous soyez les descendants directs de ces grands hommes.

MOI. Sans vous faire recourir aux docteurs protestants de l'université d'Oxford, qui tous en conviennent aujourd'hui, il suffira de vous citer un passage du mémoire que les réformés de France présentaient en 1775 au gouvernement français, à l'effet d'y obtenir l'état civil ; écoutez-le bien, car il répond péremptoirement à votre question. « Nous ne dissimulerons pas, « disaient-ils, que dans le parallèle que nous faisons « quelquefois de votre Église avec la nôtre, malgré les « abus introduits parmi vous, les grands traits sont à « votre avantage. Vous étiez certainement avant nous, « *puisque vous remontez jusqu'au siècle des apôtres, et* « *nous, n'avons pas encore trois siècles de notre existence,* « puisqu'en 1515, vos ancêtres et les nôtres communiaient à la même messe, célébraient la pâque ensemble, « et vivaient dans une parfaite unanimité de sentiments. « De plus, la chaîne de la tradition, dont Pierre et Paul « ont attaché le premier anneau à l'Église de Rome, « s'est tellement perpétuée parmi vous, que si les Irénée, « les Grégoire, les Cyrille, les Athanase, les Chrysos- « tôme revenaient aujourd'hui sur la terre, ils ne reconnaîtraient que dans l'Église romaine la société dont « ils étaient les membres. » Eh bien ! que pensez-vous de ces aveux ?

FEVROT. Qu'en pensons-nous, monsieur Bernaux ?

BERNAUX. J'en pense que si vous ne me citiez pas le *mémoire*, j'aurais de la peine à vous croire.

MOI. Non-seulement je vous le cite, mais j'ajoute que

vous le trouverez partout et notamment à la Bibliothèque royale, si vous voulez l'y réclamer. J'ajoute encore une fois ce que je vous disais tout à l'heure, qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul protestant profondément instruit qui ne vous fît les mêmes aveux et ne convînt des mêmes vérités.

FEVROT. Mais cependant, si la chose est ainsi, le procès ne peut pas traîner bien longtemps.

MOI. Ainsi donc, une fois la chose établie, reconnue, une fois nos titres bien constatés, et la filiation de nos pasteurs avérée, vous devez sentir, mes amis, qu'il ne s'agit plus de controverses entre *plusieurs Églises*, mais seulement d'une seule et véritable *Église*, puisque dans l'Évangile il n'est question que d'*une* Église, que d'*un* bercail, que d'*un* troupeau, que d'*un* pasteur, que d'*une* seule et *unique* foi. De deux choses l'une, ou nous étions l'Église à cette époque, et nous le sommes encore aujourd'hui, ou nous ne l'avons jamais été. Vous avouez que nous pouvons bien l'avoir été jadis, donc nous le serons toujours, puisque Jésus-Christ a promis à l'Église d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

Et puis voyez, je vous en prie, à quoi vous réduisez le Christianisme, lorsque vous supposez qu'il put être corrigé un beau jour par un Luther, par un Calvin et par un Henri VIII, c'est-à-dire par un moine débauché, par le plus orgueilleux des hommes et le plus licencieux des tyrans.

BERNAUX. Ah! monsieur, comment pouvez-vous avancer de pareilles choses sur d'aussi grands hommes? De grâce, ménagez un peu les réformateurs de la Religion chrétienne.

MOI. Je ne croyais pas, je l'avoue, qu'il fût encore be-

soin de justifier de telles assertions. Il y a longtemps que les protestants rougissent de leurs premiers apôtres, et je veux, mes amis, que vous sachiez à quoi vous en tenir sur leur compte.

C'est par eux-mêmes, c'est par leurs invectives réciproques que vous y parviendrez.

Commençons par Luther et voyons si Bossuet n'a pas exagéré les reproches d'immoralité qu'il adresse à ce grand pontife.

D'abord c'est Luther lui-même qui vous avoue que, « *tant qu'il fut catholique*, il avait passé sa vie en « austérités, en veilles, en oraison, avec pauvreté, « chasteté et obéissance; » mais qu'une fois réformé « *c'est un autre homme;* que, comme il ne *dépend pas* « *de lui de n'être point homme*, il ne *dépend pas non* « *plus de lui*... (*a*). » En vérité je n'ose pas achever et j'ai besoin de m'assurer que ce passage est bien de lui. Mais il n'y a pas lieu d'en douter, et le voilà bien dans son sermon sur le mariage, p. 129, et T. v. c. 1, *ad. G.* Aussi je comprends maintenant cette opinion des premiers réformateurs ses contemporains: « Que cet homme « se laisse étrangement emporter par ses passions! que « son langage est sale!... Il a écrit véritablement tous « ses livres par l'impulsion et sous la dictée du démon. » (*Église de Zurich contre la conf. de L.*, p. 61.)

« Voyez-vous cet homme, s'écriait Zwingle, le pre- « mier réformateur de la Suisse, comme Satan s'efforce « d'entrer en possession de lui?... Il n'est pas rare de « le voir se contredire d'une page à l'autre; et, à le voir « au milieu des siens, vous le croiriez obsédé d'une

(*a*) T. v, c. 1, *ad Gal.*, v., et sermon *sur le Mariage*, p. 129.

« phalange de démons. » *(Rép. à la conf. de Luther par Zwingle.)*

« Véritablement, disait à son tour le fameux Calvin, « véritablement Luther est fort vicieux ; plût à Dieu « qu'il eût soin de refréner davantage l'intempé- « rance qui bouillonne en lui de tous côtés ; plût à Dieu « qu'il eût songé davantage à reconnaître ses vices » (*a*).

Calvin disait encore de Luther : « qu'il n'avait rien « fait qui vaille... qu'il ne faut pas s'amuser à suivre « ses traces, être papiste à demi, qu'il vaut mieux bâ- « tir une église tout à neuf. » (Florius.)

« Ceux, disent les disciples de Calvin, qui mettent « Luther au rang des prophètes, et constituent ses « livres pour règle de l'Église, ont très-mal mérité de « l'Église du Christ, et exposent soi et leurs églises à « la risée et coupe-gorge de leurs adversaires. » (*In adm. de lib. conc.*, VI.)

« Ton école, répondait Calvin au luthérien Wesphal, « n'est qu'une puante étable à pourceaux ; ... m'en- « tends-tu, chien, m'entends-tu, frénétique, m'entends- « tu, grosse bête ? » (*b*).

« Le pape, reprenait à son tour Luther, est si plein « de diables, qu'il en crache, qu'il en mouche... et si « j'étais le maître de l'empire, je ferais un même pa- « quet du pape et des cardinaux, pour les jeter tous « ensemble dans ce petit fossé de la mer de Toscane.

(*a*) Schlassemberg, *Theol. calv.*, l. II, p. 126.

(*b*) En vérité on rougit de transcrire de pareilles choses ; mais comment faire ? elles éclairent tant la question ! D'ailleurs, on nous rendra cette justice que nous n'aurons pas articulé une seule invective qui ne soit une citation de ceux mêmes qu'elle regarde.

« Ce bain les guérirait, j'y engage ma parole, et je « donne Jésus-Christ pour caution. » (*Adv. pap.*, *t.* VII, p. 474.) A quoi répond le grand Bossuet : « Le saint « nom de Jésus-Christ n'est-il pas ici employé bien à « propos? Taisons-nous, c'en est assez, et tremblons « sous les terribles jugements de Dieu, qui, pour punir « notre orgueil, a permis que de si grossiers emporte- « ments eussent une telle efficace de séduction et d'er- « reur! »

Au reste, Luther n'était pas le seul intempérant du parti. Érasme, voyant Bucer, Zwingle, Œcolampade et les prêtres qui avaient embrassé la réforme contracter mariage au mépris des engagements les plus solennels, disait : « C'est donc ainsi qu'ils se crucifient! la réfor- « mation semble n'avoir eu d'autre but que de trans- « former en épouseurs et en épouseuses les moines et « les nonnes, et cette grande tragédie va finir comme « les comédies, où tout le monde se marie au dernier « acte. » (*Ep.* 7 et 41.)

Quant à Calvin, obligé de quitter la France pour se soustraire à des poursuites juridiques infamantes, qui déjà lui avaient valu à Noyon la flétrissure d'un fer chaud sur l'épaule (*Voy.* Bergier, *notes*), qui ne connaît et son odieuse doctrine et son odieux caractère? Pouvait-il ne pas être le plus dur des hommes, celui qui ne craignait pas de poser en principe fondamental que Dieu est l'auteur du péché, que les bonnes œuvres sont *absolument inutiles pour le salut;* qu'il est impossible de résister à la *concupiscence* vicieuse, et que la prédestination étant absolue, Dieu n'impute jamais aux prédestinés leurs péchés? Aussi, laissons parler J.-J. Rousseau, calviniste lui-même, ou du moins né et élevé

parmi eux : « A force de disputer contre le clergé ca-
« tholique, le clergé protestant prit l'esprit disputeur et
« pointilleux. Il voulait tout décider, tout régler, pro-
« noncer sur tout ; chacun proposait impérieusement
« son opinion pour loi suprême à tous les autres ; ce
« n'était pas le moyen de vivre en paix. Calvin avait
« tout l'orgueil du génie qui sent sa supériorité et s'in-
« digne qu'on la lui dispute. Quel homme fut jamais
« plus tranchant, plus impérieux, plus décisif, plus *di-*
« *vinement infaillible* à son gré ? La moindre objection
« qu'on osait lui faire était toujours une œuvre de Sa-
« tan, un crime digne du feu. Ce n'est pas au seul
« Servet (*a*) qu'il en a coûté la vie pour avoir osé pen-
« ser autrement que lui. La plupart de ses collègues
« étaient dans le même cas, tous, en cela, d'autant
« plus coupables qu'ils étaient plus inconséquents.
« Leur dure orthodoxie était elle-même une hérésie
« selon leurs principes » (*b*).

Voilà ce que le plus célèbre des habitants de Genève pensait du calvinisme et de son fondateur.

BERNAUX. Jean-Jacques était bien inconséquent, bien atrabilaire, et d'ailleurs il ne s'était jamais occupé sérieusement de théologie; ainsi, son opinion ne saurait être ici d'un bien grand poids.

MOI. Voulez-vous celle du savant et déiste Bayle, qui vivait parmi eux, qui les connaissait à fond, et que vous n'accuserez certes ni d'ignorance théologique, ni de partialité pour le catholicisme, qu'il ne ménageait guère.

(*a*) Calvin fit brûler vif, à Genève, *Michel Servet*, parce que dans ses écrits il avait attaqué la sainte Trinité.

(*b*) Deuxième lettre de la Montagne, p. 49.

BERNAUX. Ah! celui-là, à la bonne heure, je me garderai bien de le récuser.

MOI. Eh bien ! lisez son *Avis aux réfugiés ;* dans cet écrit si remarquable, il leur reproche la licence de leurs écrits satiriques, leurs libelles diffamatoires, la malignité avec laquelle leurs docteurs, l'Évangile à la main, *calomniaient les vivants et les morts.* Il leur oppose la modération et la patience que les catholiques, en pareil cas, ont montrées en Angleterre. « Il n'y a, « continue-t-il, point de fondement de la tranquillité « publique que vous ne sapiez, point de frein que vous ne « brisiez ; vous avez ainsi vérifié les craintes que l'on a « conçues de votre parti dès qu'il parut. » Il va jusqu'à leur dire que les païens ont enseigné une doctrine plus pure que la leur, touchant l'obéissance que l'on doit aux lois et à la patrie, et qu'eux-mêmes ont forcé Louis XIV à révoquer l'édit de Nantes.

FEVROT. Allons, allons, ce n'est pas encore ceux-là qui me feront mettre à genoux dans leur église.

MOI. Voilà pourtant ce qu'étaient les deux chefs des deux grandes communions protestantes. Que serait-ce, si je vous rapportais leur propre avis sur leurs collègues en réformation ? Carlostad, par exemple, un des plus célèbres, retiré à Orlamunde avec sa femme, s'y était fait tellement goûter des habitants, qu'ils faillirent lapider Luther, qui nous l'apprend en ces termes, dans sa lettre aux Strasbourgeois : « Ces chrétiens me chargè- « rent à coups de pierre, me donnant telle bénédiction : « Va-t-en à tous les mille diables, te puisses-tu rompre « le col avant d'être de retour chez toi. »

Ce même Carlostad, selon Mélanchton, « était un « homme brutal, sans esprit, sans science et sans au-

« cune lumière du sens commun... » Et il ajoute : « une « partie de l'Allemagne peut rendre témoignage que je « ne dis rien en cela que de véritable » (*a*).

Ce même Mélanchton, à son tour, est accusé par les synodes luthériens d'avoir été cause, par ses éternelles variations, de toute l'incertitude de leurs doctrines. (*Coll. All.*, ann. 1568, p. 302.) (*b*).

Quant à OEcolampade, auquel les Bâlois élevaient un mausolée dans leur cathédrale, comme à leur premier pasteur protestant, Luther disait de lui : « Le diable, « duquel OEcolampade se servait, l'étrangla de nuit « dans son lit. » (*De missâ privatâ.*)

Enfin, quant aux ministres secondaires, il paraît qu'ils n'étaient pas en meilleure odeur auprès de Calvin. « Il est encore une plaie plus déplorable, s'écrie- « t-il (L. *des Scand.*, p. 128), les pasteurs, oui, les « pasteurs eux-mêmes qui montent en chaire, sont au- « jourd'hui les plus honteux exemples de la perversité « et des autres vices. De là vient que leurs sermons « n'obtiennent ni plus de crédit ni plus d'autorité que « les fables débitées sur la scène par un histrion. Et « ces messieurs pourtant osent bien encore se plaindre « qu'on les méprise et qu'on les montre au doigt pour « les tourner en ridicule. Quant à moi, je m'étonne de « la patience du peuple, je *m'étonne que les fem-*

(*a*) Florino.

(*b*) Ce reproche explique le mot de Mélanchton à sa mère mourante. « Interpellé par elle, à ce moment suprême, de lui dire, « sans lui rien céler, dans quelle foi elle devait mourir, il lui dit, « les yeux pleins de larmes avec *une admirable candeur* : la nouvelle « doctrine est plus commode, l'autre est plus sûre. » (Audin, *Histoire de l'Allem.*, t. II, p. 201.)

« *mes et les enfants ne les couvrent pas de boue et d'or-*
« *dures.* »

FEYROT. Ah ben ! ça devait faire de jolis apôtres tout d'même, et je n'crois pas que ceux de Jésus-Christ se soient jamais jeté de la boue à la figure.

MOI. Mes amis, je ne fais que copier leurs œuvres, et M. Bernaux s'est chargé une fois pour toutes de vouloir bien vérifier mes citations.

BERNAUX. Mais, monsieur, vos pontifes, à vous, vos prêtres, vos moines étaient-ils donc si purs? et ne pourriez-vous pas récolter aussi une ample moisson dans le champ de vos scandales ?

MOI. Bien loin de le nier, vous savez vous-même que je vous ai prévenu à ce sujet. Avons-nous donc jamais prétendu à l'impeccabilité de nos ministres, nous, qui répétons avec notre divin Maître, « que le plus juste « tombe encore sept fois par jour ! » Mais quelle différence! ce ne sont pas nos réformateurs, nos apôtres, nos modèles; ce sont, au contraire, des hommes qui ne suivent pas nos modèles. Chez nous ce sont des infractions, chez vos chefs c'était, à ce qu'il paraît et à ce qu'ils disent eux-mêmes, l'état général; chez nous, ce sont des branches, et chez vous c'était le tronc même; chez nous, l'homme passe et la doctrine reste intacte; chez vous, les hommes restent et la doctrine est perdue; chez nous, Léon X perd l'Angleterre plutôt que d'autoriser un divorce; chez vous, c'est la polygamie que Luther autorise par lâcheté, chez nous, enfin, les égarements et les faiblesses n'entraînent jamais l'apostasie, mais chez vous, c'est de l'apostasie même que partent les faiblesses et les égarements. Apostasie terrible qui, sapant toute espèce de croyance sur la terre,

finira par saper aussi toute espèce de morale et par s'attacher à l'homme dès le berceau, pour lui faire sucer avec le lait de sa mère l'impossibilité de la moindre certitude, ou, plutôt la certitude que tout est incertain sur la terre.

BERNAUX. Je ne crois pas à l'incertitude générale que vous attribuez ici au protestantisme. Je crois que nous pouvons varier et que nous varions, il est vrai, beaucoup sur toutes les vérités de détail ; mais sur les points fondamentaux, nous sommes complétement d'accord.

MOI. C'est-à-dire que vous n'avez jamais pu vous entendre, même pour définir ce que c'est que les points fondamentaux. Il n'en est pas *un seul* sur lequel vous entrevoyiez même la possibilité de vous accorder un moment; et je remets à demain la preuve de ce que j'avance.

FEVROT. Tenez, monsieur Bernaux, foi d'un vieux troupier, je n'savais pas trop ce que c'était qu'un protestant; mais vos Luther et vos Calvin commencent à m'ouvrir les yeux. Je les juge par leurs paroles, et franchement ça n'me paraît pas grand'chose de *bon*.

MOI. N'oubliez pas cependant, mes amis, que vous vivez au milieu de braves gens qui les croient de très-honnêtes hommes, et que, par conséquent, vous ne devez mépriser que leur erreur, sans jamais manifester le moindre mépris pour leurs personnes. Songez qu'à leur place, probablement, vous en seriez au même point, et qu'ils sont peut-être plus agréables à Dieu que nous autres, catholiques, qui connaissons la vérité.

FEVROT. C'est possible. A demain la terminaison, pour ce qui les regarde.

## XIXe ENTRETIEN.

SUITE DU MÊME SUJET.

—

MOI. Il ne suffit pas de chercher à vous prouver, mes amis, que le protestantisme repose sur une base fausse, et de vous tracer l'histoire de ses erreurs; il faut encore vous prouver qu'aujourd'hui le protestantisme ne sait plus *où donner de la tête* (passez-moi l'expression); qu'il est *criblé* par la logique du *temps*, comme il l'était, il y a deux siècles, par la logique de Bossuet. Mais dépêchons-nous, car l'heure de son agonie va sonner, et, dans peu de temps, cette tour qui chancelle encore aura croulé sur sa base.

En 1766, Voltaire écrivait à d'Alembert, « que, « depuis Berne jusqu'à Genève, on ne pouvait plus « trouver un seul chrétien; » et Rousseau, dans ses *Lettres sur la montagne*, disait des ministres protestants : on ne sait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne « croient pas; on ne sait pas même ce qu'ils font « semblant de croire. Leur seule manière d'établir « leur foi, c'est d'attaquer celle des autres. »

Hélas! que diraient-ils donc aujourd'hui? puisque, dans ces dix dernières années, le char emporté de la réforme a parcouru plus d'espace qu'il ne l'avait fait en trois siècles.

Entrez un moment dans le sanctuaire, c'est le *sauve qui peut* des croyances. Ici, quelques dogmes assez nets et tranchés ; — là, ces mêmes dogmes avec leurs amendements ; — celui-ci croit encore au péché originel ; — celui-là le rejette avec mépris ; — celui-ci s'acharne après l'Ascension de notre Seigneur ; — celui-là *biffe* la sainte Trinité ; — celui-là vous parlera des *fables* mêlées à l'Evangile ; — celui-là de la *mythologie chrétienne ;* — celui-ci vous dira : la Bible est un *livre* ordinaire de morale ; — celui-là en *élague* les prophètes et les miracles ; — celui-ci soutient que la *Cène* (autrement dit la Communion) est devenue un *rit absolument inutile ;* — celui-là que la religion n'a rien à faire avec les devoirs ; — celui-ci que Jésus-Christ lui-même n'est qu'un *Theurge* et un enthousiaste ; — celui-là enfin, Strauss...

On dirait que chacun d'eux a tenu à suivre et à prouver cette maxime de Mélancthon, un de leurs principaux apôtres que : « les articles de foi doivent « être souvent changés et calqués sur les temps et les « circonstances. »

Comme vous le pensez bien, au milieu d'une réforme aussi *difforme* ou *difformée*, la croyance du lundi n'a plus rien de commun avec celle du mardi ; celle du mardi avec celle du jeudi ; celle du jeudi avec celle du dimanche, ainsi de suite ; jugez par là des variations de chaque lune où de chaque saison. En Allemagne, déjeunez chez un *arien*, vous pourrez dîner chez un *socinien*, goûter chez un *naturaliste*, souper chez un *piétiste*, coucher chez un *morave*, et le lendemain recommencer vos études religieuses. Dans une petite semaine, au plus, vous pourrez passer en revue les

*universalistes*, les *rationalistes*, les *herrnhuters*, les *quakers*, les *puritains*, les *anabaptistes*, les *arminiens*, les *gomaristes*, les *unitaires*, les *rationaux*, les *supralapsaires*, les *non-conformistes*, les *théistes*, les *déistes*, les *néologues*, etc., etc.; et plaise au Ciel que vous ne finissiez pas par les *athées!*

BERNAUX. Mais, monsieur, tout cela vous plaît à dire; mais enfin, vous, catholique, vous n'êtes pas une *autorité* pour nous, et vous devez sentir qu'il nous en faut d'autres à l'appui de ce que vous avancez.

MOI. Je le sens si bien, que je me suis muni, comme vous le voyez, d'une cargaison tout entière d'ouvrages protestants, qui tous déplorent avec amertume, et jettent un long cri d'alarme en présence de l'inextricable confusion de cette moderne Babel. Qui choisirai-je? qui vous citerai-je de préférence?

Est-ce l'*Europe protestante*, qui laissait tomber, le 2 février 1839 (vous voyez que ce n'est pas vieux), ces paroles, qu'on pourrait appeler les *dernières paroles?*

« On pourrait comparer le protestantisme *actuel* à ces « immenses hôtelleries de nos capitales, où un grand « nombre de familles demeurent sous le même toit, « étrangers l'un à l'autre, et où la naissance, la vie et « la mort, se succèdent d'un côté de la cour commune, « sans que de l'autre on y prenne garde. »

Est-ce la *Revue britannique*, passant en revue l'état du protestantisme en Allemagne? « Kant, Herder, « Gesenius, etc., etc. (tous les écrivains protestants), « dit-elle, ont malgré eux, ou à leur insu, miné au « lieu de les consolider, les bases du Christianisme; « fait assurément très-singulier, mais que l'on ne peut « révoquer en doute; tout s'évapore dans le creuset de

« ces alchimistes subtils, tout y devient fumée, exha-
« laison, apparition, néant; que font-ils, je vous prie,
« de la foi historique, qui s'est perpétuée à travers les
« siècles, et des *fortes assises* sur lesquelles s'appuie
« notre croyance? En Europe aujourd'hui, depuis les
« confins de la Russie, jusqu'aux limites de l'Afrique,
« nous sommes tous protestants... Tous nous jugeons,
« tous nous critiquons, le respect n'existe plus. Le plus
« dévot d'entre nous accepte cette règle de *jugement*
« *individuel*, qui peut servir de synonyme (écoutez
« bien, mes amis) au caprice individuel, à la fantaisie
« individuelle, à *la folie individuelle*. L'église univer-
« selle, détruite par la pensée protestante, a suc-
« combé.... Voilà la situation réelle du *protestantisme*
« en Allemagne. »

Est-ce la même *feuille*, passant en revue l'état du *protestantisme* dans son propre pays, en Angleterre?
« L'Angleterre, dit-elle, s'est préservée de ces dangers,
« en fabriquant pour son usage un petit *catholicisme*
« *spécial*, qui a conservé le respect de la tradition et
« la force de l'autorité. L'église anglicane a repoussé
« de son sein quiconque voulait ériger pour ses menus
« plaisirs une petite chapelle isolée. Il est vrai que
« l'église anglicane semble courir un danger contraire.
« Qui sait si, malgré les paroles grecques, hébraïques
« et latines, prononcées sur son *cadavre*, en guise
« d'incantations, elle ne finira pas par se réduire à
« l'état de *momie?* Les bandelettes seront belles et
« brillantes. Il y aura là quelque chose qui paraîtra
« ressembler à la vie, mais ce *cadavre solennel* ne
« pourra plus ni marcher, ni respirer, ni vivre....
« Disons-le donc avec *Bossuet :* Il y a dans le protes-

« tantisme un principe de dissolution qui lui est « inhérent. » (*Revue britann.*, août 1838.)

Est-ce le célèbre professeur de l'université protestante de Berlin, qui, interrogé sur la réunion prétendue des *luthériens* et des *calvinistes* de cette ville, laisse tomber cette sentence irréformable : « *Oui*, ils se sont réunis, *mais* dans dans la *nullité*. »

Vous le voyez, mes amis, voilà d'autres autorités que la mienne. Il ne s'agit plus de *catholiques* ici, ce sont les protestants et les protestants *éminents* comme science, comme position, qui confessent l'état *déplorable* et l'abîme au fond duquel aura bientôt roulé le protestantisme. Que serait-ce donc, si je vous faisais connaître les aveux catholiques de l'université anglaise d'*Oxford*, qui bientôt peut-être entraînera, de force, la grande conversion catholique du peuple qui fut le plus protestant; ceux du baron de Starck et de Cobbett; ceux des membres de l'université de *Berlin*, et l'interminable liste des personnages les plus distingués, qui abjurent tous les jours l'empire de l'erreur pour rentrer dans celui de la vérité? « Je crois, dit Milner (*lettre* 9), je crois « qu'il n'est guère de nos prêtres catholiques, pour peu « que leur ministère soit étendu, qui n'aient été sou- « vent appelés pour recevoir dans l'Église catholique « des protestants mourants ; tandis *qu'il serait impossi- « ble* de citer *un seul* exemple d'un catholique désirant » mourir dans une autre communion que la sienne. »

BERNAUX. Mais, monsieur, comment une doctrine qui repose uniquement sur *la Bible* peut-elle être aussi dangereuse, et amener des résultats si différents ? car l'amour des protestants pour *la Bible*, leur profonde connaissance des saintes Écritures, sont connus de tout

le monde. Comment des chrétiens peuvent-ils donc s'alarmer en présence de milliers de chrétiens, qui se nourrissent à chaque instant de la parole de leur Dieu, ne s'appuient que sur elle et colportent dans tout l'univers, sous la hutte du dernier sauvage, comme dans l'oratoire du monarque européen, des myriades d'exemplaires de ce livre divin que vous vénérez autant qu'eux? Expliquez-moi donc un peu comment vous, catholique, vous, pape, vous, Église romaine, vous témoignez autant d'éloignement et d'horreur, pour la société biblique par exemple, pour une société si pure et si bien intentionnée.

FEVROT. Oui ; c'est drôle tout d'même que vous ayez peur de votre mère et de vos propres papiers!

BERNAUX. Ah ! c'est que, voyez-vous, il y a probablement dans ces papiers de famille quelque vérité qui vous *chiffonne* (passez-moi l'expression), quelque chose que vous seriez bien aise de soustraire à l'intelligence et à la raison des masses.

MOI. Comment pouvez-vous croire, monsieur Bernaux, que l'Église catholique ait peur des saintes Écritures, elle qui ne vit et ne s'appuie que sur elles, qui puise dans leurs divins textes la preuve de tous ses droits, la réponse à toutes les hérésies, la force de tous ses enseignements? C'est au contraire par vénération pour elles, c'est pour se soustraire à ce *caprice* individuel, dont les protestants anglais déploraient eux-mêmes les tristes effets, qu'elle se réserve à elle seule le droit d'interpréter ces mêmes textes, qui, livrés au jugement particulier, ont enfanté toutes les sectes que nous passions en revue tout à l'heure. Du moment que vous voyez toutes les erreurs, toutes les folies possibles s'appuyer

sur la Bible, et naître même d'une interprétation particulière erronée, il me semble que la conduite de l'Église romaine est, par cela seul, complétement justifiée; et, pour me servir d'une charmante comparaison de M. de Maistre, c'est la colombe, qui, avant de distribuer à ses petits le *grain* qui doit les nourrir, le *triture* et le *broie*, afin qu'ils puissent le supporter. C'est encore au reste, une de ces questions qui commencent à s'éclaircir, ou plutôt à s'*éclairer*, depuis quelques années, et sur lesquelles les aveux protestants ne se font déjà plus attendre.

BERNAUX. Cela me paraîtrait bien extraordinaire de la part d'un protestant.

MOI. C'est encore cette même *Revue britannique*, qui se chargera du soin de vous étonner : « A quoi donc, « s'écriait-elle en février 1838, ont servi ces distribu- « tions de livres faites *sans discernement* par les socié- « tés bibliques? Sur les trois millions de bibles répan- « dues par elles dans les diverses parties du globe, « combien y en a-t-il qui ont porté leur fruit? La se- « mence est presque toujours restée stérile au sein « de ceux chez qui elle avait été déposée. Le capitaine « Kotsbue et *tous* les voyageurs qui ont parcouru les « îles de la Polynésie, racontent les choses les plus « étranges sur l'usage que font les bons insulaires des « bibles qu'on leur a distribuées à profusion. C'est pi- « tié, dit l'un d'eux, de voir ces pauvres gens accrou- « pis dans le temple, tenant presque tous leur bible à « l'*envers*, et s'efforçant de simuler par une espèce de « *grognement* l'action de l'enfant qui *épelle*. »

Mais qu'est-ce que la *Revue britannique*, auprès du témoignage suivant? Le savant docteur Perceval, cha-

pelain du roi d'Angleterre, a publié à la fin de mai 1837, un écrit ayant pour titre : *Motifs pour lesquels je ne suis pas membre de la société biblique* ; on y lit ce qui suit : « Les bonnes gens qui sont les victimes de cette « détestable supercherie devraient bien encore une fois « pour toutes, apprendre l'emploi qu'on fait de leur « argent et de leurs contributions hebdomadaires. *Cela « glace à un chrétien le sang dans les veines* de penser « qu'il existe au dix-neuvième siècle, une société qui se « jouant insolemment des oracles du Tout-Puissant, ose « présenter aux peuples idolâtres comme la parole di- « vine, les travaux de misérables écoliers, et *filouter* « indignement les hommes simples et trop crédules, « qui soutiennent cette société avec leur argent. » (*a*)

FEVROT. Ah! diable! il paraît que l'aumônier du roi d'Angleterre n'en use pas beaucoup de vos sociétés bibliques.

MOI. Et qu'il en parle un peu plus crûment que nos prêtres catholiques. Mais une dernière considération devrait suffire, mes chers amis, pour vous décider entièrement à ce sujet. La religion chrétienne est, comme vous le savez, une religion d'amour et de charité. La charité, c'est le but, c'est la vertu par excellence, vertu tellement au-dessus de toutes les autres, que

(*a*) Et voilà pourquoi probablement la *Gazette universelle de Leipsick*, l'organe le plus estimé et le plus violent du protestantisme allemand, laissait tomber les paroles suivantes, au commencement de cette année 1844 : « L'église protestante (s'il en existe « une), cette église avec sa doctrine qui laisse à chacun la liberté « d'interpréter l'Écriture, est-elle bien faite pour évangéliser les « peuples plus ou moins sauvages? N'est-il pas évident qu'il vaut « mieux laisser à l'Église catholique l'œuvre des missions, dont « elle s'acquitte avec tant de succès depuis des siècles? »

sans elle, vous dit saint Paul, lors même que votre foi « transporterait les montagnes et multiplierait les « miracles, vous ne seriez encore qu'une cymbale reten- « tissante. » Dieu est amour, et par conséquent l'amour seul peut le connaître et le posséder, c'est évident. Par conséquent, parmi tant d'églises, quelle doit être l'Église de Dieu par excellence, sinon celle qui le connaît le mieux et mène plus directement à lui ? Je laisse à votre bon sens le soin de résoudre ce problème : il ne peut vous tromper.

FEVROT. M'est avis, sans vous commander, que la religion la plus vraie doit être aussi la plus charitable. N'est-il pas vrai, monsieur Bernaux ?

BERNAUX. C'est évident ; mais il faudrait maintenant nous prouver que c'est la religion catholique, et je ne crois pas cela très-facile.

MOI. Vous pensez bien qu'il est impossible de *mesurer* les pesanteurs respectives de ces divers mérites, chez les individus des diverses communions : il n'y a pas de statistique possible sur le secret des cœurs. Mais cependant, il y a de ces résultats généraux qui ne peuvent que frapper tout esprit droit et tout cœur attentif. Il y a de ces parfums de charité qu'on ne respire que sur tel et tel sol, ou plutôt, sous l'empire de tel ou telle croyance ; or, écoutez à ce sujet l'auteur du *Christ devant le siècle*. « Ces cultes (les cultes protestants), ces « cultes fabriqués de main d'homme, n'ont jamais « qu'une vie *automatique ;* aussi, là, nul dévouement « inconnu, là, nulle immolation cachée. Quand le pro- « testantisme ose parler de charité, il ne peut, parmi « ses ministres, en trouver un exemple, et se voit « contraint de nous emprunter notre *Vincent de Paul*. « Les désastres publics, les grandes épreuves de l'hu-

« manité furent toujours funestes à la renommée du « clergé protestant. Durant les ravages de la peste « en 1543, les ministres se présentèrent au conseil de « Genève, déclarant qu'ils n'avaient pas assez de cou- « rage pour aller soigner les pestiférés et priant le « conseil de leur pardonner leur faiblesse. Un seul, « *Mathieu Geneston*, offrit d'y aller si le sort tombait « sur lui (*a*). Partout où sévissait le choléra, l'impuis- « sance du protestantisme à surmonter le danger s'est « récemment décelée. On sait en quels lieux il fallait « alors chercher les prêtres catholiques. Mais où étaient « les prêtres de l'église réformée? A New-York, ce « n'est ni aux ministres de l'Évangile, ni aux angli- « cans que le conseil municipal a voté un hommage de « gratitude; il l'a adressé à d'humbles religieuses, dont « le sublime dévouement s'était pendant le fléau « multiplié pour toutes les souffrances. »

Ecoutez maintenant votre oracle et le nôtre, M. de Châteaubriand. Ce n'est plus le *Génie du Christianisme* qui vous parle, mais ce sont les *Études historiques*, l'un de ses derniers ouvrages, et ce passage est trop beau pour qu'il me soit possible de le tronquer : « La com- « munion réformée n'a jamais été aussi populaire que « le culte catholique : de race princière et patricienne, « elle ne sympathise pas avec la foule. Équitable et « moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs, « mais sa bonté tient plus de la raison que de la ten- « dresse; il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe « pas dans son sein, il ouvre des asiles à la misère,

(*a*) *Extrait des registres du Conseil d'État de la République de Genève*, Comparez cela aux 1,800 prêtres victimes de la peste à Milan.

« mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle; dans « les réduits les plus abjects, il soulage l'infortune, « mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les « compagnons du pauvre. Comme lui, ils ont pour « leur compagnon les entrailles de Jésus-Christ; les « haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur ins- « pirent ni dégoûts ni répugnance. La charité en a « parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catho- « lique est le successeur des douze apôtres qui prê- « chèrent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du « mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un « être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le « pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son « lit de mort. Pour lui les tombeaux ne sont pas une « religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires « où les prières d'un ami vont délivrer une âme souf- « frante. Dans ce monde, il ne se précipite pas au « milieu du feu, de la peste; il garde pour sa famille « ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue « à la grande famille humaine.

« Il y a trois siècles que le protestantisme est né. Il « est puissant en Angleterre, en Allemagne et en Amé- « rique, il y est pratiqué par des millions d'hommes, « qu'a-t-il élevé ? Il vous montrera les ruines qu'il a « faites, parmi lesquelles il a planté quelques jardins, « ou établi quelques manufactures. »

Eh bien! mes amis, que pensez-vous de ce beau passage?

FEVROT. Dam! j'pensons qu'on ne nous fait pas regarder tous les jours la religion au travers de ces lunettes-là.

BERNAUX. M. de Châteaubriand est bien poëte quand il s'agit du catholicisme !

MOI. Aimeriez-vous mieux connaître le sentiment de *Voltaire* sur ce point?

BERNAUX. Ah! à la bonne heure.

MOI. Vous allez voir qu'il pensait absolument avant la révolution de 89, comme M. de Châteaubriand après celle de 1830; car le catholicisme est le même en tout temps. Après avoir parlé des sœurs hospitalières, qui lui paraissaient *ce qu'il y a de plus grand sur la terre*, Voltaire ajoute : « Il faut convenir que les peuples « séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse. » (Volt., *Essai sur les mœurs*, t. IV, p. 135.)

FEVROT. Alors, la procédure est jugée!

MOI. Voulez-vous encore l'avis d'un journal de médecine, prenez la *Revue médicale* du 3 mars 1839. « Sur « cette question, dit-elle (celle des enfants trouvés), « deux systèmes sont en présence, l'un que l'on pourrait « appeler catholique et l'autre protestant : l'un (ce « dernier), qui établit que partout où un genre de se- « cours est créé, le genre de besoin correspondant « augmente dans la proportion du secours (Système « de lord Brougham); l'autre système (le catholique), « dans son immense amour pour les hommes, ne fait « aucune acception de leurs maux et voudrait les sou- « lager tous. Son zèle ardent ne connaît pas de bor- « nes à ses secours. Ce qui est misère, elle l'assiste; ce « qui est nu, elle le couvre; ce qui est faiblesse, elle « l'excuse; ce qui est crime, elle le pardonne. »

C'est aussi l'avis de M. Blanqui : « Le protestantisme, « si habile à multiplier la richesse, n'a pas encore « trouvé le secret de la distribuer avec impartialité « parmi toutes les classes qui la produisent; il a brisé

« le lien qui unissait les nations chrétiennes et substitué « l'égoïsme naturel à l'harmonie universelle où tendait « le catholicisme.... Je désire avant tout être juste. « Mais je ne puis m'empêcher de reconnaître que si le « vieux catholicisme n'a pas su se mettre à la tête de « la production des richesses, on n'a pas à lui repro- « cher cette sécheresse de doctrines en vertu de la- « quelle la distribution s'en fait d'une manière si peu « équitable parmi les protestants. »

FEVROT. Allons, allons, j'suis toujours du parti des bonnes gens, moi !

MOI. Il en est de même de cette question des prisons et du système pénitentiaire qui nous a tant occupés cet hiver. Rome avait pris les avances, et nous donnait un bon exemple. M. Charles Lucas, dans un rapport lu à l'Académie des sciences morales, en avril 1844, citait d'abord ces paroles de M. Guizot. « Il y « a un fait trop peu remarqué dans les institutions de « l'Église, c'est son système pénitentiaire, système « d'autant plus curieux à étudier qu'il est quant aux « principes et aux applications du droit pénal, pres- « que complétement d'accord avec la philosophie mo- « derne. » Puis il continue : « Ainsi, tandis que des es- « prits inquiets ne semblent entrevoir que divorce et « hostilité entre le catholicisme et la philosophie mo- « derne, il est bon de montrer qu'au sein de l'académie « catholique de Rome et de l'Académie des sciences « morales de Paris, on sait mutuellement reconnaître « et loyalement proclamer les services déjà rendus, « par le concours de la philosophie et du catholicisme, « à la civilisation du monde. »

Ainsi, voyez encore, et réfléchissez-y bien. D'un

côté des faiblesses sans doute, des abus, des crimes même; mais dix-huit siècles d'existence, une transmission bien authentique, une filiation non interrompue (et avouée par un grand nombre de protestants), depuis le dernier des apôtres jusqu'à Grégoire XVI, en passant par les catacombes, par les martyrs des trois premiers siècles, par tous les pères de l'Église, par tous les pères de tous les conciles, et par tous les saints, qui, tous auraient cru mériter la damnation éternelle, s'ils se fussent séparés de l'unité catholique. Du même côté jamais de *variation*, caractère au moins bien extraordinaire, puisque tout varie sans cesse autour de nous. Enfin une charité sans bornes et sans imitation possible, et des milliers de conversions qui entraînent chaque jour du protestantisme au catholicisme ce que le premier conservait encore de plus recommandable et de plus éclairé.

De l'autre côté, des populations, souvent honnêtes et probes, je n'en disconviens pas, mais une origine déplorable, une doctrine à tout vent, des milliers d'opinions différentes sur les points les plus fondamentaux, une anarchie complète, une charité bien froide, telle qu'on peut l'attendre de gens disséminés entre *mille* bergeries et *mille* pasteurs, lorsque l'Évangile leur recommandait *une seule bergerie* et *un seul pasteur*. Choisissez.

BERNAUX. Mais, monsieur, au milieu de tant de disputes, il est un moyen sûr de se tirer d'embarras. C'est de ne jamais quitter la religion de ses pères.

MOI. Par conséquent, un *cannibale* se nourrira toujours de la chair de ses semblables, la veuve du Malabar se brûlera toujours sur le tombeau de son époux, le

sauvage mangera toujours son vieux père, l'Océanien adorera toujours ses fétiches, le juif maudira toujours les chrétiens, le musulman bénira toujours Mahomet; car tous suivront exactement la religion de leurs ancêtres. Comment ne sentez-vous pas que *la vérité* ne peut admettre un raisonnement semblable? Elle est, ou elle n'est pas, mais ce n'est pas l'opinion de vos pères qui en décide. Autrement, les païens auraient été bien coupables d'abandonner leurs honteuses idoles, et les *druides* leurs affreux sacrifices, pour une doctrine qui, bien qu'évangélique, n'en était pas moins contraire aux doctrines et à la religion de leurs pères.

Au reste, j'accepte pour aujourd'hui seulement votre adage, monsieur Bernaux; ces braves gens resteront donc inviolablement attachés à la foi catholique, puisque c'est la religion de leurs pères. Mais aux protestants, je dirai : retournez donc à la religion de vos grands pères, puisque d'après votre système, vos pères n'auraient jamais dû la quitter.

FEVROT. Ah! ah! pas si bête, ma foi, pas si bête!...

---

(1) Ce malheureux protestantisme se trouve *haché* en tant de sectes différentes, dont chacune offre en outre ses divisions et ses subdivisions, qu'il doit être bien rare qu'un voyageur protestant puisse retrouver à l'étranger sa croyance pure et complète. Ce qu'il y a de plus rare pour lui, c'est un *frère en religion*. Quelle différence pour le voyageur catholique! pour lui, partout où il trouve une croix et une cloche il retrouve une patrie. Je n'ai jamais mieux compris ce charme des souvenirs, ce retour délicieux aux sentiments du pays, que dans une promenade que nous faisions un jour, au fond des montagnes du Tyrol. C'était aux environs de *Brixen*

pendant une demi-lieue environ, nous avions longé le torrent, encaissé dans un double rempart de sapins. Tout était sauvage autour de nous, et la nature seule nous procurait à chaque instant une sensation nouvelle. Ici, l'odeur balsamique du mélèze et du pin, plus loin le charmant effet d'une fumée bleuâtre se détachant sur la teinte foncée des picéas; tout au plus, quelques notes de tyrolienne, reprises et interrompues tour à tour, ou bien enfin de distance en distance

.... Le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Du reste, pas une habitation, pas une figure humaine, mais seulement deux immenses parois de forêts suspendus, pour ainsi dire, au-dessus de nos têtes. Comme le jour commençait à baisser et que le sentier devenait de plus en plus impraticable, nous nous arrêtâmes, nous croyant d'abord aux confins du monde civilisé et disant presque avec Lamartine :

« Monts qui n'avez souffert que les aigles et moi. »

Quel fut donc notre étonnement en levant les yeux, d'apercevoir perpendiculairement au-dessus de nous, un nouveau *pont du Diable*, planant au-dessus du torrent, et le clocher du hameau, beaucoup plus haut encore que ce même pont. Eh bien! nous disions-nous, dans cette petite église perdue, pour ainsi dire, au milieu des sapins et des nuages, on célèbre chaque jour le même sacrifice que l'on célèbre à Paris; on le célèbre avec les mêmes prières, les mêmes mots, et jusqu'aux moindres formules. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette correspondance universelle, non-seulement dans les dogmes mais dans les moindres usages, est un des plus grands charmes du catholicisme. Ainsi donc au fond du Tyrol, comme dans nos plaines de la France, aux bords de l'Orénoque, comme sur les rives de la Seine, partout où l'on *obéit* à l'Église, on est sûr de retrouver une patrie, une famille, et pour ainsi dire une même existence!

## XX^e^ ENTRETIEN.

### DE LA TOLÉRANCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

—

MOI. Après tout ce que nous avons traité jusqu'ici, vous comprendrez plus facilement tout ce que nous dirons sur la tolérance en matière de religion. Question indéchiffrable, tant que l'on reste indécis entre la vérité des différents cultes ; question claire et solution palpable, aussitôt qu'on a pris un parti.

BERNAUX. C'est cela même : j'aimerais autant vous entendre dire : n'êtes-vous pas catholiques? vous n'avez le droit de persécuter personne ; êtes-vous catholiques? vous avez le droit de persécuter tout le monde.

MOI. Je prends acte de vos paroles et de leur injustice, monsieur Bernaux. Fevrot et ses amis jugeront plus tard, si c'est effectivement là ce que j'ai voulu dire. Je m'en rapporte à leur bon sens.

FEVROT. Moi, d'abord, je suis toujours pour les battus, jamais pour les battants, je vous en préviens.

MOI. Cette disposition vous fait honneur, mais posons bien la question. Qu'entendez-vous par cette *tolérance*, dont vous parlez sans cesse? qu'est-ce que c'est?

FEVROT. Dam ! c'est d'êt' bon enfant pour tout le monde, c'est de ne gêner personne.

MOI. Même ceux qui battraient votre femme et vos enfants ?

FEVROT. Ah ! mais dam ! un moment ! c'est que ceux-là passeraient un mauvais quart d'heure.

MOI. Vous voyez donc bien qu'on ne peut pas être bon enfant pour *tout le monde*, et que votre définition ne vaut absolument rien. Voyons la vôtre, monsieur Bernaux.

BERNAUX. Il me semble que si Fevrot avait dit : C'est être bon enfant pour tous ceux qui ne troublent pas la tranquillité publique, sa définition eût été excellente.

FEVROT. C'est ça même, j'me reconnais ; êle bon enfant pour tous les bons enfants.

MOI. Par conséquent quelquefois sévère et juste pour tous ceux qui troublent la tranquillité publique ?

FEVROT. Ça va sans le dire.

MOI. Et vous, monsieur Bernaux, êtes-vous de cet avis-là ?

BERNAUX. Parfaitement ; liberté, ordre public, ce sera toujours ma devise.

FEVROT. Comme dans la garde nationale.

MOI. Il ne s'agit donc plus que de savoir ce que c'est que l'*ordre public*, ce que c'est que la *tranquillité* publique, puisqu'on ne doit tolérer que ce qui n'y porte pas atteinte ; l'*intolérance*, c'est-à-dire une justice prohibitive et répressive, est donc quelquefois nécessaire ?

FEVROT. Dam ! il faut bien en passer par là.

MOI. Examinons donc un peu la *tolérance* du gouvernement d'abord, de l'Église ensuite. Un gouvernement qui laisserait à ses administrés le droit de *tout* dire et de *tout* faire n'existerait pas vingt-quatre heures, puisqu'à le bien prendre, il n'y a de gouvernement que

pour empêcher qu'on ne dise *tout* et qu'on ne fasse *tout;* il faut donc qu'il n'ait pour objet que le plus grand *bien* possible de ceux qu'il administre, et dont il régit les intérêts. Maintenant, reportons-nous à l'ancienne société européenne sur laquelle pèsent et retombent vos reproches les plus amers, vos invectives les plus acerbes, et voyons pour quelle part entrait la religion catholique dans ces accusations plus ou moins méritées.

Jusqu'à l'apparition de la réforme, c'est-à-dire pendant quinze siècles depuis la venue de Jésus-Christ, une seule Église, une seule doctrine, un même symbole, régissait les intelligences, et par conséquent la société. De là le plus grand des biens que toutes les nations puissent espérer sur la terre, c'est-à-dire l'unité des croyances : l'*unité!* utopie de tous les utopistes, rêve de tous les vrais philanthropes, but de tous les hommes d'État, garantie des seuls biens que l'humanité puisse atteindre! En possession de ce que, d'accord avec l'opinion générale, elle croyait alors la vérité, l'unique et divine vérité sur la terre, de quel œil l'ancienne monarchie européenne devait-elle envisager la moindre des attaques dirigées contre un accord si précieux? En le conservant inaltérable, l'ordre entier subsistait; en permettant de l'ébranler, l'ordre entier menaçait de s'écrouler. Quel devoir plus saint, quelle obligation plus divine que celle de préserver, autant que possible, la société du moindre souffle d'une pareille contagion! aujourd'hui, avec notre indifférence complète pour la religion, notre ignorance de ses droits exclusifs, notre *liberté des cultes,* devenue, j'en conviens, la première nécessité des temps modernes, il

nous est impossible de comprendre la force de tous les motifs qui poussaient impérieusement les États, non pas à la persécution, comme on l'a tant de fois répété, mais à l'indispensable répression des hommes et des doctrines qui allaient bouleverser la société. Et voyez encore aujourd'hui, malgré l'indifférence et la liberté des cultes, vous vous trouvez obligés de sévir contre les saint-simoniens, contre Châtel et compagnie, parce que vous sentez fort bien que s'ils prenaient un certain développement, c'en serait fait de l'ordre public, et que toutes les baïonnettes de vos gardes nationales seraient inhabiles à le défendre : eh bien ! Luther et Calvin étaient bien autre chose pour l'antique monarchie, que ce que l'abbé Châtel est pour vous. Avec Luther et Calvin, apparaissaient comme avec les fils de Saint-Simon, la ruine instantanée de toute espèce de doctrines et de croyances, toutes les conséquences de la rébellion, toutes les maximes républicaines, enfin l'abolition de toute espèce de hiérarchie sur la terre. Les faits sont là, et comme l'a dit fort bien M. de Maistre : « Un vaisseau flotterait sur le sang que ces novateurs ont fait répandre ; la guerre de trente ans allumée par les arguments de Luther, les excès inouïs des anabaptistes et des paysans, les guerres civiles de France, d'Angleterre et de Flandre », tels furent les premiers fruits de leur détestable réforme. Et tout en maudissant les mesures trop souvent désastreuses qu'un trop grand nombre de souverains prirent pour y parvenir, qui pourrait leur contester le droit de prévenir ou d'étouffer les premières étincelles d'un semblable incendie ? Ce ne serait pas de la déraison, ce serait en vérité de la folie. Ils auraient tous les droits,

excepté celui de vivre ; il faudrait qu'ils veillassent constamment à la conservation de vos domaines, qu'ils punissent le braconnier qui vous ferait tort d'une pièce de gibier, qu'ils fortifiassent vos frontières pour empêcher l'introduction d'une *dentelle étrangère ;* mais pour la religion, but et sauvegarde unique des destinées du genre humain, malheur à eux s'ils se permettent d'*admonester même* avec indulgence celui qui la blesse ou l'attaque. Non, jamais, pareille liberté ne se serait vue sur la terre, et je vous étonnerais bien, mes amis, si je vous citais, à ce sujet, les aveux forcés de J.-J. Rousseau, de Diderot, de Montesquieu, etc.

BERNAUX. C'est moi surtout que vous étonneriez.

MOI. Commençons par Rousseau. « Sans pouvoir obliger personne à croire les dogmes de sa profession de « foi, le souverain peut bannir de l'État quiconque ne « le croit pas ; il peut le bannir, non comme impie, mais « comme insociable ; que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit « comme ne les croyant pas, qu'il *soit puni de mort ;* « il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois (*a*). »

FEVROT. Ce n'était pas la peine d'ê' un Jean-Jacques, et de tant crier contre l'intolérance des prêtres, pour *accoucher* d'une ordonnance aussi dure.

MOI. Diderot est encore bien plus tranchant : « Lorsqu'on annonce au peuple, dit-il, un dogme qui contredit la religion dominante, ou quelque fait contraire « à la tranquillité publique, *justifiât-on sa mission par*

(*a*) *Contrat Social*, chap. VIII.

« *des miracles,* le gouvernement a le droit de sévir, et « le peuple de crier : *Crucifige :* Crucifiez-le (*a*). »

FEVROT. De pus fort en pus fort.

BERNAUX. Oui, mais l'autorité de Diderot est nulle; Diderot était un homme de beaucoup de génie, mais un véritable écervelé.

MOI. Montesquieu ne l'était pas. « Ce sera une *très-* « *bonne* loi civile, lorsque l'État est satisfait de la re- « ligion déjà établie, de *ne point souffrir* l'établisse- « ment d'aucune autre (*b*). »

*Bonaparte* n'était pas non plus un *écervelé.* Il s'entendait à gouverner, et certes on ne lui reprochera pas d'avoir favorisé ce qu'on appelle le *parti-prêtre.*

FEVROT. Ah ! voyons un peu ce qu'il pensait sur l'article, l'vétéran fini !

MOI. Discutant un jour au conseil d'État l'opportunité de la censure : « La censure, dit-il, est le droit d'em- « pêcher la manifestation d'idées qui troubleraient la « paix de l'État, ses intérêts et le bon ordre. » Il ajoutait à propos de l'ouvrage de *Dupuis* (celui que le maître d'école donnait à vos enfants, Fevrot) : « La religion « chrétienne est la religion nationale, puisqu'elle est « professée par la plus grande partie des Français ; « les points qui divisent les protestants des catholiques « n'empêchent pas que les uns et les autres ne s'ac- « cordent sur le fond de la doctrine. L'autorité doit « donc faire respecter la religion chrétienne. Paraîtrait- « elle le faire si elle approuvait un livre qui donnerait « au monde une existence beaucoup plus longue que

(*a*) Diderot.
(*b*) Montesquieu, t. II, p. 379.

« celle qui lui est assignée par l'Écriture ? Que serait-
« ce donc, si au lieu d'un livre qui ne blesse la religion
« chrétienne que dans quelques points, il s'agissait
« d'un écrit qui, comme celui de *Dupuis*, fût tout en-
« tier dirigé contre elle. Si la censure laisse imprimer
« cet écrit, elle se prononce contre la religion chré-
« tienne (*a*). »

BERNAUX. Bonaparte ne s'entendait guère en liberté, et ce n'est pas lui que je choisirai pour son interprète.

FEVROT. Qu'appelez-vous, monsieur, un ennemi de la liberté ! Bonaparte, voyez-vous, c'était vot' maître à tous, c'était le premier des premiers, et la dernière de ses vieilles moustaches valait mieux que tous vos pairs et que tous vos députés. Entendez-vous ? Eh bien ! puisqu'il aimait la censure, v'là qu' j' vas l'aimer à mon tour, et tout comme lui.

MOI. Eh bien ! mes amis, je vais vous citer, non pas en faveur de la censure, mais de la sévérité contre les écrivains irréligieux, un homme que vous ne récuserez ni l'un ni l'autre, et que vous aimez tous les deux : *Châteaubriand.*

FEVROT. Ah ! celui-là, c'est pas pour des prunes qu'on l'a porté dans ses bras.

BERNAUX. Celui-là se montrera toujours à la hauteur de tous les progrès et de toutes les doctrines libérales.

MOI. Voilà ce qu'il dit de la liberté de la presse : « Cette
« liberté ne peut exister qu'en ayant derrière elle une
« loi forte, *immanis lex* (une loi impitoyable), qui pré-
« vienne la prévarication par la ruine, la calomnie par
« l'infamie, les écrits séditieux par la prison, l'exil, et

(*a*) Locré, *Conseil d'État.*

« quelquefois par la mort. » (*Monarchie selon la Charte*, p. 49.)

BERNAUX. Comment cela se fait-il?

MOI. Je suis persuadé que M. de Châteaubriand ne persista pas longtemps dans une pareille sévérité, et qu'il réprouve aujourd'hui l'exagération de sa plume; mais ce qu'il comprendra toujours, c'est l'immense importance que la société européenne devait attacher à l'intégrité de ces doctrines qu'elle regardait avec raison comme le palladium de tous les biens.

BERNAUX. Je le comprends à la rigueur, lorsqu'il existe une religion de l'État; mais aujourd'hui *il n'y en a plus*, il ne peut plus y en avoir, et c'est un grand bien; par conséquent l'État doit se montrer complétement indifférent à l'exercice de tous les cultes.

MOI. Je ne veux relever ici que votre expression *c'est un grand bien*, pour vous avertir que les meilleurs esprits de l'Europe, même de l'Europe protestante, sachez-le bien, après avoir partagé, plus ou moins peut-être, votre manière de voir et de penser, s'en éloignent aujourd'hui complétement. Ils commencent à comprendre, ils *avouent* même que l'État ne peut pas plus être indifférent en matière de religion que les particuliers, et que la conséquence plus ou moins éloignée de la liberté illimitée de tous les cultes, serait la ruine de tout culte et de toute religion. Comme ces autorités seraient un peu fastidieuses pour tout le monde, je vais vous en produire deux autres qui ne laisseront pas que de vous surprendre.

Le journal républicain *le Bon Sens*, dans son numéro du 29 septembre 1837, laissait tomber ces mots : « Le « caractère de la religion est éminemment social, et

« nous croyons que de la part de l'État, l'indifférence « en matière de religion n'est *autre chose* que l'indiffé- « rence en matière de gouvernement.... Notre opinion, « à nous, est qu'un gouvernement démocratiquement « constitué rendrait nécessaire une religion de l'État. »

FEVROT. Comment, c'est *le Bon Sens* qui dit ça ?

MOI. Oui; et c'est *le National* du 30 août de la même année qui, à propos d'un long-article sur la tolérance, inséré dans la *Revue française*, ajoute : « Cette tolé- « rance passive recommandée par la *Revue française* « n'est, en réalité, que l'intronisation du matérialisme « social, et pour la pratiquer avec quelque bonne foi, « il faudrait n'être ni catholique, ni protestant, ni phi- « losophe. » C'est encore le même journal qui, le même jour, prenait contre tous la défense de l'archevêque de Paris : « L'archevêque est dans son droit, disait-il : « il n'est pas donné à tout le monde de comprendre la « religion du point de vue éclectique de M..., c'est-à- « dire un tiers de catholiques, un tiers de protestants, « un tiers de philosophes. L'esprit religieux, à la fa- « çon de l'éclectisme, n'est, à tout prendre, que l'*in-* « *différence absolue en matière* de religion. »

FEVROT. *Le National* et *le Bon Sens* sont donc aussi du *parti-prêtre ?*

MOI. Il est donc impossible d'exprimer une seule fois une idée juste sans être rangés dans le *parti-prêtre !* Je vous laisse réfléchir sur cette impossibilité.

BERNAUX. Mais alors, monsieur, voyez donc où cela nous mène : à persécuter tous ceux qui ne croient pas comme nous, à voir en eux des ennemis, à les chasser au loin, bien heureux encore si nous nous en tenons à ces mesures préservatrices.

MOI. Comment pouvez-vous croire, monsieur, que dans un siècle comme le nôtre de semblables mesures puissent entrer dans la tête de qui que ce soit sur la terre? Autant la prudence exige de *cordons sanitaires* pour empêcher l'arrivée de l'épidémie, autant, une fois l'épidémie arrivée, ne doit-on plus espérer que dans la charité, dans l'amour réciproque pour corriger les malheurs de la division et s'éclairer mutuellement. A Dieu ne plaise que j'approuve tous les excès où l'amour de l'unité entraîna jadis tant de souverains! à Dieu ne plaise que je les justifie aveuglément! mais seulement, j'affirme que la politique a toujours eu, dans ces tristes mesures, une part beaucoup plus grande que l'esprit de religion; que leurs motifs n'ont jamais été complétement connus, ni sainement jugés, et qu'avant peu de temps, grâces à l'esprit d'impartialité qui distingue la nouvelle école historique, bien des actes blâmés jusqu'ici avec une sévérité excessive, trouveront presque leur apologie où, certes, on n'aurait pas été la chercher.

Mais en voilà bien assez sur la tolérance ou l'indifférence des gouvernements en matière de religion; passons un peu à celle de la religion elle-même et de l'Église qui la représente.

Comment ne serait-elle point intolérante *comme doctrine*, cette religion qui se proclame *l'unique* dépositaire et *l'unique* interprète d'une révélation toute divine, centre de la vérité, inspiration permanente, voie exclusive hors de laquelle il n'y a plus que des abîmes; écho, disons plus, épouse du Saint-Esprit, instituée par lui dans le but unique de proclamer la vérité et de foudroyer les erreurs; comment ne serait-

elle pas intolérante en ce sens, qu'elle n'en laisserait passer aucune sans l'anathématiser ? Mais les apôtres firent-ils jamais autrement ? Et lorsque saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Retranchez le méchant du mi- « lieu d'entre vous » (*a*) ; lorsque saint Jean s'écriait : « Si quelqu'un va chez vous et qu'il n'y porte pas cette « doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne « le saluez même pas, car celui qui le salue prend part « à ses mauvaises actions » (*b*) ; lorsque enfin le Sauveur du monde proclamait cet ordre sans réplique : « Si « quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit à vos yeux « comme un païen et comme un publicain ; » ils donnaient alors à cette Église les premières leçons de ce que vous appelez faussement intolérance, et qui n'est autre chose que la défense éclatante de l'immuable vérité, contre de funestes et versatiles erreurs.

Je vous ai dit hier que je ne pouvais justifier l'Église de son intolérance avant de vous avoir prouvé son autorité divine, et vous le comprendrez aujourd'hui. Car, de deux choses l'une : ou cette autorité n'existe pas, c'est-à-dire n'est pas de droit divin, et alors, vous avez complétement raison de crier à la tyrannie et de déblatérer contre elle ; mais si, l'Évangile à la main, l'histoire et la tradition à l'appui, cette Église vous démontre son irrécusable mission, vous devez trouver tout simple qu'elle remplisse son mandat et que, tribunal sacré, elle prononce constamment ses arrêts.

FEVROT. C'est juste, ou c'est tout l'un, ou c'est tout l'autre.

(*a*) Saint Paul, I *Cor.*, c. v. 13.
(*b*) Saint Jean, cap. II, v.

MOI. Par conséquent, niez-vous son autorité, je vous permets de blâmer ses jugements. Mais, êtes-vous catholique, vous vous trouvez forcé d'accepter ses décrets.

BERNAUX. Mais, enfin, j'adhère à son autorité, je reconnais sa puissance, mais seulement en matière spirituelle ; et si je respecte ses décrets, je n'en hais pas moins son intolérance personnelle; et certes les bûchers...

MOI. Vous m'accordez donc qu'elle a le droit de juger les erreurs, mais qu'elle n'a pas le droit de les punir.

BERNAUX. Précisément.

MOI. Alors, nous serons bientôt complétement d'accord, et ce n'est pas l'Église qui viendra nous désunir. Car ce droit de punir, et surtout de punir de mort, elle ne se l'est jamais arrogé. C'étaient les magistrats, les lois civiles, les tribunaux ordinaires, qui appliquaient un article de leurs codes; mais *cela ne regardait pas* l'Église; son rôle tout pacifique était absolument celui de nos jurés actuels à la cour d'assises. Si jamais la peine de mort est abolie, ferez-vous donc retomber alors sur les jurés d'aujourd'hui les exécutions qui suivirent leurs verdicts? Ce serait, convenez-en, une injustice d'autant plus grande, que bien loin d'avoir formulé cette peine, il n'ont jamais *dû* s'en préoccuper à l'avance. Ils *ont dû l'oublier* et déclarer simplement que l'accusé était ou n'était pas coupable de tel crime ou de tel autre : le Code seul acceptait la responsabilité de l'échafaud.

Je cherchais un exemple qui pût vous rendre cette explication plus sensible, et le voici.

Je suppose qu'un pouvoir ombrageux et cruel eût mis

la main sur M. de La Mennais, après l'apparition des *Paroles d'un Croyant*, pour le condamner soit à mort, soit à la déportation, iriez-vous, par hasard, faire retomber l'odieux d'une telle condamnation sur l'encyclique par laquelle le saint-père foudroya ses erreurs ? Non : l'Église n'a jamais pu, ne peut pas, ne pourra jamais ne point condamner l'hérésie, puisque c'est le premier de ses devoirs ; après cela, que chaque nation applique ou n'applique pas une peine à ce genre de crime ou de délit, c'est l'affaire de cette nation et nullement celle de l'Église.

Voilà, mes amis, voilà quel fut constamment son rôle, partout où l'on signale à votre haine quelques-unes de ces tristes pages que la religion déplora toujours plus que vous. Ce qu'elle faisait autrefois, elle le fait encore aujourd'hui, ni plus, ni moins ; elle signale le coupable et sa faute, seulement votre justice l'adopte et l'absout complétement. D'ailleurs, je vous défie, monsieur Bernaux, de me citer non-seulement un concile qui ait condamné qui que ce soit, mais un *seul* prêtre de la bouche duquel soit jamais sortie une condamnation capitale !

BERNAUX. Et saint Dominique, l'auteur de l'inquisition...

MOI. C'est précisément lui que j'allais vous citer, pour vous prouver combien sont erronés et coupables les préjugés inculqués par l'histoire moderne dans nos esprits. Sur la foi de Voltaire et consorts, qui ne s'imagine dans notre siècle que le tribunal de l'inquisition eut pour auteur et pour premier agent un saint de l'Église romaine ? qui sait même si l'on n'attribue pas généralement sa canonisation au rôle terrible que notre imagination lui prête ? Le fait est cependant, et

tout le monde en convient aujourd'hui, que saint Dominique n'a jamais exercé aucun acte d'inquisiteur, et l'inquisition, dont l'origine remonte au concile de Vérone, tenu en 1184, ne fut confiée aux dominicains qu'en 1233, c'est-à-dire douze ans après la mort de saint Dominique (*a*) : et voilà comment on écrit l'histoire !

Il est vrai que, durant la grande hérésie des Albigeois, hérésie qui menaçait également dans le douzième siècle l'Église et l'Etat, saint Dominique fut chargé par le pape de rechercher et d'admonester les coupables. Ce qu'il fit, comme le ferait encore aujourd'hui tout missionnaire envoyé à cet effet; mais il est parfaitement prouvé que « ces premiers et cha- « ritables inquisiteurs, et saint Dominique surtout, « n'opposèrent jamais à l'hérésie d'autres armes que « la prière, la patience et l'instruction (*b*); » et M. Michelet, qui vient de se brouiller d'une manière si déplorable avec le Christianisme tout entier, en croyant ne se brouiller qu'avec les jésuites, l'appelle « un homme singulièrement doux et charitable. » (*Hist. de Fr.*, t. II, 478. — *V.* note 1 à la fin du Ch.)

BERNAUX. Peu importe que ce soit saint Dominique ou tout autre !

MOI. Comment, peu importe ? Peu importe que l'odieux d'une institution qui traversa les siècles, retombe sur un des héros du Christianisme ou sur l'au-

(*a*) M. de Maistre, *Lettres sur l'Inquisition.*

(*b*) *Vie de saint Dominique*, p. 20. — Voyez encore *l'Encyclopédie méthod.* Art. *Dominicains et Inquisiteurs,* et Feller, *Dict. hist.* Art. *Dominique.*

torité civile? Mais songez donc qu'ici la calomnie deviendrait un sacrilége, et que si cette Église, qui se vante d'*abhorrer le sang*, *sanctifiait jamais* l'effusion du sang, elle ne pourrait pas donner une preuve plus forte de la *non-divinité* de sa mission.

Mais, comme le dit fort bien M. de Maistre, « aujourd'hui ce n'est plus une erreur, c'est un crime « de soutenir, d'imaginer seulement que des prêtres « puissent prononcer des jugements de mort. Si l'on « excepte un très-petit nombre d'hommes instruits, « continue le même auteur, il ne vous arrivera « guère de parler de l'inquisition, sans rencontrer « dans chaque tête trois erreurs capitales, *plantées* « et comme *rivées* dans les esprits, au point qu'elles « cèdent à peine aux démonstrations les plus évi- « dentes. On croit que l'inquisition est un tribunal « purement ecclésiastique : *cela est faux*. On croit que « les ecclésiastiques qui siégent dans ce tribunal con- « damnent certains accusés à la peine de mort : *cela* « *est faux*. On croit qu'ils les condamnent pour de « simples opinions : *cela est faux* (*a*). » Sans entrer dans le développement historique que M. de Maistre donne à ces propositions, et qui nous entraînerait trop loin, je vous ferai seulement observer que jamais le plus doux et le plus miséricordieux des pouvoirs, c'est-à-dire celui des souverains pontifes, n'eût sanctionné un tribunal inique et cruel. Jamais une Eglise qui juge incapables du ministère de ses autels ceux qui auraient *assisté à* un arrêt de mort, une Église qui *grondait* le plus saint de nos rois des

(*a*) *Lettres sur l'Inquisition.*

peines trop rigoureuses qu'il avait portées contre les blasphémateurs (*a*), jamais Rome, en un mot, qui, par sa tolérance, avait mérité de se faire appeler le *paradis des juifs*, n'aurait été sanctionner un tribunal ecclésiastique *sanglant et impitoyable*.

BERNAUX. Rome, le paradis des juifs! mais c'est absolument le contraire de tout ce que nous avons lu et entendu *dire* de tout temps.

MOI. J'ai aussi beaucoup lu et beaucoup entendu *dire* dans ce genre-là; je me suis même trouvé *en diligence* auprès d'un monsieur qui dissertait sur l'intolérance romaine et ne craignait pas de citer en preuve un malheureux juif, auquel on venait, disait-il, de *briser la tête à coups de maillet*, sur la place du Vatican, uniquement pour le fait de sa religion. Que répondre à de pareils historiens? que faire? sinon de les renvoyer à M. Lerminier, qui nous avouait cette année, dans la *Revue des deux Mondes* (*b*): « que la Rome du moyen âge s'était montrée vrai- « ment chrétienne et catholique, en *servant de lien* « *entre tous les peuples, de lieu d'asile pour tous les* « *opprimés de quelque part qu'ils vinssent;* » ou bien encore de les renvoyer au juif Salvador, notre contemporain, qui avoue « que les juifs, dans *tous* les « temps de persécution, se réfugiaient toujours sous « les ailes des pasteurs et surtout des pontifes ro- « mains (*c*) : » *tolérance* qui ne se bornait pas à l'enceinte de Rome, mais qui suivait les pontifes ro-

(*a*) Saint Louis fut blâmé par Clément IV.
(*b*) *Revue des deux Mondes*, avril 1839.
(*c*) Salvador, t. II, p. 124.

mains partout où ils pouvaient se trouver. Car, dit la *Revue du Nord* de 1837 : « en 1348, on attribua « généralement aux juifs l'affreuse mortalité qui enle- « vait le quart de l'Europe. On les accusa d'empoison- « ner les puits, on les mit en prison, et presque par- « tout on les *brûlait*, excepté à Avignon où le pape les « protégea. »

Jugez, d'après cela, comme il est probable qu'au dix-neuvième siècle, à Rome, on leur *brise la tête à coups de maillet!* En vérité, nous sommes bien simples ou bien ignorants! A Rome, la *tolérance* pour les personnes est aussi sacrée que l'intolérance pour les erreurs. Pour dernier exemple, nous nous contenterons de rapporter celui-ci. Pie VII, menacé par Bonaparte d'être dépouillé de ses États s'il n'en renvoyait pas les Anglais, les Russes et les Suédois, s'y refusa positivement en prononçant ces belles paroles : « Ce n'est pas « notre volonté, c'est celle de Dieu qui nous prescrit le « devoir de la paix envers tous, sans distinction de ca- « tholiques ni d'hérétiques, de voisins ni d'éloignés, « de ceux dont nous attendons le bien, de ceux dont « nous attendons le mal. »

Voilà, mes amis, voilà ce qui doit vous servir toujours de guide et de catéchisme en fait de tolérance et de charité. Si je voulais, je pourrais prouver encore à M. Bernaux que tout ce qu'il y a eu de plus cruel et de plus intolérant sur la terre, bien loin de nous appartenir, appartient à la cause qu'il défend : je pourrais lui rappeler ce qui vient de se passer tout à l'heure à Stockholm, en fait d'intolérance religieuse, mais que Dieu m'en garde! Jetons un voile sur des excès amenés, il est vrai, par de funestes erreurs religieuses, mais

trop souvent imités par les sectateurs des vérités contraires. Ce ne sont pas les individus catholiques que je suis chargé et que je me chargerai de justifier; ils ont trop souvent déshonoré la cause qu'ils servaient, trop souvent ils sont restés sourds à la doctrine qu'ils croyaient venger sur la terre; mais ce qu'il m'importait de justifier avant tout c'était *l'Église*, l'Église *catholique*, *apostolique*, *romaine*, qui respire tout entière dans ces belles paroles qu'un évêque français prononçait, il y a peu d'années, parmi nous : « Le zèle de la « doctrine ne doit jamais altérer la charité. Intolérante « contre les erreurs, mais tolérante envers les per- « sonnes, telle est la religion que nous avons le bon- « heur de professer. Sans doute, le mensonge ne mérite « pas plus de ménagement que le vice, et l'athée n'est « pas plus respectable que le débauché. Mais le zèle le « plus légitime a ses bornes; il doit toujours être tem- « péré par une sage condescendance, et lors même que « les doctrines peuvent diviser les esprits, la charité « doit confondre les cœurs. »

FEVROT. C'est un évêque qui a dit cela?

MOI. Oui et c'est encore un évêque qui disait il y a 1400 ans environ aux manichéens. « Que ceux-là sévis- « sent contre vous qui ne savent pas tout ce qu'il en « coûte pour trouver la vérité et se garantir de l'er- « reur. » Et c'est encore un évêque enfin (l'archev. de Paris) qui disait il y a trois mois (mandement pour le carême de 1844) : « Rappelez-vous que votre charité « pour les personnes doit égaler votre opposition aux « erreurs. » Et j'ajoute qu'il n'y a pas dans l'univers catholique un seul évêque qui jamais ait pu tenir un autre langage.

FEVROT. Alors j'vas vous dire ; la tolérance c'est donc comme moi qui aime mon gars, qui lui pardonne malgré ses fredaines, mais qui....

MOI. Mais qui ne permettrait jamais qu'on lui dise que ce qui est bien est mal, que ce qui est vrai est faux, et qu'il a le droit de tout faire et de tout dire.

FEVROT. C'est ça même, et puisque ce n'est que ça, n'en parlons plus.

MOI. Au contraire, parlons-en toujours pour que tous les esprits la comprennent, et que tous les cœurs la pratiquent.

(1) Nous venons de dire que M. Michelet venait de se brouiller avec le catholicisme, en croyant ne se brouiller qu'avec les Jésuites et nous ne sommes pas seuls de notre avis. Le jour commence à paraître, et l'on comprendra bientôt qu'il y avait plus de solidarité qu'on ne le pensait entre ces deux causes. Il me semble que l'énergique protestation de nos évêques dans nos dernières discussions ne doit plus laisser le moindre doute à ce sujet ; mais si nous avions besoin d'une voix de plus, dans les rangs amis, et *très-amis* de M. Michelet, nous aurions celle de M. Lerminier, son collègue en université et en philosophie. Jamais, je crois, le premier n'a entendu de vérités plus pénibles que celles formulées par ce dernier dans la *Revue des deux Mondes* du 15 octobre 1843 : « Les « catholiques pourront vous dire, « vous parlez en protestant ; les « raisons par lesquelles vous condamnez les Jésuites peuvent s'appli- « quer à la religion catholique elle-même, à ses développements, « sa constitution, à la papauté, etc. » Il finit cet article par déclarer à M. Michelet qu'il ne doit plus se faire illusion, et bien se persuader « qu'il s'est définitivement rangé parmi les plus ardents « adversaires du catholicisme. »

Ce pauvre M. Michelet avait donc bien raison de trembler, il y a peu d'années encore, devant ce grand nom du Christianisme. « Pourquoi donc ajourner encore ceci? (nous disait-il alors) « pourquoi commencer tant de choses et s'arrêter toujours en che- « min? Si on tient à le savoir, je le dirai volontiers : A moitié de « l'histoire romaine j'ai rencontré le Christianisme naissant, à moitié « de l'histoire de France, je l'ai rencontré vieillissant et affaissé; ici « je le retrouve encore, quelque part que j'aille il est devant moi, « il barre ma route, *il m'empêche de passer.* Toucher au Christia- « nisme! ceux-là seuls n'hésiteraient pas, qui ne le connaissent pas! « *(Mémoires de Luther.)* »

Il faisait bien d'*hésiter;* les pressentiments ne trompent guère!

## XXIe ENTRETIEN.

### DE LA CONFESSION.

BERNAUX. Voulez-vous, monsieur, que je vous dise bien franchement mon dernier mot en fait de religion. Je suis persuadé que si l'Église voulait bien abolir la *confession* et permettre le *mariage des prêtres*, elle lèverait par là tous les obstacles et réunirait probablement tous les esprits. Car la confession est à l'égard des laïques ce que le célibat est à l'égard des ministres protestants, c'est-à-dire un épouvantail, que ni les uns ni les autres n'auront jamais la force de braver. D'ailleurs, comme ce sont deux points de discipline et d'institution purement humaines, il n'y a rien là qui intéresse le dogme, et par conséquent on ne voit pas pourquoi l'Église se refuserait à cette double et nécessaire concession.

FEVROT. Ah! par ma foi! vous avez touché le nerf insensible, et j'crois ben que la *p'tite boîte* une fois brûlée, y a ben des gens qui ne demanderaient pas mieux que d'aller à la messe, et même d'y communier de temps en temps.

MOI. Avant d'aller plus loin, que je vous fasse donc observer, mes bons amis, quel chemin nous avons fait. Il y a trois semaines encore, M. Bernaux ne nous con-

testait rien moins que l'existence de Jésus-Christ lui-même; aujourd'hui, nous ne sommes plus arrêtés que par un quart d'heure de conversation avec un bon prêtre de notre choix. En vérité, j'en remercie la Providence, car il est impossible que nous renoncions aux félicités de l'autre monde pour si peu de peine et si peu de chose.

Cependant, ce *si peu de chose* est tellement une grande et immense chose, il a tellement sa racine au plus profond du cœur humain, que nous le retrouvons partout, dans tous les temps, dans tous les lieux, chez tous les peuples. Oui, chez les Juifs comme chez les Brahmes, au Pérou comme au Japon, en Turquie comme au Thibet, la confession auriculaire a toujours subsisté. Et pourquoi, mes amis? Parce que c'était un besoin de notre nature, un instinct de l'âme humaine avant d'être une exigence de notre culte, ou plutôt parce qu'il n'est devenu une exigence de ce même culte qu'en raison de notre essence naturelle. Le grand Bossuet appelait cet acte « le mouvement d'un cœur qui se penche vers un « autre pour y verser un secret. » Et certes, on ne peut rien dire de plus beau sur la confession; cependant, après ce grand homme, M. de Maistre peut encore être cité : « Le malheureux, dit-il, déchiré par le remords « ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident « qui l'écoute, le console, et quelquefois le dirige. « L'estomac qui renferme un poison, et qui entre de « lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image « naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. « Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il « ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle « de la reconnaissance. »

Et voyez, comme dans tous les temps, les grands hommes s'accordent et s'entendent en fait de connaissance du cœur humain.

Tantôt c'est un Romain, un païen, qui dit à ses contemporains : « Savez-vous pourquoi nous cachons « nos vices? C'est que nous y sommes plongés ; dès que « nous les confesserons, nous guérirons (*a*). »

Tantôt c'est le monarque qui connut tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope : « Celui qui cache ses crimes se « perdra, mais celui qui les *confesse* et s'en retire ob- « tiendra miséricorde (*b*). »

Tantôt enfin, c'est l'antique législateur des Indes : « Plus l'homme qui a commis un péché s'en *confesse* « véritablement et volontairement, et plus il se débar- « rasse de ce péché, comme un serpent de sa vieille « peau » (*c*).

Vous-mêmes, mes amis, ne dites-vous pas à vos enfants « qu'une faute avouée est à moitié pardonnée. » Et si celui qui a eu des torts envers vous les avoue et se *reconnaît* coupable, n'êtes-vous pas tout prêts à vous jeter dans ses bras? Enfin, croyez-vous que le magistrat lui-même ne se sente pas infiniment plus disposé à l'indulgence envers le coupable qui avoue, qu'envers le coupable qui nie effrontément?

Comment donc peut-il se faire qu'un cri du cœur, qu'un axiome de l'esprit, si généralement reconnus qu'ils en sont passés en proverbe, puissent être un obstacle à la foi, une espèce de repoussoir religieux?

(*a*) Sénèque, *Ep.* LIII.
(*b*) *Prov.*, XVIII. 13.
(*c*) *Lois de Menou*; voyez *Le Pape*, II, p. 135.

Et notez bien que je ne prétends pas avancer qu'il n'y ait rien de pénible dans un pareil aveu je demande seulement pourquoi nous reprocherions à la religion l'amertume d'un remède sur l'efficacité duquel s'accordent avec elle les traditions de tous les peuples, les moralistes les plus habiles, et nos proverbes les plus sensés? Avouez au moins que si elle se trompe ici, elle se trompe avec le genre humain et la nature.

BERNAUX. La nature, monsieur, peut bien nous *inviter* à l'épanchement de la confiance, à la franchise dans le sein de l'amitié; mais, notez bien qu'elle ne nous y *force* pas, et c'est là ce qui nous attire, au lieu que votre Église en a fait une *institution,* un *ordre,* et c'est précisément là ce qui nous repousse.

FEVROT. Bien répondu. C'est pas la *p'tite boîte* qui me fait peur, c'est pas non plus c'qui s'y dit, parce qu'après tout c'est pas la mort d'un homme, mais c'est l'histoire de dire : J'y vais parce qu'on m'y force, et rien que cette idée-là m'vexe à l'impossible.

MOI. Avec ce raisonnement-là, vous ne feriez jamais rien dans la vie. Si vous attendiez toujours les *conseils* d'un maître, d'un chef, d'un capitaine, il n'y aurait bientôt plus de société sur la terre. La seule différence est que ceux-ci vous *ordonnent* sous peine d'*aller en prison,* tandis que l'Église vous ordonne d'aller à confesse sous quelle peine, je vous prie?

FEVROT. Sous peine... sous peine de... dam! sous peine de n'y pas aller.

MOI. Vous l'avez dit; ainsi ne vous plaignez donc pas de son exigence. Il est vrai qu'elle vous prive aussi de la communion. Mais vous sentez bien que si vous croyiez à sa doctrine sur ce dernier chapitre, vous la croiriez

aussi sur le premier; alors, vous n'auriez plus d'obstacle et de prétexte plausible à alléguer.

FEVROT. C'est juste; mais enfin, nos pus grands ont toujours pensé que c'était une chose vile et déshonorante, que d'aller conter comme ça toutes ses p'tites affaires au premier venu.

BERNAUX. C'est une institution qui ne peut plus subsister aujourd'hui. Elle est par. trop contraire au bon sens et à la liberté.

MOI. Quelqu'un de votre connaissance intime en jugeait autrement que vous dans ses moments de bonne foi : « Il n'y a peut-être pas d'établissement plus sage, « dit Voltaire; la plupart des hommes, quand ils sont « tombés dans de grands crimes, en ont naturellement « des remords; les législateurs qui établirent les mys- « tères et les expiations voulurent également empêcher « les coupables de se livrer au désespoir et de retomber « dans leurs crimes (*a*). La confession est *une chose* « *excellente,* un frein aux crimes invétérés; dans l'an- « tiquité la plus reculée, on se confessait dans la célé- « bration de tous les anciens mystères. Nous avons « imité et sanctifié cette sainte pratique (*b*).... Les en- « nemis de l'Église romaine, qui se sont élevés contre « une institution si salutaire, semblent avoir ôté aux « hommes le plus grand frein qu'on pût mettre à leurs « crimes. Les sages de l'antiquité en avaient eux- « mêmes senti l'importance : s'ils n'avaient pu en faire « un devoir à tous les hommes, ils en avaient établi la « pratique pour ceux qui prétendaient à une vie plus

(*a*) Remarques sur la tragédie d'*Olympie.*

(*b*) *Dict. Philos,* Art. *curé.*

« pure. Ainsi la religion chrétienne a consacré des « choses dont Dieu avait permis que la sagesse hu- « maine entrevît l'utilité et embrassât les ombres (*a*). »

FEVROT. Ah ça Voltaire s'confessait donc tous les jours?

MOI. Il paraît qu'au moins s'il ne se confessait pas, ce n'était pas par horreur pour la confession. Rousseau en parle dans le même sens; le fougueux Raynal est bien plus positif encore lorsqu'il s'écrie : « Les Jésuites « ont établi au Paraguay le gouvernement théocra- « tique, mais avec un avantage particulier à la religion « qui en fait la base; c'est la pratique de la confession, « infiniment utile tant que ces ministres n'en abuse- « ront pas; elle seule tient lieu de lois pénales et veille « à la pureté des mœurs (*b*). »

Après de semblables aveux, M. de Châteaubriand a donc bien raison de dire : « Tous les hommes, les « philosophes mêmes, quelles qu'aient été d'ailleurs « leurs opinions, ont regardé le sacrement de péni- « tence comme une des plus fortes barrières contre le « vice et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. »

FEVROT. J'n'en n'avais jamais ouï dire autant sur la confession, et je ne croyais pas que la *p'tite boîte* renfermît de si belles choses.

MOI. Maintenant je le demande à M. Bernaux. Comment pourrait-il se faire qu'une institution, qui paraît à de tels apologistes *le plus sage de tous les établissements, une chose excellente, le plus grand frein des crimes,* pût

(*a*) *Annales de l'em.*, t. I, 41.
(*b*) *Id.*, t. III, p. 253.

être devenue tout-à-coup la *honte* de l'intelligence humaine, l'ennemi du bon sens et des lumières ?

BERNAUX. Je ne dis pas qu'elle n'ait eu ses avantages. Mais enfin, puisque l'opinion publique est tellement prononcée contre, aujourd'hui ; puisque les protestants n'attendent peut-être que ce moment pour rentrer dans le sein de l'Église catholique, il me semble qu'il y aurait de votre part plus que de l'entêtement à refuser une concession qui n'altère pas un dogme et ne regarde que la discipline ; puisque tout le monde sait qu'il n'y avait pas de *confessionnaux du temps des Apôtres;* que l'Evangile n'en dit pas un mot, et que cette institution, à laquelle l'antiquité n'avait jamais songé, ne remonte qu'au *concile de Latran,* qui l'a *bel* et *bien* inventée.

MOI. Ah ! ah ! nous changeons de terrain, il me semble. Nous étions tout-à-l'heure sur celui des déistes, nous attaquions la confession comme absurde et odieuse ; mais Voltaire et Châteaubriand nous ayant un peu *rivé nos clous*, nous nous faisons protestants et nous n'attaquons plus la confession que comme une *nouveauté* de l'invention des prêtres. Cela prouve du moins que nous savons nous retourner. Voyons si nous le saurons aussi de notre côté.

FEVROT. Tenez, M. Bernaux, mon avis est que vous allez encore vous faire frotter avec votre *Latran* et que vous n'avancerez pas vos affaires.

BERNAUX. C'est impossible, mes amis, puisque cette fois-ci on ne me contestera pas mes autorités. L'histoire ecclésiastique est pour moi tout entière et tout entière elle reconnaît que c'est au concile de *Latran* que la con-

fut inventée. D'ailleurs, tous les protestants sont là pour vous le prouver.

MOI. Excepté Luther, qui s'écria tant de fois : « Je souffrirais plutôt la tyrannie du pape que de permettre « qu'on abolît la confession. » Mais puisque nous en sommes au concile de *Latran*, faites-moi le plaisir de me dire en quelle année il eut lieu?

BERNAUX. En quelle année? Dam! je ne sais au juste, et d'ailleurs peu importe.

MOI. Comment? peu importe! mais il me semble que rien n'est plus important, et lorsqu'on parle d'invention ou de nouveauté, il est indispensable avant tout de savoir si cette nouveauté date d'hier ou de quinze cents ans.

FEVROT. Pardine! c'est comme qui dirait du vin! avant de dire c'est du jeune ou du vieux, m'est avis qui faut savoir si c'est du trente-neuf ou de la comète!

MOI. Puisque vous ne le savez pas, je vais vous tirer d'embarras. Le quatrième concile de *Latran* fut tenu à Rome en 1215, sous le pontificat d'Innocent III, c'est-à-dire il n'y a guère plus de six cents ans. Par conséquent, s'il était vrai que la confession ne remontât qu'à cette époque, je vous donnerais gain de cause à l'instant même, attendu qu'une institution qui aurait attendu pour se montrer douze cents ans, depuis la venue du Sauveur, serait par cela même suspecte et justement entachée de nouveauté. Malheureusement pour vous, il n'en est pas tout-à-fait ainsi, et le décret même de ce concile, *Omnis utriusque sexûs*, est là pour nous le prouver, puisqu'il n'y est question que de *raviver* l'ancienne discipline à ce sujet et de poser un terme obligatoire pour l'accomplissement d'un devoir

laissé jusque là à la discrétion des fidèles. Ainsi de ce commandement de l'Église : « Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an, » le *concile de Latran* ne peut réclamer que la dernière partie, la première se perd dans la nuit des temps.

BERNAUX. C'est une phrase bien vague que *la nuit des temps;* prouvez-nous donc un peu que l'on se confessait quelquefois avant le concile de Latran.

FEVROT. Quand je vous dis que vous allez vous faire frotter, vous !

BERNAUX. Soyez tranquille, ce n'est pas aisé.

MOI. A la fin du huitième siècle, Alcuin, que l'on regarde généralement comme le restaurateur des lettres en France, après avoir prouvé dans une de ses épîtres la *nécessité* de la confession, y exhorte avec zèle les jeunes gens de l'école de saint Martin, dans la province des Goths. Théodulphe, évêque d'Orléans, à peu près à la même époque, 821, décrit tous les détails du sacrement de pénitence absolument tels qu'ils se pratiquent encore aujourd'hui, et déclare *qu'on ne peut être sauvé, à moins d'accuser toutes ses fautes.* Donc la confession était connue et pratiquée quatre cents ans avant le concile de Latran.

FEVROT. Et d'une.

MOI. Soyez tranquille, je ne serai pas long. En 742, le premier concile d'Allemagne oblige chaque colonel à avoir un prêtre pour entendre les confessions des soldats. Charlemagne ordonne la même chose, et les historiens du temps rapportent que les aumôniers passaient alors les nuits entières lorsqu'on devait livrer bataille.

FEVROT. Et de deux.

MOI. Voici bien autre chose : En 380, saint Jean-Chrysostôme s'écrie, en parlant de la confession : « Fonction redoutable, ministère saint, qui n'a été « confié ni aux anges, ni aux archanges; car il ne leur « a pas été dit comme aux prêtres : tout ce que vous « lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou délié dans « le ciel ! » Saint Basile n'est pas moins explicite. « Il « faut *nécessairement*, dit-il, confesser ses péchés à « ceux qui ont reçu le pouvoir d'en absoudre. » — « Pourquoi refuseriez-vous de vous confesser ? s'écrie « à son tour saint Augustin ; sachez que celui qui a « des péchés mortels sur la conscience, n'a pas de salut « à espérer, s'il n'a recours aux clefs de l'Église. » — « Saint Jérôme assure que la confession est la deuxième « planche après le naufrage (*a*). » Enfin, saint Paulin nous apprend de saint Ambroise, « que ce grand évêque « ne pouvait entendre les confessions des pécheurs sans « pleurer abondamment et qu'il les forçait presque « toujours à pleurer avec lui. » Donc la confession était connue et pratiquée plus de huit cents ans avant le concile de Latran.

FEVROT. Et de trois, et de quatre, et de cinq : allez donc.

MOI. Ce n'est pas tout ; en 258 (vous voyez que nous nous éloignons terriblement), saint Cyprien écrivait aux fidèles persécutés : « Que chacun se confesse, tan- « dis que les prêtres peuvent écouter les confessions ! » Mais Origène et Tertullien, que leur vaste érudition rendit si fameux peu de temps après la mort des apôtres, tranchent la question d'une manière bien autrement

(*a*) *Secunda post naufragium tabula, est culpam simpliciter* confiteri.

précise encore. « Je présume, dit le second, que plusieurs refusent de *confesser* leurs péchés, ou retardent « de jour en jour, parce qu'ils préfèrent leur honneur à « leur salut; semblables en cela à ceux qui, attaqués « d'une maladie secrète, cachent leur mal au médecin, « et se laissent ainsi mourir par une malheureuse « honte. Quel triste avantage leur reviendra, de s'être « obstinés à ne pas vouloir confier leurs fautes à des « hommes, puisqu'elles ne peuvent échapper à la con- « naissance et au jugement de Dieu. » Or, comme Tertullien écrivait ceci cent cinquante ans peut-être après la mort des apôtres, et deux cents ans après celle de Jésus-Christ, vous voyez donc bien que la confession était connue et pratiquée près de mille ans avant le concile de Latran.

BERNAUX. C'est possible, mais alors ce sont les premiers prêtres qui ont senti, et ils ont eu raison, toute la force politique d'un semblable moyen; l'immense avantage qu'ils pourraient retirer de cette sujétion complète de toutes les âmes, et alors ils ont inventé la confession, comme le seul moyen d'établir leur despotisme universel.

MOI. Ainsi, de gaieté de cœur et par calcul politique, ils auraient inventé le plus dur des esclavages pour eux-mêmes, leur fardeau le plus intolérable, celui qui consume leurs forces, qui fait la terreur de leurs consciences et la croix de toute leur vie, esclavage, au reste, auquel ils sont soumis comme les autres.

BERNAUX. Ah! mais, ce sont les chefs qui ont inventé cela, et, comme dans la franc-maçonnerie, les simples adeptes ne font que suivre aveuglément les ordres d'un profond législateur.

MOI. Songez seulement que dans la *franc-maçonnerie* tout se dévoile aux chefs et aux législateurs, tandis qu'ici un prêtre qui *essayerait* de faire comprendre un secret quel qu'il soit, n'importe auquel de ses supérieurs, cesserait par cela même et à l'instant d'être prêtre et chrétien. Il n'y a jamais eu un seul exemple d'une pareille chose, et c'est un fait bien remarquable, que parmi tant d'apostasies et de sacriléges, ne fût-ce que parmi ceux de notre grande révolution, on n'ait jamais pu citer un *seul prêtre* qui ait révélé une *seule* confession.

FEVROT. Ca c'est encore vrai. Car nous avons vu dans ce pays-ci, sans aller plus loin, des gaillards qu'avaient jeté le froc aux orties, comme on dit; eh bien! c'étaient de bons enfants, de bons vivants, qui entendaient bien la gaudriole, mais quand on les mettait sur le compte de la confession, vot' serviteur, ils devenaient tous aussi pimbèches que les autres.

MOI. Croyez-moi, c'est là un miracle, tout aussi frappant que tous ceux qui se sont faits, et s'il n'y avait pas ici du doigt divin et de l'institution divine, nous connaîtrions une foule de confessions, comme nous connaissons tous les mystères de la *franc-maçonnerie*, des roses-croix, des tribunaux secrets et de toutes les sociétés politiques, malgré les terribles serments qui semblent lier leurs adeptes. Quel rapprochement et quelle différence!....

BERNAUX. Mais enfin, monsieur, vous ne pourrez jamais nous prouver que les saintes Écritures aient parlé de la confession; les protestants qui les connaissent *bien mieux* que vous, soutiennent tous qu'il n'en a jamais été question, soit dans l'Evangile, soit dans les

apôtres; ils vous demandent même en plaisantant de quelle forme étaient les confessionnaux du temps de ces derniers; or du moment où les Ecritures n'en ont jamais parlé, ce sont les premiers docteurs, et par conséquent des *hommes*, qui l'ont instituée. Ils ont beau être aussi anciens que possible, ce sont toujours des *hommes*, et je ne sortirai jamais de là.

FEVROT. Quand je vous dis que vous allez vous faire *frotter* encore une fois, vous!

MOI. *Confessez vos péchés les uns aux autres.* C'est saint Jacques qui vous parle (v. 16).

*Si nous confessons nos péchés, Dieu qui est juste et fidèle dans ses promesses nous les remettra.* C'est saint Jean qui vous parle. (I^re^ *Ép.*, I, 9.)

Les Juifs et les gentils d'Ephèse, convertis par saint Paul, venaient le trouver pour lui *confesser et lui détailler leurs fautes; Confitentes et annuntiantes actus suos.* C'est saint Luc qui vous parle. (*Act.*, XIX, 18.)

« On allait à Jean de Jérusalem, de toute la Judée et « de tout le pays voisin du Jourdain, et l'on recevait de « lui le baptême dans le Jourdain en *confessant* ses pé- « chés. » C'est saint Matthieu qui vous parle (III, 6). Qu'en dites-vous? Convenez donc que si la confession a été inventée par de grands politiques, ces grands politiques n'étaient autres que les pauvres pêcheurs de la Galilée.

Quant à l'Évangile, expliquez-moi donc un peu comment vous entendez ces mots de son divin auteur; « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le « Ciel; tout ce que vous délierez sur la terre, sera dé- « lié dans le Ciel. » — « Les péchés seront remis à ceux « à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à

« qui vous les retiendrez. » Quel sens y attachez-vous?

BERNAUX. Cela veut dire que les péchés seront remis ou retenus selon la volonté des prêtres.

MOI. Mais d'après quoi le prêtre les remettra, ou les retiendra-t-il?

BERNAUX. Apparemment, d'après la connaissance qu'il en aura.

MOI. Et comment les connaîtra-t-il?

BERNAUX. Dam! je ne sais pas trop.

MOI. Dites donc que vous le savez fort bien, et qu'il demeure à jamais impossible au prêtre de juger le fond des cœurs, s'il ne le connaît pas, et qu'il ne peut le connaître que par l'aveu du pécheur au tribunal de la pénitence. Or, sans la confession, la remise ou la retenue du péché se fait donc à l'aventure, par pur caprice et de la manière la plus révoltante? Cela ne saurait être; ainsi, sans la confession, la mission la plus solennelle, l'ordre le plus formel de l'Évangile, demeure absolument impossible; il s'ensuit qu'elle découle naturellement de ce dernier, et que quand même les apôtres ne nous en auraient pas parlé (ce qui est bien loin d'être vrai, comme vous venez de le voir à l'instant), il n'en serait pas moins incontestable que l'obligation de juger les péchés entraînait celle de les connaître, et celle de les connaître celle de les avouer, autrement dit la confession.

FEVROT. Là! quand j'vous le disais, qu'vous alliez vous faire frotter d'importance! Voyez donc un peu oûsque vous en êtes maintenant avec votre politique et vot' *Latran?* Savez-vous ben une chose, c'est qu'vos protestants, de qui vous le teniez, n'ont pas fait preuve d'un grand savoir, autrement dit d'une grande lecture.

Ils n'ont seulement pas lu tous les apôtres, puisqu'ils n'y ont pas vu ce que nous venons d'y voir.

---

*N. B.* On a cité, page 331, un aveu de Voltaire en faveur de la confession : en voici un autre non moins explicite que nous lisons dans un de ses écrits : « La confession est une excellente institution. « Elle est admirablement calculée pour disposer au pardon les cœurs « ulcérés par la haine, pour engager ceux qui sont coupables d'in- « justices à restituer. » — Plusieurs dames protestantes des rangs les plus élevés de la société venaient ouvrir leur cœur à Mgr le cardinal de Cheverus, lui révéler leurs peines de famille ou de conscience les plus secrètes. Cependant l'une d'elles lui dit un jour *que ce qui lui répugnait le plus dans la religion catholique et l'empêchait toujours de l'embrasser, c'était le précepte de la confession.* — M. de Cheverus put lui répondre avec sa grâce ordinaire : « Non, madame, vous « n'avez pas pour la confession autant de répugnance que vous le « croyez; vous en sentez au contraire la nécessité et le prix; car « voilà longtemps que vous vous confessez à moi sans le savoir. La « confession n'est pas autre chose que la confidence des peines de « conscience que vous voulez bien m'exposer pour recevoir mes « avis. » *(Vie de Mgr de Cheverus.)*

## XXII^e^ ENTRETIEN.

### DU CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE (*a*).

FEVROT. Allons ! faut avouer qu'hier vous avez été joliment houspillé, monsieur Bernaux, et que ce n'est pas vous qu'avez gagné la bataille.

BERNAUX. Qu'importe si je la gagne aujourd'hui, sur *le mariage des prêtres*.

MOI. Si vous l'avez perdue sur la *confession*, il me paraît impossible que vous la gagniez aujourd'hui, car la confession et le célibat ecclésiastique, ce sont deux articles indissolublement unis, et partout où vous verrez l'un des deux disparaître ou revenir vous verrez l'autre disparaître ou revenir au même instant.

BERNAUX. Je ne vois pas pourquoi.

MOI. Fevrot, si vous vouliez vous accuser d'une grande faute, confier un grand secret, qui choisiriez-vous, du prêtre marié, ou de celui qui ne le serait pas. Réfléchissez un peu.

(*a*) Ce chapitre ne doit pas être lu par tout le monde ; utile et l'un des plus utiles peut-être pour *les hommes faits*, il pourrait être déplacé sous les yeux d'une femme ou d'un jeune homme, quoique les saintes Écritures en fassent souvent les frais. Que l'on se tienne donc pour averti.

FEVROT. Pardine, je n'y avais pas pensé! mais il me semble, qu'en me confessant à celui qui a une épouse, ça serait comme si je me confessais à deux personnes. Car, au fait.... tiens! mais pardié, c'est sûr, allez donc confier vos secrets à une femme, car c'est tout comme; comment voulez-vous qui fasse c'brave homme, pour résister à chaque instant du jour à une créature aussi curieuse; non, ma foi, j'n'y avais jamais pensé.

MOI. J'avais donc bien raison de vous dire, que la *confession* et le *célibat ecclésiastique* étaient étroitement unis, et cela est si vrai, que dans l'Église grecque, où le mariage des prêtres est toléré, aucun pape ou prêtre marié n'ose (excepté les cas indispensables et de très-urgente nécessité) entendre personne à confesse (*a*).

BERNAUX. Mais, *à part cet inconvénient*, quels grands griefs avez-vous donc contre ce mariage, qui est dans la nature comme tous les autres, qui ne peut même être défendu, sans qu'on viole un des grands préceptes de la Genèse, et qui présenterait tant de sûreté à la société et au prêtre lui-même; car enfin, on ne peut se le dissimuler, tous les scandales donnés par le clergé, et par ses mauvaises mœurs, disparaîtraient à l'instant.

MOI. En mariant cent prêtres, vous éviteriez peut-être une demi-douzaine de libertins, et encore je n'en sais rien; mais vous empêcheriez tout le reste d'atteindre la partie sublime de son ministère. Cette fois-ci du moins vous ne pourrez pas accuser les prêtres de

(*a*) *Lettres édifiantes*, t. II, p. 46.

s'être traités eux-mêmes avec mollesse et complaisance, en s'imposant cette loi. Mais, soyez-en bien convaincus, ce n'est pas sans les plus graves raisons, que l'Église a sanctifié et presque déifié l'opinion universelle du genre humain. Car elle n'a pas fait autre chose.

BERNAUX. Allons donc!

MOI. « C'est le dogme éternel du genre humain, dit « M. de Maistre, que rien n'est plus agréable à la « divinité..., et que par une conséquence nécessaire, « toute fonction sacerdotale, tout acte religieux, toute « cérémonie sainte, s'accorde peu ou ne s'accorde « point avec le mariage. » Nous ne suivrons pas ce grand écrivain dans toutes les preuves que son immense érudition lui fournit à ce sujet; qu'il nous suffise de savoir que le tour du globe et les annales de tous les âges se déroulent sous sa plume, de manière à confondre l'opposition la plus forte. « Une idée « commune à des nations si différentes et qui n'ont « jamais eu aucun point de contact, n'est-elle pas « naturelle, dit-il en terminant? n'appartient-elle pas « nécessairement à l'essence spirituelle qui nous con- « stitue ce que nous sommes? où donc tous les hommes « l'auraient-ils prise, si elle n'était pas innée? » *(Le « Pape*, t. II.)

BERNAUX. Passe encore pour l'antiquité; elle déraisonna plus d'une fois, elle peut par conséquent déraisonner une fois de plus. Mais, aujourd'hui, ne fût-ce même que comme science et comme hygiène, cette vertu prétendue a terriblement perdu de son crédit.

MOI. Il est vrai qu'une école de médecine matérialiste ou athée a pu quelquefois publier à ce sujet

de bien coupables erreurs ; il est tout simple, lorsqu'on ne voit dans l'homme autre chose qu'une brute, et dans la vie autre chose que des jouissances, il est tout simple, dis-je, qu'on haïsse la loi qui les flétrit; mais heureusement, nous n'en sommes plus là aujourd'hui, et le médecin qui soutiendrait publiquement une thèse aussi honteuse, serait à l'instant même honni et renié par la grande majorité de ses confrères. « Cette néces-« sité (disait J.-J. Rousseau, dans *la Nouvelle Héloïse*), « cette nécessité est chimérique, et connue seulement « des gens de mauvaise vie. Tous ces prétendus besoins « n'ont pas leur source dans la nature, mais dans la « volontaire dépravation des sens. »

BERNAUX. J.-J. Rousseau n'était pas médecin.

MOI. Le célèbre Brown l'était, j'espère : ouvrez-le au t. II, p. 282, de ses *erreurs populaires*, il vous dira : « que les célibataires portent ordinairement la vie « bien au delà des hommes mariés. »

C'était un médecin que l'auteur des *Éléments d'hygiène*. « Il est très-rare, dit-il, que la continence soit « nuisible à la santé; l'opinion de ceux qui la croient « impossible ou préjudiciable à la santé, tient plutôt à « nos *mœurs* et à nos préjugés sociaux qu'à la connais-« sance approfondie de notre organisation. Les notions « empruntées à la physiologie comparée viennent cor-« roborer cette vérité (*a*). »

C'est un ouvrage célèbre parmi les plus modernes, que le *Dictionnaire des sciences médicales*, ouvrez-le à l'article *Abstinence*. « L'abstinence, dit-il, fait surtout « une loi de la continence et de la chasteté. Or ces

(*a*) Tourtelle.

« austères cénobites, qui se condamnaient à une chas-
« teté perpétuelle et éteignaient les feux de la concu-
« piscence par tant de jeûnes et de macérations, dans
« leurs solitudes, loin des tentations du sexe, conser-
« vaient nécessairement *toutes les forces radicales* de
« la vie. Ils devaient donc porter fort avant dans la
« vieillesse toute la fleur de la santé et de la vigueur. »

C'est un médecin, et des plus célèbres, que le savant *Virey*. Ecoutons-le justifier, par ces seules paroles, le célibat ecclésiastique. « Le moyen de donner
« à l'âme une puissante impulsion vers les sublimes
« régions de la pensée, est de ne pas assouvir les
« voluptés. C'est de tendre *davantage* les ressorts
« de la continence ou de la résistance. En s'abste-
« nant de la génération corporelle, on devient plus
« capable de la génération intellectuelle, on a
« plus de génie intérieur. Pythagore voulait qu'on
« ne s'approchât de la divinité qu'avec des pensées
« pures et élevées. C'est pourquoi il prescrivait de
« s'abstenir alors du commerce des femmes. Le cé-
« libat ordonné aux prêtres n'a d'abord eu pour but
« que de les détacher des choses de la terre, afin
« qu'ils s'occupassent uniquement des choses du
« ciel (*a*). »

Tant il est vrai, s'écrie encore un médecin dans le même ouvrage, tant il est vrai, « que la médecine di-
« vine et la médecine humaine ont entre elles les rap-
« ports les plus intimes, et les règles de la der-
« nière ne peuvent avoir de vrais fondements si elles
« ne sont en harmonie avec celles de la première.

(*a*) Virey, *Dict. des Sciences médic.* Art. *Génie.*

« Les préceptes diététiques de la médecine sont ana-
« logues à ceux de la religion (*a*). »

BERNAUX. Cela ne prouve qu'une chose, à savoir, la diversité des opinions, et la divergence de leurs auteurs.

MOI. Choisissez donc les plus nobles, et ne condamnez pas la religion sur des hypothèses si controversées.

BERNAUX. Les ministres protestants sont-ils donc moins édifiants que les nôtres, et cependant ils ont femmes et enfants.

MOI. Qu'il me suffise de vous rappeler ces paroles du spirituel Erasme, à l'époque de la réformation; en voyant Luther, Bucer, Zwingle, Œcolampade, etc., se *précipiter* dans le mariage, il s'écriait (V. *Starck*, 48) : « C'est donc ainsi qu'ils se crucifient! La réfor-
« mation semble n'avoir eu d'autre but que de trans-
« former en épouseurs et en épouseuses les moines
« et les nonnes; et cette grande *tragédie* va finir
« comme toutes les comédies, où l'on se marie au
« dernier acte. »

FEVROT. C'est pas l'embarras, ils étaient bien pressés à ce qu'il paraît.

MOI. Quant aux ministres actuels, je ne veux pas diminuer leurs mérites, s'ils peuvent en avoir, mais comme Voltaire, madame de Staël et M. de Châteaubriand nous ont prouvé qu'ils n'avaient pu imiter qu'*imparfaitement* la charité de l'Église romaine, j'en conclus qu'on peut légitimement les soupçonner d'accomplir tous les jours cette ancienne prophétie de

(*a*) Montfalcon, *Dict. des Sciences médic.*

saint Paul : « Celui qui est marié s'occupe du soin de « plaire à sa femme, tandis que celui qui n'est pas « marié ne s'occupe que de plaire au Seigneur. »

Mais je veux vous citer un auteur et un ouvrage que l'Académie française vient d'honorer tout dernièrement du prix Montyon. Cet ouvrage, intitulé *de la Démocratie nouvelle,* et écrit dans les idées modernes, ne peut vous être suspect en aucune manière :

« On se représente toujours le cœur du prêtre « comme un orage éternel; on le voit mouillant sa « couche des pleurs que lui arrache l'implacable ré- « bellion des sens; mais ils n'ont jamais connu la « chasteté, ceux-là qui rembrunissent son image. « L'homme qui commence par réprimer ses désirs « achève bientôt d'en devenir le maître... Donnez à « votre âme la discipline de la foi, à votre esprit le « frein du travail, à votre corps l'exercice des soins « de la charité, et si vous avez été chaste quelque « temps, vous le serez, s'il vous plaît, le reste de « votre vie. Mais ce qui est beaucoup plus difficile « que d'enchaîner toujours ses sens, c'est tantôt de les « satisfaire, tantôt de les brider; de courir sur des « charbons de feu, et de ne pas s'en laisser brûler; « d'être marié enfin, et de se conserver pur. » *(Alletz,* liv. I, p. 313.)

Vous voyez donc bien que le mariage des prêtres n'est pas généralement demandé, comme vous nous le disiez tout à l'heure, ne fût-ce que par les auteurs modernes et par l'Académie qui les couronne.

BERNAUX. Mais enfin, monsieur, avant Grégoire VII, comment donc faisait-on? car c'est ce pape qui a or-

donné le célibat des prêtres, et je ne pense pas que vous récusiez tous les prêtres mariés qui ont exercé le ministère jusqu'à lui. Ce n'est pas là un dogme, c'est encore une affaire de discipline : cette fois-ci, vous ne soutiendrez pas le contraire.

FEVROT. Tenez, v'là que vous allez encore vous faire épouster. A toutes fois que vous mêlez de l'historique, vous bronchez à chaque pas

MOI. C'est le savant Bergier qui, cette fois, se chargera de vous répondre : « L'Eglise a toujours travaillé « à établir la loi de la continence. En effet, le concile « de Néo-Césarée, tenu en 315, dix ans avant celui « de Nicée, ordonne de déposer un prêtre qui se serait marié *après* son ordination. Celui d'Ancyre, « deux ans auparavant, n'avait permis le mariage « qu'aux diacres qui avaient protesté contre l'obligation du célibat en recevant l'ordination. »

« Le vingt-sixième canon des apôtres ne permettait « qu'aux lecteurs et aux chantres de prendre des « épouses. Selon Socrate (liv. I, c. 2), et Sozomène « (liv. I, c. XXIII), c'était l'ancienne tradition de l'Eglise, « à laquelle le concile de Nicée trouva bon de se « fixer, et qui est encore observée aujourd'hui dans « les différentes sectes orientales. Nous convenons que « ces conciles n'obligèrent point les évêques, les prêtres, ni les diacres, de quitter les épouses qu'ils « avaient prises avant d'être ordonnés. *Mais on ne « peut montrer par aucun exemple*, qu'il leur ait ja- « mais été permis de se marier après leur ordination, « ni de vivre conjugalement avec les femmes qu'ils « avaient épousées auparavant. Saint Jérôme (*adv.* « *Vigil.*, p. 281) et saint Epiphane (*Hæres.*, LIX, 4) at-

« testent que les canons le défendaient. » (Art., *Célibat.*)

Le ministre protestant Starck, mort il y a peu d'années, n'était pas moins positif : « Tous ces personnages, « dit-il en parlant de quelques évêques mariés, se « trouvaient déjà mariés avant d'être prêtres, et vous « prouverez *difficilement* qu'un seul d'entre eux ait « reçu le sacrement de mariage après avoir reçu celui « du sacerdoce. N'oublions pas que, dès le quatrième « siècle (par conséquent huit cents ans avant Gré- « goire VII) on regardait le célibat ecclésiastique « comme un établissement consacré par l'antique « usage, par l'ancienne tradition de l'Église.... Je « soutiens même que, dès le second siècle de l'Église, « on s'occupait de faire du célibat ecclésiastique une « loi générale (*a*). »

BERNAUX. Mais que fit donc Grégoire VII?

MOI. Il fit ce que le pape Innocent III avait fait pour la confession. Il fit ce que tant d'autres avaient fait avant lui, c'est-à-dire il chercha à rétablir la discipline relâchée et non généralement bien observée de l'Église, et son zèle fut couronné du succès. « Les incon- « vénients, dit Bergier, qui s'ensuivaient du mariage « des ecclésiastiques firent bientôt sentir la nécessité « d'en venir là ou de prendre des moines, obligés par « vœu à la continence, pour les élever à l'épiscopat et « au sacerdoce, et, si cette loi n'existait pas déjà de- « puis quinze cents ans, on serait bientôt forcé de « l'établir. Sans cela, on verrait renaître les mêmes « désordres qui arrivèrent au neuvième siècle et dans « les suivants, lorsque les grands s'emparèrent des

(*a*) *Des Communions chrétiennes*, p. 42.

« évêchés, des abbayes et des cures, en firent le pa-
« trimoine de leurs enfants, déshonorèrent l'Église
« par les vices des intrus, et anéantirent enfin le clergé
« séculier par leurs rapines. »

Au reste, il paraît qu'on ne fut pas longtemps, après la réforme, sans gémir des inconvénients de ces mariages, puisque dès 1549, le parlement d'Angleterre, quoique réformateur, disait, dans la loi même qui les autorisait : « qu'il convenait mieux aux prêtres et aux
« ministres de l'Église de vivre chastes et sans ma-
« riage, et qu'il serait à souhaiter qu'ils voulussent
« d'eux-mêmes s'abstenir de cet engagement (*a*). »

BERNAUX. Alors, la politique peut l'avoir conseillé, mais assurément les saintes Écritures ne sont pour rien dans ce conseil.

FEVROT. Je parie qu'on va vous en dénicher queuques-unes.

MOI. Non, mes amis, jamais je n'ai prétendu ériger en dogme un réglement disciplinaire de la plus haute importance. Mais n'allez pas croire non plus que ce réglement n'eût en vue que des intérêts et des améliorations temporelles; il reposait bien davantage encore sur les intérêts spirituels, et n'était qu'un développement, qu'une extension de l'esprit évangélique.

BERNAUX. Prouvez-nous-le.

MOI. N'avez-vous jamais lu dans l'Évangile cette phrase remarquable : « Il y a des eunuques qui ont re-
« noncé au mariage pour le royaume des cieux; que
« celui qui peut le concevoir y fasse attention ! » *(Saint Matth.*, c, XIX, v. 12.)

(*a*) Hume, *Histoire de la maison de Tudor*, t. III, p. 204.

N'avez vous jamais lu dans saint Jean : « Que ceux « qui sont demeurés *vierges, suivent l'agneau partout* « où il va; que ce sont les *prémices* de ceux qu'il a ra- « chetés à Dieu parmi les hommes *(Apoc.* c. XIV, v. 4). »

Dans saint Paul : « Ce n'est point un ordre que je vous « donne, mais un conseil ; je voudrais que vous fussiez « tous comme moi; mais chacun reçoit de Dieu le don « qui lui convient. » — « Celui qui se marie fait bien, « mais celui qui ne se marie pas fait encore mieux « (I. *Cor.*, 76). » — « Il est bon à l'homme de ne pas « toucher une femme (*Ib.*). Celui qui est marié est oc- « cupé des choses de ce monde et du soin de plaire à « son épouse; au lieu que celui qui vit dans le *célibat* « n'a d'autre soin que de servir Dieu et de lui plaire, « etc. » (*Ib.* v. 32.)

Ce qui faisait dire et écrire tout dernièrement au Juif Salvador (*Doctrine de J. C*, t. II, p. 381) : « Les « termes dans lesquels Saint Paul confirme *les mérites* « *de la continence absolue, imposaient évidemment à* « *l'Église d'en faire une condition rigoureuse des mi-* « *nistres de ses autels,* du jour où elle serait parvenue à « se dégager des mœurs, des lois et des nécessités « inhérentes à la nature privée de ses premiers âges. »

BERNAUX. Si M. Salvador fait un pareil aveu, il faut qu'il s'y soit cru forcé par la vérité.

MOI. Ce n'est pas la première fois que les protestants et les catholiques faibles sont battus par des Juifs. Un journal citait dernièrement une conversation entre un Juif, un catholique et un protestant. Voici les conclusions du premier : « Si Jésus-Christ est le Messie, le « catholique a raison; si Jésus-Christ n'est pas le Mes- « sie, c'est moi qui suis dans le vrai; mais vous, di-

« sait-il au protestant, dans l'un et l'autre cas, vous « êtes toujours dans l'erreur. » Vous sentez bien que je ne vous garantis pas la vérité de cette anecdote; mais, ce que je vous garantis, c'est que tous les Juifs instruits font tous le même raisonnement, et que M. Salvador, dont les ouvrages saperaient le christianisme dans sa base, si cela se pouvait, n'hésite jamais à se déclarer pour la logique catholique, contre la non-logique protestante.

FEVROT. A cette heure, que je vois ben que vous avez fini, j'vas vous dire à mon tour c'que j'pense, et c'qu'on appelle à *la bonne franquette*. *Primò*. D'abord, l'*épouse d'un curé* ça m'paraît un peu drôle, et je voudrais pas l'être, mon mari fût-il cardinal ou bien pape. Ensuite de ça, queuqui vous dit que c'te femme, parce qu'elle sera *curesse* ou *vicairesse*, queuqui vous dit qu'on ne dira jamais rien sur son compte? Ça sera-t-il une relique, c'te femme, parce qu'elle sera l'épouse d'un homme d'église! Eh ben! supposons une supposition... Trouvez-vous que ça vous r'levera joliment votre pasteur? Et puis, comme vous l'avez dit il y a une demi-heure, je suis à confesse; bon! — Monsieur l'curé, v'là vot' aîné qui s'casse une jambe. — J'y vas. — Mais, monsieur le curé, dit l'autre, et mon absolution!... — Pus souvent, ton absolution! et v'là qui court à s'rompre le cou. — Ou bien encore : il va chez ses pauvres; bon! — Monsieur le curé, v'là vot' cadet qui tremble la fièvre. — J'y vais. — Et vos pauvres, monsieur le curé! — Mes pauvres, pus souvent! et j'cours encore. — Ou ben encore : il passe la nuit ben tranquillement ente sa femme et ses enfants; v'là qu'on frappe : monsieur le curé, l'père Potot qui se meurt, lui portez-vous le bon

Dieu? — Ah diable! et ma femme qu'a une peur d'enragée, et mon p'tit dernier qu'a la coqueluche... Pus souvent... j'irai au p'tit point du jour... ouais, et l'père Potot, lui, il était d'jà diablement loin au p'tit point du jour. — Ou bien encore, et cela s'est vu : monsieur le curé, v'là le *choléra-morbus* qui tombe dans le village. — Ah! diable! et ma famille... ma famille avant tout... ça n'me regarde pas, moi; allez chercher le médecin. — Monsieur le curé, v'là la disette, donnerez-vous vot' dernier sou? — Ah! diable! et rien qu'pour ma maison, v'là qui me faut vingt-huit pains par semaine, n'y a pas à dire, y faut que je les aie... nous verrons, nous verrons si nous en reste. — Et d'fil en aiguille, v'là qui n'y a pas pus de curé que d'ssus ma main; j'serais ben curé comme ça, moi qui vous parle; nous le serions tous bien également. Pas vrai, Jérôme, qu'tu serais ben curé aussi, toi?

JÉRÔME. Pardine, queuqu'il ne le serait pas?

MOI. Je n'en veux pas davantage, et je me donnais bien de la peine pour vous prouver, bien moins péremptoirement que vous ne venez de le faire, la nécessité du célibat ecclésiastique (*a*).

(*a*) Je ne rappellerai ni la timidité de certains ministres protestants au moment du choléra, ni les tristes raisons, par lesquelles ils crurent devoir justifier leur prudence, cela ne serait pas bien. Il est certaines armes au moyen desquelles on ne voudrait pas de la victoire. Mais, par exemple, on peut rappeler avec orgueil, que lors de la peste de Marseille, en 1720, 250 prêtres, et lors de celle de Milan, en 1576 (c'est-à-dire au moment où la réforme naissante les dénonçait à l'indignation du monde), 1,800 prêtres trouvaient la mort dans l'exercice de leur ministère.

Voilà les fruits du célibat ecclésiastique!

## XXIIIe ENTRETIEN.

### DE L'EUCHARISTIE.

—

MOI. Nous voici donc arrivés, mes chers amis, au mystère par excellence, au degré suprême de cette échelle mystérieuse par laquelle on gravit jusqu'aux cieux. Jusqu'ici nous vous avons exposé les preuves les plus frappantes de notre divine religion; nous avons entrevu quelques-uns de ses plus redoutables mystères; aujourd'hui c'est la religion tout entière, c'est le but et le complément, c'est la consommation de la foi, c'est Dieu lui-même qu'il s'agit de rejeter ou d'admettre. Dieu de plus ou de moins! Quelle étude et quel terrible examen! Certes, elles étaient immenses, toutes les questions que nous abordions dernièrement; mais je vous le demande, que deviennent-elles en présence de celle-ci! Un Dieu changé en homme! un homme changé en Dieu! O dure épreuve de la foi! ô complet anéantissement de la raison humaine! que de raisons n'a-t-il pas fallu pour que nous vous soumissions notre raison! que de raisons ne leur fallait-il pas encore, à ces immenses génies de tous les âges chrétiens, pour qu'ils courbassent jusqu'à vous leurs fières intelligences! car n'allez pas croire surtout que ce mystère leur ait paru plus intelligible et *moins* dur; que leur foi plus antique

en ait eu moins de mérite, et que, pour avoir la tentation de ne pas croire, il nous faille être nés depuis hier. Non, non, des milliers de chrétiens, s'incorporant chaque jour la divinité tout entière, un pain changé en chair, un breuvage en sang, des hommes transformés en Dieu, ce même Dieu que les cieux ne peuvent contenir, ce Dieu créateur de tous les mondes, de toutes les choses visibles et invisibles, ce Dieu que toute langue adore et que toute âme poursuit, ce Dieu, principe et fin de tout ce qui respire, et dont cet univers est l'image, ce Dieu qui, pour être le Dieu *terrible* et *fort*, n'en n'est pas moins le Dieu *tout amour*, ce même Dieu vivant en eux, et eux ne vivant plus qu'en lui ! quels abîmes ! quels miracles ! non-seulement pour nous autres, enfants d'un siècle incrédule, mais pour les apôtres eux-mêmes, pour ces hommes simples et grossiers qui, les premiers, se révoltèrent en l'entendant, et n'en soumirent pas moins l'univers à cette croyance qui les avait révoltés.

Tout est là cependant ! C'est là le grand but, la grande fin de tous les combats, de tous les travaux du chrétien sur la terre, et pendant que tous les autres sacrements sont les moyens, servent d'aliment pour ainsi dire, et d'accroissement à cet amour, l'Eucharistie seule en est la sainte jouissance et la comsommation parfaite. Mais laissons à des bouches moins profanes et plus pures le soin de raconter et de dépeindre les mystères de cette ineffable union ; au prêtre seul appartiennent le droit et le pouvoir de soulever les voiles des parvis sacrés, à nous il est seulement donné de converser avec vous, autour de la céleste enceinte, sur les *raisons* qui la rendent si redoutable et si sacrée.

Je veux donc uniquement vous forcer de convenir avec moi, mes amis, 1° que lorsqu'on refuse de croire à ce mystère, il faut rejeter également tous les autres, et renier entièrement le christianisme.

2° Que lorsqu'on est à ce sujet dans un état de doute et de suspicion, toute autre question, tout autre objet, doivent entièrement disparaître à vos yeux jusqu'à ce que vous vous soyez affranchis d'une incertitude aussi désolante.

3° Que lorsqu'enfin on est convaincu de la vérité de ce divin mystère, vivre dans le mépris ou l'indifférence d'un si grand bienfait, est le comble de la démence humaine, et devient même une espèce de miracle, non moins prodigieux que tous les autres.

Voyons, en convenez-vous, Fevrot ?

FEVROT. Pardieu, c'est le cas de dire, ou jamais : c'est tout un ou tout autre ; et, pour ma part, j'vois jamais une hostie, sans m'dire : « Si c'est l'bon Dieu, Dieu « qu'c'est grand ! Mais si c'est du pain, Dieu qu'c'est « petit !...

BERNAUX. Jamais, jamais ! on ne me fera croire !... Mais pourquoi vous fatiguerais-je de mon incrédulité ? Les raisons qui me rendent incrédule à ce sujet, vous les connaissez toutes ; tout le monde les connaît et les éprouve aussi bien que moi ; elles ne sont pas longues et n'exigent pas grand génie, il suffit de regarder pour juger, et de juger pour se taire.

MOI. Mais avouez au moins, que si *par hasard* nous avons raison, s'il est vrai que celui qui se nourrit de cette divine nourriture « s'unit au Seigneur, lui de- « meure attaché, et devient un même esprit avec lui ; » si par là nous sommes faits participants de la nature

divine, avouez, dis-je, que tout ce qui ne mène pas à cela sur la terre, ne mène à rien, ne sert de rien, et que celui-là seul est véritablement grand, qui se rend digne d'un tel honneur et d'un tel bien.

BERNAUX. J'irai même plus loin que vous, et je dirai : Je comprends qu'on ne croie pas, et je le comprends d'autant mieux que j'en suis là moi-même ; mais quand on croit, que l'on se complaise et qu'on vive dans une molle indifférence à ce sujet, voilà ce qui me paraît le comble de la témérité la plus folle et de l'absurdité la plus grande, et c'est surtout en méditant ce grand problème de votre foi, que je comprends toute la profondeur, toute la justice de ce mot de vos évangiles : « Je hais plus la tiédeur que la glace. »

MOI. Il est impossible de mieux dire, et vous venez de prononcer l'anathème le plus formidable sous le poids duquel nous gémissons tous plus ou moins, grands coupables que nous sommes! Oui, la mollesse et l'indifférence! voilà nos ennemis de tous les jours et de tous les instants! « Je voudrais que vous fussiez chaud ou « froid, disait l'Esprit saint à un évêque, mais parce « que vous êtes tiède, je vous ai vomi de ma bouche. » Mais revenons au grand miracle que chacun de nos prêtres opère chaque jour sur chacun de nos autels, et voyons, l'Écriture à la main, s'il est possible de le nier ou de l'interpréter autrement que l'Église catholique.

En premier lieu, c'est saint Paul, ce persécuteur acharné des premiers chrétiens, et depuis apôtre sublime, qui vous l'apprend en ces termes ; « C'est *du Sei-* « *gneur même* que j'ai appris ce que je vous ai aussi en- « seigné, qui est, que le Seigneur Jésus, la nuit même « où il devait être livré, prit du pain, et qu'ayant ren-

« du grâce, il le rompit, et dit : Prenez et mangez, ce-
« ci est mon corps, qui sera livré pour vous : faites
« ceci en mémoire de moi. Il prit de même la coupe,
« après qu'il eut soupé, et il dit : Cette coupe est la
« nouvelle alliance en mon sang; faites ceci en mé-
« moire de moi toutes les fois que vous la boirez. *En*
« *effet,* toutes les fois que vous mangerez de ce pain, *ou*
« que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la
« mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Or, qui-
« conque mangera ce pain, ou boira la coupe du Sei-
« gneur indignement, sera coupable de crime contre le
« corps et le sang du Seigneur. Que l'homme donc s'é-
« prouve soi-même, et qu'après cela il mange de ce
« pain et boive de cette coupe; car celui qui en mange
« et en boit indignement, mange et boit sa propre con-
« damnation, ne faisant pas le *discernement du corps*
« *du Seigneur.* C'est pour cela qu'il y en a beaucoup
« parmi vous qui sont malades et languissants, et que
« plusieurs sont morts. »

Maintenant écoutez saint Jean rapportant le développement que le Sauveur donnait à ce grand mystère sous les murs de Capharnaüm. Pesez bien, je vous prie, dans la simplicité de votre cœur, non-seulement toutes les expressions dont il se sert, mais toutes celles qui échappent à l'incrédulité de ses disciples.

Les Juifs s'étant mis à murmurer contre lui de ce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant descendu du « ciel; » voici comment il s'étend sur le même sujet :

« Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel, si
« quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement,
« et le pain que je donnerai, c'est *ma chair,* pour la vie
« du monde. Sur cela les Juifs disputaient entre eux,

« disant : Comment celui-ci peut-il nous donner *sa* « *chair* à manger. Jésus leur dit : En vérité, en vérité « je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de « l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez « pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit « mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au « dernier jour; car ma chair est véritablement une « nourriture, et mon sang est véritablement un breu- « vage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang « demeure en moi, et moi en lui. Comme mon père, « qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par mon « père, de même celui qui me mange vivra aussi par « moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel, il n'en « est pas comme de la manne. Vos pères ont mangé la « manne, et ils sont morts. Celui qui mange ce pain « vivra éternellement ; » c'est là ce que dit Jésus, enseignant dans Capharnaüm; plusieurs de ses disciples qui l'avaient entendu dirent : « Ce discours est bien *dur*, « qui peut l'écouter ? Mais Jésus, connaissant en lui- « même que ses disciples en murmuraient, leur dit : « Cela vous scandalise-t-il ? Que sera-ce donc si vous « voyez le Fils de l'homme monter où il était aupara- « vant ? »

Vous le voyez, mes amis, ce n'est pas seulement de nos jours que ce discours paraît incompréhensible et dur, mais il sortait d'une bouche divine, il fallait bien l'adopter. Cette même bouche, ce même bras avait opéré des miracles par milliers, il fallait bien de nouveau souscrire à celui-ci, à moins de rejeter tous les autres, et cela ne leur était plus possible!

« Il est vrai, dit à son tour le grand Bossuet, il est vrai, cette parole est dure à nos sens ; elle est insup-

« portable, elle est absurde; mais votre parole est vé-
« ritable ; je croirai cette absurdité ; je dévorerai cette
« dureté, si vous ne me l'ôtez en me l'expliquant... Je
« veux croire encore un coup, et non pas raisonner
« selon l'homme, et s'il faut rabattre quelque chose de
« la précise vérité de vos paroles, il faut que vous me
« l'appreniez vous-même. (*Médit.*, 17e jour.) Si vous ne
« *mangez ma chair*, si vous ne *buvez mon sang*, le ré-
« péter quatre et cinq fois, et le répéter d'autant plus
« qu'on le trouve plus étrange, et après l'avoir tant
« répété, et avoir rebuté le monde qui ne le voulait pas
« croire, en venir encore à l'effet, et dire aussi crûment,
« aussi durement : *Prenez, mangez, ceci est mon corps ;*
« *buvez, ceci est mon sang, ce même corps donné pour*
« *vous, ce même sang répandu à la croix*, il le faut croire...
« ou cela est vrai *au pied de la lettre*, ou tout cela est
« inventé pour mettre le trouble et la division dans le
« monde. Que Dieu fasse des choses hautes, incom-
« préhensibles, il n'y a rien là au-dessus de lui ; mais
« qu'on accable les esprits de difficultés qui ne sont
« que dans le langage; que tout soit exagération, et
« qu'il en faille venir à tout rabaisser à la capacité du
« sens humain. *Cela n'est pas;* que ceux-là le croient,
« qui veulent nous ôter la vérité simple des paroles de
« Jésus-Christ, *et réduire à rien* son Évangile. » (*Id.*, 40e
jour.)

BERNAUX. Mais, monsieur, l'Église ne l'a pas toujours entendu de la sorte, et les protestants vous diront fort bien, à propos de ce mot de *transsubstantiation*, changement de substance, que vous avez inventé je ne sais plus dans quel concile pour définir votre doctrine, ils vous diront fort bien que *la chose est aussi nouvelle que*

*le nom;* que l'antiquité ne l'a jamais compris ainsi, et qu'en prenant à la lettre, en comprenant *charnellement* des paroles de vie, vous avez fait d'un simple signe, d'un simple mémorial, un dogme absurde, et tout à fait impossible à admettre.

FEVROT. J'ai entendu parler de ça pus d'une fois, à ma grand'tante l'hugenote (Dieu veuille avoir son âme), et j'sais ben qu'alle faisait ses *Pasques* à tous moments, mais qu'alle n'y entendait pas malice, comme les catholiques, et qu'alle en dégoisait joliment sur les grosses supertissions qu'on nous faisait *avaler* sur cet objet-là.

MOI. C'est à présent que vous allez voir dans tout son jour l'immuable perpétuité de l'Église catholique, et les tergiversations de l'erreur sur le plus important de nos mystères. — D'abord, pour répondre à la question d'ancienneté, vous saurez que jamais dogme ne fut plus souvent et plus vivement attaqué que celui-ci, et cela ne pouvait être autrement. Contesté par les apôtres eux-mêmes, comment ne l'eût-il pas été par tous les hérétiques? Dès le premier et le deuxième siècle, il l'était par les gnostiques; au troisième, par les manichéens; au septième, par les pauliciens; au onzième, par les Albigeois, etc. L'Église n'a pas fait autre chose que de défendre et de proclamer hautement sa *croyance eucharistique*, et de répondre à tous les sectaires, en leur opposant le suffrage de l'univers catholique tout entier : « *Quod totus orbis credit et confitetur.* »

Or, quel était-il ce suffrage éternel de l'univers catholique, tel que le proclamaient le quatrième concile de Latran, le concile de Constance, le concile de Trente, etc.? Bien loin d'être une invention moderne

vous le retrouvez ainsi formulé dans tous les Pères de l'Église et dans les successeurs des apôtres.

Dans saint Jean Chrysostôme : « Ne regardons pas « ce qui est exposé à nos yeux, mais sa parole, car « elle est infaillible, et nos sens exposés à l'illusion. « Puis donc que le Verbe dit : Ceci est *mon corps*, « obéissons, croyons et voyons *ce corps* avec les yeux « de l'âme. » (*Homélie* 60e, *au peuple d'Antioche.*)

Dans saint Épiphane : « L'Eglise nous présente encore « tous les jours ce breuvage si efficace pour dissiper « nos afflictions, je veux dire *le sang pur et véritable* « de Jésus-Christ. » (*Exposition de la foi.*)

Dans saint Grégoire de Nysse : « J'ai donc raison « de croire que le pain sanctifié par la parole de Dieu « est *transformé, changé* au corps du Verbe-Dieu ; « car ce pain est sanctifié, comme parle l'apôtre, par « la parole de Dieu et par la prière, non pas de telle « sorte qu'en en mangeant et en buvant il devienne « le corps du Verbe, mais il est *changé* dans l'instant « *au corps* par la parole, *ceci est mon corps*, ainsi « qu'il a été dit par le Verbe. » (*Orat. catech.*, c. xxxvii.)

Dans saint Grégoire de Nazianze : « Ne chancelez « pas dans votre âme, quand vous entendez parler du « sang, de la passion et de la mort de Dieu ; mais « bien plutôt mangez *le corps* et buvez *le sang* sans « *hésitation aucune* si vous soupirez après la vie. » (*Discours sur la Pâque.*)

Au premier concile œcuménique (celui de Nicée), les pères s'exprimèrent ainsi : « Élevant notre esprit, « et en *prenant véritablement son corps précieux et son* « *sang*, croyons qu'ils sont le gage de notre résur- « rection. »

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui vivait au quatrième siècle, n'est pas moins explicite : « Jésus-« Christ ne nous laisse aucun lieu de douter de la « *vérité de sa chair et de son sang*, puisque sa déclaration et notre foi portent que *c'est vraiment de la « chair et vraiment du sang*, et que ces choses étant « prises et avalées, font que nous sommes en Jésus-« Christ, et que Jésus-Christ est en nous. » (L. VIII, *de la Trinité.*)

*Saint Cyprien*, qui vivait cent cinquante ans après Jésus-Christ, parle d'un infidèle, « qui, à peine sorti du « temple du Seigneur, s'acheminait vers le théâtre, en « portant au spectacle avec lui le *corps sacré* de Jésus-« Christ. » (*Livre sur les spectacles.*)

*Tertullien* dit « que notre chair se nourrit du corps « et du sang de Jésus-Christ, en sorte que notre âme « *s'engraisse* de Dieu même. » (*Résurrection*, ch. VIII.)

Enfin, *saint Ignace d'Antioche*, propre disciple des apôtres, en parlant de certains hérétiques, disait : « Ils s'éloignent de l'Eucharistie et de la prière, parce « qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie *soit la chair* « de notre Sauveur Jésus-Christ, celle qui a souffert « pour nos péchés, celle que par sa bonté le Père a « ressuscitée. » (*Ep. ad Smyrn.*)

Or, je vous le demande, mes amis, ce peu de citations (et nous aurions pu les multiplier à l'infini), ne suffit-il pas pour vous prouver que nous n'avons rien innové sur cette terrible matière, que nous nous en tenons simplement et respectueusement aux propres paroles de notre Seigneur, absolument comme saint Paul, comme les autres apôtres, comme tous les pères de l'Église, comme tous les conciles, en un mot,

comme l'univers tout entier jusqu'à l'arrivée du protestantisme.

Avec eux tous, nous reconnaissons qu'il y a changement de substance, c'est-à-dire changement du pain et du vin au corps et au sang de notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous ne raisonnons pas, nous, nous ne subtilisons pas, nous ne disputons pas, nous nous courbons devant une parole divine, que nous répétons avec simplicité depuis dix-huit cents ans, et que nous répéterons jusqu'à la consommation des siècles!

FEVROT. Comment donc que ces messieurs protestants se permettent-ils de dire que c'est une nouveauté, puisque ces messieurs les pères, et les plus anciens des anciens, que vous venez de nous lire, parlent là-dessus, absolument comme notre curé? Saperlotte, ça n'est pas délicat.

BERNAUX. Il faudrait encore les entendre.

FEVROT. Allons, allons, j'vous dit qu'ça n'est pas délicat. Eh ben! voyons, comment es-ce qui s'en tirent eux à leur tour, comment qu'ils entendent tout ça, eux qui font les savants.

MOI. Je m'en vais vous le dire et vous jugerez tout de suite de quel côté se trouve la vérité.

En 1518, c'est-à-dire quinze siècles et plus depuis que Jésus-Christ avait institué la cène, un moine fougueux et grossier se lève contre l'Église universelle, conteste d'abord la vertu des indulgences, passe ensuite à d'autres anneaux de cette longue chaîne catholique, dont on ne peut briser une seule maille sans altérer toutes les autres; puis, après avoir broyé un à un tous les dogmes du Christianisme, il arrive malgré lui,

et tombe comme poussé par la force logique de la révolte, au pied du plus redoutable et du plus divin de nos mystères, celui de l'Eucharistie. Or, voyez l'enchaînement et la rapidité des erreurs! Il semblait d'abord qu'il ne s'agît que d'un abus, sur un objet de discipline, on allait corriger l'abus et la doctrine était sauvée! Pauvres et misérables aveugles! de cet abus sur une distribution d'indulgences, au sacrement par excellence, c'est-à-dire de l'exagération d'un prédicateur à une question de devoir, la pente était si rapide, qu'il fallait rouler jusqu'au plus profond de ces abîmes.

Le voilà donc en présence de l'Eucharistie, le moine qui, jadis en entrant dans son cloître, eût frémi à la seule pensée d'un seul doute à ce sujet. Le voilà forcé par l'inflexible et terrible logique, de se prononcer contre le sentiment de cette Église romaine qu'il veut renverser; et remarquez bien, que voulant la renverser, il fallait de toute nécessité la convaincre d'erreur sur l'objet principal, sur le dogme fondamental du Christianisme. Car si l'Eglise romaine ne se trompait pas sur ce point, elle était donc la vérité par excellence: alors pourquoi sortir de son sein? comment faire, comment s'y prendre? Écoutons-le lui-même un instant.

« J'avoue que si Carlostad ou quelque autre eût pu « me montrer, il y a cinq ans, que dans le Saint-Sa- « crement il n'y a que du pain et du vin, il m'aurait « rendu un grand service; j'ai eu des tentations bien « fortes alors, je me suis tordu, j'ai lutté, j'*aurais été* « *bien heureux* de me tirer de là. Je voyais bien que je « pouvais porter ainsi au papisme le coup le plus ter-

« rible. Il y en a bien eu deux encore, qui m'ont écrit « sur ce point, et de plus habiles gens que le docteur » Carlostad, et qui ne torturaient pas comme lui les « paroles d'après leur caprice. Mais je suis enchaîné, je « ne puis en sortir, le texte est trop puissant. Rien ne « peut l'arracher de mon esprit. » (*Mémoires de Luther*, p. 161.)

« Qui ne sait, dit le déiste Bayle, combien Luther « était désireux de ne pas croire à la présence réelle, « convaincu que tant qu'il persévérerait dans cette « croyance, il serait privé d'un très-grand avantage « pour l'objet qu'il se proposait, celui de détruire le « papisme? Cependant ses désirs, quoique fondés sur » ce qu'il croyait être de son intérêt, ne lui servirent « de rien. *Malgré tous ses efforts* il ne put découvrir » dans les paroles du Christ, *ceci est mon corps*, le « sens figuratif que nous y voyons si clairement. » (*Supplément du commentaire philosophique.*)

Néanmoins Bayle se trompe : Luther, quoique enchaîné par les textes, finit, dans sa haine contre l'Église romaine, par enfanter une conception nouvelle qu'il appela, non pas *transsubstantiation* comme les catholiques, mais consubstantiation, c'est-à-dire que tout en admettant la présence réelle du corps et du sang de notre Seigneur dans le sacrement de l'Eucharistie, il niait le changement du pain et du vin en son corps et son sang.

Mais Calvin, son collègue ou plutôt son rival en hérésie, tout fraîchement échappé aux poursuites judiciaires les plus infamantes, arrivait bientôt et lui disait avec l'accent du plus profond mépris : « Je vous dis, « moi, que l'Eucharistie n'est autre chose que *la vertu*

« du corps et du sang de notre Seigneur et qu'on ne les « reçoit que par la foi. Car avec votre mot de consub- « stantiation, vous faites violence aux paroles du Sau- « veur, qui ne disait pas : Mon corps est *dans* ou *avec* « ceci, mais *ceci* est mon corps. Vous devez donc, « ou admettre avec moi qu'il n'y a pas de présence « réelle, ou admettre avec les papistes le mystère de « la transsubstantiation, car, encore une fois, s'il y a « une présence réelle, il est impossible qu'il n'y ait « pas une transsubstantiation. »

Mais lui répliquait Luther : « Vous faites parler notre Seigneur selon vos caprices, car il n'a jamais dit : Ceci est la figure ou le signe de mon corps, mais *ceci est* mon corps. Oui, j'aimerais mieux admettre avec les Romains, le corps et le sang seulement, que d'admettre avec les Suisses le pain et le vin, sans le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. » (*Recherches d'un Irl.*, t. II, p. 71.)

Ce n'est pas tout. Zwingle, le plus célèbre des réformateurs après Luther et Calvin, tenait une espèce de milieu entre les deux, et prouvait qu'ils déraisonnaient à l'envi, l'un avec sa *présence réelle* et l'autre avec *sa vertu* du corps de Jésus-Christ. « Au lieu de *ceci est mon corps*, lisez, disait-il, ceci *signifie* mon corps, et vous aurez la vérité. » — Mais vous falsifiez les textes, s'écriaient les luthériens, il n'y a pas ceci *signifie*, mais *ceci est*. *Est* veut dire *signifie*, répliquait Zwingle. — *Est* veut dire *est*, rétorquaient avec raison les luthériens. — Alors, répétait Zwingle, s'il en est ainsi, les partisans du pape ont donc raison, et il faut admettre que le pain est *changé en chair*. (*Irl.*, t. II, p. 74.)

O triomphe de l'Église catholique! c'est ainsi que tes

ennemis prenaient soin de justifier eux-mêmes ta logique et ton infaillibilité ! et, pendant qu'ils juraient de ne jamais s'écarter des textes sacrés de l'Écriture, ils la défiguraient à l'envi, sur le plus important des mystères et lui faisaient tout dire, excepté ce qu'elle disait d'une manière si touchante et si nette.

Je vous le demande, mes amis, jugez-en dans la simplicité de vos âmes. Jésus-Christ, voulant établir un sacrement ineffable, assemble ses disciples, prend du pain, le bénit, et leur dit : Ceci *est mon corps*. Les disciples, qui cependant avaient vu tant de miracles, se révoltent contre celui-ci : « Comment, disent-ils, peut-« il donner sa chair à manger ? — En vérité, en vérité, « reprend Jésus, je vous le dis, si vous ne mangez *la* « *chair* du Fils de l'homme et si vous ne buvez *son* « *sang*, vous n'aurez pas la vie en vous. — Ce dis-« cours est *bien dur*, murmurent encore les apôtres, « qui peut l'écouter ? » Mais plus les disciples murmuraient, plus le Sauveur du monde insistait ; aussi bientôt, en dépit des murmures et d'une raison orgueilleuse, tous, *subjugués* par la *netteté* de ce discours, acceptent et proclament ce nouveau prodige de l'amour divin. *Ceci est mon corps;* tel est le dogme, tel est le peu de mots devant lesquels l'univers chrétien se courbe aussitôt après la mort du Sauveur.

Vous avez entendu les premiers évêques, les premiers docteurs, les pères de l'Église leur succèdent, les conciles foudroient tout ce qui nie le *changement* du pain au corps de Jésus-Christ, et, si nous en exceptons quelques hérésies, qui n'en prouvent que mieux la véritable doctrine, pendant quinze siècles la foi eucharistique reste immuable, et telle absolument qu'elle

était sortie de la bouche même du Sauveur, telle qu'elle était entendue par ses premiers interprètes.

Mais voilà que tout à coup deux *misérables* (tranchons le mot, puisque vous aimez la franchise), voilà que deux misérables, se dressant contre l'ancienne et divine croyance, embouchent la trompette, pour crier à l'univers : « Quelle erreur est la vôtre! jusqu'ici vous « vous êtes tous trompés sur le sacrement eucharistique. « *Moi* je vous dis que, *ceci est mon corps*, veut dire ceci « est *avec* mon corps. *Moi* je vous dis, dit le second, « que *ceci est mon corps* veut dire ceci est *la vertu* de « mon corps. Et *moi* je vous dis, dit à son tour un troi- « sième, qu'au lieu de ceci *est* mon corps, il faut lire « *ceci signifie* mon corps. » Et les voilà se disputant et s'injuriant sans relâche, pour se prouver mutuellement l'absurdité de leur propre sens, et chacun d'eux convient que l'*Église romaine* est plus conséquente et plus sensée, que celle de chacun de leurs rivaux.

Je vous le demande, s'il y a vérité, de quel côté se trouve-t-elle?

FEVROT. Ce n'est pas toujours du côté de ceux qui se chamaillent et qui ne peuvent pas s'entendre.

BERNAUX. Mais ils s'entendent aujourd'hui, ils se sont réunis.

MOI. C'est-à-dire que, las de trois siècles de subtilités, de disputes, effrayés à la vue des profonds abîmes au fond desquels leur protestantisme roulait avec eux, et jugeant qu'après tant de combats le Christianisme n'existerait bientôt plus, ils ont senti, ou plutôt l'*autorité civile* a senti qu'il fallait mettre un terme à tant de divisions, et la voilà cherchant, imaginant une nou-

velle combinaison qui puisse les tirer d'embarras. Enfin, après avoir bien cherché, bien imaginé, savez-vous ce à quoi ils se sont arrêtés ? Voici l'une de ces capitulations. Les luthériens et les calvinistes se serviront des mêmes temples, des mêmes ministres et des mêmes hosties. Les fidèles des deux communions s'agenouilleront à la même table eucharistique ; seulement au moment de la communion, le pasteur aura soin de leur demander : « Croyez-vous que vous allez recevoir « le corps de notre Seigneur ?... » Si le fidèle répond : Je le crois. « Recevez donc, reprend le ministre, le « corps de notre Seigneur Jésus-Christ. » Passant ensuite à son voisin : « Et vous, croyez-vous recevoir le « corps de notre Seigneur Jésus-Christ ? — « Non, je « ne crois en recevoir que le signe. — Recevez donc « le signe du corps de Jésus-Christ. » Ainsi voici la *présence réelle* pour laquelle on se révoltait contre l'Église romaine ! La voici, dis-je, *aux ordres* du premier venu, et n'ayant lieu que de temps à autre, d'après une combinaison ministérielle ! O comble du sacrilége et d'une impie dérision ! Au reste, je n'ai rien à ajouter à ces paroles du célèbre Hegel, professeur à l'Université de Berlin, et protestant lui-même : « Les « calvinistes et les luthériens se sont réunis, mais « dans *la nullité*. » Inévitable conclusion, que le plus éloquent de nos écrivains signalait, il y a peu d'années, en ces termes : « Le protestantisme fatigué s'est en- « dormi sur des ruines. »

Ici, je m'arrête, non moins effrayé du terrible sujet que je traite, que des terribles conséquences de la plus légère inexactitude. Mais quel que soit le parti que vous preniez, mes amis, sur la plus haute et la plus

effrayante des questions qui jamais aient été proposées au cœur et à l'esprit humain, rappelez-vous toujours qu'il n'est pas *de milieu* possible dans un pareil mystère, qu'il est ou la plus grossière des illusions de ce bas monde ou le plus divin des prodiges ; mais alors, prodige tel qu'il fut proclamé par les paroles expresses de son divin fondateur, et non pas tel qu'il plut un beau jour à des apôtres sans mission et sans accord de l'expliquer à la terre. Les dogmes du Christianisme ne s'improvisent pas dans les tavernes. Ils ne naissent pas dans le feu de la dispute et des injures.

Ainsi donc, tout ou rien. Mais avant de vous décider pour une affreuse négative, avant de rejeter au fond de vos cœurs et pour jamais le Christianisme tout entier (car telle est la question), permettez-moi de vous rappeler encore une fois, Fevrot, le mot solennel de votre grand capitaine. Pressé de communier, je ne sais plus dans quelle cérémonie, par un de ces malheureux fauteurs d'une popularité hypocrite : « Jamais, » répondit-il ; « je n'y crois pas assez pour retirer quelque fruit « d'une pareille action, et je ne suis pas assez incrédule « pour en braver les conséquences. »

Or, je vous le répète, tout ce que vous pourrez faire sera de douter ; vous ne parviendrez jamais à la certitude de l'incrédulité. Tâchez donc de parvenir à la certitude de la foi ; croyez-en les divines Écritures dont la majesté confondait un J.-J. Rousseau, croyez-en ce livre, dont l'inventeur, selon le même philosophe, serait plus grand que le héros ; croyez-en tant de grands saints, tant de puissants génies, et cette grande voix de l'univers catholique, qui ne vit depuis dix-huit siècles que de la croyance en ce *pain vivant descendu des cieux*

pour initier la terre aux grands bienfaits de la résurrection et de la vie.

FEVROT. Encore une fois! dire qu'il n'y a là qu'un peu de pain ou bien le grand bon Dieu, créateur du ciel et de la terre, du soleil, des arbres, de l'homme et de la femme, et généralement de tout ce qui se voit et qui ne se voit pas! Ouf! allez-y donc vous y frotter, vous autres; gagez votre tête qu'il n'y a que du pain; j'suis pas poltron, mais, pour mon particulier, j'aimerais mieux retourner à la Bérésina!

BERNAUX. Je ne dis pas non plus que je n'y regarderais pas à deux fois!

*N. B.* Nous ne pouvons mieux finir ce chapitre, et en finir avec *Strauss*, le plus savant, dit-on, des incrédules modernes, qu'en citant ses propres paroles à propos de l'*Eucharistie* ou de la *Cène*. Elles valent tout Bossuet à mes yeux. « Dira-t-on que les mots en question « τουτο εστι, *cela est*, signifient la transformation? Cela est trop « précis; les prendra-t-on dans le sens d'une existence *cum et sub* « *specie?* Cela est trop artificiel? Traduira-t-on par *cela signifie?* On « a une pensée trop restreinte et trop timide. »

On le voit la perplexité est grande! comment faire? Comment découvrir la pensée des historiens, des *historiens témoins?* Car tout est là, ce me semble, écoutez-le. L'évidence va lui arracher cette conclusion : « Pour les rédacteurs de nos Évangiles le pain de la cène « *était* le corps du Christ, » p. 461.

L'orthodoxie catholique n'a jamais dit autre chose. — Mais ce n'est pas tout d'avoir l'opinion des apôtres, J.-C. a-t-il bien prononcé ces paroles?

« Jésus prévoyant que dans la nuit suivante Judas allait s'emparer

« de sa personne, put, avec la connaissance qu'il avait des personnes « et des choses, être saisi *du pressentiment* que dans un terme très- « court, tout ce qu'il avait prévu depuis longtemps comme sa fin « inévitable allait s'accomplir coup sur coup. De ce point de vue il « *paraît* également *possible*, *qu'inspiré* (qu'en dites-vous) par ce mo- « ment solennel.... il ait conçu la pensée de laisser à ses adhérents « ce repas commémorable, cas auquel il pourrait fort bien avoir « prononcé les paroles rapportées par *Paul* et *Luc* » (466).

Ainsi donc, voilà l'ultimatum de la science, sur la plus importante des vérités catholiques. Pesez et jugez !....

## XXIVe ENTRETIEN.

### RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Lorsque nous repassions ensemble, il y a quinze jours, mes amis, toutes ces preuves de la vérité chrétienne que je venais de développer à vos yeux, vous me parûtes frappés de leur importance; et vous, Fevrot, au nom de tous vos camarades, vous convîntes que le *récit des apôtres,* leurs *caractères* et l'immense action qu'ils avaient exercée sur le monde vous paraissaient inexplicables si la religion était fausse. M. Bernaux, de son côté, frappé de la réaction scientifique qui s'opérait autour de nous et de l'esprit chrétien qui commençait à pénétrer la philosophie moderne, m'avouait, avec une bonne foi dont je lui sus bon gré, qu'à l'exemple de l'un de ses patrons, il n'était plus ce *philosophe intrépide, certain qu'il n'y a pas d'autre monde.* Seulement il ajoutait qu'en s'inclinant devant l'*Évangile,* il ne prétendait pas pour cela s'incliner devant l'Église; que les prêtres avaient étrangement défiguré ce livre divin; qu'entre leurs mains la pure doctrine de la lumière, de la tolérance et de l'égalité avait plié sous le triple joug de l'intolérance, de l'obscurantisme et de la tyrannie. En un mot, il n'était plus déiste, mais il était protestant; voyons, n'était-ce pas là l'état de la question?

FEVROT. Pour tous. C'était bien ça qui s'agissait.

MOI. Or, vous l'avez vu, mes amis, toutes les pièces de ce grand et nouveau procès ont été mises et développées sous vos yeux ; elles l'ont été, je puis le dire, avec une franchise que vous avez su plus d'une fois apprécier. Toutes les objections capitales de l'incrédulité vous les connaissez aujourd'hui, mais vous connaissez également les réponses, et vous avez pu voir qu'il est encore plus difficile à un esprit droit et conséquent de rester dans le protestantisme que dans l'incrédulité absolue. Vous allez donc prononcer en connaissance de cause, et rendre un *verdict* solennel sur la grande question que nous posions il y a bientôt un mois. Rappelez-en les termes à votre souvenir, rappelez-vous en toutes les circonstances. Il s'agissait de décider parmi vous si la religion était l'ouvrage des prêtres ou de *Dieu lui-même*. Vous étiez persuadés alors de la première de ces deux alternatives, mais vous aviez bien voulu me promettre d'écouter toutes les raisons qui pourraient vous faire pencher pour la seconde. Je fus touché de cette complaisance ; et quoique le sujet en question fût le plus grave qu'on ait jamais pu proposer à la méditation des hommes, vous le savez, fruit d'une conversation familière, nos conventions furent scellées ce jour même par une sorte de *gageure* dont le gage est encore en vos mains. Aujourd'hui que nous sommes si loin de ces premières *causeries familières* qui nous réunirent, je rougis presque de vous rappeler ces détails, mais ne faut-il pas que les *paroles données* s'accomplissent ? Avant donc de prononcer votre arrêt, sondez encore une fois vos esprits et vos cœurs.

Commencez par sonder vos esprits, et rappelez-vous

ces paroles du plus grand et du plus effrayant génie qui jamais ait paru sur la terre (*a*) : « Il est impossible « d'envisager toutes les preuves de la religion chré- « tienne réunies, sans en ressentir une *force* à laquelle « nul homme raisonnable ne saurait résister. »

Rappelez-vous ensuite ces paroles si remarquables de votre député philosophe Benjamin Constant : « C'est « précisément en approfondissant les faits, en en re- « cueillant de toutes parts, et en me heurtant contre « les difficultés sans nombre qu'ils opposent à l'incré- « dulité, que je me suis vu *forcé* de reculer devant les « idées religieuses. »

Rappelez-vous ces lignes péremptoires dans lesquelles ce même philosophe et l'un de nos savants les plus célèbres déclarent que *Voltaire*, oui, *Voltaire*, ne peut plus aujourd'hui sur ces graves matières que les faire *sourire de pitié :* Rappelez-vous ces paroles justes et sévères qui, foudroyant du haut de la science et de l'Académie vos *Dupuis* et vos *Volney*, les condamnent à *l'ellébore*. Rappelez-vous cette masse d'éclatants hommages, de réparations solennelles, que les savants les plus remarquables de l'Europe font chaque jour à la vérité du Christianisme, celle que les *protestants* les plus remarquables de l'Europe font chaque jour encore à celle du catholicisme; et pour en finir rappelez-vous ces aveux de nos hommes d'État, les moins suspects en pareille matière, qui, frappant leur poitrine, reconnaissent avec effroi, que la société périt, faute de ces mêmes croyances, qu'il n'est plus en leur pouvoir de relever.

Enfin, descendez au fond de vos propres entrailles,

(*a*) Pascal.

sondez jusqu'aux derniers replis de vos cœurs, et prêtez l'oreille à leurs gémissements de tous les jours. Tous les jours, ils vous ont demandé du bonheur. Malheureux! qu'avez-vous pu leur donner tous les jours? que devient votre pauvre et misérable vie, si la religion n'est pas vraie? si la religion n'est pas vraie, qu'avez-vous à attendre, après tant de fatigues, tant de travaux, tant de misères et tant de peines? Rien, si ce n'est de nouvelles peines et de nouveaux travaux, puis tout à l'heure peut-être, les infirmités de la vieillesse, l'épuisement de vos dernières forces, la perte de ce que vous aimez le plus ici-bas, et de ceux qui marchant avec vous dans le sentier des douleurs, soutenaient encore votre courage, en vous tendant la main. Prenons le moins malheureux d'entre vous; encore quelques années, quelques-unes de ces années si longues comme épreuve, et si courtes comme durée, il aura disparu pour toujours! semblable à ces malheureuses créatures qui ne vivent que pour souffrir et mourir bientôt sous les coups, il n'aura donc traversé cette misérable vie que pour souffrir, et pour rentrer bientôt dans un affreux néant. Il *aimait* cependant sur cette terre maudite et désolée, mais son cœur n'avait embrassé que des fantômes; il pensait, mais son esprit n'avait entrevu que des chimères!.. Que de fois cependant il avait cru sentir la main d'une providence et d'un père!... Illusions et folie!.. Ce père n'était plus qu'un tyran, ce maître un de ces maîtres impitoyables et durs qui ne se créent des esclaves que pour les écraser et les briser à jamais!.. Pensez-y bien, mes amis; si la religion n'est pas vraie, voici la vérité tout entière.

Mais si par hasard elle est vraie! Oh! si par hasard elle est vraie, comme tout change de face à l'instant! Comme tout s'embellit et se colore! Quelles promesses et quelles consolations! Encore quelques années, quelques jours, quelques instants, et puis *si nous voulons*, oui, si nous voulons, celui qui nous a créés, celui qui a fait tout ce qui nous entoure, celui sans lequel nous ne serions pas tous ici réunis, sans lequel nous ne connaîtrions même pas cette belle nature, cette lumière et cette vie, ce même grand Dieu, l'auteur de toutes ces choses, va nous recevoir dans ses bras si puissants; plus nous aurons été pauvres, et plus nous allons nous trouver riches; plus nous aurons souffert, et plus nous allons nous reposer; aux plus humbles, les gloires les plus vives; aux plus petits, les grandeurs les plus hautes; aux plus dénués, l'abondance la plus large. O ciel! au lieu de la mort, la vie, au lieu du néant, d'ineffables et éternelles voluptés!.. *Oui si nous voulons*, aux larmes du soir vont succéder pour nous toutes les joies du matin, *et personne ne pourra plus nous ravir notre bonheur. Car l'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a pas compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.* Oui, ce Dieu *sera ta mort, ô mort* et *la mort ne sera plus ni les pleurs, ni les cris, ni la douleur;* alors *nous verrons comme les justes, nous brillerons d'un éclat comparable à celui du soleil*, et comme eux véritablement enivrés, nous le serons, mes amis, nous le serons, je vous le répète, pendant une éternité tout entière!.... Convenez, convenez donc, que n'y eût-il qu'une seule chance sur dix mille, il n'en faudrait pas moins encore l'embrasser avec toute l'ardeur de la reconnaissance et de l'amour.

Mais je ne veux pas entraîner votre jugement, je ne veux pas que vous puissiez le soupçonner plus tard d'illusion et de surprise, je veux que votre adhésion soit, comme la veut le grand apôtre, *raisonnable* et *raisonnée*. Indigne comme caractère et comme état de toucher vos cœurs par de religieuses paroles, et laissant au prêtre le soin de vos consciences, je ne me suis proposé qu'un seul but, celui d'éclairer vos intelligences et d'instruire vos esprits. Eux seuls peuvent et doivent donc prononcer aujourd'hui : qu'ils prononcent, et qu'ils prononcent avec toute la droiture et la liberté des hommes simples et vrais!

FEVROT. Allons, allons! ça n's'ra pas long, n'y a pas besoin de représenter la comédie! quand j'vous dirai, qu'n'y a pas deux avis parmi nous, vous m'croirez si vous voulez. Mais c'est comme ça! faut pas tortiller davantage. Vous demandez si la religion est l'ouvrage des prêtres ou du bon Dieu. Eh bien! oui, là, c'est l'ouvrage du BON DIEU, et vive l'bon Dieu qui l'a faite! Tenez, v'là vos 500 francs, ben contents de les avoir perdus à ce prix-là. L'espérance d'une meilleure vie, ça vaut bien 50 francs par tête, n'est-il pas vrai, les amis?

TOUS. Bien dit et bien pensé.

MOI. Eh bien! mes amis, voulez-vous me rendre plus heureux encore? Non-seulement gardez-moi ce billet, mais joignez-y celui-ci; car 100 fr. par tête ce n'est pas trop certainement pour le bonheur que vous me causez.

FEVROT. Ah! non, morguenne, non, de par tous les diables, ça ne s'rait pas de bon aloi. Vous reprendrez votre billet, ou vous direz pourquoi.

MOI. Je vous comprends parfaitement, mes amis, et j'honore des sentiments aussi nobles. L'argent gâte à peu près tout ce qu'il touche, et les jouissances de l'âme ne peuvent et ne doivent avoir rien de commun avec lui. Mais il est un moyen de l'ennoblir. Gardez-le, Fevrot, gardez-le pour les autres; et lorsqu'un de vos frères, ici présents, ne pourra plus travailler, lorsqu'il éprouvera les rigueurs de la misère, ou les rudes atteintes de la maladie, alors, vous vous souviendrez seulement que vous l'avez, vous lui direz : « Tiens, frère, te rappelles-tu nos entretiens sur le bon Dieu, et comme quoi nous avons appris à le connaître? Eh bien! tu vas voir aujourd'hui qu'il n'oublie pas ceux qui l'aiment, et que sa providence n'est pas un vain mot. Prends ça, te dis-je, et cet autre frère qui nous a fait croire en lui, que le bon Dieu lui en tienne compte! » Voilà, mes amis, voilà la seule récompense que vous puissiez m'accorder, et celle-là vous ne me la refuserez certainement pas.

TOUS. Si c'est comme ça, accepté, convenu, convenu!

FEVROT. Allez, allez, soyez tranquille, nous n'vous oublierons pas quand nous chanterons la grand'messe, et vous n'avez qu'à mourir aujourd'hui pour demain, vous pouvez compter sur un fameux *de profundis*.

MOI. Quant à vous, monsieur Bernaux, gardez-vous de croire, je vous en conjure, qu'en discutant les choses, nous ayons jamais été le moins du monde hostile aux personnes. Nous savons trop bien, et depuis trop longtemps, combien peu de chose sépare souvent l'*erreur* de la *vérité*, combien même il y a souvent de *vérité* dans l'erreur, pour condamner un frère qui chancelle ou qui tombe. — Quant à moi, je vous le déclare, à

l'exception des monstrueuses folies de l'athéisme, il n'y a peut-être pas une seule hérésie importante, un seul argument philosophique qui ne soit venu de soi-même ou plutôt *de moi-même*, me fatiguer de ses tentations. Depuis les raisonnements d'*Origène* contre l'éternité des peines, jusqu'à ceux d'*Arius* contre la divinité de Jésus-Christ, depuis toutes les chicanes protestantes contre *la présence réelle*, jusqu'au terrible et impie dilemme de l'*Épître à Uranie*, j'ai eu tout à combattre; et bien loin de me croire, à ce sujet, un *être à part*, un *prodige philosophique*, je reconnais, au contraire, que tous ces arguments, de ce que je pourrais appeler l'opposition théologique, m'ont été communs avec tout ce qui se mêle tant soit peu de semblables études. De cela, que faut-il donc conclure, sinon que le Christianisme est un ennemi bien vigoureux, puisqu'il terrasse, tous les jours, à force de science et de dialectique, tous ces arguments, en apparence, invincibles. Mais croyez-le bien, croyez-le toujours, bien loin d'exercer contre vous l'orgueilleuse censure du mépris, un chrétien *éprouvé* vous comprend, vous plaint, se reconnaît quelquefois dans vous-même, et fussiez-vous tout à fait perdu dans les sentiers de l'erreur et de l'incrédulité, ne se sentirait pas moins disposé à la plus excessive indulgence.

Je n'avais pas achevé de prononcer ces derniers mots, que Bernaux était dans mes bras, qui l'étreignirent avec une sincère et cordiale effusion : « Je vois bien maintenant, s'écria-t-il, que ce n'est pas, sans d'*immenses raisons*, que vous avez soumis votre raison. »

FIN.

# APPENDICE.

## DES JÉSUITES *.

BERNAUX. Allons, monsieur, après avoir justifié les prêtres et les papes, il ne vous manquerait plus que de justifier les jésuites. Ce serait là votre triomphe, convenez-en, et je ne désespère vraiment pas de vous voir essayer ce *tour de force*. Quant à moi, si vous pouvez me faire paraître *blanc*, ce que tout le monde à vu *noir* jusqu'ici, si vous parvenez à réhabiliter à mes yeux, ces trop justes victimes de l'opinion générale, que l'histoire nous montre constamment dénoncées par tous nos magistrats, chassées par tous les gouvernements, redoutées par une grande partie du clergé et qu'un pape a fini par détruire..... Oh! je vous tiens alors pour véritablement habile et désormais, pour tout le reste, je vous en crois sur parole.

FEVROT. Ah! c'te fois-ci, M. Bernaux, vous n'aurez personne pour vous démentir. Un jésuite! fi donc! quelle horreur! j'nen n'ons jamais vu, jamais entendu, Dieu m'préserve! mais rien que ce nom-là, ça m'donne un coup et *tous mes sangs n'font qu'un tour*. Queuque c'est donc qu'un jésuite?

MOI. Ordinairement un prêtre.

FEVROT. Oui, mais pas un vrai prêtre.

* Ce chapitre supprimé dans la 1re édition, doit en raison des circonstances, trouver place dans la 2e. C'est entre le 15e et le 16e qu'il devrait être intercallé.

MOI. Un faux ne serait pas prêtre.

FEVROT. Bien ; mais pas un prêtre tout court. Y'a queuque chose avec....

MOI. Eh ! quoi donc ?

FEVROT. C'est y pas un prêtre ? là.. comment dirai-je ? un prêtre juif ?

MOI. Ah ! j'y suis ; vous voulez dire un *Juif errant* n'est-ce pas ? ah ! mon pauvre Fevrot, si vous ne les connaissez que sous ce rapport, nous aurons terriblement à faire, pour vous empêcher d'errer vous-même, dans les mille détours de la sottise, de l'imposture et de la calomnie. On peut s'entendre avec l'ignorance et l'erreur, jamais avec la passion, et, bien moins encore avec la haine, méprisez Fevrot, méprisez avec toute l'énergie d'un cœur droit et d'une âme honnête, ces ignobles tableaux ;....

FEVROT. Oh ! non, vrai, foi d'honnête homme, j'nen n'ai pas lu plus long, n'y a pas de danger, allez, pus souvent moi que je lise ça ! c'est ben trop fin, ben trop serré ; passe encore pour l'titre, parceque c'est en gros.

MOI. Allons vous me rassurez un peu ; quant à moi, je ne vous cacherai pas mes amis, que j'aurais préféré garder le silence sur un pareil sujet et que le moment ne me paraît pas très-opportun pour m'enrôler à vos yeux sous une bannière que vous pouvez, que vous devez méconnaître même, et suspecter. Aussi pour ne pas trop compromettre s'il est possible le progrès que j'ai pu faire dans votre confiance, dans vos esprits, en me faisant le défenseur de ces parias modernes, permettez-moi de me réduire au simple rôle d'historien et de vous raconter tout simplement ce que me disait hier encore, un de mes amis, auquel je soumettais quelques réflexions à ce sujet. Cet ami, qui avait passé sa jeunesse entre leurs mains et qui les connaissait à fond, conservait pour ses premiers maîtres ce que tous les élèves des Jésuites conservent pour eux, c'est-à-dire une espèce de culte fondé sur l'amour et la vénération...

BERNAUX. Comme ces gaillards-là, s'entendent à captiver la jeunesse !

MOI. C'était ce que je disais à mon ami. Tu es sous l'influence de tes souvenirs et de leurs cajoleries, lui disais-je, et lui, plein de chaleur et d'éloquence, me faisait en peu de mots l'histoire ou plutôt la peinture de cette société fameuse. Ignace de Loyola me disait-il....

BERNAUX. Ignace de Loyola ! quel nom ! Il résume pour moi, je vous l'assure, tout ce qu'il y a de plus triste dans l'histoire du fanatisme et de la superstition. Citez-nous donc, citez-nous un des grands hommes du christianisme, car il n'en manque pas, un de ces bienfaiteurs de l'humanité, un Barthélemy Lascases, un Vincent de Paul, etc. Mais Ignace de Loyola ! ah ! les jésuites sont déjà jugés, si pour les absoudre, nous devons descendre jusque là,

MOI.... Ignace de Loyola, me disait-il, jeune et brillant officier....

FEVROT. Comment ! S. Ignace était un troupier ?

MOI. Jeune et brillant officier, blessé dangereusement au siége de Pampelune et touché pendant sa convalescence des grandes vérités de la religion, entreprend de convertir au christianisme les nations les plus éloignées, et de conserver en même temps au catholicisme, ce vieux monde qui l'abjure il va d'abord visiter les saints lieux, s'y fortifie dans son généreux dessein, et de retour en Europe, il vient dans la capitale de la France, acquérir les connaissances qui lui manquent. C'est alors qu'il rencontre dans le collége de Sainte-Barbe....

BERNAUX. S. Ignace élève de Sainte-Barbe !..

MOI. Dans le collége de Sainte-Barbe, six de ses condisciples, remplis du zèle qui le dévore, leur fait part de son projet, et ces sept hommes encore ignorés du monde, se dévouent comme les apôtres aux souffrances et au martyre pour porter la lumière de l'évangile chez les peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie; c'est dans la

petite église de Montmartre, qu'ils prennent le ciel à témoin de leurs résolutions et de leurs serments, et les voilà partant, toujours comme les apôtres, c'est-à-dire nu pieds et sans argent, pour l'accomplissement de la grande œuvre qu'ils viennent de concevoir. Était-ce là, dites-le-moi, le vœu d'un esprit étroit, l'inspiration d'un cerveau malade ou celle d'une dévotion retrécie? Convenez-en, l'idée seule en eût été magnanime, que penser maintenant d'un homme qui parvient à force d'esprit et de talent, à force de zèle et de persévérance, à réaliser pour ainsi dire *subitement*, de pareilles utopies, puisque quinze ans après, retenez bien ceci, quinze ans après, *cent* colléges de jésuites, florissaient déjà en Europe, pendant que le Mexique, le Pérou, la Chine et le Japon, tombaient aux pieds de leurs missionnaires, dont un seul (*a*), après avoir baptisé de sa main, un million d'idolâtres, courbait 30 royaumes, sous le joug doux et sacré de l'évangile et de la croix.

FEVROT. Comment! c'est S. Ignace qui a fait tout ça, et en quinze ans encore!.. pourquoi donc, monsieur Bernaux, que vous nous faisiez toujours entendre que c'était quasiment pas un homme?

BERNAUX. Souvent les plus grands effets peuvent sortir des causes les plus viles et les plus communes, car je ne vois rien dans cette échauffourée de jeunes dévots qui puisse vraiment expliquer une semblable influence.

MOI. Il est parfaitement sûr, qu'en présence d'un pareil résultat, en présence de l'accomplissement de tant de merveilles, il faut nécessairement se décider et leur reconnaître l'une ou l'autre de ces deux causes. Ou Dieu lui-même après avoir fait briller un rayon si lumineux, se plaisait à en perpétuer l'éclat, ou cet Ignace de Loyola, dont le nom seul excita tant de fois parmi nous la risée ou le mépris, était un de ces hommes rares, un de ces législateurs dont le génie sait imprimer

(*a*) Saint François-Xavier.

à leurs œuvres, un élan, une action, une durée qui tiennent vraiment du prodige, choisissez.

FEVROT. Comment, voilà que S. Ignace, au lieu d'être comme on le donnait à penser, un vrai *propre à rien*, soit dit sans l'offenser, était au contraire, un vrai propre à tout, enfin un homme, comme on n'en voit guère !

BERNAUX. Mais une fois cette première ferveur passée, qu'ont ils donc fait de si beau, de si grand ?

MOI. Depuis le premier jour de leur institution (disait toujours mon ami) jusqu'au mois de mai 1845, ils ont toujours continué et continueront longtemps encore, la même série de services et de bienfaits. Depuis ce jour, rempart unique et puissant du catholicisme, c'étaient eux que l'on voyait toujours sur la brèche défendant la cause de l'église et celle de l'humanité, et tâchant de conserver à l'unité tout ce que lui disputait l'esprit d'erreur et de division. Recherchés alors par tous les souverains catholiques et même par des souverains schismatiques, admirés pour leurs vertus et leurs talents, par tous les véritables grands hommes, prônés par les savants de toutes les nations, modèles inimitables dans ce grand art de l'éducation, qui selon M. de Châteaubriand, *ne s'est jamais relevé de leur chute*, docteurs, apôtres, évangélistes (c'est le grand Bossuet qui parle, prenez-y garde) et faisant servir tous les talents à faire éclater la gloire de l'évangile jusque dans les terres les plus inconnues. (*a*) Pendant qu'en Europe, ils offraient à tous les yeux, le beau spectacle de toutes les vertus évangéliques, soulageant les misères humaines dans les hôpitaux, consolant dans les prisons, le malheur ou le crime, adoucissant sur l'échafaud les amertumes du supplice, prêchant aux peuples et aux rois tout ensemble la douceur, l'humilité, la patience, l'oubli des injures, le zèle du bien public,

(*a*) 3e sermon sur la Circoncision.

enfin toutes les vertus qui honorent le christianisme et l'humanité.

BERNAUX. Arrêtez, monsieur, arrêtez ; je ne croirai jamais cela. Avec tant de vertus, après tant de services et de bienfaits, comment, serait-on jamais parvenu à représenter ou plutôt à oser représenter cette société comme la coalition de tous les vices marchant à la conquête du monde ?

MOI. Votre réflexion me semble parfaitement juste et c'est ce que je disais moi-même à mon ami, mais que voulez-vous il me fermait la bouche avec les aveux suivants. « Si « vous n'en croyez pas les jésuites et leur amis, me disait-il, « croyez-en du moins, ce qu'en disait Montesquieu, l'illustre « et très-philosophique auteur de l'esprit des lois. » Le Paraguay peut nous fournir un exemple de *ces institutions singulières*, faites pour élever les hommes à la vertu. On a voulu en faire un crime à la société de Jésus.... « mais elle a guéri « là une des grandes plaies qu'ait encore reçues le genre hu« main. Un sentiment exquis pour tout ce qu'elle appelle « honneur, et son zèle pour la religion, lui ont fait entre« prendre de grandes choses, elle y a réussi. » (*a*)

Croyez-en du moins Buffon, lorsqu'il dit : que les jésuites ont su jeter « les fondements d'un empire, sans autres armes « que celles de la vertu. » (*b*)

Croyez-en du moins l'ennemi le plus fougueux du fanatisme et de la superstition, Raynal reconnaissant que « rien n'é« galait la pureté de mœurs, le zèle doux et tendre, les soins « paternels des jésuites, et traçant de leur domination, un « tableau qui réalise à la lettre, les fictions les plus brillantes « de l'age d'or. »

Mais, ce qui surpasse toute croyance, (ajoutait toujours mon ami) c'est le pompeux éloge que l'astronome Lalande, incrédule du premier ordre, se voyait arracher par l'empire

(*a*) *Esprit des Lois*, c. 6.
(*b*) *Hist. natur.*, vol. 3, in-4°, p. 306.

de l'irrésistible vérité. Il est trop curieux pour ne pas vous le transcrire plus au long. « Le nom de jésuite disait-il, (*a*) « intéresse mon cœur et mon esprit et ma reconnaissance. On « a beaucoup parlé de leur rétablissement dans le nord, ce « n'est qu'une chimère ; mais elle m'a rappelé tous mes re- « grets sur l'aveuglement des gens en place en 1762.... Car- « valho et Choiseul ont détruit sans retour, le plus bel ou- « vrage des hommes, dont aucun établissement sublunaire « n'approcha jamais, l'objet éternel de mon admiration, de « ma reconnaissance et de mes regrets. »

BERNAUX. Je l'avoue, j'ignorais ces éloges. Quoi, Buffon, l'auteur *de la théorie de la terre*, déclarant « que les Jé- « suites ne connaissaient d'autres armes, que celles de la « vertu ; Montesquieu, qu'ils ont un *sentiment exquis* pour « l'honneur et que leur société est une de ces institutions « singulières faites pour élever les hommes à la vertu! Raynal, « que rien n'égale la pureté de leurs mœurs et leur zèle doux « et tendre! Enfin Lalande affirmant que leur société était le « plus bel ouvrage des hommes! » Voilà certes qui bouleverse toutes les idées généralement reçues et accréditées aujourd'hui!

FEVROT. Où donc, esceque nous les avons prises, nous autres? car puisque tous ces gros messieurs-là étaient du parti qui était contre eux, comment esce qui se fait, qu'ils leux tiraient leux chapeaux, tout en les fourrant à la porte?

MOI. C'est ce que je disais à mon ami. Mais, poursuivait-il, que serait-ce si je te montrais les plus fougueux ennemis des Jésuites en public, les défendant en particulier et dans leurs moments de bonne foi, avec tout le zèle et toute la chaleur de la conviction?

BERNAUX. Et qui donc encore?

MOI. Tous, continuait-il, et pour t'en donner un exemple, je ne te citerai que le plus célèbre de tous, celui qui travailla

(*a*) *Bulletin de l'Europe.*

le plus chaudement à leur destruction, qui la prêchait à tous les souverains, à tous les ministres, celui qui les appelait ces *fripons*, ces *faquins de Loyola*, en un mot, Voltaire. Eh bien! recherche parmi ses lettres celle du 7 février 1746, ouvre les yeux et tâche donc une bonne fois de te les laisser dessiller. Or elle est trop curieuse et trop peu connue pour ne pas vous la lire tout à l'heure, mes amis.

BERNAUX. Oh! si vous me montrez jamais dix lignes de Voltaire en faveur des Jésuites, je jure dans mon âme et conscience que Voltaire deviendrait à mes yeux le plus lâche et le plus poltron des calomniateurs. Au surplus il n'en faudrait encore rien conclure, et toutes ces belles palinodies n'empêcheraient pas qu'ils n'aient toujours professé, en dépit de toutes leurs vertus, certaines doctrines fort suspectes, d'autres complétement dangereuses pour tous les gouvernements qui l'ont fort bien senti, et pour ne parler que de celle du régicide...

MOI. Cette fois-ci permettez-moi de reprendre la parole, de vous parler en mon nom, et de vous demander comment il se fait alors que l'Église catholique, si tranchante, si prononcée pour la majesté des couronnes, que les Fénelon et les Bossuet défenseurs si rigides de leurs inviolables privilèges, que tous les souverains Pontifes et le concile de Trente aient pu laisser passer impunément d'aussi monstrueuses hérésies! Comment il se fait que les plus grands hommes, non-seulement du parti catholique, mais du parti protestant, tels que les Bacon, les Leibnitz et les Grotius si profondément versés dans les plus hautes études de la jurisprudence et de la théologie, aient exprimé si hautement leur profonde admiration pour une société pareille? Comment il se fait que des hommes d'État, Richelieu par exemple si prompt et si terrible à venger la royauté de la plus minime atteinte, bien plus comment il se fait que cette royauté elle-même, c'est-à-dire les Louis XIV, les Frédéric et les Catherine les aient appelés à grands cris, et n'aient pas su lire, aidés de

tant de lumières, ce que tout le monde lit aujourd'hui dans leurs anciens écrits?

BERNAUX. Cependant, monsieur, il est impossible que cette doctrine du régicide n'ait pas été professée, ne fût-ce que par quelques-uns d'entre eux?

MOI. Il est vrai, un seul jésuite nommé Mariana, entreprit de ressusciter une doctrine formulée du reste par tous les autres ordres religieux, quelquefois soutenue par les plus grands docteurs, mais foudroyée par plusieurs conciles et entre autres par celui de Constance en 1414. Cette doctrine établissait que lorsqu'un tyran n'était plus supportable, tout particulier, *à défaut* d'une assemblée générale de la nation, pouvait le mettre à mort, lorsqu'il y était autorisé par la voix publique et par l'avis des personnes graves et savantes. C'est parfaitement vrai, l'ouvrage parut et fut dédié au roi d'Espagne qui l'accepta...

BERNAUX. Ah! ah! voyez-vous?

MOI. Mais ce qu'il fallait ajouter sur-le-champ, c'est qu'en 1599, c'est-à-dire presque aussitôt après l'apparition du livre, les Jésuites avertirent leur général, qui en ordonna sur-le-champ la correction, et le censura dans les termes les plus sévères. Enfin c'est encore un de leurs généraux (d'Oliva) qui, peu d'années après, déclarait au nom de la société que « *Néron fût-il sur le trône*, il n'y avait que Dieu ou une « main sacrilége qui pût toucher à sa couronne. » On voit donc que dès cette époque, bien loin de professer le régicide, les Jésuites ne professaient pas même cet ultramontanisme temporel dont on les croit vulgairement les soutiens et qu'ils n'avaient jamais admis. C'est donc à vous que je demanderai maintenant si vous trouvez justice et loyauté à faire retomber sur une société si étendue, si disséminée, si nombreuse, les écarts philosophiques de deux ou trois de ses membres, solennellement réfutés et condamnés par elle?

BERNAUX. Et les représentations du parlement à Henri IV, représentations fondées sur les attentats de Barrère et de

Châtel, sur la nécessité de renvoyer les Jésuites pour mettre sa vie en sûreté, qu'en ferez-vous? Croyez-vous donc que les tribunaux de ce temps-là se soient tous fourvoyés dans cette grande question, et qu'ils aient pris des chimères pour des réalités?

MOI. Absolument comme leurs successeurs d'aujourd'hui et je ne vois rien de mieux à faire que de vous rapporter la réponse du bon Henri à ce sujet. Vous verrez, mes amis, que le bon roi ne les redoutait guère et savait les défendre avec autant de malice que de raison. Cette citation sera peut-être un peu longue, mais je suis persuadé qu'elle vous paraîtra courte tant il y a de charme dans ces belles paroles de justice, de sagesse et de loyauté.

FEVROT. Ah! voyons un peu le diable à quatre, au sujet des bons pères!

MOI. « (*a*) Après que le président eut fini, le roi, levant « les yeux au ciel, et invoquant en son cœur la grâce divine, « fit un merveilleux effort de son beau jugement et de son « heureuse mémoire en répondant en peu de mots, et reprit « après par ordre toutes les raisons que le président avait « alléguées contre les Jésuites.

« Je vous sais bon gré du soin que vous avez de ma per- « sonne et de mon État; j'ai toutes vos conceptions en la « mienne, mais vous n'avez pas la mienne aux vôtres. Vous « m'avez proposé des difficultés qui vous semblent grandes « et considérables, et n'avez pas su que tout ce qu'on vous « dit a été pensé et considéré par moi il y a huit ou neuf « ans; et que les meilleures résolutions pour l'avenir se « tirent de la considération des choses passées, desquelles « j'ai plus de connaissance qu'autre qui soit. *Vous faites les « entendus en matière d'Etat et vous n'y entendez non plus « que moi à rapporter un procès.*

« Je veux donc que vous sachiez, touchant Poissy, que si

(*a*) Mémoires de Villeroy.

« vous eussiez aussi bien fait qu'un ou deux Jésuites qui s'y « trouvèrent à propos, les choses y fussent mieux allées pour « les catholiques : on reconnut dès lors, non leur ambition, « mais leur mérite, et m'étonne sur quoi vous fondez l'opi- « nion d'ambition en des personnes qui refusent les dignités « et prélatures quand elles leur sont offertes, et qui font vœu « de n'y aspirer jamais; et qui ne prétendent autre chose « dans ce monde que de servir sans récompense tous ceux « qui veulent tirer service d'eux; que si ce mot de Jésuite « vous déplaît, pourquoi ne reprenez-vous ceux qui se disent « religieux de la Trinité; et si vous estimez d'être aussi bien « de la compagnie de Jésus qu'eux; pourquoi ne dites-vous « que vos filles sont aussi bien religieuses que les Filles- « Dieu à Paris, et que vous êtes autant de l'ordre du « Saint-Esprit que mes chevaliers et que moi? J'aime- « rais autant et mieux être appelé Jésuite que Jacobin et « Augustin.

« Pour les ecclésiastiques qui se formalisent d'eux, c'est de « tout temps que l'ignorance en a voulu à la science; et j'ai « observé que quand j'ai parlé de les rétablir, deux sortes « de personnes s'y opposaient; particulièrement ceux de la « religion prétendue et les ecclésiastiques mal vivants, et « c'est ce qui me les a fait estimer davantage. Si la Sorbonne « dont vous parlez les a condamnés, ça été comme vous « devant que les connaître; et si l'ancienne Sorbonne n'en a « pas voulu par jalousie, la nouvelle y a fait ses études et « s'en loue. S'ils n'ont été en France jusqu'à présent, Dieu « me réserve cette gloire que je tiens à grâce de les y établir, « et s'ils n'y étaient que par provision, ils y seraient désor- « mais par édit et par arrêt. La volonté de mes prédécesseurs « les retenait, ma volonté est de les établir. L'Université les « a contre-pointés, mais ça été ou pour ce qu'ils faisaient « mieux que les autres, témoin l'affluence des écoliers qu'ils « avaient en leurs colléges, ou pour ce qu'ils n'étaient incor- « porés en l'Université, dont ils ne feront maintenant refus

« quand je leur commanderai, et quand, pour les remettre,
« vous serez contraints de me les demander (*a*).

« Vous dites qu'en votre parlement les plus doctes n'ont
« rien appris d'eux. Si les plus vieux sont les plus doctes, il
« est vrai, car ils avaient étudié dev nt que les jésuites
« fussent connus en France, mais j'ai ouï dire que les autres
« parlements ne parlent pas ainsi ni même tout le vôtre; et
« si on n'y apprend mieux qu'ailleurs d'où vient que par
« leur absence, votre Université est rendue toute déserte, et
« qu'on va les chercher nonobstant tous vos arrêts à Douai,
« et hors de mon royaume? Ils attirent à eux les beaux-
« esprits, (dites-vous) et choisissent les meilleurs, et c'est
« de quoi je les estime. Quand je fais des troupes de gens de
« guerre, je veux qu'on choisisse les meilleurs soldats. Et si
« les faveurs n'avaient place, comme envers vous, en rece-
« vriez-vous qui ne fussent dignes de votre compagnie et
« de seoir en votre parlement? S'ils vous fournissaient des
« précepteurs ou des prédicateurs ignorants, vous les mé-
« priseriez; ils ont de beaux-esprits, vous les en reprenez.

« Ils entrent comme ils peuvent dans les villes: aussi bien
« font les autres, et suis entré moi-même dans mon royaume
« comme j'ai pu. Il faut avouer qu'avec leur patience et
« bonne vie ils viennent à bout de tout, et que le grand soin
« qu'ils ont de ne rien changer ni altérer de leur première
« institution les fera durer longtemps. Le vœu d'obéissance
« qu'ils font au Pape ne les obligera pas davantage de suivre
« son vouloir, que le serment de fidélité qu'ils me firent de
« ne rien entreprendre contre le prince naturel: mais ce vœu
« n'est pas pour toutes choses, ils ne le font que d'obéir au
« Pape quand il voudra les envoyer à la conversion des
« infidèles; et de fait c'est par eux que Dieu a converti les

(*a*) Ne dirait-on pas que ceci a été écrit en 1845? Quel à-propos! quelle actualité! Les hommes passent et les choses restent.

« Indes. Touchant l'opinion qu'ils ont du Pape, je sais qu'ils « le respectent fort ; aussi fais-je moi.

« L'on dit que le roi d'Espagne s'en sert, je dis que je « m'en veux servir, et que la France ne doit pas être de pire « condition que l'Espagne. Puisque tout le monde les juge « utiles, je les tiens nécessaires. Quant à la doctrine d'éman- « ciper les écclésiastiques de mon obéissance, ou d'enseigner « à tuer les rois, il faut voir d'une part, ce qu'ils disent et « s'informer s'il est vrai qu'ils le montrent à la jeunesse. Une « chose qui me fait croire qu'il n'en n'est rien, c'est que « depuis trente ans qu'ils enseignent la jeunesse en France, « plus de cinquante mille écoliers de toutes sortes de condi- « tions sont sortis de leurs colléges, ont conversé et vécu avec « eux, et l'on n'en trouve un de ce grand nombre qui sou- « tienne de leur avoir ouï tenir tel langage ni autre appro- « chant de ce qu'on leur reproche. De plus, il y a des « ministres qui ont été et étudié chez eux ; qu'on s'informe « d'eux, de leur vie : il est à présumer qu'ils en diront le pis « qu'ils pourront, ne fût-ce que pour s'excuser d'être sortis « d'avec eux. Je sais bien qu'on l'a fait, et n'a-t-on tiré « autre raison, sinon que, pour leurs mœurs il n'y a rien « à dire.

« Quant à Barrère, tant s'en faut qu'un jésuite l'ait con- « fessé comme vous dites, que je fus averti par un jésuite de « son entreprise, et un autre lui dit qu'il serait damné s'il « osait l'entreprendre. Quant à Châtel, les tourments ne « purent lui arracher aucune accusation à l'encontre de « Varade ou autre jésuite, et si autrement était pourquoi « l'auriez-vous épargné ? Car celui qui fut arrêté fut arrêté « sur un autre sujet, que l'on dit s'être trouvé dans ses « écrits ; et quand ainsi serait qu'un jésuite aurait fait ce « coup, duquel je ne veux plus me souvenir, faudrait-il que « tous les jésuites en pâtissent et que tous les apôtres fussent « chassés pour un Judas ? Dieu m'a voulu alors humilier et « sauver, et je lui en rends grâces et m'enseigner à par-

« donner les offenses, et l'ai fait pour son amour volontiers.
« Tous les jours je prie Dieu pour mes ennemis, tant s'en « faut que je m'en veuille souvenir, comme vous me conviez « à faire peu chrétiennement dont je ne vous sais point de « gré. Les jésuites sont nés en mon royaume, et sous mon « obéissance. Je ne veux pas entrer en ombrage de mes na- « turels sujets, et si l'on craint qu'ils communiquent mes « secrets à mes ennemis je ne leur communiquerai que ce « que je voudrai : laissez-moi conduire cette affaire ; j'en ai « manié d'autres bien plus difficiles, et ne pensez plus qu'à « faire ce que je dis et ordonne. »

FEVROT. Ah! morguenne oui, y'avait du bon chez c'thommelà. C'est ça qu'est parler! et encore, dire que c'nétait pas un avocat, mais un troupier! ah! mais, v'là que j'vais aimer les Jésuites, moi, si on m'prouve qu'ils avaient des amis de ce calibre là.

BERNAUX. Henri IV était naturellement bon, généreux, et n'était peut-être pas fâché de le paraître davantage encore ; au surplus, laissons la question du régicide, qui d'ailleurs, je l'avoue, est un peu surannée, mais comment vous y prendrez-vous, pour les justifier le moins du monde, de ces reproches généraux *d'escobarderie*, de casuitisme étroit, et de morale relâchée, formulés par tant d'autorités graves et certainement immmortalisés à jamais par le chef-d'œuvre *des Provinciales*, dont vous ne récuserez pas l'auteur cette fois, car vous nous l'avez cité bien souvent, à l'appui de vos preuves, et *cet effrayant génie qui s'appelait Blaise Pascal* doit en être cru lorsqu'il parle religion.

MOI. Hélas mes amis, vous savez qu'il n'est guère de grand homme même parmi ceux dont l'Église s'honore dont le génie n'ait eu à s'adresser quelque reproche. Depuis Tertullien qui tomba dans l'erreur, jusqu'à Fénelon qui la défendit, chacun d'eux paya quelque tribut à l'ennemi qu'il combattait, et Pascal ne sut pas échapper plus qu'un autre à cette triste loi de la faiblesse humaine. Ce n'était plus, il

est vrai, le génie de la religion qui l'inspirait lorsqu'il attaquait les Jésuites, c'était l'esprit de secte, et celui-ci ne s'appuyant que sur la calomnie, l'entraîna même à son insu dans la voie de la plus révoltante injustice ; Oui, même à son insu car je ne croirai jamais à la mauvaise foi d'un Pascal ; en écrivant le chef-d'œuvre des libelles, ce grand homme écrivait sous la dictée de l'envie, et la prenait pour la foi ; voilà tout. Au reste, je vous parlais tout à l'heure d'une lettre fort curieuse et fort peu connue de Voltaire, le moment est venu de vous la faire connaître, vous verrez comme il jugeait et Pascal, et les Provinciales, et les Jésuites leurs victimes. C'était dans un moment d'abandon, par conséquent dans un moment de vérité. Il est curieux de voir celle-ci démentir aux heures de la franchise et du tête à tête, toutes les théories soutenues aux heures officielles et publiques. La voici :

« Pendant les sept années que j'ai vécu dans la maison des « Jésuites, qu'ai-je vu chez eux ? La vie la plus laborieuse, « la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées « entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de « leurs professions austères. *J'en atteste des milliers « d'hommes élevés comme moi.* C'est sur quoi je ne cesse « de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une « morale corruptrice. Ils ont eu, comme les autres religieux « dans ces temps de ténèbres, des casuistes qui ont traité le « pour et le contre des questions aujourd'hui éclaircies ou « mises en oubli ; de bonne foi, est-ce par la satire ingénieuse « des *Lettres Provinciales* qu'on doit juger leur morale ? « C'est assurément par le P. Bourdaloue, par le P. Chemi- « nais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires. « Qu'on mette en parallèle les *Lettres Provinciales* et les « sermons du P. Bourdaloue, on apprend dans les premières « l'art de la raillerie, celui de présenter des choses indiffé- « rentes sous des faces criminelles, celui d'insulter avec « éloquence. On apprendra avec le P. Bourdaloue à être sé- « vère pour soi-même, indulgent pour les autres. Je demande

« alors de quel côté est la vraie morale, et lequel de ces « deux livres est le plus utile aux hommes ?

« J'ose le dire, il n'y a rien de plus contradictoire, de plus « inique, de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de « morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie « la plus dure et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie « et de l'Amérique.» (v. *Recueil des lettres*, février, 1746.)

Ceci, du reste, est conforme à ce que ce même Voltaire avait dit des *Lettres Provinciales*, dans son siècle de Louis XIV. « Tout ce livre, disait-il, portait sur un fondement faux ; on « attribuait *adroitement* à toute la société les opinions extra- « vagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands. On les « aurait aussi bien déterrées chez des casuistes dominicains ou « franciscains ; *mais c'était aux seuls jésuites qu'on en vou-* « *lait*. On tâchait, dans ces lettres, de prouver qu'ils avaient « un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes ; « dessein qu'aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne « peut avoir. Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agis- « sait de divertir le public.»

Eh bien ! messieurs, qu'en dites-vous ? et que pourrait penser de cette lettre l'auteur du *Juif errant* lui-même ?

BERNAUX. A qui se fier désormais si Voltaire est jésuite ?

MOI. Vous le voyez, je n'invente rien. Ce n'est pas moi qui parle.

BERNAUX. Mais enfin le pape Clément XIV fit dissoudre leur société. Cette fois-ci votre ultramontanisme serait en défaut.

MOI. Je vous ai déjà dit que je n'étais pas ultramontain, et que les jésuites ne le sont pas non plus ; au moins dans le sens que vous attachez à ce mot. Quant à cette condamnation, elle fut arrachée tout simplement à Clément XIV par la ligue opiniâtre des plus puissants états de l'Europe. Le Saint-Père crut que pour éviter un schisme général, il était enfin nécessaire de les offrir en holocauste à ces souverains qui avaient suivant ses propres expressions, *les bras plus longs que les*

*frontières et dont le pouvoir s'élevait au-dessus des Alpes et des Pyrénées.* Ces expressions disaient tout. L'holocauste fut offert, et les souverains, les peuples et la religion furent bien loin il me semble d'en recueillir aucun fruit. Au reste, que déciderait la condescendance forcée d'*un seul* pape lorsque *tous* les autres et lui-même ont reconnu les immenses services rendus à la religion par cette société et surtout lorsqu'on lit ces paroles de Pie VII de si sainte et récente mémoire dans son bref de 1814.

FEVROT. Allons, allons, j'vois bien que c'est des prêtres tout comme les autres, et que qui dit l'un dit l'autre, et qui n'y a pas moyen d'en faire deux bandes à part, car ils se tiennent tous et celui qui croira n'en pousser qu'un pourra bien faire tomber toute la procession.

BERNAUX. Alors, monsieur, il faut convenir d'une chose; c'est que d'après tout ce que vous venez de nous dire, s'il est vrai que tous les grands hommes du catholicisme et les plus célèbres protestants, tous les papes, tous les conciles, presque tous les évêques, les souverains les plus habiles et de grands ministres aient constamment rendu un hommage public et solennel aux jésuites, s'il est vrai que cet hommage ait été ratifié par les coryphées de la philosophie du XVIII^e^ siècle et que partout encore, leurs immenses établissements ne puissent suffire à la foule qui s'y presse; s'il est vrai, comme le dit Montesquieu, que le jésuitisme soit « une de ces institutions singu- « lières faites pour mener les hommes à la vertu, » comme le dit Lalande, que « ce fût le plus bel ouvrage des hommes, » comme le dit Voltaire « qu'il n'y a rien de plus inique et de « plus honteux pour l'humanité, que de les accuser de morale « relâchée, » si toutes ces choses sont vraies, alors, je le répète, il faut avouer que nous ne sommes que de véritables enfants, ou de bien grands coupables, en chassant des gens, dont M. de Châteaubriand regardait la perte comme *irréparable.* Enfin, si tous ces grands hommes ont dit vrai, que deviennent tous ceux qui depuis trente ans nous affirment le contraire, que

deviennent ces hommes d'État, qui tout dernièrement encore ont osé proclamer à la face du monde, la préférence qu'ils accordaient sur eux, aux corps francs, à ces corps francs qui portaient sur quelques-unes de leurs enseignes, « à bas les braves gens, mort aux jésuites! » que deviennent surtout le *Juif errant*, et le journal qui le publie et les lecteurs qui l'admirent?

MOI. Je vous le demande.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES.


| | |
|---|---|
| PRÉFACE DE L'AUTEUR. | 1 |
| Entrée en matière. | 1 |
| Ier ENTRETIEN. | 6 |
| IIe. Cela serait trop beau, si c'était vrai! | 11 |
| IIIe. Sur la foi. | 19 |
| IVe. Jésus-Christ a-t-il seulement existé? | 31 |
| Ve. Presque tous les peuples ont attendu le Messie. | 49 |
| VIe. Sur les Prophéties. | 62 |
| VIIe. Preuves de la divinité de Jésus par ses miracles et sa résurrection. | 75 |
| VIIIe. De la prétendue folie des apôtres, et d'un secret infaillible pour acquérir la foi. | 92 |
| IXe. Des miracles. | 106 |
| Xe. Un miracle contemporain. | 124 |
| XIe. De la science et de la religion. | 137 |
| XIIe. Même sujet. | 151 |
| XIIIe. Discrédit des incrédules, retour de la science au Christianisme. | 165 |
| XIVe. Résumé des preuves du Christianisme. | 192 |
| XVe. Des papes. | 206 |
| XVIe. De l'obscurantisme de la religion. | 224 |

XVII^e. De la religion, de l'égalité et du progrès. 242
XVIII^e. Du catholicisme et du protestantisme. 272
XIX^e. Suite du même sujet. 291
XX^e. De la tolérance en matière de religion. 307
XXI^e. De la confession. 327
XXII^e. Du célibat ecclésiastique. 342
XXIII^e. De l'Eucharistie. 355
XXIV^e ET DERNIER. Résumé et conclusion. 375
Des Jésuites (appendice). 383

FIN DE LA TABLE.

239.6
DeM.

DeM., M.

AUTHOR

Le Peuple Et Les Savants Du
XIX Siecle En Matiere De

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

Typ. de H. VRAYET DE SURCY e[illegible]mp., rue de Sèvres, 3[illegible]